This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

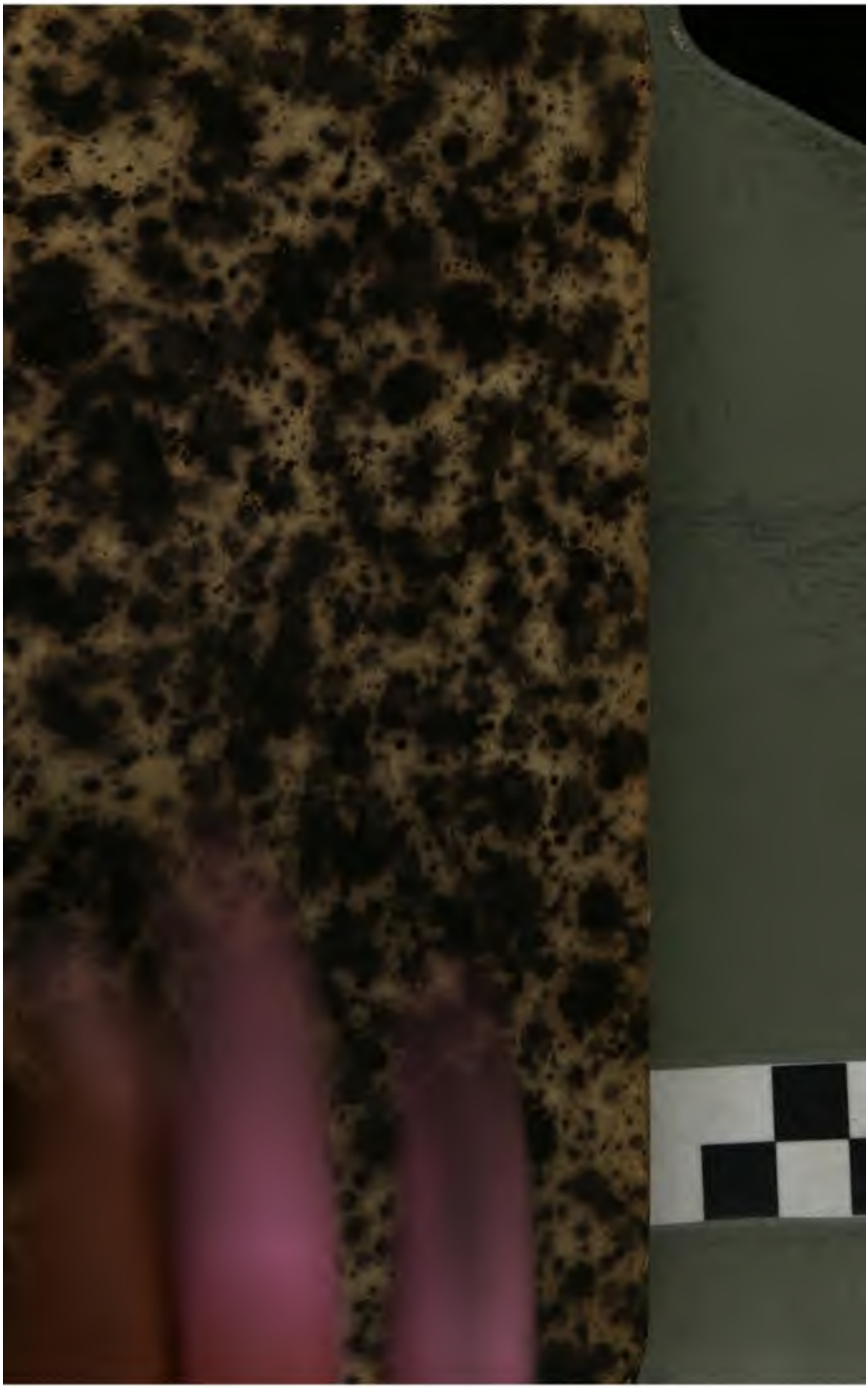
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

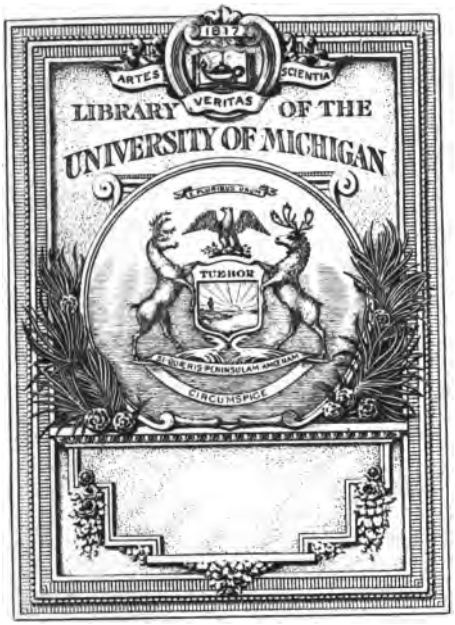
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

12 v. 250,00

732

456

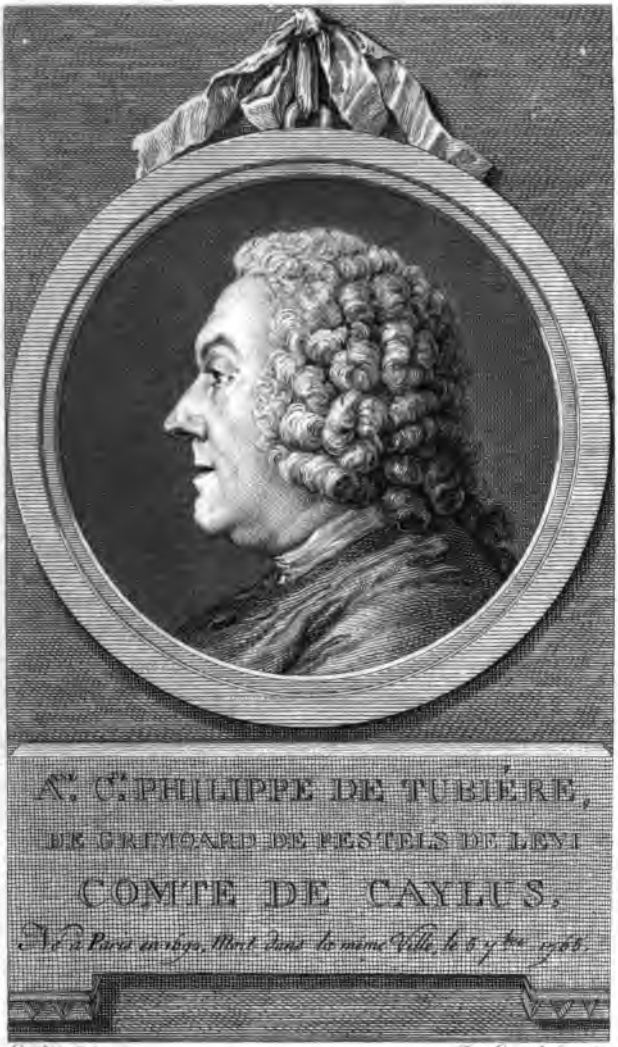
ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.


N. C. PHILIPPE DE TUBIÈRES,
DE GRIMOARD DE PESTELS DE LEVI
COMTE DE CAYLUS.
Né à Paris en 1692. Mort dans la même Ville, le 5 y.bre 1765.
C. N. Cochin Del.
1765
De Launay le fecit.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES;

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

PREMIÈRE PARTIE.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

HISTOIRE

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL,

PAR LE COMTE DE CAYLUS,

Avec Figures.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

Gen Lib
Gen Lib
Libr. J. Prin
2-6-67
603003-013.
add vol

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

LE Philoſophe aimable dont nous donnons les Œuvres badines, ſavoit allier à l'étude des ſciences abſtraites tout ce que la gaieté offre de plus agréable; c'étoit avec les jeux de l'imagination la plus vive, de l'eſprit le plus enjoué qu'il ſe délaſſoit des travaux ſérieux auxquels il s'étoit voué depuis l'enfance.

Qui pourroit dédaigner de s'amuſer de la lecture d'ouvrages qui ont occupé les loiſirs d'un Savant également cher aux ſciences, aux arts & à la littérature; & ſi le Comte de Caylus a conſacré quelques-uns de ſes inſtans à compoſer les agréables riens que nous recueillons aujourd'hui, on ne peut regretter le temps que l'on emploiera à les lire.

Nous ne faiſons d'ailleurs, en recueillant

ces Œuvres, que ſatisfaire aux deſirs du Public, & nous le mettons à portée de ſe procurer facilement des ouvrages devenus rares, & dont la recherche étoit pénible & coûteuſe. Depuis quelques années on s'étoit plu à réunir ces Œuvres; mais ces collections faites ſans diſcernement & ſans choix, & les ouvrages qui les compoſoient raſſemblés à grands frais, ne faiſoient que tromper l'eſpérance des Lecteurs qui s'appercevoient avec regret qu'on leur avoit fait payer cher des collections incomplettes & fautives; incomplettes, parce qu'elles ne contenoient point tout ce qui eſt ſorti de la plume du Comte de Caylus; fautives, parce qu'on lui attribuoit des ouvrages qui ne lui appartenoient point.

On ne fera point un pareil reproche au recueil que nous préſentons au Public; nous avons fait les recherches les plus exactes, & nous croyons avoir raſſemblé tout ce que le Comte de Caylus a compoſé pour ſon amuſement. D'un autre côté, nous en avons exclus des ouvrages agréables, ſi l'on veut, mais qui étant étrangers à notre

Auteur, ne peuvent faire partie de cette collection (*a*).

Avant que de parler de chacune des productions que nous réimprimons, nous allons dire un mot de l'Auteur, & donner quelque détail des particularités de sa vie.

Anne-Claude-Philippe de Tubière de Grimoard de Pestels de Lévi, Comte de Caylus, est né à Paris en 1692. Il étoit d'une naissance illustre, & se destina d'abord au service. Il fit de bonne heure ses premières campagnes, & les fit avec distinction : il se signala en Catalogne & au siège de Fribourg, & il prouva que si ses talens l'ont appellé depuis à des occupations paisibles, il n'en étoit pas moins fait pour se distinguer dans une autre carrière.

La paix qui survint fit abandonner au Comte de Caylus la route qu'il avoit d'abord voulu suivre ; l'amour des arts qui l'a si fort

(*a*) On a vendu dernièrement, comme appartenant au Comte de Caylus & faisant partie de ses Œuvres, le Recueil de ces Dames, & les Mémoires de l'Académie de Troies : ces deux ouvrages sont, le premier de Chevrier, & le second de feu M. Grosley.

dominé toute ſa vie, commença à ſe faire ſentir en lui, & un voyage qu'il fit en Italie fixa irrévocablement ſon goût & ſes occupations.

On ne peut exprimer avec quel enthouſiaſme le Comte de Caylus ſaiſit les beautés des chef-d'œuvres dont cette partie de l'Europe abonde. Dès cet inſtant toutes les facultés du jeune militaire furent abſorbées, il ne lui fut plus permis de rien voir ni de rien ſentir qui fût étranger aux chef-d'œuvres qui captivoient ſon ame & la rempliſſoient toute entière.

C'eſt à cette époque qu'a commencé la vie littéraire du Comte de Caylus. Vers l'an 1715 il chercha l'occaſion de paſſer dans le Levant, & ſe mit à la ſuite de l'Ambaſſadeur de France à la Porte Ottomane.

Le principal objet du Comte de Caylus étoit d'examiner les monumens qui nous reſtent de l'ancienne Grèce : arrivé à Smyrne il forma le deſſein d'aller viſiter les ruines d'Ephèſe ; le trajet étoit court, mais peu sûr ; les chemins étoient infeſtés de brigands d'autant plus dangereux, qu'ils marchoient

en grand nombre & ſe montroient avec hardieſſe. A la tête de ces brigands étoit un nommé *Caracayali*, que ſon audace avoit rendu redoutable, & dont le nom ſeul étoit la terreur des Voyageurs.

Tous ces dangers n'effrayèrent point le Comte de Caylus; pour s'y ſouſtraire il eut recours à un expédient ſingulier qui lui réuſſit.

Il ſe déguiſa, & ſe dépouillant des habits relatifs à ſa condition & au rang qu'il tenoit auprès de l'Ambaſſadeur, il ſe couvrit d'une toile des plus communes; &, ſous un habit qui indiquoit l'indigence, il fut hardiment ſe préſenter à deux brigands de la bande de Caracayali. Il leur expoſa que l'amour des ſciences le déterminoit à entreprendre le voyage d'Ephèſe; mais que, deſirant faire cette route en ſûreté, il ſe mettoit à leur diſcrétion & ſous leur garde : il convint en même temps d'une ſomme qui devoit leur être payée à ſon retour à Smyrne, & qui par ſa modicité étoit conforme à l'état de pauvreté que ſon extérieur annonçoit.

Les brigands acceptèrent l'offre & ac-

compagnèrent le Comte de Caylus pendant ſa route ; ils eurent de lui le plus grand ſoin, le préſervèrent de toute rencontre fâcheuſe, lui ſervirent de guides fidèles & de défenſeurs zélés ; ils le préſentèrent à leur chef, de qui il reçut un accueil plus gracieux que ſon extérieur ne ſembloit le lui promettre.

Ce brigand, que la férocité de ſon métier devoit rendre inſenſible au goût des arts, témoigna au Comte de Caylus un intérêt qui le ſurprit. Caracayali, inſtruit du motif du voyage de notre Savant, voulut l'aider dans ſes recherches ; il lui indiqua dans ſon voiſinage pluſieurs monumens dignes de piquer ſa curioſité ; & pour rendre ſes recherches plus faciles & plus promptes, il lui fit donner des chevaux arabes, de ceux qu'on appelle chevaux de race, & qui ſont eſtimés les meilleurs coureurs.

L'étonnement du Comte de Caylus fut grand, lorſqu'il ſe vit tranſporté comme par enchantement & avec une rapidité dont il n'auroit pu ſe faire une idée. Il ſe ſatisfit pleinement, & remporta de ſon voyage des découvertes qui paſsèrent ſes eſpérances.

Après avoir fini ses recherches, il retourna auprès de Caracayali, il passa la nuit dans son fort, &, toujours escorté de ses fidèles conducteurs, il se rendit le lendemain à Smyrne.

Peu d'années après, le Comte de Caylus revint en France, mais ce fut pour entreprendre encore de nouveaux voyages qui, de même que les premiers, eurent pour but son amour extrême pour les arts & les découvertes des anciens monumens.

Après avoir donné ses premières années à une vie errante, quoique très-occupée, le Comte de Caylus prit le parti de cultiver en paix chez lui les arts auxquels il s'étoit voué, & de jouir tranquillement des richesses littéraires qu'il avoit amassées dans ses courses. Il rechercha la compagnie des Artistes, & se montra leur admirateur, leur protecteur & leur ami. Non content d'encourager leurs talens, il devint artiste lui-même; il s'occupa de musique, de dessein & de peinture, il fut tour-à-tour savant, homme de lettres, peintre, graveur & musicien.

Il étoit bien juſte que les Artiſtes ſe montraſſent reconnoiſſans envers un homme de qualité qui leur avoit ſacrifié toute ſon exiſtence. L'Académie de Peinture & de Sculpture le reçut dans ſon ſein en 1731, & le Comte de Caylus, par un retour digne de ſon amour pour les arts, fonda dans cette Académie un prix annuel pour celui des élèves qui réuſſiroit le mieux à caractériſer une paſſion.

Les Lettres ne ſe montrèrent pas moins empreſſées d'accueillir un homme qui avoit également bien mérité d'elles. L'Académie des Inſcriptions lui donna, en 1742, une place d'honoraire. Le Comte de Caylus fonda dans cette Compagnie un prix de 500 livres, dont l'objet étoit d'expliquer, par les Auteurs & par les monumens, les uſages des anciens peuples. On voit par ce ſujet que le Comte de Caylus ne perdoit pas de vue ſon objet favori, qui étoit la culture des arts & leur avancement, & que ſes travaux littéraires ſe propoſoient principalement ce but.

Il ne paroîtroit pas de notre objet de

donner un détail plus long de travaux littéraires d'un homme dont nous ne recueillons ici que les délaſſemens. Sa mémoire, qui ſera toujours chère aux ſciences & aux arts, n'a pas beſoin d'ailleurs du foible tribut d'hommages que nous nous permettrions de lui rendre, nous nous contenterons donc d'indiquer les principaux ouvrages qui ont immortaliſé ſon nom.

Le premier & le plus important eſt ſon *Recueil d'antiquités Égyptiennes, Étruſques, Grecques, Romaines & Gauloiſes*, en ſept volumes in-4°. Ce monument à jamais mémorable, élevé aux arts par le Comte de Caylus, eſt le fruit de ſes courſes & des recherches qui en ont été l'objet. On admire comment un ſeul homme a été capable de concevoir un édifice auſſi immenſe, & encore plus, comment il a pu l'exécuter.

Nous citerons encore les *Vies des Peintres & des Sculpteurs les plus fameux*. Après avoir encouragé les Artiſtes par ſes bienfaits, les avoir animés par ſon exemple, il ne lui reſtoit plus que de rendre lui-même hommage à leurs talens, en écrivant

leurs vies & célébrant leurs ouvrages.

La vie privée du Comte de Caylus n'offre point de particularités dignes de piquer la curiosité de nos Lecteurs; nous sommes étonnés seulement qu'il ait pu suffire à la quantité d'ouvrages qui est sortie de sa plume. Leur variété n'est pas moins étonnante.

Né pour le travail, ce n'étoit qu'avec une occupation que le Comte de Caylus se délassoit d'une autre occupation. Un travail sérieux, une dissertation approfondie étoit suivie d'un conte enjoué, d'une facétie; ces derniers ouvrages n'étoient pour lui qu'un amusement: on en excepte néanmoins ses Romans & ses Contes Orientaux, dont les premiers étoient des traductions de l'Italien & de l'Espagnol, & les derniers sont dus à la connoissance qu'il avoit prise des langues orientales pendant son séjour à Constantinople.

La plupart des facéties que l'on trouvera dans ce recueil n'appartiennent pas en entier au Comte de Caylus; elles sont l'ouvrage d'une société de Gens de Lettres, du

nombre desquels étoient Duclos, de l'Académie Françoise ; Crébillon fils ; l'Abbé de Voisenon, &c. Quoique chacun d'eux puisse revendiquer quelques-unes des plaisanteries répandues avec profusion dans ces ouvrages, on est convenu de les attribuer particulièrement au Comte de Caylus ; on a généralement reconnu qu'il en étoit le principal Auteur, & qu'il y avoit la plus grande part. Et, lors de leur première publication, toute cette aimable Société s'est réunie pour lui en attribuer toute la gloire.

Le Comte de Caylus joignoit au mérite littéraire toutes les qualités qui honorent l'humanité. Ami sincère & courageux, c'étoit dans la mauvaise fortune que ses amis étoient sûrs de retrouver en lui des preuves non équivoques de l'attachement le plus vif : ce n'étoit donc pas en vaines démonstrations que son amitié se manifestoit ; son extérieur au contraire étoit sec & froid ; l'orgueil & la flatterie trouvoient en lui un ennemi irréconciliable toujours prêt à leur déclarer une guerre opiniâtre. Quoique fait par son nom pour prétendre aux digni-

tés, il n'en ambitionna aucune. Son ame, comme nous l'avons dit, étoit entièrement abſorbée de l'amour des arts; il leur ſacrifia ſon nom, ſon rang, ſa fortune, & tous les inſtans de ſa vie. « La ſimplicité noble de » ſon caractère (dit un Auteur de ſa vie) » paſſoit peut-être un peu trop juſques dans » ſon extérieur; mais ſa libéralité faiſoit » tout ſon luxe : il encourageoit les talens » par des récompenſes, & il prévenoit les » beſoins des Artiſtes indigens par des bien- » faits ». (Voy. le *nouveau Dict. hiſtor.*)

Le Comte de Caylus eſt mort à Paris le 5 Septembre 1765, âgé de 73 ans.

Les Œuvres badines du Comte de Caylus ſeront diviſées en quatre parties; la première contiendra ſes *Romans* de Chevalerie; la ſeconde, ſes *Mélanges;* la troiſième, ſes *Contes Orientaux* & ſes *Contes de Fées*, & la quatrième, ſes *Facéties.*

NOTICE

NOTICE

Des Ouvrages qui compoſent la Collection complette des Œuvres badines du Comte de Caylus ; & ordre dans lequel ils ſeront imprimés.

PREMIÈRE PARTIE.

Romans de Chevalerie.

HISTOIRE du Vaillant Chevalier Tiran le Blanc, traduite de l'eſpagnol.

Le Caloandre fidèle, traduit de l'italien de Giovanni-Ambroſio Marini.

SECONDE PARTIE.

Hiſtoriettes, Contes, Nouvelles, &c.

Les Soirées du Bois de Boulogne.

Recueil de ces Meſſieurs.

Hiſtoires, Nouvelles & Mémoires ramaſſés.

Les Manteaux.

Le Pot-pourri : ouvrage nouveau de ces Dames & de ces Meſſieurs.

TROISIÈME PARTIE.

Contes Orientaux & Féeries.

Contes Orientaux.
Féeries nouvelles.
Cinq Contes de Fées.
Cadichon & Jeannette, ou tout vient à point qui peut attendre.

QUATRIÈME PARTIE.

Facéties.

Hiſtoire de Guillaume, cocher-fiacre.
Aventures des Bals de bois.
Les Fêtes roulantes, & les Regrets des petites rues.
Mémoires de l'Académie des Colporteurs.
Etrennes de la Saint-Jean.
Les Ecoſſeuſes, ou les Œufs de Pâques.

ŒUVRES BADINES
COMPLETTES
DU COMTE DE CAYLUS.

PREMIÈRE PARTIE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Le premier roman de Chevalerie, traduit par le comte de Caylus, eſt l'*Hiſtoire du vaillant Chevalier Tiran le Blanc ;* un avertiſſement du Traducteur nous donne tous les renſeignemens que l'on peut deſirer ſur l'auteur Eſpagnol & ſur l'époque à laquelle le roman original a été écrit (*a*).

Quoique le comte de Caylus faſſe remonter ce roman juſqu'en 1436, on n'en connoît plus néanmoins d'édition auſſi ancienne. L'abbé Langlet Dufreſnoy, dans ſa Bibliothèque des Romans, en indique une première édition faite en 1511 à Valladolid, & c'eſt la plus ancienne que ſes recherches lui aient fait connoître. Il parle enſuite de trois autres faites toutes à Veniſe, l'une in-4°. en 1538; & les deux autres in-8°. en 1566 & en 1611.

(*a*) Voyez ci-après l'avertiſſement de l'Auteur qui précède le roman de Tiran le Blanc.

Le Tiran le Blanc eſt un des romans de chevalerie Eſpagnols les plus eſtimés. L'auteur, ſans avoir eu beſoin du ſecours des enchantemens & des charmes de la féerie, reſſource ſi uſitée des romanciers de ce genre, a rendu ſon héros très-intéreſſant. On prétend que l'ouvrage Eſpagnol eſt écrit ſans enflure & avec un naturel rare aux romans de cette nation. S'il eſt ainſi, ſon ſtyle a été parfaitement imité par le traducteur : on le trouvera noble avec ſimplicité, & bien éloigné de cette bouſiſſure qui dégrade & rend ridicules les héros que l'on entreprend auſſi mal-adroitement d'exalter.

A la ſuite du Tiran le Blanc, nous donnons le *Caloandre fidèle*. Le comte de Caylus a fait précéder cette traduction d'une préface qui ne nous laiſſe rien à dire ſur l'auteur peu connu du roman Italien. Nous nous contenterons ſeulement d'appuyer ſur le ſervice que le nouveau traducteur a rendu à la littérature, en faiſant paſſer dans notre langue un roman intéreſſant, & qui ne nous étoit connu que d'une manière défavorable. L'ennuyeuſe & trop féconde

plume de Scudéri avoit rendu cet ouvrage l'effroi des lecteurs les plus intrépides; le comte de Caylus lui a reſtitué tous ſes agrémens; il ſeroit donc injuſte d'appliquer à ſa traduction la critique de Deſpréaux (*b*), qui a porté le dernier coup à la traduction de Scudéri.

On trouvera peut-être les évènemens du Caloandre trop multipliés: on a voulu, par cette multitude d'aventures & de perſonnages, rendre l'ouvrage intéreſſant, & l'on y a réuſſi; mais d'un autre côté on en a rendu la lecture un peu fatigante, & ceux qui deſirent ne trouver dans cet ouvrage qu'un objet d'amuſement, ſe plaignent de la peine qu'on leur donne à débrouiller une intrigue trop compliquée. Cependant cette obſervation ne doit point nuire à la traduction que nous imprimons; la multitude des faits rend la marche du roman plus rapide: au reſte, ils nous ont paru tracés avec clarté & facilité, & l'attention que nous

(*a*) Voyez l'avertiſſement de l'auteur, qui précède le Caloandre fidèle, ci-après tome III.

avons été obligés de prêter pour ſuivre le fil de l'intrigue, a été bien récompenſée par l'intérêt qu'elle a ſu nous inſpirer.

Nous croyons inutile de donner ici les notices ou tables des principaux perſonnages qui figurent dans ce roman. Ces notices ont été données dans la Bibliothèque des Romans & y étoient néceſſaires : elles précèdent l'extrait de l'ouvrage & la néceſſité où l'on a été, dans cet extrait, de reſſerrer des faits qui ne ſont déjà pas trop étendus dans le roman, y a répandu une obſcurité que l'on ne trouvera pas dans l'ouvrage entier.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR,

Imprimé en tête de l'édition de 1740.

Le roman de Tiran le Blanc n'avoit guère été connu juſques ici aux François, que par ce qui en eſt dit dans la fameuſe hiſtoire de don Quichotte. Voici de quelle manière en parle *Miguel de Cervantes Saavedra* au chap. 6 de la première partie de cet excellent ouvrage : « Le Curé, ſans ſe fatiguer davantage à examiner le reſte des livres, » dit à la gouvernante de prendre tous les grands » & de les jetter dans la cour. Elle qui auroit brûlé » tous les livres du monde pour une chemiſe neuve, » ne ſe le fit pas dire deux fois, & en prit pour » le moins ſept ou huit qu'elle fit voler par la » fenêtre ; mais elle en avoit embraſſé tant, qu'il » en tomba un aux pieds du barbier, qui lui donna » de la curioſité, & en l'ouvrant il vit au titre : » *hiſtoire du fameux Tiran le Blanc.* Comment !

» s'écria le curé, vous avez-là le chevalier Tiran » le Blanc ? Donnez-le moi, maître Nicolas, je » vous en prie, c'eſt un tréſor que vous avez trouvé, » c'eſt le contrepoiſon du chagrin ; c'eſt-là que nous » verrons le vaillant chevalier don Kyrié-Eleyſon » de Montauban & Thomas de Montauban ſon » frère, avec le chevalier Fonſeque (1) ; le combat » du valeureux *Detriante* (2) contre le dogue ; les » ruſes (3) de la demoiſelle *Plaiſirs de ma vie* ; » les amours & les tromperies de la veuve *Tran-* » *quille* (4), & l'impératrice amoureuſe de ſon » écuyer. Je ne vous mens pas, mon compère, » voici le meilleur livre du monde pour le ſtyle » & le plus naturel. Ici les chevaliers mangent & » dorment, ils meurent dans leurs lits, & font leur » teſtament avant de mourir, & mille autres choſes » utiles & néceſſaires dont les autres livres ne diſent » pas le moindre mot. Mais avec cela, il n'y eût

(1) Il faut que Cervantes ſe ſoit trompé en cet endroit, car le chevalier *Fonſeque* ne ſe trouve pas dans ce roman.

(2) Liſez *Tiran*.

(3) Liſez les *ſaillies*, *les bons mots*. Agudezas.

(4) Liſez la veuve *Repoſée*, ce mot pris dans ſon ancienne ſignification répond mieux au ſens de l'Eſpagnol.

» pas eu grand mal d'envoyer l'auteur paſſer le » reſte de ſes jours aux galères ; pour avoir dit tant » de ſottiſes (1) de propos délibéré. Emportez-le » chez vous, compère, & le liſez, & vous verrez » ſi tout ce que je vous en dis n'eſt pas vrai ».

On me permettra de mettre ici le texte même de Cervantes, à la ſuite de la traduction Françoiſe, parce que les auteurs de cette traduction ſi eſtimée & ſi eſtimable, n'ont pas rendu par-tout le ſens de Cervantes ; une plus ſcrupuleuſe exactitude étoit peut-être inutile pour leur vue, qui n'a été que de procurer aux lecteurs un objet de délaſſement ; mais elle n'eſt pas indifférente lorſqu'il s'agit de conſtater le jugement qu'a porté de l'hiſtoire de Tiran le Blanc, un écrivain auſſi ſenſé & auſſi ſpirituel que Cervantes.

Y ſin querer canſar ſe mas en leer libros de cavallerias, mundò al ama, de tomaſſe todos les grandes, y dieſſe con ellos en el coral. No ſe dixo à tonta ni à ſorda ſino à quien tenia mas gana de quemallos que de echar una tela por grande y delgada que fuera, y aſſiendo caſi echo de una vez ;

(1) L'eſpagnol dit ſeulement, *necedades*, niaiſeries.

los arrojo por la ventana. Por tomar muchos juntos ſe le cayo el uno à los pies del barbero, que le tomo gana de ver quien era, y vio que dezia: hiſtoria del famoſo cavallero Tirante el Blanco. *Valame Dios, dixo elcura, dando una gran voz, que aqui eſte Tirante el Blanco! Dadme le aca compadre, que hago cuenta que he hallado en el un teſoro de contento y una mina de paſſa tiempos. Aqui eſta don Quirie Eleyſon de Montalvan valleroſo cavallero, y ſu hermano Tomas de Montalvan, y el cavallero Fonſeca, con la batalla que el valiente* (1) *de Tirante hizo con el alano, y las agudezas de la donzella Plazer de mi vida, con los amores y embuſtes de la viuda Repoſada, y la ſegnora emperatriz enamorada de Ipolito ſu eſcudero. Digo os verdad ſegnor compadre, que por ſur eſtilo es eſte el mejor libro de mondo. Aqui commen los cavalleros, y duermen, y mueren en ſus camas, y hazen teſtamento antes de ſu muerte, con otras coſas de que todos los demas libros d'eſte genero carecen. Contodo*

(1) Toutes les éditions ont *Detriante*, c'eſt une faute qui a paſſé auſſi dans toutes les traductions. Cervantes parle du combat de Tiran contre le dogue, à la cour du roi d'Angleterre.

eſſo os digo que merecia el que lo compuzo, pues no hizo tantas necedades de induſtria, que (no) *le echarán à galeras por todos los dias de ſu vida. Lieva de à caſa y leelde y vereys que es verdad quanto de los he dicho.*

Ceux qui entendent le Caſtillan s'appercevront aiſément qu'il y a dans cette dernière phraſe quelques fautes d'impreſſion qui la rendent preſqu'inintelligible. Cervantes ne peut avoir dit que l'auteur de ce livre a mérité les galères perpétuelles, parce qu'il n'a pas écrit de deſſein prémédité toutes ces niaiſeries, *necedades*. Le traducteur François a ſupprimé la négation, & fait dire à Cervantes que l'*auteur auroit mérité les galères pour avoir dit tant de ſottiſes de propos délibéré*; ce qui eſt préciſément contre le ſens de Cervantes, qui loue formellement cet auteur d'avoir ſu éviter les inepties ou *niaiſeries*, dont les autres ouvrages du même genre ſont remplis. Le terme Eſpagnol *necedades* a un ſens beaucoup plus reſtreint que le mot François, *ſottiſes*; il ſignifie ſeulement puérilité, ineptie, *niaiſerie*, & ne peut tomber que ſur les abſurdités des autres livres de chevalerie, abſurdités évitées par l'auteur de Tiran, à ce que dit Cervantes.

Les termes Eſpagnols, *contodo eſſo.... merecia... que le echaran à galeras*, &c. ſignifient : « par cette » raiſon, il avoit bien mérité d'être envoyé aux » galères pour n'avoir pas écrit de propos délibéré » tant de niaiſeries ». Cervantes n'étoit pas capable de raiſonner ainſi. Pour moi je ſoupçonnerois qu'il y a eu une ſeconde négation oubliée, & que Cervantes avoit écrit, *contodo eſſo.... merecia el que lo compuzo, pues no hizo tantas necedades de induſtria, que* (no) *le echaran à galeras por todos los dias de ſu vida* : « Et par-là cet écrivain auroit » bien mérité qu'on lui fît grace des galères per- » pétuelles, pour avoir ſu éviter tant de niaiſeries » que les autres ont dites de propos délibéré » J'ai idée d'avoir lu quelque part, que l'auteur du roman de Tiran le Blanc étoit mort aux galères, je ne puis me rappeller dans quel livre.

Le mérite de Cervantes, & la juſte célébrité de ſon ouvrage, rendent néceſſaire cette correction qui lui ſauve un faux raiſonnement que lui faiſoient faire toutes les éditions & toutes les traductions de ſon livre. Le lecteur pardonnera ſans doute en cette conſidération une ſcholie grammaticale, pour la reſtitution du texte d'un moderne. Miguel de

Cervantes mérite quelque diſtinction. S'il avoit l'honneur d'être un ancien, & que ſon ouvrage eût été écrit en grec ou ſeulement en latin, il y a déjà long-temps qu'il auroit des ſcholiaſtes & même des commentateurs en forme.

Quoi qu'il en ſoit du ſens de ce paſſage de Cervantes, on eſpère que les lecteurs du roman de Tiran le Blanc ne ſeront pas plus difficiles que le *licentié Pedro Perez*, curé du village de don Quichotte, & qu'ils ne ſe ſcandaliſeront pas d'une eſpèce de mêlange de dévotion & de libertinage qui ſemble régner dans quelques endroits de ce livre. On apperçoit ce mêlange dans tous les romans, & même dans preſque tous les ouvrages compoſés dans ce temps-là.

Les hommes d'alors étoient en général plus dévots que ceux d'aujourd'hui, mais ſans en être pour cela plus gens de bien. On ſe perſuadoit que l'exactitude à remplir certaines pratiques extérieures pouvoit tenir lieu de l'obſervation des préceptes, & diſpenſer même des règles de la morale. La même idée paroît ſubſiſter encore dans certains pays où l'inſtruction eſt moins commune. Dans les pays où les eſprits ſont plus éclairés, le ſyſtême a changé

ſur cet article dans la ſpéculation, ſans que les choſes aient ceſſé d'aller le même train dans la pratique, & ſans que l'empire des paſſions ſur le cœur humain ait rien perdu, ni de ſa force, ni de ſon étendue.

Le nom, le pays & le ſiècle de l'auteur de ce livre, ſont abſolument inconnus. On voit qu'il étoit Eſpagnol, & on peut ſeulement ſoupçonner qu'il étoit de Valence, à cauſe de la digreſſion dans laquelle il fait l'éloge de cette ville, comme le traducteur l'a remarqué dans une note. Il parle dans cette digreſſion de trois malheurs qui doivent arriver à cette ville, ſuivant une ancienne prophétie. Les prédictions des poëtes & des romanciers ne regardent jamais que des évènemens déjà arrivés; ainſi on peut aſſurer que l'auteur a fait alluſion à des faits antérieurs. Les Maures qui doivent cauſer le ſecond des malheurs dont Valence eſt menacée, furent abſolument expulſés de la ville & du royaume de ce nom en 1276. Le troiſième de ces malheurs arrivera, dit-on, par la faute des habitans chrétiens de Valence, mais ces habitans ne ſeront pas chrétiens de naiſſance.

L'auteur avoit probablement en vue les troubles excités

excités à Valence l'an 1369 lorſque les habitans ſe révoltèrent contre le roi d'Arragon, Pierre IV du nom, celui qui abolit les libertés accordées aux Arragonois & aux Valenciens. Le prétexte de défendre ces libertés, avoit occaſionné diverſes révoltes; mais celle-ci fut la plus conſidérable, elle cauſa de très-grands déſordres; les révoltés aſſaſſinèrent un très-grand nombre de ceux dont le zèle leur paroiſſoit trop modéré, & le roi d'Arragon ayant diſſipé la ligue, fit périr par les plus cruels ſupplices ceux qui en avoient été les chefs. Les ſuites de cette révolte devinrent très-funeſtes à ceux de Valence, non-ſeulement à cauſe de tous les meurtres dont elle fut l'occaſion, mais encore parce qu'elle donna un prétexte de les dépouiller de leurs anciens privilèges. Cette révolution eſt de l'an 1369. L'ouvrage eſt néceſſairement poſtérieur à cette année-là.

Ce que l'auteur dit de l'*Arbre des Batailles*, ouvrage compoſé vers l'an 1390, nous montre qu'il a vécu vers l'an 1400. La manière dont il parle de l'Afrique dans ſon roman, ne nous permet pas de ſuppoſer qu'il ait écrit depuis l'an 1480 ou 1485. Il paroît aſſez bien inſtruit du détail géographique

de l'intérieur de ce pays ; les noms des peuples, des villes & des royaumes ſont en général aſſez exacts ; il parle même de celui de *Bornou*, dans le pays des noirs au-delà du grand déſert ; mais il ignoroit abſolument la ſituation de la partie orientale de l'Afrique. Selon lui les états d'Eſcariano, roi d'Ethiopie, qui joue un très-grand rôle dans la ſeconde partie du roman, s'étendoient depuis le royaume de Tremecen juſques au Tigre. Ils étoient voiſins, de ce côté de l'Inde, & des pays du *Prête-Jan*, ils faiſoient un même continent avec l'Arabie, & l'on pouvoit aller par terre de l'Ethiopie dans la Perſe & dans l'Aſie-Mineure, ſans paſſer par l'Egypte & par la Syrie. Tout cela étoit conforme au ſyſtême ſuivi avant les navigations des Portugais autour de l'Afrique en 1485 ; mais alors on ceſſa de mettre les Etats du Prête-Jan dans la haute Aſie, & on ſe perſuada qu'il étoit le même que le *Negaſch*, ou que le roi d'Abyſſinie. Ce fut auſſi alors qu'on commença à connoître les Indes, & la mer qui ſépare ce pays d'avec l'Afrique. Si l'auteur eût écrit depuis les navigations des Portugais, il n'eſt guère probable qu'il eût voulu conſerver un ſyſtême géographique abſolument décrié, qui

étoit indifférent à l'économie de son roman, & qui n'étoit propre qu'à le faire paroître absurde.

On peut encore déterminer avec plus de précision le temps auquel ce roman doit avoir été écrit, par quelques endroits du livre qui font une allusion assez sensible à des circonstances que nous apprend l'histoire du quinzième siècle.

1°. L'Auteur décrivant la guerre que le soudan d'Egypte & le Grand-Turc faisoient à l'empereur de Constantinople, suppose que plusieurs seigneurs Italiens & Napolitains étoient ligués avec les infidèles, & servoient dans leur armée. Il les nomme, & ces noms sont ceux de plusieurs seigneuries considérables dans le royaume de Naples & ailleurs. Quelques-uns d'entre eux sont faits prisonniers dans un combat. Tiran les envoie à Constantinople; là, ils sont dégradés solemnellement de l'ordre de chevalerie, déclarés traîtres & obligés d'essuyer la cérémonie la plus infamante que l'on puisse imaginer.

2°. L'auteur parle des Génois en différens endroits de son livre, & son esprit paroît avoir été dans deux différentes dispositions à leur égard. Dans la première partie de son roman, il les maltraite

beaucoup ; ils ſont tous, dit-il, de mauvais chrétiens, des gens ſans foi, les amis & les alliés des infidèles, & qui pour un médiocre profit ne craignent point de procurer la deſtruction du chriſtianiſme. Ils veulent enlever l'iſle de Rhodes aux chevaliers de Saint-Jean, par la plus horrible trahiſon, & la livrer au ſoudan d'Egypte.

Dans la ſeconde partie, ce n'eſt plus la même choſe. Les Génois ont oublié le mal que leur a fait Tiran, & ils lui louent leurs vaiſſeaux pour tranſporter à Conſtantinople l'armée qu'il conduit au ſecours des Grecs.

Il faut donc chercher un temps dans lequel les Arragonois puiſſent avoir eu des motifs. 1°. De chercher à déshonorer quelques ſeigneurs Napolitains. 2°. De déclamer contre les Génois, & d'en parler avec emportement. Il faut encore que dans ce même temps les choſes aient changé par rapport aux Génois, & que dans cet intervalle les mêmes raiſons d'en dire du mal n'aient plus ſubſiſté.

Le règne d'Alphonſe V, roi d'Arragon, nous fournit ce temps. Ce prince ſuccéda à ſon père le 2 Avril 1416 & mourut le 27 Juin 1458. En 1420 il fut adopté par la reine Jeanne de Naples, &

déclaré ſon héritier. Ayant déplu dans la ſuite à cette princeſſe, elle caſſa cette adoption en 1433, & adopta à ſa place Louis, duc d'Anjou. Ce prince étant mort peu après ſans enfans, elle lui ſubſtitua René de Lorraine, & mourut en 1434.

Ces différentes adoptions causèrent de longues & cruelles diviſions parmi les Napolitains, & donnèrent lieu aux deux factions différentes des Angevins & des Arragonois. La guerre commença entre les deux partis en 1434 à la mort de Jeanne. Ceux que l'auteur du roman traite ſi mal, étoient des ſeigneurs du parti d'Anjou. On trouve les noms de quelques-uns dans l'hiſtoire générale, & peut-être découvriroit-on les autres dans les hiſtoires particulières de ce temps-là, ſi la choſe valoit la peine que donneroit une telle recherche. On doit donc ſuppoſer que l'ouvrage a été écrit entre les années 1434 & 1458.

Mais ce que l'auteur dit des Génois peut nous ſervir à déterminer un temps plus précis & un intervalle encore plus court. Les Génois ont été long-temps en guerre avec les Arragonois; ils ſe diſputoient la poſſeſſion des iſles de la Méditerranée, dont les Maures avoient été chaſſés; mais ces guerres

n'avoient donné lieu à aucun événement qui pût occasionner la manière emportée avec laquelle l'Auteur les traite. En 1636 ces peuples s'étant ligués avec le duc de Milan, & avec quelques autres princes de la faction Angevine, mirent en mer une puissante flotte pour aller secourir Gaëtte assiégée par le roi d'Arragon.

Alphonse s'avança au-devant d'eux, & leur présenta le combat. Les Génois étoient alors les meilleurs hommes de mer de la Méditerranée. La flotte Arragonoise fut battue, & l'armée détruite : Alphonse, fait prisonnier avec ses frères & la fleur de sa noblesse, fut remis entre les mains du duc de Milan ; mais peu de jours après celui-ci mit ce prince en liberté, sans autre condition que celle d'une ligue offensive & défensive.

C'est sans doute à cause de la prise du roi d'Arragon que l'on voit tant de rois prisonniers dans l'histoire de Tiran, & que ce chevalier consolant un de ces rois dans sa captivité, lui dit qu'elle n'est point un malheur dont un prince doive rougir ; que les rois braves & courageux y sont exposés, & qu'il n'y a que ceux qui se tiennent toujours loin des dangers qui soient à l'abri d'un pareil sort.

Alphonſe ſe trouva par ſon alliance avec le duc de Milan, & par les puiſſans ſecours que les Arragonois, les Valenciens & les Catalans lui envoyèrent d'eux-mêmes, plus fort qu'il n'étoit avant ſa défaite. Il ſoumit entièrement le royaume de Naples; & le 2 Juin de l'an 1442 il entra dans cette ville, en renouvellant les cérémonies des anciens triomphes romains; circonſtance qui peut avoir donné lieu à l'auteur du roman, de faire accorder de ſemblables honneurs à Tiran, après avoir délivré la ville de Conſtantinople.

On trouve dans la chronique Catalane de *Miguel Carbonell* une relation originale & très-détaillée des fêtes données à Saragoſſe l'an 1399 pour le couronnement du roi d'Arragon Martin I, & de la reine Marie de *Luna* ſa femme. Ces fêtes ſont le modèle de toutes celles que l'auteur décrit dans ſon roman, & qu'il ſuppoſe données tant en Angleterre qu'à Conſtantinople.

Alphonſe, maître du royaume de Naples, tourna toutes ſes forces contre les Génois. Ils furent obligés de ſe ſoumettre, & de demander la paix, que ce roi ne leur accorda qu'à la charge d'un préſent ou redevance annuelle. Ils la lui payoient avec

des circonſtances qui donnoient à ce paiement l'air d'un véritable tribut.

Il eſt, ce me ſemble, aſſez probable que la première partie du roman ait été écrite depuis la priſon du roi Alphonſe, & pendant la plus grande irritation des eſprits contre les Génois; mais que la ſeconde le fut après l'an 1442, & lorſque ces peuples s'étant ſoumis à payer une redevance annuelle, la haine des Arragonois fut modérée par l'humiliation de leurs ennemis.

Les Grecs de Conſtantinople étoient alors extrêmement preſſés par les ſultans des Turcs, Amurat I, mort en 1451 & par ſon fils Mahomet II, qui prit cette ville le 29 de Mai 1453, & qui détruiſit ſans retour l'empire des Grecs. Dans la ſeconde partie, l'empereur de Conſtantinople ſe trouve réduit à une ſemblable extrêmité, & il en eſt tiré par la ſeule valeur de Tiran. La délivrance de l'empire Grec étoit alors l'objet des vœux de tous les chrétiens, quoique des intérêts particuliers empêchaſſent les princes de ſe réunir pour y travailler. C'étoit probablement pour flatter ce deſir univerſel, & pour faire alluſion à la ſituation actuelle des choſes, que l'auteur du roman a fini

par ſuppoſer l'empire de Conſtantinople dans le plus grand péril, & par l'en retirer contre toute apparence.

On peut, ce me ſemble, conclure de tout cela, qu'il eſt aſſez probable que ce roman a été commencé entre les années 1436 & 1443, ou entre la priſe d'Alphonſe par les Génois, & le tribut qu'il impoſa à ces peuples, & qu'il a été achevé entre la même année 1443 & la priſe de Conſtantinople en 1453.

Si l'auteur, dans ſon argument, avoit daigné nous dire un mot du temps auquel il écrivoit, il auroit épargné au lecteur l'ennui de cette diſcuſſion. Après tout, on ne trouveroit pas étrange de voir à la tête d'une traduction de *Théagene & Chariclée* une diſſertation ſur la perſonne & ſur le temps d'Héliodore qui en eſt l'auteur. Un roman moderne qui nous peint les mœurs & la façon de penſer du quinzième ſiècle, & qui par-là peut ſervir à nous donner une plus juſte idée d'un temps auquel a commencé de ſe former la puiſſante monarchie des Eſpagnols ſous la maiſon d'Autriche, ne pourra-t-il pas jouir du même privilège? N'y aura-t-il que l'antiquité Grecque & Romaine

qui mérite notre attention & nos recherches?

Quant au ſtyle de ce roman, quoique Cervantes l'appelle à cet égard le *meilleur livre du monde* (1), cet éloge ne ſe doit entendre que par comparaiſon aux autres ouvrages du même genre. Il a ſur eux, à la vérité, l'avantage d'être écrit d'un ſtyle très-ſimple & très-naturel, au lieu que les autres romans Eſpagnols ſont d'un ſtyle affecté & figuré juſques à l'enflure, quelquefois même juſqu'à l'extravagance. Mais il tombe peut-être dans l'excès oppoſé, & il n'eſt pas exempt des défauts qui accompagnent ordinairement une trop grande ſimplicité.

Quoique le fonds du ſtyle ſoit aſſez gai, & quoique les plaiſanteries ſoient en général d'aſſez bon goût, eu égard au temps; on trouve quelquefois des expreſſions & des détails trop bas, & peu ſéans aux perſonnages que l'auteur introduit. Peut-être auſſi ce défaut-là eſt-il moins celui de l'auteur, que celui de ſon ſiècle. Les diſcours & les converſations ſont ordinairement très-allongées, quelquefois remplies de paroles, & vuides de ſens.

(1) *Por ſu eſtilo es eſte el mejor libro del mundo.*

Mais c'étoit encore le défaut général de ſon temps. Il règne également dans nos vieux romans & dans nos vieilles chroniques, auſſi bien que dans les anciens écrivains Eſpagnols. On le trouve même dans les Italiens, quoiqu'ils ſoient les premiers qui aient commencé à mieux écrire.

Le traducteur, qui ſans doute n'a pas cru que le public ſe ſouciât de voir la verſion littérale d'un ancien roman Eſpagnol avec tous les défauts qui l'auroient empêché de s'amuſer à une lecture (dans laquelle on ne peut guère chercher autre choſe que l'amuſement) a pris à cet égard toutes les libertés qu'il a cru néceſſaires, non-ſeulement en abrégeant certains récits & certaines harangues, qui n'étoient propres qu'à refroidir l'eſprit du lecteur, mais encore en faiſant des ſuppreſſions ou des changemens conſidérables toutes les fois qu'il a cru que l'intérêt des mêmes lecteurs le demandoit. Peut-être que quelques-uns ſouhaiteroient qu'il en eût encore fait davantage; mais ceux qui voudront comparer cette traduction avec l'original Eſpagnol, ou même avec la verſion Italienne, verront qu'il ne pouvoit guère faire de plus grands changemens ſans altérer l'économie du roman. Il a même lieu

de craindre que les lecteurs amoureux de l'exactitude littérale ne l'accuſent d'avoir abuſé de la liberté accordée au traducteur d'un ouvrage frivole. Il a cependant conſervé par-tout avec ſoin, non-ſeulement la ſuite des narrations, & le ſens des diſcours, mais encore tous les détails & toutes les expreſſions qui pouvoient ſervir à peindre, ſoit les mœurs du ſiècle de l'auteur, ſoit ſes opinions & ſa manière de penſer.

Ce ſera au lecteur à juger ſi ce roman mérite, pour le fonds des choſes, les éloges que lui donne Cervantes. On permettra cependant encore une obſervation que ceux qui ne ſont pas familiariſés avec les anciens romans Eſpagnols de chevalerie, ne ſeroient peut-être pas en état de faire.

Dans ces romans on ne donne aux héros que la bravoure & la force de corps, & tous les dénouemens ſont tirés du merveilleux de la féerie & des enchantemens; ou du moins de certains haſards plus incroyables encore, ſi on le peut dire, que le ſyſtême de la féerie & de la magie, qui étoit alors le ſyſtême commun. L'Auteur de ce livre ſemble avoir affecté de prendre à cet égard le contre-pied des autres romans. Tirant, malgré ſa bravoure &

ſa force prodigieuſe, ne fait rien qui ne ſoit poſſible aux hommes, & il doit encore plus ſes ſuccès à ſon eſprit & à ſon habileté militaire, qu'à ſa valeur. Les moyens par leſquels l'auteur amène les événemens heureux ou malheureux de ſon héros, ſont pris dans l'ordre naturel des choſes, leur ſingularité a même preſque toujours je ne ſai quoi de bizarre qui fait rire l'eſprit, en même temps qu'elle le ſurprend. Peut-être auſſi n'a-t-on éprouvé un pareil ſentiment en liſant cet ouvrage, qu'à cauſe du contraſte qu'il forme à cet égard avec les autres livres de chevalerie que l'on a lus, & dont il peut paſſer pour une critique ingénieuſe.

Quelques lecteurs pourront penſer que l'auteur auroit dû faire les demoiſelles de Conſtantinople un peu moins faciles, mais de ſon temps on ne connoiſſoit pas encore cet amour métaphyſique qui fait la baſe de nos grands romans modernes, & qui n'a peut-être jamais exiſté hors de ces livres. Dans Triſtan de Léonois, dans Lancelot du Lac, dans Percéforêt, & dans les Amadis, les choſes ſe paſſent à cet égard à-peu-près comme dans Tiran. D'ailleurs, l'auteur étoit d'un pays où l'on croit que

quand un homme & une femme qui s'aiment, ſe trouvent ſeuls, ce ſeroit ſottiſe que de perdre le temps en paroles; & il pouvoit ſuppoſer que les femmes Grecques étoient encore plus vives ſur cet article que les Eſpagnoles.

Ce livre eſt maintenant aſſez rare en Eſpagne; il n'y eſt plus guère connu que par l'ouvrage de Cervantes. *Nicolas Antonio* n'en dit rien dans ſa bibliothèque Eſpagnole en deux volumes *in-fol.* quoiqu'il y ſoit entré dans un très-grand détail ſur les romans de chevalerie, & ſingulièrement ſur ceux dont parle Cervantes dans le dénombrement de la bibliothèque de don Quichotte.

On n'en connoît qu'une ſeule édition Eſpagnole à Valladolid en 1521 *fol.* ſous ce titre : *Los cinco libros del eſforçado y invencible cavallero* TIRANTE EL BLANCO DE ROCA SALADA, *cavallero de Garrotera, el qual por ſu alta cavalleria alcançó à ſe pricipe y Ceſar del Imperio de Grecia.* fol. Lettre gothique à deux colonnes, feuillet 288. A la fin on lit ces mots ſinguliers : *Al loor y gloria de nueſtro Sennor y de la benedita Virgen Maria ſu madre y Senora nueſtra, fue impreſſo el preſente*

libro del famoso & invencible cavallero Tirante el Blanco, *en la muy noble villa de Villadolid por Diego de Gumiel accabose à* XXVIII *de Mayo del anno* M. D. XL.

Cette date est antérieure à la mort du roi Ferdinand, & à celle du cardinal Ximenès, le restaurateur des lettres en Espagne ; mais d'un temps bien postérieur à l'établissement du fameux tribunal de l'inquisition, & de la police à laquelle les livres sont assujettis en Espagne.

Ce roman avoit déjà été traduit en Italien ; mais d'une façon très-littérale, & par un homme qui entendoit si mal son original, qu'en plusieurs endroits la traduction est pleine de contre-sens. Le Traducteur étoit *Lélio di Manfredi*. Il y a trois éditions de cette traduction. L'une *in*-4°. à Venise en 1538 chez *Nicolini di Sabbio* (1). La seconde en 3 vol. *in*-12 à Venise en 1556 chez *Dominico Sarri*. La troisième en 1611 3 vol. *in*-8°. Les trois éditions sont faites avec toutes les marques pos-

(1) M. *Federico Torregiano* en a été l'éditeur.

ſibles de publicité, & les deux dernières ſont d'un temps où l'on obſervoit depuis pluſieurs années en Italien, pour la publication des livres, les règles ſévères preſcrites par le concile de Trente.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
VAILLANT CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Angleterre jouissoit d'une profonde paix, lorsque le grand prince, par qui elle étoit gouvernée, voulant célébrer avec éclat l'alliance qu'il venoit de contracter avec le roi de France, fit publier dans son royaume un combat à la barrière à tout venant. Le bruit des fêtes & des magnificences dont ces nôces devoient être accompagnées, se répandit bientôt ; & tous les braves des cours étrangères ne tardèrent pas à s'y rendre.

Un gentilhomme d'une des plus anciennes maisons de Bretagne s'étoit joint à plusieurs autres, qui, comme lui, alloient à Londres dans le dessein

de prendre part à la fête. Accablé de lassitude, il s'endormit sur son cheval, qui marchant à l'aventure, s'écarta du reste de la troupe & du grand chemin. Un sentier peu fréquenté qu'il suivit, le conduisit dans un lieu solitaire, planté des plus beaux arbres du monde, & où sur l'herbe tendre & fleurie couloit une fontaine délicieuse, à laquelle les animaux sauvages & domestiques venoient chaque jour se désaltérer.

C'étoit dans ce lieu que le fameux comte Guillaume de Varwick avoit choisi sa retraite. Ce chevalier recommandable par sa naissance & par ses vertus, avoit long-temps porté les armes sur terre & sur mer. Il avoit remporté la victoire dans cinq combats particuliers, s'étoit trouvé à sept batailles générales, dont il étoit sorti vainqueur, son nom étoit célèbre dans tous les pays. A l'âge de cinquante-cinq ans un sentiment de religion lui avoit fait quitter le métier de la guerre pour faire le voyage de Jérusalem. Ni les larmes de la comtesse son épouse qu'il chérissoit, ni les pleurs d'un fils unique qu'il laissoit encore au berceau, ne purent l'arrêter. Il fit une donation de toutes ses terres à la comtesse sa femme, & ayant distribué des sommes considérables à ses vassaux, & aux chevaliers qui s'étoient attachés à lui, il partit suivi d'un seul écuyer; & après avoir visité les saints lieux, il se rendit à Venise. Là, il donna tout ce qui lui

reſtoit d'argent à ce fidèle domeſtique qui l'avoit ſuivi; & il exigea de lui, qu'à ſon retour en Angleterre il répandroit le bruit de ſa mort. Pour rendre cette nouvelle plus vraiſemblable, le comte engagea quelques négocians Anglois établis à Veniſe, à la mander dans leur pays. La comteſſe l'apprit avec la douleur la plus vive, & fit faire à ce mari qu'elle avoit aimé tendrement, des obsèques dignes de la naiſſance & de la valeur d'un auſſi bon chevalier.

Cependant le comte après avoir laiſſé croître ſes cheveux & ſa barbe, prit un habit d'hermite, & vivant d'aumônes, retourna en Angleterre, où il choiſit pour ſa demeure une ſolitude ſituée ſur une haute montagne, peu éloignée de ſa ville de Varwick. Il y vivoit inconnu à tout le monde, &, ſous ſon habit d'hermite, il alloit une fois la ſemaine à la ville pour y recevoir les aumônes de ſes anciens ſujets. Il s'adreſſoit plus ſouvent à ſa vertueuſe épouſe qu'à tout autre, parce qu'il ne pouvoit ſe refuſer le plaiſir de jouir de la triſteſſe dans laquelle elle étoit plongée, & de voir combien elle étoit attachée à ſes devoirs. De ſon côté la comteſſe, par un ſentiment ſecret dont elle ignoroit la cauſe, lui donnoit plus ſouvent, & plus abondamment qu'aux autres pauvres.

Le comte avoit déjà paſſé quelque temps dans ſa ſolitude, lorſque la fortune l'en retira, pour

rendre encore une fois à ſa patrie un ſervice ſignalé. Le grand roi des Canaries, pour ſe venger des inſultes de quelques corſaires chrétiens, qui avoient fait une deſcente dans ſes iſles, avoit débarqué ſur les côtes d'Angleterre à la tête d'une armée formidable. Il s'étoit même déjà rendu maître d'une partie conſidérable de l'iſle, où ſes troupes commettoient les plus grands déſordres. En vain le roi Anglois avoit cru pouvoir s'oppoſer aux progrès du prince infidèle. Vaincu dans deux combats, & chaſſé ſucceſſivement de Cantorbéri, de Londres, & de pluſieurs autres de ſes meilleures places, il avoit enfin été obligé d'aller chercher un aſyle dans la ville de Varwick. Là, inveſti de tous côtés par l'armée des Maures qui l'avoit ſuivi, ce malheureux prince n'eſpéroit plus aucun ſecours, lorſque le ciel lui en offrit un dans le courage & dans l'habileté du comte hermite.

Le lendemain de l'arrivée du roi à Varwick, le comte étant monté dès le matin ſur le haut de la montagne qu'il habitoit, dans le deſſein d'y ramaſſer quelques herbes, qui faiſoient une partie de ſa nourriture, il apperçut l'armée des infidèles campée dans la plaine. Il courut à la ville, qu'il trouva dans la conſternation, & ſe rendit d'abord au château. A peine y étoit-il entré, qu'il rencontra le roi qui revenoit d'entendre la meſſe. Il ſe jetta à ſes genoux, & lui demanda l'aumône; mais

Il m'est aisé mon Pere, de satisfaire votre curiosité; je m'appelle Tiran le Blanc.

Marillier Direx. Petit Sculpt.

ce prince n'eut pas plutôt arrêté les yeux sur lui, que sa vue lui rappella le souvenir d'un songe qu'il avoit eu la nuit précédente. Il avoit cru voir une grande & belle femme vêtue de blanc, tenant un enfant entre ses bras. Elle étoit suivie de plusieurs demoiselles, qui toutes ensemble chantoient le *Magnificat*. Dès qu'elles eurent cessé de chanter, celle qui paroissoit commander aux autres s'approchant de lui, & lui mettant la main sur la tête, lui avoit dit; ne crains rien, roi d'Angleterre, compte sur le secours du fils & de la mère. Remarque bien le premier homme, portant une grande barbe, que tu verras te demander l'aumône; baise-le sur la bouche, conjure-le de quitter l'habit qu'il porte, & d'accepter le commandement de ton armée; je ferai le reste. A ces mots le songe s'évanouit, & le roi s'étoit réveillé.

A la vue de l'hermite humilié devant lui, ce prince ne douta point qu'il ne fût cet homme destiné du ciel pour être l'appui de sa couronne. Il le baisa sur la bouche, suivant l'avertissement qu'on lui avoit donné; le releva; & le prenant par la main, il le conduisit dans une des chambres du château. Là, après lui avoir représenté, dans les termes les plus touchans, les malheurs de son royaume; après l'avoir conjuré de l'aider de ses conseils & de sa personne; il se jetta à ses

pieds, & le ſupplia de ne point lui refuſer la grace qu'il lui demandoit.

Les larmes du malheureux roi touchèrent le comte. Il ſe rendit aux prières de ſon prince, & à la triſte ſituation de ſa patrie. Bientôt, par ſes conſeils, les chrétiens remportèrent un avantage conſidérable ſur les infidèles, dont ils brûlèrent & pillèrent le camp. Quelques jours après le roi Maure envoya défier le roi d'Angleterre à un combat particulier qui décideroit la guerre. Le roi Anglois accepta le défi; mais ſes forces ne répondoient pas à ſon courage, & le conſeil ne vouloit pas conſentir qu'il s'expoſât lui & ſon royaume à une perte certaine. Le roi des Canaries étoit un des hommes les plus forts & les plus adroits de ſa nation. Le roi d'Angleterre ſe confiant à la promeſſe qui lui avoit été faite, crut ne devoir choiſir d'autre que l'hermite même, pour ſe démettre en ſa faveur de la royauté, & le charger d'un combat, qui ne pouvoit ſe faire que de roi à roi. Il ne ſe trouva point d'armes qui puſſent convenir à l'hermite dans toute la ville; il fallut avoir recours à celles qu'il avoit laiſſées à la comteſſe de Varwick en partant pour Jéruſalem, & dont il indiqua la forme & les couleurs.

Le roi hermite défit & tua le roi Maure dans le combat. Cette mort ne termina cependant pas la

guerre. Le nouveau roi que l'on élut à ſa place refuſa d'éxécuter le traité.

Le comte de Varwick donna dans la ſuite de cette guerre de nouvelles preuves de ſa valeur & de ſon habileté. Il fit prendre les armes à tout le monde, même aux enfans âgés de onze ans. Le fils qu'il avoit laiſſé en partant ſe trouva dans ce cas, & les larmes ni les prières de la comteſſe ne purent le faire excepter. Le roi vit avec plaiſir que cet enfant témoignoit un courage au-deſſus de ſon âge. Il l'arma chevalier à la première bataille. Enfin, après pluſieurs combats, il vint à bout de ces barbares; tout fut paſſé au fil de l'épée, ou réduit en eſclavage.

Après avoir ainſi rendu la liberté à ſa patrie, il ne reſtoit plus au comte de Varwick que de ſe faire connoître à ſa tendre & vertueuſe épouſe. Depuis qu'il étoit monté ſur le trône, l'aventure des armes & quelques autres de même eſpèce avoient déjà donné de grands ſoupçons. Elle ne pouvoit comprendre comment, ſans être ſorcier ou négromant, le nouveau roi étoit inſtruit, comme elle-même, de tout ce qu'elle avoit de plus caché dans ſa maiſon. A ſon retour, il crut ne devoir pas différer à la tirer d'inquiétude. Il lui fit remettre la moitié d'un anneau chargé de ſes armes, qu'il avoit partagé avec elle à ſon départ pour la Terre-Sainte, avec ordre de lui dire qu'il venoit d'un

homme qui l'avoit aimé tendrement, & qui l'aimoit encore plus que ſa propre vie. A ce diſcours, & à la vue de l'anneau que la comteſſe reconnut d'abord, elle tomba évanouie; & ne revint de ſa foibleſſe que lorſqu'elle ſe trouva entre les bras de ſon mari, qui étoit accouru à la nouvelle de cet accident. Cette reconnoiſſance fut accompagnée de toute la joie & de toute la tendreſſe que peuvent éprouver, après une longue abſence, deux perſonnes qui s'aiment véritablement.

Au bruit de cet évènement, l'ancien roi, & tous les barons, charmés de devoir la liberté de l'Angleterre à un chevalier de ſi haute réputation, vinrent faire compliment au comte & à la comteſſe, qui leur donnèrent une fête magnifique. Mais au milieu des feſtins & des réjouiſſances dont elle fut accompagnée, le nouveau roi ſoupiroit après ſa retraite, & ſongeoit à y retourner. Il commença donc par quitter les habits royaux, & remit à l'ancien roi toute l'autorité dont il s'étoit dépouillé en ſa faveur. Enſuite il recommanda ſa femme & ſon fils à ce prince, qui lui promit d'en avoir ſoin, & fit ſur le champ le jeune comte grand connétable d'Angleterre, en lui donnant outre cela une partie du royaume de Cornouailles. Enfin, après les plus tendres adieux, le comte reprit le chemin de ſon déſert, où il s'enferma, uniquement occupé du ſervice de Dieu, & du ſoin de pleurer ſes péchés.

Ce saint homme s'occupoit à lire l'arbre des batailles, & cette lecture l'engageoit de plus en plus à remercier Dieu des graces qu'il lui avoit faites pendant qu'il avoit suivi l'ordre de chevalerie, lorsque le gentilhomme étranger arriva à la fontaine. La vue d'un homme endormi sur son cheval attira l'attention de l'hermite. Il doutoit s'il devoit le réveiller, mais le cheval pressé de la soif, le tira d'embarras. Comme sa bride étoit attachée à l'arçon, les mouvemens qu'il se donna pour s'en débarrasser réveillèrent le cavalier. Tiran demeura surpris à cette vue. L'hermite étoit d'une taille haute & majestueuse; il portoit une longue barbe blanche, & malgré son habit déchiré, son visage pâle & décharné, & ses yeux presque éteints, un air de dignité répandu sur toute sa personne, annonçoit ce qu'il avoit été autrefois.

Le cavalier mettant aussi-tôt pied à terre, s'avança pour le saluer. L'hermite, de son côté, le reçut d'un air doux & civil; & lui ayant proposé de s'asseoir dans l'agréable prairie qui bordoit la fontaine, il le conjura, par la politesse qu'il remarquoit en lui, de lui apprendre son nom, & quel hasard l'avoit conduit dans ce désert. Alors l'étranger prenant la parole: il m'est aisé, lui dit-il, mon père, de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Tiran le Blanc, parce que mon père est seigneur de la Marche Ti-

rannie, qui n'eſt ſéparée de l'Angleterre que par un petit trajet de mer. Ma mère, fille du duc de Bretagne, ſe nomme Blanche. Ainſi pour conſerver les deux noms, on m'a donné celui de Tiran le Blanc. Les fêtes que le roi d'Angleterre prépare pour ſon mariage avec la princeſſe de France, m'ont attiré en ce pays. Cette princeſſe eſt la plus belle de toute la chrétienté. Elle poſsède tous les charmes & toutes les graces qui ſont partagées entre les autres femmes; rien n'approche de la blancheur & de la fineſſe de ſon teint. Je vous en puis donner une idée, mon révérend père, par un fait dont j'ai été témoin. J'étois à la cour de France le jour de la fête de ſaint Michel; ce jour auquel ſe faiſoit la déclaration du mariage, il y eut beaucoup de réjouiſſances. Le roi, la reine, & la princeſſe leur fille, mangeoient à une table ſéparée; & je puis aſſurer, pour l'avoir vu, que la blancheur & la fineſſe de la peau de cette princeſſe laiſſoient voir au paſſage le vin rouge qu'elle buvoit. Ce fut-là que j'appris que le roi d'Angleterre, qui s'y étoit rendu, devoit être à Londres le jour de la ſaint Jean; & qu'à ſon arrivée il y auroit de grandes fêtes dans cette ville pendant un an & un jour. Sur cette aſſurance, nous ſommes partis trente gentilshommes & moi pour nous y trouver, & pour recevoir l'ordre de chevalerie,

La laſſitude de mon cheval, ajouta l'étranger, m'a fait demeurer derrière. Je me ſuis endormi, & le haſard m'a conduit ici.

L'hermite entendant parler de l'ordre de chevalerie, & du deſſein que ce gentilhomme avoit formé de le recevoir, pouſſa un grand ſoupir. Son imagination lui retraça en cet inſtant toute l'excellence de cet ordre, & la gloire qu'il s'étoit acquiſe pendant tout le temps qu'il l'avoit profeſſé. Tiran ne put s'empêcher de lui demander le motif des réflexions auxquelles il s'étoit abandonné. Et l'hermite reprenant la parole, avec une douceur extrême; je penſe, lui dit-il, mon cher enfant, aux devoirs auxquels un chevalier s'engage en recevant cet ordre. Malgré l'habit dont je ſuis revêtu, j'ai l'honneur d'être chevalier. Il y a environ cinquante ans que je fus armé en Afrique, dans une grande bataille que nous ſoutînmes contre les Maures.

Puiſque cela eſt ainſi, répliqua Tiran, je ſouhaiterois, mon révérend père, que vous euſſiez la bonté de m'inſtruire à fonds d'un état auquel je veux m'attacher toute ma vie, & dont je deſire remplir les obligations. Mon fils, dit l'hermite, en lui montrant le livre qu'il liſoit, toutes les règles que vous demandez ſont écrites dans ce volume. Je le lis ſouvent, pour ne point oublier les bontés dont le Seigneur m'a comblé.

Alors il ouvrit le livre, & lut à Tiran un chapitre qui contenoit l'origine de l'ordre de la chevalerie, & par quelle raiſon il fut établi. Il continua ſon diſcours, & lui apprit quelles étoient les vertus d'un bon chevalier, & quelles obligations on contractoit en entrant dans cet ordre. Il lui expliqua enſuite ce que ſignifioient les armes offenſives & défenſives du chevalier; le caſque, la cuiraſſe, l'épée, la lance, & juſqu'aux éperons dorés. Il lui parla enfin des anciens chevaliers, & de ceux qui ſe diſtinguoient encore alors par les armes; de Lancelot du Lac, de Galuan, de Boort, de Perceval, dit Galas, qui fut le meilleur de tous; & qui par ſa vertu & ſa chaſteté (car il mourut vierge) mérita de faire la conquête du Saint Graal (1) du bon chevalier de la montagne Noire, du duc

(1) Le Saint Graal, dont il eſt tant parlé dans le roman de Lancelot du Lac, & dans les hiſtoires de la table ronde, étoit le baſſin dans lequel Jeſus-Chriſt avoit fait la cêne, apporté en Angleterre par Joſeph d'Arimathie, diſent ces romans. Ils en racontent beaucoup de merveilles, & même pluſieurs miracles; car la ſimplicité de ces ſiècles groſſiers allioit la dévotion avec les intrigues libertines, dont ces livres, ſur-tout celui de Lancelot, ſont remplis. Graal, dans la baſſe latinité gradale, un baſſin : on emploie encore dans quelques provinces de France le mot de graile au même ſens; & en vieil Anglois, graal ou craile eſt la même choſe que gradual.

d'Altretera, & de plusieurs autres. Il lui dit aussi que puisqu'il avoit un si grand desir de recevoir l'ordre de chevalerie, il falloit que ce fût avec éclat ; c'est-à-dire qu'il devoit choisir pour cette cérémonie le jour d'un combat ou de quelques joûtes, afin que ses parens & ses amis sussent qu'il étoit capable de porter les armes, & de les conserver. Mais il se fait tard, continua-t-il, votre compagnie doit être fort loin ; vous ignorez les chemins, & vous seriez en danger de vous perdre dans les bois dont ce canton est couvert, je vous conseille donc de partir. A ces mots il pria Tiran d'accepter le livre qu'il avoit. Montrez-le au roi & à tous les bons chevaliers, lui dit-il, afin qu'ils sachent ce que c'est que l'ordre de chevalerie. Ensuite, l'ayant conjuré de passer à son retour par son hermitage, & de lui faire le récit des fêtes qui se seroient données à la cour, il lui dit adieu. Mais avant que de se séparer, Tiran demanda au saint homme ce qu'il devoit répondre au roi & aux autres chevaliers, en cas qu'ils voulussent savoir le nom de celui qui lui avoit donné le livre. Vous leur direz seulement, repartit l'hermite, qu'il leur est envoyé de la part d'un homme qui a toujours aimé & honoré l'ordre de chevalerie.

Tiran remonta à cheval, & continua son chemin. Peu de temps après il rencontra plusieurs de

ſes gens, envoyés au-devant de lui, dans la crainte qu'il ne ſe fût égaré dans le bois. Arrivé au village, où les autres cavaliers avoient mis pied à terre, il leur raconta ſon aventure, & lui montra le livre que l'hermite lui avoit donné. Ils paſsèrent la nuit à le lire, & montant à cheval au point du jour, ils arrivèrent à Londres. Les fêtes qui ſe donnèrent dans cette ville à l'occaſion du mariage du roi, durèrent, comme on l'a dit, un an & un jour; après quoi tous les étrangers qui s'y étoient rendus de toutes parts, quittèrent la cour pour retourner dans leur pays.

Tiran ſe ſouvint alors de la parole qu'il avoit donnée à l'hermite. Il déclara donc à ſes compagnons de voyage, qu'il étoit obligé de les quitter. Mais ils le prièrent tous de trouver bon qu'ils l'accompagnaſſent, & lui proteſtèrent que le récit qu'il leur avoit fait, avoit tellement piqué leur curioſité, qu'ils ne ſortiroient point ſatisfaits d'Angleterre, s'ils n'avoient auparavant le plaiſir de voir le ſaint homme. Tiran conſentit à les conduire au lieu de ſa retraite, & ils prirent tous enſemble le chemin de l'hermitage. En y arrivant ils trouvèrent le ſolitaire qui diſoit ſes heures au pied d'un arbre. Ils l'abordèrent d'un air ſoumis; le ſaluèrent très-reſpectueuſement, & voulurent même lui baiſer la main; mais il les en empêcha, & les ayant tous embraſſés, il les obligea de s'aſſeoir. Enſuite il leur

parla en homme poli & touché de l'honneur qu'ils lui faiſoient, & leur demanda s'ils ne venoient pas de la cour du roi ſon maître; quels étoient ceux qu'on avoit armés chevaliers, & ce qui s'étoit paſſé aux fêtes qui s'étoient données au ſujet du mariage du roi avec la princeſſe de France; mais auparavant, ajouta-t-il en s'adreſſant à Tiran, qu'il avoit reconnu d'abord, ayez la bonté de me nommer tous les ſeigneurs qui me font aujourd'hui l'honneur de me viſiter. Tiran obéit & ſatisfit la curioſité de l'hermite; après quoi il continua en ces termes:

Les fêtes ayant été indiquées pour le jour de la ſaint Jean, on commença par faire la revue de tout ce qui ſe trouvoit dans la ville, tant de chevaliers & d'artiſans, que de dames ou de demoiſelles. Je ne dois pas oublier que par une magnificence, qui peut-être n'a jamais encore été miſe en uſage par aucun autre prince, le roi avoit ordonné que dans tous les ports, & ſur les grands chemins qui conduiſoient à la capitale, on fournît des vivres à ceux qui arriveroient, ou pour voir les fêtes, ou y ſignaler leur adreſſe; enſorte que depuis le jour de leur embarquement, juſqu'à celui de leur départ, ils ont toujours été défrayés.

Le jour de la ſaint Jean, le roi parut vêtu d'un habit magnifique, brodé de groſſes perles, & doublé de martres zibelines. Les chauſſes étoient pareilles, & le pourpoint de fil d'argent trait; ce

prince ne portoit point d'or, parce qu'il n'étoit pas encore armé chevalier. Il avoit seulement sur la tête une riche couronne de ce même métal, & tenoit son sceptre à la main. Il montoit ce jour-là un très-beau cheval, qu'il manioit avec une adresse & une bonne grace admirable. Dans ce superbe équipage il partit de son palais & se rendit à la grande place, suivi seulement des damoiselles de quatre différentes cours de l'Europe. Dès qu'il fut arrivé, le duc de Lancastre, couvert d'une armure blanche, parut à la tête de quinze mille hommes d'armes. Ce seigneur mettant pied à terre, alla d'abord faire la révérence au roi, & prendre ses ordres; après quoi il fit défiler les gendarmes, & passer à la tête de la marche. Ils étoient montés & armés à l'avantage; leurs chevaux étoient couverts de housses d'une étoffe brodée d'or & d'argent, & avoient sur la tête des houpes & des panaches à l'italienne.

Toutes ces troupes marchèrent à la suite du duc de Lancastre, chaque cavalier portant un cierge à la main. Les artisans parurent ensuite selon le rang, & avec les marques de leur profession. Mais il s'éleva parmi eux une si grande dispute, qu'elle fit craindre qu'il n'en périt un grand nombre.

Quelle fut l'origine & la suite de cette contestation? reprit l'hermite. Je vais vous l'apprendre, répondit Tiran. Les tisserans prétendoient avoir le pas

pas ſur les ferruriers, qui n'y vouloient point conſentir. Il ſe trouva plus de dix mille hommes de chaque côté prêts à ſoutenir l'honneur de leur corps. Les gens de loi étoient la principale cauſe de tout le déſordre ; les uns alléguoient en faveur des tiſſerans, que la toile étoit néceſſaire pour le ſervice divin, les autres diſoient, pour les ferruriers, que l'invention du fer avoit précédé celle de la toile, & qu'il n'y avoit aucun métier auquel le fer ne fût néceſſaire ; ce qui donnoit un grand avantage à ces derniers. Ces diſcours ne ſervoient qu'à échauffer les eſprits ; & ſi le duc ne ſe fût trouvé alors à cheval, les choſes auroient peut-être tourné de façon, que le roi lui-même n'eût pu y apporter du remède. Le duc ſe jetta donc au milieu des mutins ; prit ſix légiſtes, trois d'un parti & trois de l'autre, & les emmena hors de la ville. Ils le ſuivirent ſans aucun ſoupçon. Mais à peine furent-ils éloignés de leurs confrères, que le duc, qui avoit eu la précaution d'établir une garde de mille hommes à la tête du pont, avec ordre de ne laiſſer paſſer qui que ce fût, n'exceptant de cette défenſe que la ſeule perſonne du roi, mit pied à terre au milieu du pont, fit élever très-promptement deux potences, & fit pendre à chacune trois des légiſtes, la tête en bas pour leur faire plus d'honneur. Le roi, inſtruit de cet évènement, courut au duc, & lui dit : qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un plus

grand ſervice, ni faire rien de plus juſte, parce que ces hommes de loi ne s'enrichiſſoient qu'en ruinant toute l'Angleterre. Je veux, continua-t-il, que ces légiſtes demeurent expoſés dans cet état pendant tout ce jour; & que demain on les coupe en quatre quartiers, pour les mettre ſur les grands chemins. Le duc profita de cette occaſion pour repréſenter au roi, que ſi ſa majeſté vouloit le croire, elle ordonneroit que dans tout le royaume il n'y eût que deux hommes de loi, qui ſeroient obligés de prononcer, dans l'eſpace de quinze jours, une ſentence définitive, ſur quelque affaire que ce pût être. Mais il faudroit, ajouta-t-il, que votre majeſté les payât bien, afin de pouvoir les traiter comme ceux-ci l'ont été, au cas qu'on s'apperçût qu'ils ſe laiſſaſſent corrompre. Le jeune roi approuva l'avis du duc; il ordonna ſur le champ qu'il fût exécuté; & le peuple informé d'un réglement ſi ſage, lui donna des louanges infinies. Du reſte, cet incident n'empêcha point la fête de s'exécuter de la même manière dont elle avoit été projetée.

Après les artiſans, qui formoient entre eux différens jeux, venoient les archevêques, les évêques, les protonotaires, les prévôts, les chanoines, les prêtres; enfin tout le clergé portant un grand nombre de reliques. On voyoit enſuite un grand dais ou baldaquin très-riche, ſous lequel marchoit

le roi, environné de tous ceux qui vouloient recevoir l'ordre de chevalerie. Ils étoient vêtus de satin blanc, ou de brocard d'argent, pour marque de la virginité dont ils devoient faire profession.

Derrière eux marchoient les seigneurs & les barons, vêtus de brocard ou de riches étoffes d'or & d'argent, de satin, de velours, & de damas cramoisi. Toutes les femmes mariées paroissoient ensuite, vêtues comme leurs maris. Les hommes veufs, & les femmes veuves venoient après cette riche cavalcade, les uns & les autres portoient des habits de velours noir, avec les harnois de leurs chevaux de même couleur. Ils étoient suivis par les jeunes filles & par les jeunes garçons, habillés de brocard blanc ou verd, chamarré d'argent. Les diverses troupes étoient parées de grosses chaînes d'or, avec des fermails de même métal, enrichies de perles, de diamans, de rubis, & d'autres pierreries d'une grande valeur; car tous à l'envie avoient fait leurs efforts pour paroître magnifiques à cette fête.

Après cette pompeuse cour marchoient toutes les religieuses de tous les différens ordres, vêtues d'habits de soie, si elles le vouloient, mais de la couleur prescrite par leurs règles; le roi en avoit obtenu la permission du pape, avec celle de pouvoir sortir de leurs couvens pendant l'espace d'un an & un jour. Mais afin qu'elles pussent faire usage

de cette liberté, le roi avoit fait diſtribuer de l'argent à tous les monaſtères, ſur-tout à ceux qui étoient les moins riches. Ainſi toutes les religieuſes, ſur-tout les jeunes, ne manquèrent pas de ſe trouver à cette fête, parées & ajuſtées avec ſoin. Elles portoient chacune un cierge allumé. Les femmes du tiers-ordre ſuivoient, en chantant le *Magnificat*. Elles étoient auſſi habillées de ſoie, & portoient de même un cierge à la main. Après elles paroiſſoient tous les officiers du royaume, & toute l'infanterie armée comme ſi elle eût marché à l'ennemi. Toute cette milice portoit la livrée du roi; c'eſt-à-dire, des caſaques mi-parties de blanc & de rouge, avec une bordure d'hermine. Ces troupes précédoient les femmes publiques, accompagnées de leurs protecteurs. Elles portoient une guirlande de fleurs ou de mirthe. Celles qui avoient quitté leurs maris pour prendre cet état, étoient obligées de porter encore une banderole à la main. Les unes & les autres marchoient en danſant au ſon du tambourin.

Dès que la reine apprit que le roi approchoit, elle ſortit du palais qu'elle avoit occupé juſqu'alors à Granoug (1), monta dans un château de bois, porté ſur douze roues, traîné par trente-ſix chevaux, des plus grands & des plus forts que

(1) Granoug, c'eſt Greenwich.

l'on eût pu trouver en France. Elle avoit avec elle cent trente demoiſelles, toutes fiancées; car il n'étoit point permis à aucune autre fille ou femme de l'accompagner. Ce palais roulant étoit ſuivi d'un grand nombre de ducs, de comtes & de marquis à cheval, & de pluſieurs dames & demoiſelles du premier rang. La reine s'arrêta au milieu d'une grande prairie, & ſe plaça ſur la porte de ſon château, d'où elle ne ſortit qu'à l'arrivée du roi. Le duc de Lancaſtre parut le premier, & ayant mis pied à terre, vint faire la révérence à cette princeſſe. Chaque ordre défila enſuite devant elle, & lui rendit ſes hommages. Cependant le roi étant arrivé, mit pied à terre à quelques pas du château, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Alors la reine, ſuivie de toutes les dames, ſe leva, & deſcendit par une échelle d'argent qu'on appliqua au château. La fille du duc de Berri lui donnoit le bras, & celle du comte de Flandres lui portoit la queue. Elle étoit précédée par les cent trente demoiſelles qui l'avoient accompagnée.

Mais permettez-moi, mon révérend père, de vous parler ici de la magnificence & de la beauté de cette princeſſe. Elle étoit vêtue ce jour-là d'une veſte de brocard rouge & d'or, dont le fond étoit relevé d'une riche broderie d'argent; la tête de chaque fleur étoit d'or émaillé. Sur la veſte, elle portoit un manteau tout couvert de glands d'or

procher de la ville, & l'on ſe rendit auprès d'une grande rivière bordée d'arbres fort hauts, & de différentes eſpèces, ſous leſquels on avoit dreſſé un grand nombre de tables. Chaque corps avoit ſon quartier ſéparé, accompagné de maiſons de bois, que l'on avoit conſtruites à ce deſſein, & qui, jointes à un grand nombre de tentes, ſuffiſoient pour loger tout le monde, ſans qu'on fût obligé d'entrer dans la ville. Là, les fêtes commencèrent, & ce premier jour ſe paſſa en jeux & en danſes. Le ſecond, qui étoit un vendredi, après la meſſe, nous montâmes dans des bateaux couverts de tapiſſeries de ſoie & de brocard, & ornés de deviſes. Nous prîmes le divertiſſement de la pêche. Il y avoit plus de deux cents barques. Le roi dîna enſuite, & ſur la fin du repas le grand veneur parut, ſuivi de tous ſes chaſſeurs, qui conduiſoient des braques, des chiens courans & des lévriers de Bretagne. On partit pour la chaſſe, où l'on tua une prodigieuſe quantité de gibier.

Le ſamedi matin, on aſſembla un conſeil général, compoſé d'hommes & de femmes, pris dans tous les différens ordres, & on régla quelle devoit être la deſtination de chacun des jours de la ſemaine, pendant tout le temps que devoient durer les fêtes. Le réglement arrêté à la pluralité des voix, fut publié par les rois d'armes, les héraults & les pourſuivans. Voici quelle en étoit la ſubſtance.

Le dimanche, jour de bénédiction & de joie, fut deſtiné aux danſes ; les différens états, tant de la magiſtrature que des corps de métiers, devoient danſer ſéparément. Ils pouvoient auſſi, s'ils le vouloient, repréſenter des farces & des comédies (1). Ceux qui auroient le mieux réuſſi, au ſentiment des juges nommés à cet effet, devoient recevoir vingt marcs d'argent, & de plus être rembourſés des frais de leurs intermèdes.

Le lundi fut marqué pour les joûtes, ſoit à fer morné, ſoit à fer émoulu. On régla la forme & la meſure des lances, & on ordonna que ces deux eſpèces de joûtes ſe feroient alternativement. On fixa le prix à cinq marcs d'or.

Le mardi fut deſtiné aux combats de barrière à pied, des chevaliers & des gentilshommes, ſoit ſeul à ſeul, ſoit deux contre deux ou en plus grand nombre ; mais il ne pouvoit pas paſſer vingt-cinq, parce que le nombre des tenans n'étant que de vingt-ſix, il falloit qu'il reſtât quelqu'un à la garde du prix deſtiné à celui qui auroit le mieux fait ; c'étoit une épée d'or du poids de dix marcs. Le vaincu devoit reſter priſonnier du vainqueur, & ne pouvoit obtenir ſa liberté que par échange ou par rançon.

(1) Entremeſes.

Le mercredi étoit le jour des combats à cheval, ſoit à outrance, ſoit au premier ſang. Le prix de ces combats devoit être une couronne d'or du poids de quinze marcs.

Le jeudi étoit deſtiné pour les combats à pied, à outrance & à toutes armes ; ſoit corps à corps, ſoit deux contre deux, ou en plus grand nombre ; mais toujours au-deſſous de vingt-ſix, comme on l'a dit. Le prix étoit une ſtatue d'or repréſentant l'infante, & du poids de trente-cinq marcs au moins. Le vaincu devoit faire ſerment entre les mains des juges : 1°. de ne pouvoir jamais, du reſte de ſa vie, demander le combat à outrance, avec des armes de l'eſpèce de celles qu'il avoit employées dans ce combat : 2°. de ne pouvoir porter les armes du reſte de cette année, à moins que ce ne fût contre les infidèles : 3°. d'aller ſe remettre à la diſcrétion de l'infante, qui pourroit en faire à ſa volonté.

Le vendredi, jour de douleur & de triſteſſe, il ne devoit y avoir aucun combat ; ſeulement après la meſſe il étoit permis d'aller à la chaſſe.

Enfin, le ſamedi fut deſtiné pour l'examen & la réception des nouveaux chevaliers. Après ce réglement, on fit le choix de vingt-ſix tenans. On alla examiner les lices & le champ de bataille, que l'on trouva en bon état. On régla auſſi la façon dont les aſſaillans devoient ſe préſenter pour de-

mander le combat, & pour marquer les armes dont ils devoient ſe ſervir. Comme toutes ces entrepriſes devoient avoir la gloire des dames pour objet, l'aſſaillant s'avançoit au pied de l'échafaut ſur lequel étoient les tenans, accompagné de deux filles ou de deux femmes, à ſa volonté : là, après avoir déclaré ſon pays, ſon nom, celui de ſon père & celui de ſa mère, il déclaroit ſi celle à l'honneur de qui il entreprenoit le combat étoit fille, femme, veuve ou religieuſe ; & alors toutes celles de l'ordre dont étoit ſa maîtreſſe, faiſoient à haute voix des vœux pour qu'il obtînt la victoire.

Lorſque toutes ces choſes eurent été réglées, le roi alla dîner ; & après avoir entendu les vêpres, il ſe rendit dans la prairie ſuivi de tous les ordres. On avoit dreſſé au milieu une montagne de charpente, avec tant d'art, que l'œil y étoit trompé. Sur le ſommet de cette montagne on découvroit un château très-élevé, défendu par une épaiſſe muraille, garnie de cinq cents ſoldats couverts d'armes blanches. Le duc de Lancaſtre s'avança à la tête des troupes, & dès qu'il fut au pied du rempart, il fit ſommer la garniſon d'ouvrir les portes. Ils répondirent que leur ſeigneur leur avoit confié la garde du château, & qu'ils en défendroient l'entrée contre le monde entier. Alors le duc s'adreſſant à ceux de ſa ſuite : chevaliers, leur dit-il, faites comme moi. En même temps il mit

pied à terre, & en un inſtant toutes les troupes attaquèrent la place l'épée & la lance à la main. Les aſſiégés lançoient cependant avec leurs machines de grandes poutres & des pieux, qu'on auroit pris pour des barres de fer; mais les yeux y étoient trompés, & tout cela n'étoit au fond que des ſachets de cuir remplis de ſable & noircis. Les pierres, dont la garniſon faiſoit pleuvoir une grêle ſur les aſſiégeans, étoient de même nature. Ces ſacs ne laiſſoient pas de renverſer ſouvent les aſſaillans; enſorte qu'il ſe paſſa quelque temps avant qu'ils s'apperçuſſent que ce n'étoit qu'un jeu, ce qui rendit le ſpectacle plus agréable.

Tous les états ſe préſentèrent ſucceſſivement devant la place, & la ſommèrent inutilement d'ouvrir ſes portes; le roi lui-même ne réuſſit pas mieux. Enfin la reine s'avançant au pied du rempart, ſuivie de toutes ſes dames, demanda le nom du ſeigneur de ce château; on lui répondit qu'il s'appelloit le dieu d'amour. En même temps il parut à une fenêtre. La reine lui fit une profonde révérence, & s'adreſſant à lui : dieu d'amour, lui dit-elle, dont je révère la puiſſance & la grandeur, eſt-il poſſible que vous réſiſtiez ainſi aux prières de vos ſerviteurs, & que vous refuſiez de les rendre témoins de la gloire & du bonheur que vous deſtinez à ceux qui vous ſervent? Vous qui régnez ſur les cœurs des amans fidèles, leur refuſerez-vous

votre assistance dans leurs peines? Les rendrez-vous éternelles? & ne parviendront-ils jamais à cette félicité qui en doit être le prix? Dieu puissant, auquel je me suis livrée, ouvrez-moi les portes de votre séjour; recevez-moi pour la plus soumise de vos esclaves, rendez-moi témoin de votre gloire, qui m'a été inconnue jusqu'à présent, & admettez-moi au nombre de celles qui en ont goûté les douceurs.

A ces mots, la porte s'ouvrit avec un grand bruit. Le roi & la reine, suivis de tous les états, entrèrent dans une vaste cour tendue de tapisseries travaillées en soie, en or & en argent, & qui représentoient des histoires admirables. Le plafond de la cour étoit couvert de brocard d'Alexandrie, & au-dessus des tentures on voyoit des loges remplies d'anges vêtus de blancs, & portant des diadêmes sur leurs têtes. Ils jouoient de toutes sortes d'instrumens, & chantoient si parfaitement, que les spectateurs en étoient ravis & charmés. Peu de temps après, le dieu d'amour, tout brillant de lumière, parut à une fenêtre; & s'adressant à la reine, avec un air riant & ouvert: vos graces, aimable reine, lui dit-il, vous rendent souveraine de ma volonté. Je vous adopte pour fille. Dispensez les faveurs de cet heureux séjour. Punissez & récompensez tous ceux qui sont engagés sous ma loi. Vous seule désormais serez la maîtresse de

leur ſort. Mais que les amans & les amantes perfides ne trouvent aucune grace devant vous; c'eſt la ſeule loi que je vous impoſe. En même temps le dieu & les anges diſparurent, les tapiſſeries s'agitèrent, comme ſi la terre eût tremblé. Nous montâmes tous au haut du château, & mettant la tête aux fenêtres qui regardoient ſur la cour, nous ne découvrîmes plus que la prairie; & nous apperçûmes avec ſurpriſe que le château étoit compoſé de quatre grands bâtimens ſéparés.

Le roi logea dans un avec toute ſa cour. La reine occupa le ſecond avec tous les François qui l'avoient ſuivie. Le troiſième & le quatrième étoient deſtinés pour les chevaliers étrangers, d'Allemagne, d'Italie, de Lombardie, de Caſtille, d'Arragon, de Portugal & de Navarre.

Chacun de ces quatre grands corps de bâtimens renfermoit un ſi grand nombre de ſalles & de chambres ſuperbement meublées, que tout le monde y étoit commodément logé. Les chevaliers qui avoient viſité toutes les cours des plus grands rois, convenoient qu'ils n'avoient rien vu de ſi magnifique que cette fête. On voyoit dans l'appartement du roi une ſtatue d'argent, qui repréſentoit une femme nue; ſon ventre paroiſſoit un peu enflé, ainſi que ſa gorge, qu'elle ſembloit ſoutenir, & même preſſer avec ſes deux mains. Il ſortoit de cette gorge deux filets d'une eau extrê-

ment claire, qui tomboit dans un vaſe de criſtal.

Dans le logement de la reine étoit la ſtatue d'une jeune fille faite d'or émaillé ; elle étoit nue, & tenoit ſes mains baiſſées & ſerrées contre ſon corps, comme pour s'en couvrir. De deſſous ſes mains il ſortoit une fontaine de vin délicieux, qui étoit reçu dans un vaſe tranſparent.

D'un autre côté paroiſſoit une ſtatue d'évêque auſſi d'argent. Il étoit repréſenté les mains jointes, les yeux élevés vers le ciel, & la mître en tête ; de cette mître couloit une fontaine d'huile qui tomboit dans un vaſe de jaſpe. Enfin, dans le dernier corps de bâtiment on voyoit un lion d'or, portant une couronne ornée de pierreries, jettant continuellement par la gueule un miel blanc & délicieux, qui étoit reçu dans un vaſe de calcédoine.

Au milieu d'une cour qui ſéparoit ces quatre logemens, étoit un nain, le plus difforme que l'on puiſſe imaginer. Une de ſes mains poſoit ſur ſa tête ; l'autre ſoutenoit ſon ventre, dont il ſortoit un ruiſſeau d'un excellent vin rouge, qui tomboit dans un vaſe d'argent. Ce nain étoit moitié d'or & moitié d'acier, & paroiſſoit couvert d'un demi manteau. Un peu au-deſſus, il y avoit une ſtatue d'argent, repréſentant un homme d'une grande vieilleſſe, avec une boſſe d'une grandeur énorme, & couverte

d'une barbe très-blanche. Il avoit un bâton à la main, & cette boſſe étoit creuſe, & elle étoit toujours remplie d'un pain le plus blanc & le meilleur que l'on pût manger.

Toutes ces merveilles, qui tenoient de l'enchantement, étoient l'ouvrage de l'art. Tant que les fêtes ont duré, le boulanger de la cour a fourni par jour plus de trente mille pains. Jamais on ne dérangeoit les tables que pour en changer le linge, & elles étoient ſervies avec profuſion. Tous les appartemens où l'on mangeoit étoient accompagnés d'un buffet richement paré des plus beaux vaſes d'argent, ſans que jamais perſonne ait été ſervi qu'avec de la vaiſſelle de ce métal. Ce château étoit accompagné d'un jardin parfaitement bien planté, & très-agréable, où le roi alloit ſouvent ſe promener. De-là on entroit par une très-belle porte dans un grand parc, rempli de gibier & des animaux les plus rares. C'étoit-là que ce prince, ſuivi de tous les ſeigneurs de ſa cour, alloit chaſſer le vendredi, comme il avoit été réglé. Quelquefois auſſi il ſe promenoit ſur la rivière, accompagné d'un nombreux cortège de barques, toutes magnifiquement parées.

Dans le cours de la fête il y a eu plus de ſoixante jeunes gentilshommes qui ont reçu l'ordre de chevalerie; & plus de cent cinquante chevaliers ont perdu la vie dans les différens combats de barrière.

Il

Il s'y eſt trouvé des rois, des ducs, des comtes, des marquis, & un nombre infini de gentilshommes des plus anciennes & des plus illuſtres maiſons de l'Europe, qui tous s'y ſont diſtingués.

C'eſt ſans doute un grand honneur pour un chevalier, reprit l'hermite, d'entendre proclamer ſon nom, & de ſe voir déclarer vainqueur dans une telle aſſemblée. Mais dites-moi, je vous prie, continua-t-il, quel eſt celui qui s'eſt le plus diſtingué, & auquel on a décerné l'honneur des tournois & des joûtes? La choſe n'étoit pas facile à décider, répondit Tiran. Il pouvoit ſe faire que cet honneur eût été mérité par un ſimple gentilhomme; & il n'eût pas été naturel de faire cet affront au grand nombre de princes & de ſeigneurs qui étoient à la fête; car pour peu que ces derniers montrent de valeur dans de ſemblables aſſemblées, leur gloire efface celle des ſimples chevaliers. Cela peut arriver, dit l'hermite, mais ce n'eſt pas là l'uſage de ce pays-ci; car dans les joûtes & dans les tournois les héraults & les rois d'armes ſont obligés de proclamer à haute voix quel eſt celui qui a remporté l'honneur du combat par-deſſus tous les autres vainqueurs. On n'aura pas ſans doute manqué à cette coutume, dans une fête comme celle-ci : c'eſt le nom du chevalier que je vous demande.

Tiran rougit à ces mots, baiſſa les yeux, & ſe

tut. Pourquoi donc ce ſilence, mon fils; reprit l'hermite? Alors un chevalier, nommé Diofébo, ſe leva; & prenant la parole : ſon ſilence, dit-il, mon père, vous inſtruit aſſez. Mais je jure, par l'ordre que j'ai reçu le jour de l'aſcenſion, de vous dire avec vérité tout ce que vous deſirez ſavoir. Tiran, qui ne vouloit pas être préſent à cette converſation, le quitta pour aller donner quelques ordres; & Diofébo continuant ſon diſcours : ce chevalier qui a diſparu eſt celui-là même qui a remporté le prix ſur tous les vainqueurs. C'eſt ainſi qu'en ont décidé le roi, les juges du camp, & tous les ſeigneurs de la chrétienté, qui ſe ſont trouvés préſens aux combats. A ces mots Diofébo ſe remit ſur le gazon, & continua en ces termes:

Tiran le Blanc fut le premier auquel le roi conféra l'ordre de chevalerie. Après les queſtions & les réponſes ordinaires, & après le ferment accoutumé de remplir les engagemens de cet ordre, deux des plus grands ſeigneurs prirent notre chevalier ſous les bras, & le conduiſirent aux pieds du roi, qui lui mit l'épée ſur la tête, en diſant : Dieu & monſeigneur ſaint George te faſſent bon chevalier; après quoi il le baiſa à la bouche. En même temps ſept demoiſelles, vêtues de blanc, repréſentant les ſept allégreſſes de la Vierge Marie, vinrent lui ceindre l'épée. Enſuite quatre chevaliers, qui repréſentoient les quatre évangéliſtes,

lui chauſsèrent l'éperon. Alors la reine s'avança, & le prenant par un bras, tandis qu'une ducheſſe le tenoit par l'autre, elle le conduiſit ſur une belle eſtrade, où elle le fit aſſeoir ſur un trône. Le roi & la reine ſe placèrent à ſes côtés; & tous les chevaliers & les demoiſelles ſe rangèrent au bas de l'eſtrade. Enfin on ſervit une ſuperbe collation, après laquelle chacun ſe retira. On obſerva les mêmes cérémonies pour tous les autres chevaliers.

La promotion de Tiran fut ſuivie de deux victoires, qu'il remporta ſucceſſivement contre deux des chevaliers tenans. Le premier combat étoit à cheval & à la lance; le ſecond fut un combat à pied & à outrance, avec la hache, l'épée & le poignard. Dans l'un & l'autre, Tiran fit également admirer ſon adreſſe & ſon courage, & laiſſa ſes deux adverſaires morts ſur la place.

Peu de jours après, le roi & la reine danſant dans la prairie, Tiran jetta ſes yeux ſur une parente de la reine, nommée la belle Agnès, fille du duc de Berri. Sa beauté le cédoit à peine à celle de la reine; mais elle l'égaloit en graces, en gentil parler, & en politeſſe. Elle étoit affable & prévenante, n'ayant rien de ces façons altières, ſi communes aux belles perſonnes. Cette belle portoit ce jour-là au col un nœud de diamans. Après les danſes, Tiran s'approcha d'elle, & lui faiſant une profonde révérence: la vertu, lui dit-il, la

haute naiſſance, la beauté, les graces & le ſavoir qui ſont en vous, belle Agnès, me font deſirer de vous ſervir. Si vous me donniez ce nœud que je vois ſur votre ſein, je le porterois toute ma vie; & je fais ſerment, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, de combattre en votre honneur un chevalier à toute outrance, ſoit à pied, ſoit à cheval, armé ou déſarmé. Sainte Marie, s'écria la belle Agnès! comment pour une choſe auſſi médiocre, vous voulez vous expoſer, & vous battre en champ clos? Mais afin de ne point eſſuyer les reproches des dames, des demoiſelles, & des bons chevaliers; & pour que vous ne perdiez point le fruit du mérite de la chevalerie, je conſens qu'en préſence de tout le monde vous preniez vous-même ce joyau que vous deſirez. Tiran fut charmé de la réponſe de la belle Agnès; &, ayant détaché le bijou, ce qu'il ne pouvoit faire ſans lui toucher ſa gorge, il le porta à ſa bouche. Enſuite ſe mettant aux genoux de celle qui venoit de lui accorder une faveur ſi ſingulière: je ne puis aſſez vous remercier, madame, lui dit-il, du préſent que vous venez de me faire. Je l'eſtime plus que je ne ferois le royaume de France; & je promets à Dieu de le conſerver juſqu'à la mort. En même temps il l'attacha à la barrette qu'il portoit ce jour-là.

Cette aventure lui occaſionna un démêlé avec un chevalier françois qui étoit alors à la cour. Il

ſe nommoit le ſeigneur de Villermes. Sa valeur & ſon expérience aux armes étoient connues. Le lendemain, pendant que le roi entendoit la meſſe, il vint trouver Tiran, & lui dit : chevalier, comment avez-vous eu l'audace de porter des mains profanes ſur un corps ſacré comme celui de la belle Agnès ? Jamais chevalier a-t-il fait une demande pareille à la vôtre ? Il faut que de gré ou de force vous me donniez ce précieux bijou, je le mérite mieux que vous. Dès mon enfance j'ai aimé, ſervi & reſpecté cette rare beauté ; c'eſt un prix qui eſt dû à mes longs ſervices. Remettez-le à celui qui en eſt le plus digne. Ne me forcez point à vous l'arracher avec la vie. Je ſerois regardé comme le plus infâme & le plus lâche des chevaliers, répondit Tiran, ſi j'abandonnois ce joyau qui m'a été accordé, que j'ai détaché moi-même, & que j'ai juré de conſerver. Mais, chevalier, vos diſcours ſont trop fiers ; je vois qu'il faut que je rabaiſſe votre orgueil. Le chevalier françois voulut alors ſe ſaiſir du joyau ; Tiran mit ſur le champ l'épée à la main, & tous ceux qui ſe trouvèrent préſens en firent de même. Chacun prit parti ; de ſorte qu'il y eut une douzaine de chevaliers ou de gentilshommes tués, avant qu'il fût poſſible de les ſéparer. Je puis en dire des nouvelles certaines, ajouta Diofébo, puiſqu'en cette occaſion je fus bleſſé de quatre coups d'épée. Ce-

pendant la reine accourut au bruit des combattans. Sa préſence arrêta d'abord les plus animés : on ſe ſépara, & chacun ſe retira à ſon logement.

Cette affaire ne laiſſa pourtant pas d'avoir des ſuites. Quelques jours après le chevalier françois écrivit à Tiran, & lui fit tenir la lettre par un page. Elle étoit conçue en ces termes.

A toi, Tiran le Blanc, qui viens de cauſer la perte de tant de guerriers. Si tu ne crains point d'expoſer ta vie, je te laiſſe le choix des armes; armé, déſarmé; à pied, à cheval; nud, ou habillé; tout m'eſt égal, pourvu que je me batte avec toi juſqu'à la mort. Ecrit de ma propre main, & ſcellé de mon cachet. DE VILLERMES.

Tiran lut la lettre, & fit entrer le page dans une chambre, où il lui donna dix mille écus d'or, après avoir tiré parole de lui, qu'il ne parleroit à perſonne de ce qui s'étoit paſſé. Enſuite il ſortit ſeul, & fut chercher un roi d'armes, qu'il conduiſit à trois milles du lieu où les fêtes ſe donnoient. Là, ſe trouvant tête à tête avec lui : roi d'armes, lui dit-il, je te conjure, par la foi dont tu fais profeſſion, & par le ſerment que tu as prêté à ton roi le jour qu'il t'a revêtu de ta charge, de me garder le ſecret ſur ce que je vais te confier, & de me dire franchement & loyalement quelle conduite je dois tenir. Le roi d'armes, qui ſe nom-

moit Jéruſalem, jura par tout ce qu'il y a de plus ſacré, d'être ſecret; après quoi Tiran lui montrant la lettre qu'il avoit reçue; Jéruſalem, mon ami, lui dit-il, je tiendrai certainement à honneur de ſatisfaire la volonté du brave chevalier de Villermes; mais je n'ai pas encore vingt ans, & je ne ſais pas trop les règles de la chevalerie, c'eſt à toi de m'en inſtruire. Je crains de déplaire au roi, & de violer des loix que je voudrois ſuivre, ſi l'honneur me le permettoit. Le roi d'armes lui répondit qu'il pouvoit être tranquille, & que le chevalier étant l'agreſſeur, c'étoit lui qui violoit les loix, & qui le mettoit, par ſon défi, dans la néceſſité de les enfreindre. Le ſcrupule de Tiran étant diſſipé par cette réponſe, il demanda à Jéruſalem quel ſeroit le juge de ce combat. Le héraut lui répondit qu'il ne pouvoit plus lui ſervir de juge, à cauſe qu'il lui avoit ſervi de conſeil; mais il ajouta qu'il ne pouvoit mieux faire que de prendre le roi d'armes Claros de Clarence. Je le connois pour très-inſtruit, dit Tiran; je le prendrai, ſi le ſeigneur de Villermes le trouve bon. En même temps il délivra au roi d'armes ſon blanc-ſeing cacheté de ſes armes, avec pouvoir de convenir avec ſon ennemi de toutes les conditions du combat. Et parce qu'il étoit l'agreſſeur, il fut réſolu qu'on lui laiſſeroit le choix des armes.

Jéruſalem conſentit à tout, & ſe chargea de la

carte-blanche. En le quittant, Tiran lui fit préſent d'une robe de brocard doublée d'hermine, qu'il accepta. Delà il alla chercher le chevalier de Villermes, & le tirant à l'écart : ſeigneur, lui dit-il, je voudrois fort, à cauſe de mon miniſtère, vous accorder, & faire la paix entre vous & Tiran le Blanc ; mais ſi vous perſiſtez dans votre réſolution, voici votre lettre & ſa réponſe ; c'eſt un blanc-ſeing ſigné de ſa main & ſcellé de ſes armes. Vous êtes l'agreſſeur, décidez de tout ; & ſi vous le pouvez, prenez cette nuit pour le combat.

Le ſeigneur de Villermes fut charmé du procédé de Tiran. Il dit au roi d'armes qu'il acceptoit volontiers le pouvoir qu'il lui donnoit de la part de ſon ennemi ; & voici, ajouta-t-il, quelles ſont mes intentions. Nous nous battrons à pied, avec une ſimple chemiſe de toile de France, un bouclier de papier, & une guirlande de fleurs ſur la tête. Nos armes offenſives ſeront deux couteaux de Gênes, longs de deux palmes, pointus & tranchans des deux côtés, avec leſquels nous nous battrons à outrance. Allons donc, lui dit Jéruſalem, chercher avant la nuit tout ce qui eſt néceſſaire pour le combat. Sur le champ ils firent l'acquiſition de deux couteaux tels qu'ils les ſouhaitoient. Ils choiſirent de la toile de France, dont ils commandèrent deux chemiſes un peu longues, mais dont les manches ne venoient que juſqu'au coude, pour ne

point les embarraſſer. Enſuite ils prirent une feuille de papier qu'ils ſéparèrent en deux, & qu'ils accommodèrent en forme de boucliers. Après cette cérémonie, Jéruſalem propoſa à Villermes de prendre pour juge de leur combat le roi d'armes Claros de Clarence. Il eſt fort entendu, ajouta-t-il, & lui-même très-adroit aux armes. Pourvu que la choſe ſoit égale & ſecrète, tout m'eſt bon, répliqua le chevalier. Arrangez-vous avec Tiran. Je vais vous attendre à l'hermitage de la Madelaine, afin que ſi par haſard quelqu'un me rencontroit, on s'imaginât que j'y ſuis pour faire mes prières.

Le roi d'armes ſe rendit d'abord chez Claros, qui conſentit à être le juge de ce combat, pourvu qu'il ne ſe fît point de nuit, parce qu'alors il n'eſt pas poſſible de juger avec connoiſſance de cauſe. Il accepta ſeulement la propoſition pour le lendemain matin, pendant que le roi entendroit la meſſe; temps auquel les chevaliers étoient occupés à lui faire leur cour, ou empreſſés auprès des dames. Jéruſalem rendit compte à Tiran & au ſeigneur de Villermes de cette réſolution; & de part & d'autre on attendit le lendemain avec une égale impatience.

Dès le grand matin les rois d'armes vinrent prendre les deux chevaliers, & les conduiſirent dans un bois, où ils choiſirent une place convenable pour leur combat. Alors Jéruſalem poſa ſur

l'herbe les armes dont ils étoient convenus ; & Claros de Clarence prenant la parole : vaillans chevaliers, leur dit-il, voici le lieu de votre mort & de votre ſépulture. Vous êtes ici ſans eſpérance de ſecours, & vous touchez à votre dernière heure. Prenez confiance en Dieu & en votre courage. Mais déclarez d'abord ſi vous m'acceptez pour juge, & jurez-moi, par l'ordre de chevalerie, de ceſſer le combat dès que je vous l'ordonnerai. Ils le jurèrent ; & Villermes dit à Tiran : prenez les armes. Non, répondit-il, vous êtes l'agreſſeur, c'eſt à vous de choiſir. Après cette légère conteſtation, que Claros termina en les faiſant tirer au ſort, ils quittèrent leurs habits, & prirent les chemiſes qu'on avoit apportées. Le juge leur partagea enſuite le champ, leur défendant de commencer le combat qu'il ne leur en donnât l'ordre. Après quoi les deux rois d'armes coupèrent des branches d'arbres, dont ils formèrent une eſpèce d'échafaud pour aſſeoir le juge.

Cependant Claros faiſoit tous ſes efforts pour accorder les deux chevaliers. Tiran ſembloit ſe prêter ; mais le ſeigneur de Villermes ne vouloit entendre à aucun accommodement, ſi premièrement ſon adverſaire ne lui remettoit le bijou que la belle Agnès lui avoit donné, & s'il ne lui rendoit les armes. Le juge voyant donc qu'il n'étoit pas poſſible de faire la paix entre eux, alla s'aſſeoir ſur

son échafaud de branches d'arbres, & cria à haute voix : allons, chevaliers, gouvernez-vous en bons & braves combattans, tels que vous êtes.

Alors ils coururent l'un à l'autre avec une fureur égale; le chevalier françois portant le couteau aussi haut que sa tête, & Tiran, droit devant sa poitrine. Villermes porta d'abord un coup à son adversaire; mais celui-ci le rabattit, & d'un revers lui emporta l'oreille, qui tomba sur son épaule. La blessure étoit si grande, qu'on lui voyoit presque la cervelle. Tiran reçut ensuite sur la cuisse un coup si terrible, que l'os en étoit découvert; mais il ne l'empêcha pas d'en rendre un à son ennemi sur le bras gauche. Enfin notre chevalier se sentant affoiblir par la quantité de sang qu'il perdoit, serra de près son adversaire, & lui porta à la mammelle gauche un coup de pointe, dont il lui perça le cœur; l'autre lui donna en même temps un si grand coup sur la tête, qu'il en fut ébloui & renversé. Il est certain que sans le coup qu'il avoit porté au François, Tiran eût infailliblement perdu la vie; car il demeura évanoui & baigné dans son sang. Mais Villermes n'eut pas le temps de redoubler, & tomba mort.

Le juge voyant les deux chevaliers par terre & sans mouvement, descendit de l'échafaud, suivi de Jérusalem. Ils s'approchèrent d'eux, & les trouvèrent sans connoissance. Ils firent donc deux croix,

qu'ils posèrent sur leurs corps; mais s'appercevant ensuite que Tiran respiroit encore, Claros ordonna à Jérusalem de demeurer à la garde des corps pendant qu'il iroit rendre compte au roi & aux juges du camp de ce qui s'étoit passé. Le roi d'armes rencontra ce prince revenant d'entendre la messe; & l'abordant d'un air empressé, seigneur, lui dit-il, il y a deux chevaliers qui se sont battus à trois milles d'ici, & qui expirent sur le champ de bataille. Eh! qui sont-ils? reprit vivement le roi. Claros les lui nomma, l'assurant que l'un d'eux étoit certainement mort, & que l'autre donnoit peu d'espérance.

Cette nouvelle fit monter à cheval tous les parens & les amis de ces chevaliers. Nous arrivâmes des premiers; nous trouvâmes Tiran si défiguré, qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Il avoit cependant encore les yeux ouverts. Les amis de Villermes le voyant expiré, voulurent se jetter sur notre chevalier, pour lui enlever le peu de vie qui lui restoit, mais nous nous mîmes en devoir de le défendre; & le plaçant au milieu de nous, nous fîmes face de tous côtés. Nous étions dans cette situation, lorsque le connétable, armé de blanc, parut à la tête de beaucoup de troupes, qu'il posta en différens endroits. Le roi suivit de près, accompagné des juges du camp. Lorsqu'ils apperçurent l'état où étoient les deux chevaliers, ils défendirent

qu'on les enlevât ; jusqu'à ce qu'ils eussent tenu conseil ; ce qu'ils firent.

Cependant la reine arriva, suivie de tous les états. Les dames & les demoiselles ne purent voir ces braves chevaliers sans verser des torrens de larmes. Mais on ne peut exprimer la douleur de la belle Agnès, qui se tournant vers la reine : voyez, madame, lui dit-elle à haute voix, voyez quel spectacle affligeant, & quelles preuves des sentimens les plus généreux ! Ensuite s'adressant aux parens & aux amis de Tiran, elle leur reprocha le peu d'intérêt qu'ils prenoient à sa vie. Il va mourir, continua-t-elle, & vous lui laissez perdre tout son sang. Que voulez-vous que nous fassions, madame ? lui répondit un de nous. Le roi a défendu, sous peine de la vie, de l'enlever sans sa permission. Ah malheureux ! s'écria la belle Agnès. Comment se peut-il que le roi ait donné un ordre aussi sévère ? Cependant s'étant apperçue que le chevalier s'affoiblissoit, & que ses blessures se refroidissoient : qu'on en dise tout ce que l'on voudra, s'écria-t-elle ; je ne le fais qu'à une sainte intention. A ces mots elle détacha sa robe de velours blanc, doublée de martre zibeline, & la fit mettre sous Tiran. Elle pria aussi plusieurs demoiselles de lui donner leurs robes pour le couvrir.

Enfin le roi, parfaitement instruit, sortit du conseil, & appellant les archevêques & les évêques,

il leur ordonna une procession solemnelle de tout le clergé ; pour rendre au chevalier mort les honneurs qui lui étoient dus. Les parens de Tiran firent venir en même temps des chirurgiens, une tente, un lit, en un mot, tout ce qui lui étoit nécessaire. On visita ses blessures, & d'onze qu'il avoit reçues, on trouva qu'il y en avoit quatre qui pouvoient être mortelles. On en compta cinq sur le corps de l'autre chevalier, qui toutes avoient causé sa mort. On mit ensuite le premier appareil ; & tout le clergé étant en ordre, le roi & les juges ordonnèrent que le mort seroit couvert d'un drap d'or magnifique, préparé pour les chevaliers qui seroient tués dans les fêtes. Tiran suivit le corps, porté sur un grand bouclier. Il fut encore réglé, qu'à cause de son extrême foiblesse, sa main seroit appuyée sur un bâton, auquel seroit attaché le couteau avec lequel il avoit tué son adversaire. Les croix marchoient les premières. Le corps les suivoit, accompagné de tous les chevaliers à pied. Le roi, la reine, tous les seigneurs, les dames & les demoiselles venoient ensuite, & précédoient Tiran. Le connétable fermoit la marche, à la tête de trois mille hommes d'armes. On arriva en cet ordre à l'église de saint George, où l'on célébra, en grande pompe, une messe de *requiem*, après laquelle tout le clergé chanta une belle litanie sur la fosse du défunt. Le roi, la reine, & toute leur

tour, conduisirent ensuite Tiran à son logement. On lui donna trente demoiselles pour le servir ; & jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli, le roi vint tous les jours lui rendre visite. Mais pour le dire en passant, il eut cette attention pour tous les blessés.

Diofébo continua son discours, & voyant que l'hermite en étoit touché, il lui raconta encore un combat singulier que Tiran avoit eu contre un dogue furieux, de ceux que le prince de Galles, qui avoit beaucoup de passion pour la chasse, avoit amenés à ces fêtes. Cet animal, qui avoit rompu sa chaîne, causoit beaucoup de désordre. Tiran l'attaqua sans se servir d'aucunes armes. Le combat dura entre eux plus d'une demi-heure. Le chien étoit beaucoup plus grand que le chevalier. Ils se colletèrent. Trois fois le dogue renversa Tiran, & trois fois Tiran terrassa son ennemi. Enfin, prenant le chien par le cou, & le serrant de toutes ses forces, il l'étouffa. Mais, ajouta Diofébo, ce qu'il me reste à vous apprendre de Tiran, a quelque chose encore de plus merveilleux.

Quelques jours après ce combat, lorsque Tiran fut rétabli de quelques blessures qu'il avoit reçues, il arriva à la cour une aventure si singulière, qu'elle parut d'abord tenir de l'enchantement. Un jour, l'aurore commençoit à peine à paroître, lorsqu'à deux portées d'arc du logement du roi, on apperçut

pluſieurs pavillons qu'on avoit dreſſés dans cet endroit pendant la nuit, & qui ſe faiſoient remarquer de loin par leurs pommes dorées. Auſſi-tôt on vint avertir les juges du camp de cette nouveauté. Ils ſe tranſportèrent chez le roi ; & ſuivant leur avis, ce prince envoya un roi d'armes, pour éclaircir cette aventure.

Jéruſalem fut chargé de cette commiſſion. Il prit ſa cotte d'armes ; & s'étant rendu ſeul à ces tentes, lorſqu'il en fut proche, il vit ſortir d'un des pavillons un vieux chevalier avec une longue barbe d'une blancheur éblouiſſante, appuyé ſur un gros bâton, vêtu de velours noir avec une doublure de martre, comme on eſt à-la cour. Il tenoit à la main une couronne de calcédoine, & la chaîne d'or qu'il portoit au cou étoit des plus groſſes.

Le roi d'armes le traita en chevalier, & le ſalua en ôtant ſa barrette. Le vieillard, ſans lui dire un ſeul mot, lui rendit ſon ſalut d'une façon polie, & Jéruſalem prenant la parole : ſeigneur, lui dit-il, le roi mon maître, & les juges du camp, curieux de ſavoir qui vous êtes, m'ont envoyé vers vous pour m'en informer. Je vous ſerai obligé de m'inſtruire de façon que je puiſſe les ſatisfaire. Au reſte, ſi vous avez beſoin de mon miniſtère, continua-t-il, je ſuis prêt à vous obéir. Le vieux chevalier, gardant toujours le ſilence, le remercia par un ſigne de tête ; & le prenant par la main, il le conduiſit

duisit dans une tente, qui renfermoit quatre beaux chevaux siciliens, de la plus grande taille, avec leurs selles garnies d'acier & leurs brides toutes dorées.

Delà, il le fit entrer dans une autre tente ornée de quatre lits de camp superbes, & fort singuliers. Chaque lit avoit sa couverture & ses matelats. Leurs pavillons étoient de brocard vert, doublé de satin cramoisi, brodé d'or battu, avec un nombre infini de pendeloques qui s'agitoient au moindre souffle de vent. Ils étoient tous quatre absolument semblables. Au pied de chacun étoit une demoiselle, richement vêtue, d'une beauté admirable; elles en faisoient la plus belle parure. Dans cette tente étoient attachés, vis-à-vis de la porte, quatre écus parfaitement bien peints.

Le vieillard & le roi d'armes passèrent ensuite dans une troisième, à l'entrée de laquelle ils rencontrèrent quatre grands lions, qui se levèrent sur leurs pieds à la vue de Jérusalem, & qui lui firent très-grande peur. Mais un jeune enfant leur donna à chacun un petit coup de baguette, & sur le champ ils se couchèrent à terre. Le roi d'armes apperçut dans cette tente quatre armures des plus brillantes, & un pareil nombre de belles épées bien dorées. Un rideau de velours vert partageoit cette tente, à-peu-près par la moitié. Un autre enfant, de même âge que le gouverneur des lions, tira ce rideau,

& laiſſa voir quatre chevaliers aſſis. Ils avoient le viſage couvert d'un grand voile de ſoie très-clair, qui ſans les empêcher de voir, mettoit dans l'impoſſibilité de les reconnoître. Leurs éperons étoient chauſſés, & ils tenoient leurs épées nues, la pointe en bas, & le pommeau ſur leur eſtomac.

Après que le roi d'armes les eut conſidérés pendant quelque temps, le vieux chevalier le fit ſortir de cette tente pour entrer dans une autre. J'oubliois de vous dire, que toutes ces tentes étoient doublées de taffetas, & brodées comme les lits. Jéruſalem trouva dans cette dernière un grand buffet, orné de beaucoup de vaiſſelle d'or & d'argent, & pluſieurs tables dreſſées, où tous ceux qui entroient étoient abſolument obligés de boire & de manger. Si on faiſoit quelque difficulté, il arrivoit un lion qui ſe mettoit à la porte, & qui ne laiſſoit point ſortir, qu'on n'eût pris quelques rafraîchiſſemens. On fit beaucoup d'honnêteté au roi d'armes dans cette tente; & lorſqu'il voulut ſe retirer, le vieux chevalier prit de deſſus le buffet un plat d'argent qui peſoit trente-cinq marcs, & lui en fit préſent. Jéruſalem vint auſſi-tôt rendre compte au roi de tout ce qu'il avoit vu, l'aſſura que depuis qu'il étoit au monde il n'avoit jamais eu tant de peur.

Après le dîner on eut avis que les quatre chevaliers arrivoient. Auſſi-tôt le roi & la reine allèrent s'aſſeoir à la porte du château pour les recevoir.

Toute la cour occupoit les deux côtés de la prairie, dont elle laiſſoit le milieu libre. Un moment après parurent quatre jeunes enfans, portant des pourpoints d'étoffe d'argent, avec des caſaques ſans manches, tailladées & découpées, & ornées d'une riche broderie; leurs chauſſes étoient couvertes de très-belles perles. Ils menoient chacun un lion, attaché à une chaîne d'or qui leur paſſoit au cou. Les quatre chevaliers marchoient enſuite, montés ſur des haquenées blanches. Leurs habillemens ſuperbes, & les équipages de leurs chevaux étoient uniformes. Toutes leurs actions indiquoient qu'ils étoient grands ſeigneurs. Ils mirent pied à terre à quelques pas du roi, & le ſalurèrent par une ſimple inclination de tête, en pliant pourtant un peu les genoux. Le roi & la reine leur rendirent leur ſalut.

Les chevaliers, ſans faire aucun mouvement, ni prononcer une ſeule parole, s'arrêtèrent d'abord à conſidérer la magnificence de cette cour. Un inſtant après, un des enfans s'approchant d'eux avec ſon lion, l'un des chevaliers lui mit un papier dans la gueule, lui parla à l'oreille pendant quelque temps, & le détacha. Alors le lion vint droit au roi, ſans ſe méprendre, & ſans héſiter. La reine voyant approcher l'animal, eut ſi grande peur, qu'elle fut ſur le point de prendre la fuite, auſſi bien que ſes demoiſelles; mais le roi la retint par la robe, & lui dit de s'aſſeoir, en lui repréſen-

tant, pour la rassurer, qu'il n'étoit pas naturel d'imaginer que des étrangers vinssent à sa cour dans l'intention de l'offenser. La reine obéit avec quelque répugnance. Et le lion s'approchant de la façon du monde la plus familière, présenta au roi le papier qu'il tenoit dans sa gueule. Ce prince le prit, sans faire paroître la moindre altération. Alors l'animal se coucha à ses pieds, & y resta le plus tranquillement du monde, tandis que le roi fit la lecture de cet écrit. Voici quel en étoit le contenu.

Tous ceux qui verront ces présentes lettres sauront que les quatre frères d'armes, en présence du sénat de Rome, & des cardinaux de Pise, de Terra-Nuova, de Saint-Pierre de Luxembourg, du patriarche de Jérusalem, de messire Alberto Campobasso, & messire Louis Colonne, &c. m'ont ordonné, à moi, notaire impérial, de dresser un acte public, pour certifier que ces quatre chevaliers prouvent leurs quatre quartiers de père & de mère, d'oncle & de tante, & que personne ne peut leur disputer l'ancienneté de leur noblesse. En foi de quoi, moi, notaire public, j'ai signé AMBROSINO DE MANTOUA. *L'an mil, &c.*

La lecture de ce papier fit voir au roi que ces chevaliers ne vouloient point être connus. Ainsi il ordonna à un de ses secrétaires d'écrire, qu'ils étoient les bien venus dans son royaume & dans sa cour, & qu'il les assuroit qu'ils y seroient les

maîtres. Le roi mit cette réponſe dans la gueule du lion, qui retourna promptement à ſes maîtres. Les inconnus lurent la réponſe du roi, ôtèrent leurs chapeaux, & firent une profonde révérence, pour remercier le prince des offres qu'il leur faiſoit. Enſuite un autre enfant s'approcha avec ſon lion. Un des quatre inconnus fit la même cérémonie que le premier; & l'animal s'étant de même approché du roi, ce prince trouva encore dans ſa gueule un papier, qui contenoit ce qui ſuit.

Ayant appris à Rome que le très-haut & très-puiſſant roi d'Angleterre accordoit toute ſûreté à ceux qui ſe rendroient dans ſon heureuſe cour; nous, les quatre frères d'armes, ſommes venus pour y combattre à outrance. C'eſt pourquoi nous ſupplions votre alteſſe de nous permettre le combat.

Le roi répondit de la même manière, qu'ils étoient les maîtres de choiſir le lieu, l'heure & le jour qu'ils ſouhaiteroient, quand ils auroient pris le temps néceſſaire pour ſe repoſer; les priant cependant de venir chez lui, où il ſeroit charmé de leur faire tout l'honneur qu'ils méritoient.

Les chevaliers augmentèrent, à cette réponſe, les ſignes de leur muette reconnoiſſance. En même temps, le troiſième inconnu détacha ſon lion. Son écrit portoit: que s'il ſe trouvoit quelques chevaliers qui vouluſſent les combattre à outrance, ils pouvoient

venir à leur logement, où ils trouveroient pour deviſe une hune de vaiſſeau, portée ſur un arbre qui n'a ni feuilles, ni fruits, ni fleurs, & que l'on appelle ſicomore; & autour de cette hune quatre écus peints en or & en flammes, dont chacun a ſon nom. L'un s'appelle *valeur*, l'autre *amour*, le troiſième *honneur*, & le quatrième *intrépidité*.

Le chevalier, diſoit cet écrit, qui touchera l'écu qui s'appelle *amour*, ſera obligé de combattre à cheval; & celui qui le défendra aura une caſaque de toile & un ſimple harnois. Le combat ne finira que par la mort & la victoire, ſans qu'on puiſſe le ſuſpendre, pour raccommoder quelque pièce du harnois que ce ſoit; & les harnois ſeront ſans aucune fauſſe fabrique, c'eſt-à-dire, tels qu'on les porte à la guerre.

Celui qui touchera l'écu de l'*honneur* ſe battra ſans caſaque, ſans bouclier & ſans autre arme défenſive que le harnois & l'écu. Les lances auront ſept palmes de longueur, & ſeront armées d'un fer très-aigu. Si la lance ſe rompt, les combattans pourront en changer, & courront l'un contre l'autre juſqu'à la mort ou la victoire.

Celui qui touchera l'écu qui ſe nomme *valeur*, combattra à cheval avec une ſelle & une garniture de bride d'acier, les étriers déliés, les corcelets de vingt livres, & une ſeule lance longue de treize palmes, avec un fer à pointe de diamant,

de grosseur à volonté. L'épée aura quatre palmes de longueur ; la dague & la petite hache au choix du chevalier ; & sur la tête une salade avec la visière. Si la hache tombe de la main, le chevalier pourra la ramasser tout autant de fois qu'il lui sera possible de le faire ; mais il ne sera permis à personne de la lui donner.

Enfin le quatrième lion se présenta avec son papier. Voici ce qu'il contenoit. Le chevalier qui touchera l'écu de l'*intrépidité*, combattra à pied avec quatre sortes d'armes ; la lance, le poignard, l'épée & la hache à deux mains. La lance à son choix ; l'épée aura le fil, s'il lui convient. Le combat ne finira, comme les autres, que par la mort ou la victoire. Si le vaincu demeuroit sain & sans aucune blessure, il sera tenu de se remettre au pouvoir de la dame que nommera le vainqueur. La mort étant un danger égal, nous pardonnons de bon cœur à quiconque nous la donnera ; comme nous demandons pardon à ceux que nous serons forcés d'outrager. Le roi accorda les demandes des quatre inconnus, mais il ne put s'empêcher de dire que leur entreprise étoit périlleuse.

Après cette cérémonie, qui fut longue, les étrangers montèrent à cheval, & retournèrent à leur logement. Un moment après le roi & la reine les envoyèrent inviter par un héraut d'armes, & firent conduire à leurs tentes trente mulets chargés de

toutes ſortes de vivres. Les inconnus furent ſenſibles à ces politeſſes ; mais ils écrivirent au roi, qu'ils avoient fait vœu de ne rien recevoir, & de ne point manger hors de chez eux, qu'après leur combat, & renvoyèrent les préſens. La cour & la ville alloient en foule admirer la magnificence de ces quatre chevaliers inconnus. Leur table étoit toujours ſuperbement ſervie ; & tous ceux qui ſe préſentoient y étoient reçus. Tout ce qu'ils achetoient, ils le payoient en monnoie d'or ; & ſi le prix étoit moindre, l'excédent étoit pour le marchand, ne voulant pas même toucher de la monnoie d'argent.

Le lendemain de leur audience, ils allèrent entendre la meſſe au logement du roi. Ils étoient vêtus ce jour-là de robes de brocard cramoiſi, trainantes juſqu'à terre, & doublées d'hermine, le viſage couvert avec des gazes d'une autre couleur, brodées de groſſes perles. Ils étoient coëffés à la turque, portant des colliers d'or maſſif, & tenant à la main des couronnes garnies de groſſes calcédoines. Ils arrivèrent en cet équipage, ſuivis de leurs quatre lions, qui leur portoient chacun un livre d'heures richement orné. Le roi les rencontra au ſortir de ſon appartement, & voulut les conduire lui-même à la chapelle. En allant, ce prince leur fit des excuſes, de ce que ne les connoiſſant point, il ne leur rendoit peut-être pas tout ce qu'il

leur devoit; & lorſqu'ils furent arrivés, il les fit placer au plus près de l'autel, & avant tous les autres chevaliers. A toutes ces honnêtetés ils ne répondirent que par une profonde inclination de tête, ſans jamais proférer un ſeul mot. Après la meſſe, pendant laquelle ils furent toujours en prières, ils reconduiſirent le roi & la reine juſqu'à leur appartement; mais quelques inſtances que fît le prince, ils ne voulurent jamais accepter le dîner qu'il leur propoſa.

Dès que les quatre inconnus eurent préſenté leur cartel au roi, Tiran ſe rendit ſecrétement à la ville, & commanda quatre écus, ſur leſquels il fit peindre les armes de ſon père, celles de ſa mère, de ſon grand-père & de ſa grand-mère. Pendant qu'il faiſoit ces préparatifs, tous les meilleurs chevaliers vouloient s'éprouver contre ces nouveaux venus, & formoient pour cela leurs quadrilles. Le prince de Galles, les ducs de Clarence, d'Atretera & de Bedfort, paroiſſoient les plus empreſſés. Ils firent même des propoſitions à Tiran, pour l'engager à lier lui-même la partie. Il feignit d'entrer dans leur projet; mais il avoit en effet des vues fort différentes.

Il appréhendoit ſi fort d'être prévenu, qu'à peine ſe donna-t-il le temps de faire peindre quatre grandes bannières, qu'on devoit porter devant lui, & de faire faire quatre cottes d'armes pour

deux rois d'armes, un héraut, & un pourſuivant. Auſſi-tôt que tout ſon équipage fut en état, il aſſembla toutes les demoiſelles les plus jolies & de la plus grande diſtinction, & leur donna ſes quatre écus à porter. Il pria auſſi pluſieurs chevaliers de l'accompagner; & avec ce nombreux cortège, précédé des trompettes & de différens inſtrumens, il ſe rendit aux tentes des quatre étrangers, qui frappés du bruit & de cette nombreuſe ſuite, ſortirent bien en ordre, mais toujours le viſage couvert de leurs gazes, pour n'être point reconnus. Ils firent un peu abaiſſer la hune, afin que les demoiſelles en puſſent aiſément approcher.

La première qui ſe préſenta fut la belle Agnès; & quoique plus voiſine des autres écus, elle toucha par préférence celui d'*amour*; car dans la crainte de ſe méprendre, elle eut grand ſoin de lire ce qui étoit écrit. Madame Guyomar, fille du comte de Flandre, fut affligée de ne toucher que l'écu de la *valeur*. Caſſandre, fille du duc de Provence, ne voulut toucher que celui de l'*intrépidité*; & la belle Sans-Pair, fille du duc de Niort, fut contente de celui de l'*honneur*. Les inconnus deſcendirent enſuite les demoiſelles de cheval, & chacun prit la ſienne ſous le bras. Nous les ſuivîmes dans la tente, où les lits étoient dreſſés. Par ma foi, madame, dit un des étrangers à la belle Agnès, dans un écrit qu'il lui préſenta, ſi

vous étiez en chemiſe dans ce lit, & vos compagnes dans les trois autres, pendant toute une longue nuit d'hiver, je pourrois bien dire qu'il n'y auroit pas quatre plus beaux lits dans le monde. Notre compagnie ne vous eſt pas trop néceſſaire, ſeigneurs chevaliers, répondit la belle Agnès, je vois là quatre belles dames qui vous tiennent aſſez bonne compagnie toute la nuit, pour qu'il ne vous en faille pas d'autres. Eh ! madame, dit le chevalier, le bien empêche-t-il de connoître le mieux ?

En ſortant des tentes, un des inconnus fit préſent à la belle Agnès d'un petit livre d'heures admirable, & richement garni. Un autre donna à madame Guyomar un braſſelet d'or & d'acier, orné d'un grand nombre de diamans, & d'autres pierreries fines. Caſſandre reçut du troiſième un ſerpent d'or, qui ſe mordoit la queue. Il étoit garni de diamans, & les yeux étoient marqués par deux gros rubis. Pour la belle Sans-Pair, qui avoit les cheveux blonds, & de la plus grande longueur, le quatrième lui offrit un peigne d'or, auſſi richement garni que les trois autres bijoux. Ils firent auſſi préſent de mille nobles d'or à chacun des rois d'armes, des hérauts, des pourſuivans, des trompettes & des joueurs d'inſtrumens; après quoi ils reconduiſirent les quatre demoiſelles juſques chez la reine, qui leur fit encore beaucoup de politeſſes.

Lorſque tout fut prêt pour le combat, les che-

valiers inconnus écrivirent ſur la porte du champ clos, que le chevalier qui avoit touché l'écu d'*amour* eût à ſe trouver dans trois jours au camp. Ce jour arrivé, Tiran s'arma le plus ſecrétement qu'il lui fut poſſible; ce qu'il obſerva dans les trois autres combats ſuivans. Nous n'étions que trois de ſes parens, & un ancien domeſtique dans ſa confidence; & ce fut à nous qu'il fit porter ſes bannières. Il ſe mit en marche, ſuivi de toutes les demoiſelles, & d'un grand nombre de chevaliers; & arriva au camp, où l'inconnu, qui devoit combattre contre lui, l'attendoit à la barrière. Après les cérémonies accoutumées les deux chevaliers partirent l'un contre l'autre au bruit des trompettes, & fournirent pluſieurs carrières avec beaucoup de grace & d'adreſſe. Mais enfin la fortune favoriſa Tiran, qui rencontra ſon ennemi dans l'épaule gauche & lui caſſa le bras. Le malheureux chevalier vouloit abſolument qu'on le lui attachât, réſolu de continuer le combat; mais le ſang qu'il perdoit le fit tomber évanoui. On l'emporta, & il mourut de ſes bleſſures. Le roi lui fit rendre tous les honneurs poſſibles. Les trois autres ſuivirent le corps de leur frère, ſans répandre une ſeule larme, ni témoigner la moindre douleur. Ils étoient, eux & toute leur ſuite, habillés de rouge, en ſigne de vengeance.

La fortune ne favoriſa pourtant pas leurs inten-

tions dans les combats ſuivans. Tiran en remporta encore tout l'honneur, & fit de même mordre la pouſſière aux trois inconnus, qui ſe préſentèrent ſucceſſivement contre lui. Le premier, après dix courſes aſſez heureuſes, fut percé de part en part à la onzième. Tiran fit ſauter la cervelle au ſecond à coups de hache. Le troiſième lui donna plus d'affaires; mais enfin il ſuccomba, & mourut. Après cet avantage, Tiran fut reçu avec beaucoup de joie par toutes les demoiſelles qui l'attendoient, & qui le conduiſirent à ſon logement. Là, il ſe déſarma promptement ſans cependant vouloir jamais ôter ſon armure de tête, comme il le pratiqua dans tous les combats qu'il ſoutint contre ces inconnus, afin de n'être point connu lui-même. Il s'habilla enſuite le plus ſecrétement qu'il lui fut poſſible, & vint ſe mêler parmi les autres chevaliers.

Cependant quelques précautions qu'il eût priſes, on n'ignora pas long-temps que c'étoit à lui que cette victoire étoit due. On apprit de même dans la ſuite, que l'un des quatre inconnus étoit le roi de Friſe, l'autre le roi d'Apollonie, le troiſième le duc de Bourgogne, & le quatrième le duc de Bavière (1).

(1) On auroit peine à trouver le temps de cet empereur Philippe de Bavière, les romanciers eſpagnols ne ſe ſont jamais aſſujettis à la chronologie ni à l'exactitude hiſtorique.

La partie avoit été liée à Rome entre ces quatre princes. Le roi de Friſe & celui d'Apollonie étoient frères ; ils avoient une égale paſſion de viſiter les cours de l'Europe : ils voulurent commencer par celle de Rome, & profiter de l'occaſion du jubilé ; mais pour n'être point reconnus à Rome, ils ſe déguisèrent. Etant allés viſiter un jour l'égliſe de Saint-Pierre, un gentilhomme du duc de Bourgogne, qui reconnut le roi d'Apollonie, le ſalua comme on ſalue les rois. Ce prince le remit auſſi, & lui demanda ſi le duc ſon ſeigneur étoit à Rome. Le gentilhomme le lui montra dans une chapelle. Alors les deux princes, charmés de ſe voir, coururent l'un à l'autre, & ne ſe quittèrent plus pendant le voyage. Ils avoient auſſi toujours avec eux Philippe duc de Bavière, celui qui avoit témoigné contre ſa mère, qu'il avoit fait mourir en priſon. Il étoit fils de l'empereur d'Allemagne. On ſait qu'on ne peut élire d'empereur que de la maiſon de Bavière ou de celle d'Oſtalrich (1).

Un jour ils parlèrent à table du roi d'Angleterre, & des ſuperbes fêtes dont il avoit voulu que ſes nôces fuſſent accompagnées ; de l'honneur qu'y recevoient tous les étrangers ; des hauts faits d'armes

(1) D'Autriche, du nom allemand un peu défiguré de ce pays, *Ooſten-Riick*, royaume oriental. *Ooſten* eſt la même choſe que *Ooſtelyck*, oriental.

que l'on y voyoit chaque jour, & de l'affluence des chevaliers qui ſe rendoient à Londres de toutes parts. Le roi de Friſe dit : qu'après les cérémonies de Rome il étoit réſolu d'y faire un tour. Ce prince n'étoit âgé tout au plus que de vingt-ſept ans, & le roi d'Apollonie n'en avoit pas trente. Le duc de Bavière, également animé du deſir de la gloire, aſſura qu'il ne les abandonneroit point ; & le duc de Bourgogne les voyant déterminés, proteſta qu'il quitteroit toutes les affaires qu'il avoit à la cour de Rome, pour les ſuivre. Puiſque nous penſons tous de même, dit le roi de Friſe, promettons-nous de ne point nous quitter pendant le voyage ; de nous garder une inviolable fidélité ; & que vivant en tout comme frères, nous ſerons auſſi frères d'armes. La propoſition fut acceptée, & ils allèrent ſur le champ à Saint-Jean de Latran, où ils prononcèrent leur ſerment. Ils pourvurent enſuite à tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le voyage, & abordèrent en Angleterre ſans être connus. Comme ils étoient inſtruits de tout ce qui ſe paſſoit à la cour, ils arrivèrent pendant la nuit, & firent tendre leurs pavillons, comme je l'ai dit, à deux traits d'arbalête du lieu où le roi faiſoit ſon ſéjour.

Peu de temps après on apprit en Friſe, avec une douleur extrême, l'accident arrivé au roi de ce pays. A cette nouvelle, le chevalier don Kyrié-

Eléiſon de Mautauban, qu'on croyoit deſcendu des anciens géans, parce qu'il étoit prodigieuſement grand, & qu'il joignoit à cette taille beaucoup de force & de courage, jura publiquement de venger la mort du prince. En effet, il écrivit ſur le champ une lettre, dont il chargea une demoiſelle, qu'il fit accompagner par un roi d'armes, nommé Fleur de Chevalerie. Ils s'embarquèrent l'un & l'autre pour paſſer en Angleterre, où ils arrivèrent heureuſement; & ayant obtenu audience du roi : je ſuis venue vers V. M. lui dit la demoiſelle d'une voix ferme, pour lui demander juſtice d'un faux chevalier qui ſe fait nommer Tiran le Blanc, & pour lui ſoutenir, que par trahiſon, & avec des armes inégales, il a tué depuis peu deux rois & deux ducs. Demoiſelle, répondit le roi, comment ce que vous dites peut-il être vrai, puiſqu'il y a près d'un an que ce chevalier eſt à ma cour, & que je n'ai vu ni entendu dire qu'il ait rien fait de ſemblable à ce que vous lui reprochez. Quelques parens de Tiran voulurent alors prendre la parole; mais ce prince leur impoſa ſilence, & fit appeller le chevalier.

On le trouva dans ſon lit, où le retenoient ſes bleſſures, dont il n'étoit pas encore parfaitement rétabli. Lorſqu'il apprit qu'une demoiſelle l'accuſoit de trahiſon en préſence du roi, de la reine, & de toute la cour : ſainte Marie, s'écria-t-il, jamais

jamais une semblable idée ne m'est entrée dans l'esprit. En même temps il s'habilla, & prit un manteau brodé de perles, parce qu'on lui avoit dit, que la demoiselle étoit accompagnée d'un roi d'armes. Il courut chez le roi, qui l'attendoit à la porte de sa chapelle, & l'abordant avec la fierté convenable à un chevalier : seigneur, lui dit-il, me voici prêt à défendre la raison, l'honneur & ma réputation. Traître & méchant chevalier, indigne de porter l'ordre de chevalerie, interrompit la demoiselle qui le reconnut à ces paroles, tu as répandu le sang royal, & tes armes fausses ont fait périr en ce lieu-ci deux ducs, & deux frères, les rois de Frise & d'Apollonie, & les ducs de Bavière & de Bourgogne. Rien ne peut excuser ton infamie, ni te faire éviter la punition que tu mérites. Demoiselle, lui dit le roi, de quels rois, & de quels ducs me parlez-vous? Je n'ai aucune connoissance de leur arrivée, ni de leur combat en ce pays. Alors la demoiselle lui apprit quels étoient ces quatre chevaliers inconnus, mêlant dans son récit de nouvelles injures contre Tiran, qui eut peine à se modérer. Il se contenta de lui répondre que les discours de celles de son sexe, qui ne savoient combattre que de la langue, ne pouvoient faire de blessures à l'honneur. Ensuite s'adressant au roi, & aux seigneurs qui étoient présens : si j'ai tué ces quatre chevaliers, continua-

t-il, je l'ai fait ſans ſupercherie, & avec des armes égales. Le roi & les juges du camp en peuvent rendre témoignage; je me ſoumets à leur jugement. Le roi & les juges approuvèrent ſa réponſe, & convinrent tous d'une voix, que Tiran étoit un très-brave & très-ſage chevalier.

Alors le roi d'armes Fleur de Chevalerie s'approcha de Tiran, & lui préſenta la lettre de don Kyrié-Eléiſon de Montauban. Roi d'armes, lui dit le chevalier, vous êtes obligé, par votre emploi, de donner les lettres de bataille, & de porter les paroles aux chevaliers, pour les combats néceſſaires ou volontaires. J'accepte en préſence du roi, de la reine & de toute la cour celui que vous me propoſez, ſoit à outrance ou autrement. En même temps il prit la lettre, qui fut lue à haute voix. Elle étoit conçue en ces termes.

« A toi, Tiran le Blanc, le plus cruel & le plus faux de tous les chevaliers, qui as répandu le ſang royal de Friſe & d'Apollonie avec des armes fauſſes, & que les chevaliers d'honneur ne portent jamais. J'ai appris le détail de la mauvaiſe action que tu as commiſe, & quoique tu me ſois fort inégal, puiſque tu es un traître, je veux bien cependant m'abaiſſer juſqu'à te défier, & entrer en champ clos avec toi. Je te combattrai ſuivant l'uſage de France, te laiſſant le choix des armes. Le combat ſe fera dans vingt-cinq jours, à compter de celui

auquel cette lettre te ſera rendue par le roi d'armes Fleur de Chevalerie. J'attends ta réponſe, qu'il eſt chargé de me remettre. Si tu me redoutes, & que tu n'acceptes pas le défi, ſois certain que je renverſerai ton écu, je te pendrai par les pieds comme un traître, & j'irai annoncer ta perfidie dans toutes les cours. Ecrit, ſigné, & ſcellé de ma main & de mon cachet. KIRIÉ-ELÉISON DE MONTAUBAN.

Sire, dit Tiran au roi, après la lecture de la lettre, chaque choſe aura ſon temps. Ce chevalier m'accuſe de trahiſon; c'eſt à moi à m'en défendre par les armes. Je ſerois digne du traitement dont il me menace, ſi j'en étois coupable. Nous connoiſſons tous, lui répondit le roi, la fauſſeté de cette accuſation; mais nous ne pouvons nous diſpenſer de rendre aux rois que vous avez vaincus les honneurs dus à leur rang.

Les juges du camp approuvèrent cette réſolution, & toutes les cours s'aſſemblèrent pour l'exécuter. Alors Tiran demanda qu'il lui fut permis de marcher tout armé immédiatement après les corps de ces rois, que l'on alloit transférer dans une ſépulture plus honorable. On tint conſeil, & l'on convint que ſa demande étoit conforme aux règles. Il alla donc promptement prendre des armes blanches, & marcha à l'égliſe de ſaint George l'épée à la main, eſcorté de ſa compagnie ordinaire, de demoiſelles & de chevaliers, & ſuivi des trompettes,

des tambourins, & d'un nombre infini d'inſtrumens.

Lorſqu'il entra dans l'égliſe avec tout ce cortège, le roi, la reine, & toutes les cours étoient déjà arrivées auprès du tombeau commun qui renfermoit les corps des chevaliers. Ils étoient dans des cercueils ſéparés & embaumés avec ſoin. On avoit eu cette attention pour tous les chevaliers morts à ces joûtes, afin qu'ils puſſent être tranſportés dans leur patrie. Tiran s'étant approché, frappa le tombeau de ſon épée en diſant: *ſortez, rois qui repoſez-ici.* Alors les gens de juſtice en firent l'ouverture, & portèrent les deux cercueils des rois au milieu de l'égliſe, ſous deux catafalques couverts d'étoffes précieuſes. Le roi fit élever enſuite un cercueil de bois d'aloès, chargé de ſculptures, ſur lequel on poſa leurs armes, & au-deſſus, celles de Tiran, avec des inſcriptions en lettres d'or, qui portoient que les deux rois de Friſe & d'Apollonie étoient frères, & qu'ils étoient martirs d'armes de la main du brave chevalier Tiran le Blanc. Après cette cérémonie, il fut reconduit par le même cortège juſqu'à ſon logement, où il ſe déſarma, & répondit à la lettre de Kyrié Eléiſon.

Le roi d'armes Fleur de Chevalerie ſe rembarqua donc dès le lendemain de ſon arrivée, avec la demoiſelle qui l'avoit ſuivi. Peu de temps après ils arrivèrent en Friſe. Kyrié-Eléiſon ayant lu la

réponſe de Tiran, & la trouvant telle qu'il la deſiroit, mit ordre à ſon équipage; & après avoir embraſſé ſes parens & ſes amis, il partit dès le jour ſuivant avec un grand cortège. Il étoit accompagné du même roi d'armes qu'il avoit envoyé à Tiran. Il arriva à la cour d'Angleterre; & après avoir fait la révérence au roi & à la reine, il demanda lequel des chevaliers étoit ſon ennemi. Fleur de Chevalerie le lui montra. Le chevalier étranger s'avança vers lui; Tiran en fit de même, & ils s'embraſsèrent. Puiſque notre combat eſt réſolu, dit Kyrié-Eléiſon, nous demandons au roi la permiſſion de terminer ce différend dès ce ſoir ou demain matin. J'y conſens, répartit Tiran; & le prenant par la main, ils allèrent enſemble préſenter leur requête au roi, qui leur répondit qu'il ne la trouvoit pas raiſonnable, parce que ſi par haſard la fortune ne favoriſoit pas Kyrié-Eléiſon, on ne manqueroit pas d'attribuer ſon malheur à la fatigue du voyage. Ainſi, continua-t-il, je crois qu'il eſt plus à propos de remettre la partie à la huitaine.

Les deux chevaliers parurent également affligés de ce retardement. Cependant Kyrié-Eléiſon fut accueilli par toute la cour, ſur-tout par le prince de Galles, qui ne pouvoit pardonner à Tiran d'avoir tué ſon dogue, & d'avoir combattu les quatre inconnus à ſon préjudice. Le lendemain de ſon arrivée, le chevalier étranger pria ce prince de le con-

duire au tombeau des deux rois. Il admira la beauté de ce monument; mais lorſqu'il apperçut au-deſſus de leurs écus les armoiries de Tiran, il répandit des torrens de larmes, & pouſſa des cris affreux ſur la mort de ſon ſouverain. Sa douleur fut ſi forte à cet aſpect, qu'il courut arracher les écus de Tiran; car il étoit ſi grand qu'il y touchoit facilement. Enſuite, lorſqu'il fut revenu à lui, par le ſecours des ſeigneurs qui l'accompagnoient, il fit ouvrir le tombeau; mais la vue de ſon maître lui ſerra ſi fort le cœur, que le ſaiſiſſement, joint à la colère, le fit expirer ſur le champ. Cet évènement fut heureux; car trois cents chevaliers, tous armés de blanc, montèrent à cheval, dès qu'ils apprirent comment cet étranger avoit traité l'écu de Tiran. Ils étoient réſolus de prendre ſa défenſe; & le prince de Galles auroit été dans la néceſſité d'embraſſer le parti de Kyrié-Eléiſon; ce qui auroit fait répandre beaucoup de ſang.

Kyrié-Eléiſon étoit favori du roi de Friſe, qui après l'avoir accablé de biens, l'avoit encore nommé vice-roi de ſes états pendant ſon abſence. Ce chevalier avoit un frère, pour qui le roi d'Apollonie ne montroit pas moins d'amitié. Il s'appelloit Thomas de Montauban. C'étoit un homme extrêmement fort, très-bien fait, & beaucoup plus brave que ſon frère. Sa taille étoit ſi élevée, qu'à peine Tiran alloit à ſa ceinture. Celui-ci ayant appris la

résolution que son frère avoit formée de venger la mort des deux rois, partit d'Apollonie, dans l'espérance de le rencontrer encore en Frise; mais à son arrivée, il apprit son départ pour l'Angleterre. Il s'y rendit de son côté; mais en débarquant il fut informé, par les domestiques de son frère, du malheur qui lui étoit arrivé. Cette nouvelle augmenta la douleur qu'il ressentoit de la mort de ses maîtres. Avant que de se présenter à la cour, il fut à l'église de saint George. Depuis l'entreprise de Kyrié-Eléison, Tiran avoit fait porter ses écus chez lui; en sorte que le chevalier étranger ne les trouva plus.

Après avoir fait sa prière, & pleuré sur les tombeaux de ses rois & de son frère, Thomas de Montauban alla faire sa révérence au roi & à la reine, & demanda Tiran, qui laissant la conversation des dames, se présenta. Alors l'étranger s'adressant à lui: chevalier, lui dit-il, je suis venu pour venger la mort du brave Kyrié-Eléison mon frère. Voilà la lettre qu'il vous avoit écrite, & la réponse que vous y avez faite. Tout ce qui est dans cette lettre me convient; mais je soutiens de plus que vous avez tué en traître mon souverain le roi de Frise, & son frère le roi d'Apollonie. C'est pour ces raisons que je vous offre le combat. Je l'accepte, répondit Tiran, pour me défendre de la trahison que vous & votre frère m'avez imputée; & je dis que vous

avez menti tous les deux. En même temps l'étranger ôta sa tocque. Tiran prit de même une chaîne d'or qu'il portoit, & l'un & l'autre les remirent aux juges; après quoi ils s'embrassèrent pour se demander mutuellement pardon de leur mort.

Le jour marqué pour le combat, Tiran, par un pur mouvement de religion, proposa un accommodement à son ennemi, qui n'y voulut point entendre. Ils se rendirent donc au camp l'un & l'autre avec les cérémonies accoutumées, & furent conduits d'abord dans deux petits pavillons de satin. Dès qu'ils y furent entrés, deux moines de l'ordre de saint François vinrent pour les confesser, & les communièrent avec un peu de pain; (car en cette occasion ils n'avoient garde de leur donner le corps de J. C.) Après leur départ les juges du camp prièrent instamment le chevalier Thomas de pardonner l'injure qu'il croyoit lui avoir été faite. Le roi même se joignit à eux, mais inutilement. Ils firent donc entrer dans son pavillon un prêtre tenant le corps de J. C., qui lui dit: chevalier, ne sois point cruel à ton maître & à ton créateur; comme il a pardonné à ceux qui lui donnoient la mort, pardonne à tes ennemis. A la vue du corps du Seigneur, le chevalier se mit à genoux pour l'adorer, & dit: Seigneur, vous avez pardonné à ceux qui vous ont fait mourir; mais pour moi, je ne pardonne ni ne veux pardonner à ce traître de Tiran.

Les juges voyant ſon obſtination, ſe retirèrent fort mécontens; les trompettes ſonnèrent, & un roi d'armes cria par trois fois : laiſſez aller les bons chevaliers. Alors le combat commença, & devint très-vif. Il ſe faiſoit à pied, avec la hache, l'épée & le poignard. L'étranger eut d'abord l'avantage du combat. Sa taille & ſa force prodigieuſe nous firent croire pendant quelque temps que Tiran ne pourroit lui réſiſter. La hache de Thomas de Montauban s'étoit engagée dans la mentonière du caſque de Tiran, de façon qu'elle lui bleſſoit la gorge, & lui ôtoit la reſpiration. Tiran fut obligé de ſe retirer juſqu'aux barrières du camp. Il reſta quelque temps en cet état; mais Thomas de Montauban ayant voulu faire un mouvement & prendre ſa hache de la main gauche pour ſe pouvoir ſervir de ſon poignard, la hache lui échappa. Tiran profita de cet inſtant, lui fit pluſieurs bleſſures, & l'obligea de reculer à ſon tour juſqu'à l'autre extrêmité de la barrière. Tiran avoit alors l'avantage des armes; car Thomas de Montauban ne ſe ſervoit pas de ſon épée comme de ſa hache. Il propoſa à ſon ennemi de reprendre ſa hache, pourvu qu'il voulut ſe dédire de l'accuſation de trahiſon. Thomas accepta le parti; on fit approcher les rois d'armes, & les *Féaulx*, & on dreſſa un acte en forme de la rétractation. Le combat commença enſuite avec une nouvelle ardeur; mais les ſuites en furent fu-

neſtes au chevalier de Montauban. Ses forces déjà affoiblies par une bleſſure qu'il avoit reçue au commencement du combat, ne répondoient plus à ſa taille giganteſque. Tiran au contraire ſentoit redoubler les ſiennes ; car, comme je vous l'ai déjà dit, jamais ce chevalier n'a perdu l'haleine dans un combat ; il eſt plus frais à la fin qu'au commencement. Enfin, Thomas fut renverſé par Tiran d'un coup de hache, & conſentit à recevoir la vie que notre chevalier lui offrit généreuſement. Le vainqueur fut conduit en triomphe hors des barrières par Thomas de Montauban ; on l'obligea de marcher à reculons devant Tiran, qui tenoit l'épée d'une main & le poignard de l'autre. Lorſqu'ils furent aux barrières, on déſarma le vaincu, & on jetta toutes les pièces de ſon armure l'une après l'autre hors de la lice. Les juges du camp le déclarèrent déloyal, parjure, & faux chevalier. Il fut enſuite mis hors des barrières toujours à reculons, & conduit de la même manière à l'égliſe de ſaint George au milieu des huées & des injures des enfans. Là, en préſence de tout le monde, un pourſuivant prit de l'eau chaude dans un baſſin d'étain, & la lui jetta au viſage, en criant : c'eſt-là le faux chevalier qui s'eſt dédit & parjuré. Thomas de Montauban guérit de ſes bleſſures ; mais il alla cacher ſa honte dans un cloître & ſous un habit de moine. Après cette victoire, toute la

cour conduisit Tiran armé, & à cheval, chez le roi, qui lui fit présent d'un manteau de brocard, doublé de martre zibeline, & le retint pour le souper, après lequel on dansa jusqu'à minuit.

Que vous dirai-je enfin, mon révérend père, continua Diosébo? Tiran a été vainqueur dans onze combats à outrance, sans compter les victoires remportées dans les joûtes & dans les tournois. Mais, ajouta-t-il, j'aurois peur de vous ennuyer par un long récit. Le souper est prêt. Tiran nous sert aujourd'hui de maître-d'hôtel; ne le faisons point attendre. Après le repas, je vous entretiendrai de l'ordre, ou fraternité que le roi d'Angleterre a institué, & qui a beaucoup de rapport à celui de la Table-ronde, que le bon roi Artus établit autrefois.

Je suis charmé, dit l'hermite, de tout ce que vous m'avez appris; mais je suis enchanté sur-tout de ce que vous m'avez dit du fameux Tiran le Blanc, qui dans un âge aussi peu avancé, a fait tant de belles actions. Je me croirois le chevalier du monde le plus heureux, si j'avois un fils qui pût un jour lui ressembler. Alors Tiran parut avec l'air le plus modeste; & mettant un genouil en terre: vous nous ferez beaucoup d'honneur, dit-il, mon père, si vous daignez agréer le petit souper de ces messieurs & le mien. Le vertueux hermite se leva, & lui répondit avec politesse, que quoi-

qu'il ne lui convint pas trop d'accepter de pareilles invitations, il se rendroit à celle-là pour l'amour de lui. On s'approcha de la belle fontaine, sur le bord de laquelle les tables étoient dressées; l'hermite donna sa bénédiction, & chacun prit place. Le souper fut très-bon & très-abondant; car Tiran avoit pourvu à tout. On ne s'entretint pendant le repas que de faits de chevalerie.

Le lendemain tous les chevaliers allèrent prendre l'hermite, qui, après sa prière, sortit de sa cellule, & les conduisit dans un des plus beaux endroits de la prairie. Là, le saint homme leur témoigna l'envie qu'il avoit d'entendre la suite du récit que Diosébo lui avoit promis la veille; & ce chevalier prenant la parole, à la prière de Tiran, continua son discours en ces termes.

L'année marquée pour la durée des fêtes étant expirée, le roi fit prier tous les états, de lui accorder encore quelques jours, parce qu'il vouloit faire publier l'ordre & la fraternité de vingt-six chevaliers, qui seroient tous sans reproche. Ce prince nous a raconté lui-même ce qui lui fit naître la première idée de cette institution.

Un jour qu'il donnoit un bal à sa cour, après avoir dansé, il se retira dans un des côtés de la salle où l'on étoit assemblé. La reine étoit vis-à-vis de lui avec ses demoiselles. Pendant que les chevaliers dansoient avec les dames, une demoiselle

nommée Madré-Silva, passa en dansant proche du roi. Le mouvement qu'elle se donnoit fit tomber sa jarretière de la jambe gauche, qui étoit une lisière de soie, & un chevalier qui s'en apperçut, lui dit : demoiselle, vous avez perdu une des pièces de votre armure, votre page l'avoit bien mal attachée. (1). Ce discours l'embarrassa. Elle cessa de danser, & alla pour reprendre sa jarretière; mais elle avoit été prévenue par un chevalier qui l'avoit ramassée : le roi l'appella & se la fit attacher à la jambe gauche, au-dessous du genouil. Ce n'est pas que cette demoiselle fut plus belle qu'une autre : sa beauté étoit assez commune; mais elle avoit de l'éclat : sa danse & sa voix étoient agréables; sa conversation & ses manières étoient vives & même un peu agaçantes, & le plus souvent c'est-là ce qui détermine le goût des hommes.

Le roi porta cette jarretière plus de quatre mois, sans que jamais la reine lui en dit un mot. Cependant il la mettoit avec plus de soin lorsqu'il devoit paroître en public. Il n'y eut qu'un de ses

(1) Dans l'Espagnol, le discours du cavalier n'a rien d'offensant. Le voici à la lettre. *Madre-Silva, vous avez perdu votre armure de jambe; vous avez sans doute un page mal adroit qui n'a pas su l'attacher.* Cette pièce de l'armure nommée *greve*, qui couvroit la jambe, s'attachoit avec des aiguillettes, & c'étoit les pages qui armoient leurs maîtres. C'est-là le fondement de la plaisanterie.

favoris qui osa lui en parler. Un jour voyant que cette fantaisie ne finissoit point : si votre majesté savoit, lui dit-il, tout ce que disent les étrangers, les Anglais, la reine elle même, & toutes les dames de la cour ! Eh bien, que disent-ils, répondit le roi ? Ils sont étonnés, continua le favori, de ce que votre majesté fait, pour une demoiselle de médiocre condition, qui n'est point jolie & qui n'est même pas trop estimée, des choses qui seroient encore extraordinaires si elles avoient une reine ou quelque grande princesse pour objet. Ainsi donc, reprit le roi, tout le monde en jase ? Eh bien, ajouta-t-il, & en françois, *honni soit qui mal y pense !* Je jure d'établir en faveur de cette jarretière un ordre de fraternité, dont on parlera à jamais dans le monde. A ces mots, quelque regret qu'il eut à cette jarretière, il l'ôta, & ne la porta plus depuis ; mais aussi-tôt après les fêtes, il pensa à exécuter son projet.

Il commença par faire bâtir une église dans un château nommé (1) *Windsor*, & la dédia au bienheureux monseigneur saint George. Elle étoit construite à l'imitation de celles des moines qui disent l'office. On y voyoit de chaque côté treize chapelles, chacune desquelles étoit destinée à un

(1) C'est Windsor. Le roman Espagnol d'Amadis de Gaule nomma ce lieu Vindilisor, de son ancien nom Saxon.

chevalier, qui y avoit son fauteuil, & sur le dos du fauteuil étoit appliquée une lance d'or ou d'argent, sur laquelle ses armes étoient peintes ou attachées. Au-dessus de chaque place, ce prince avoit fait mettre une épée dorée, dont le fourreau couvert de brocard d'or & cramoisi, étoit brodé de perles & garni d'orfèvrerie. A côté de cette épée étoit un heaume pareil à ceux dont on se sert dans les joûtes. Il étoit orné de son cimier, avec la devise de chaque chevalier.

Le roi procéda ensuite à la nomination des vingt-cinq chevaliers, dont l'ordre devoit être composé; après avoir juré d'observer lui-même les statuts, qu'il lui avoit donnés. Tiran fut nommé le premier comme le plus excellent de tous; après quoi on fit la cérémonie de leur réception. Voici ce qui s'observa alors, & ce qui doit se pratiquer dans la suite en pareille rencontre.

On donne à un évêque ou archevêque une copie des réglemens fermée & cachetée; & il envoie au chevalier désigné une robe brodée de jarretières, & doublée de martre zibeline, un manteau de damas d'Alexandrie traînant jusqu'à terre, & doublé d'hermine, & un cordon de soie blanche pour le lasser. Les deux manches du manteau sont faites de façon qu'elles peuvent se rejetter sur les épaules, pour laisser voir la robe. Le chaperon est brodé, & doublé d'hermine, comme

le manteau. La broderie de la ceinture eſt pareille à celle de la jarretière, ſur laquelle on lit ces mots : *honni ſoit qui mal y penſe.* Elle tombe juſqu'à la moitié de la jambe, lorſqu'elle eſt paſſée dans la boucle. Tout l'habillement eſt donc brodé de jarretières. Après que le chevalier a reçu l'habit, l'évêque ou l'archevêque qui le lui a envoyé, doit auſſi le conduire en cérémonie, non de la part du roi, mais de tout l'ordre, à l'égliſe ſaint George, où à celle du lieu de ſa réſidence. Là, le prélat lui fait mettre la main ſur l'autel, en lui diſant, chevalier, qui avez reçu l'ordre de la chevalerie, je ſuis chargé par toute la fraternité de l'ordre fortuné du bienheureux ſaint George, de vous demander par ſerment le ſecret directement, ou indirectement, ſur-tout ce que vous allez apprendre. Après que le chevalier a fait le ſerment, le prélat lui remet les réglemens, qu'il reçoit à genoux avec beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion, & l'on célèbre une grande fête. Les chevaliers qui ſont alors en Angleterre, doivent ſe rendre à cette cérémonie. Ceux qui ſont abſens, ne ſont obligés à rien; mais ceux qui ſe trouvent dans l'iſle, & qui manquent d'aſſiſter à la réception, ſont condamnés à deux marcs d'or, qui doivent être employés pour les égliſes.

Le roi a donné à cet établiſſement quarante mille écus de revenu, deſtiné à la dépenſe des habits de

de l'ordre, & aux frais d'un repas magnifique, accompagné d'une grande fête, qui se donne la veille de la saint George. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on reçoit aussi dans l'ordre vingt dames d'honneur, qui font trois vœux; le premier, qu'elles ne solliciteront jamais leurs maris, leurs frères, ou leurs enfans qui feront à la guerre, de revenir chez eux; le second, que si elles apprennent que quelques-uns de ceux que je viens de nommer sont assiégés dans quelque ville ou château, & qu'ils aient besoin de vivres, elles feront tout leur possible pour leur en envoyer. Le troisième enfin, que si quelqu'un de ceux-là est fait prisonnier, elles l'aideront de tout leur pouvoir, & sacrifieront pour sa rançon jusqu'à la moitié de leur dot. Du reste elles sont dans l'obligation de porter la jarretière, non-seulement sur leurs habits; mais encore autour du bras gauche.

Je vous suis très-obligé, dit alors l'hermite, de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre. Je vous avoue que cet ordre de la jarretière me plaît beaucoup, parce qu'il est établi en conséquence des belles loix de la chévalerie. Je n'ai jamais entendu parler de rien qui se soit fait avec autant de dignité, ni qui soit plus conforme à ma façon de penser. L'hermite témoignoit ainsi sa reconnoissance à Diofébo, lorsque Tiran vint le prier d'accepter une collation qu'il avoit fait préparer à la fontaine.

Il lui demanda en même-temps la permiſſion de paſſer quatre ou cinq jours avec lui. L'hermite non-ſeulement agréa la propoſition ; mais il leur témoigna tant d'amitié, qu'au lieu de quatre ou cinq jours qu'ils comptoient reſter avec lui, ils y en demeurèrent plus de dix, qu'ils employèrent à parler des belles actions qui s'étoient faites, & à écouter les bons avis du ſaint père.

La veille de leur départ, Tiran le pria avec inſtance de paſſer la nuit avec eux ſous leurs tentes, car il retournoit tous les ſoirs coucher à ſon hermitage. Tiran lui demanda cette grace, afin que le lendemain matin ils puſſent tous recevoir ſa bénédiction, ſans laquelle ils ne vouloient point partir. L'hermite y conſentit pour leur faire plaiſir, & ſe jetta ſur un petit lit qu'on lui avoit préparé. Cependant Tiran fit porter ſecrètement à l'hermitage des vivres pour plus d'un an, & juſqu'à du bois & du charbon, afin que le bon père ne fût point obligé de ſortir par le mauvais temps. Quand l'heure du départ fut venue, les chevaliers remercièrent l'hermite, reçurent ſa bénédiction, & prirent le chemin de la Bretagne. De retour à ſa cellule, il s'apperçut avec ſurpriſe qu'elle avoit été remplie de proviſions. Il ſe douta que c'étoit une attention de Tiran, & ſe promit bien de ne pas l'oublier dans ſes prières.

Tiran arriva à Nantes, avec tous ceux qui l'ac-

compagnoient. Au bruit de ſon retour, le duc de Bretagne, déjà inſtruit par la renommée des grandes actions par leſquelles il s'étoit diſtingué à la cour d'Angleterre, alla au-devant de lui, & dans la ſuite il le traita comme ſon favori, & lui donna pluſieurs grandes terres. Un jour, il ſe promenoit avec le duc, lorſqu'ils virent arriver deux chevaliers, qui venoient de la cour de France. Ils leur demandèrent s'il n'y avoit aucune nouvelle? Oui ſeigneur, il y en a, répondirent les deux chevaliers, & elles ſont telles que vous ne pouvez manquer d'en être touchés (1). Vous ſavez l'établiſſement de l'ordre de ſaint Jean de Jéruſalem. Vous n'ignorez pas de même, qu'on lui a donné les dépouilles des templiers, & que ces nouveaux chevaliers ſe ſont emparés de l'iſle de Rhodes. Lorſque le bruit s'en eſt répandu dans le Levant, le ſultan du Caire fut très-faché d'apprendre que la ville & le château étoient extrêmement fortifiés; & pendant pluſieurs années il ne s'occupa que des préparatifs néceſſaires pour aller les attaquer.

Les Génois ayant appris que cette année il devoit faire des efforts plus conſidérables, & déſirant

(1) Voici une nouvelle preuve du peu de ſoin qu'a eu l'auteur de s'aſſujettir à la chronologie. Ce fut ſous Philippe le Bel que l'on donna la dépouille des templiers aux chevaliers de Rhodes.

d'être les maîtres de Rhodes, qu'ils trouvoient d'autant plus à leur bienséance, que leurs vaisseaux trafiquent beaucoup en Alexandrie & à Barouth, résolurent dans un conseil qu'ils tinrent en présence de leur duc, de surprendre la ville & le château. Dans ce dessein ils armèrent vingt-sept navires; mais ils n'en firent d'abord partir que trois, qui mirent à la voile au commencement du carême. Quinze jours après, ils en envoyèrent cinq autres, sous prétexte de vouloir les faire raccommoder dans le Levant. A la mi-carême un pareil nombre se mit en mer. En un mot, ils prirent si bien leurs mesures, que le dimanche des rameaux les vingt-sept vaisseaux mouillèrent devant la ville de Rhodes, chargés de beaucoup de troupes, les uns feignant d'aller à Alexandrie, les autres à Barouth, & quelques-uns tenant la mer, de façon qu'on ne pouvoit les reconnoître de la côte. Enfin tous les vaisseaux se rassemblèrent dans le port le vendredi-saint, jour que les Génois avoient choisi pour s'emparer de la ville.

Ils n'ignoroient pas qu'il y avoit grand nombre de reliques dans le château, & que les papes avoient accordé beaucoup d'indulgences à ceux qui ce jour-là se trouveroient à l'office. C'est-là que se voit une épine de la couronne du Sauveur, qui fleurit tous les ans, précisément à l'heure qu'on la mit sur sa tête, & demeure en cet état jusqu'au

moment auquel il rendit l'esprit. Cette épine est de jonc marin, & on la fait voir au peuple tous les vendredis. Les Génois, qui sont mauvais chrétiens, bien informés de toutes ces circonstances, & de la manière dont le grand-maître & la religion se gouvernoient, avoient gagné deux chevaliers de leur nation, qui ôtèrent toutes les balles des arbalêtes, & mirent à leur place des morceaux de fromage ou de savon. En un mot, tout étoit disposé de façon qu'ils auroient facilement pris ou tué tous les chevaliers avant que le grand-maître eût pu y mettre ordre; mais Notre-Seigneur permet quelquefois un grand péché, pour qu'il en résulte un grand bien.

Il y avoit dans la ville de Rhodes une dame d'une grande beauté, à laquelle plusieurs chevaliers, & entr'autres un Navarrois nommé Simon del Faxo, faisoient la cour. Elle leur avoit résisté à tous; mais un écrivain de la capitane de la flotte Génoise l'ayant vue, en devint amoureux; il l'alla trouver, lui déclara sa passion, & lui promit de faire sa fortune si elle vouloit y être sensible; en même-temps il lui présenta un diamant & un rubis du prix de plus de 500 ducats, & tirant une poignée de pièces d'or; il la versa dans son giron: des manières si nobles attendrirent le dame, sa fierté l'abandonna, & elle rendit le Génois heureux.

Cette aventure se passa le jeudi-saint. La dame

réſolue d'en tirer ce qu'elle pourroit, ne ménageoit rien pour le perſuader de ſa tendreſſe. Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, lui dit le Génois dans les tranſports de ſon amour, je veux vous rendre auſſi la plus riche & la plus heureuſe femme du monde. Je prétens vous donner dès demain la maiſon la plus belle & la mieux meublée de la ville. Ah, malheureuſe que je ſuis, s'écria la dame! Parce que, vous n'avez plus rien à déſirer, vous vous mocquez maintenant de moi; retirez-vous, & n'inſultez pas plus long-temps à ma foibleſſe. Madame, lui répondit l'écrivain, je croyois être de tous les hommes le plus heureux. J'eſpérois que la mort ſeule pourroit nous ſéparer, & que je vous verrois la femme la plus contente de toute l'iſle. Cependant vous me quittez ainſi, croyez que je vous parle ſincèrement, & que je vous aime plus que ma propre vie. Le terme que je vous marque n'eſt pas éloigné; demain vous me rendrez juſtice. Puiſque la choſe m'eſt ſi avantageuſe, répliqua la dame, pourquoi donc m'en faire un myſtère? Mais vous autres Génois, vous êtes des ingrats. Eh bien, madame, répartit l'écrivain, promettez-moi le ſecret & vous ſerez ſatisfaite. La dame promit tout au Génois, & il lui fit le récit de ce qui devoit ſe paſſer le lendemain.

A peine étoit-il ſorti, qu'elle envoya au château un enfant très-ſage, & dont elle connoiſſoit l'eſ-

prit & la diſcrétion. En arrivant, il apprit que le grand-maître étoit à matines avec tous les frères. Il ſe rendit à l'égliſe, & fit ſigne à Simon del Faro qu'il avoit à lui parler. Le chevalier ſortit pour ſavoir ce qu'on ſouhaitoit de lui; & il apprit de cet enfant, que ſa maîtreſſe le conjuroit de tout quitter pour l'aller trouver; qu'il s'agiſſoit d'une affaire ſi importante, que le jour même de la paſſion ne devoit point l'empêcher de la voir.

Le chevalier, que l'amour preſſoit plus que la dévotion, courut chez la dame le plus ſecrètement qu'il lui fut poſſible, & en fut reçu avec beaucoup de careſſes. Elle l'embraſſa; & le faiſant aſſeoir auprès d'elle ſur un petit lit: généreux chevalier, lui dit-elle à voix baſſe, je n'ignore point votre paſſion pour moi, ni les peines qu'elle vous a cauſées. Le devoir ſeul m'a empêché d'y répondre juſqu'à préſent. Je n'y ai point été inſenſible; votre amour m'a touché, & je ſuis prête de le récompenſer; mais j'ai une choſe encore plus preſſée & plus importante à vous découvrir, c'eſt-là ce qui m'oblige de vous envoyer chercher dans un jour tel que celui-ci. Je frémis en vous révélant ce ſecret.

Le grand-maître de Rhodes, toute la religion, & le peuple de cette ville, touchent au moment de leur perte. Demain pendant l'office l'entrepriſe ſe doit éxécuter. Le chevalier, frappé du diſcours de la dame, lui répondit qu'il étoit plus flatté de

ce qu'elle étoit ſenſible à ſon amour ; qu'il ne ſe ſeroit du don d'une couronne, & lui baiſant les mains tendrement, il la ſupplia de lui découvrir tout ce qu'elle ſavoit de cette importante affaire. La dame lui raconta alors tout ce qu'elle avoit appris de l'écrivain Génois, ſans l'inſtruire cependant du moyen dont elle s'étoit ſervie pour tirer de lui ce ſecret. Le chevalier ſe jetta aux genoux de ſa maîtreſſe, qu'il embraſſoit dans les tranſports de la proteſtation. Elle le releva, & le baiſa avec une modeſtie qui tenoit encore de ſon ancienne conduite avec lui.

Cependant le temps preſſoit, le chevalier ſe hâtoit de prendre congé de la dame. La nuit étoit fort obſcure, & les portes du château déjà fermées, Simon del Faro frappa très-fort. Les chevaliers qui étoient de garde ſur le rempart, demandèrent qui pouvoit frapper avec tant de force. Simon ſe nomma, & les pria de lui ouvrir ; mais ils s'en excusèrent, & lui dirent de revenir le lendemain, en l'avertiſſant du danger qu'il couroit, ſi le grand-maître venoit à ſavoir qu'il fût hors du château à une telle heure. Je ſais tout cela, répondit Simon ; mais il faut abſolument que je lui parle. Allez donc, je vous prie, lui dire de me faire ouvrir. A ce diſcours on détacha un chevalier de la garde, qui ſe rendit à l'égliſe, où le grand-maître diſoit ſes heures.

Lorſqu'il apprit que Simon del Faro étoit à cette heure hors du château, il entra dans une furieuſe colère, & jura, que le lendemain matin il lui feroit donner une telle diſcipline, qu'elle le puniroit ſuffiſamment, & ſerviroit d'exemple à tous les autres. Voilà, continua-t-il, un mauvais frère ! Depuis que je ſuis grand-maître aucun chevalier ne s'eſt encore abſenté à une telle heure. Retournez lui dire qu'il ne peut entrer ce ſoir; mais que demain matin il ſera traité ſuivant ſes mérites. Il continua ſes prières, & on apporta ſa réponſe au chevalier, qui ne ſe rebuta point. Au contraire, il proteſta qu'il ſe ſoumettoit à la pénitence dont il étoit menacé, & obtint que l'on retournât vers le grand-maître.

Il étoit accompagné d'un vieux chevalier, qui lui dit : pourquoi ne donnez-vous pas audience à ce frère Simon ? Il arrive quelquefois dans un moment ce qui n'arrive pas en mille. Ce chevalier fait la conſéquence de ſa démarche; ne le croyez pas aſſez fou pour vouloir, ſans ſujet, entrer à cette heure dans le château. Si j'étois à votre place, je ferois redoubler la garde aux portes & dans les tours, & mettre les machines en état ſur les remparts. Car enfin, ſeigneur, j'ai vu de mon temps que ſi l'on eût ouvert à minuit la porte du château de Saint-Pierre, il eût été pris le lendemain par les Turcs.

Le grand-maître ſe rendit aux raiſons du vieux

chevalier, & donna tous les ordres néceſſaires pour éviter une ſurpriſe. On amena enſuite le chevalier Simon del Faro, auquel il dit d'un air irrité : ô mauvais frère, & plus mauvais chevalier ! Comment avez-vous aſſez peu de crainte de Dieu pour être hors du château à une heure auſſi indue? Venez, miniſtres de la juſtice, conduiſez-le en priſon, & ne lui donnez pour toute nourriture, que quatre onces de pain & deux onces d'eau. Le chevalier lui répondit ſans s'étonner : votre ſeigneurie n'a pas coutume de condamner quelqu'un ſans l'entendre. Si la raiſon que j'ai à donner n'eſt pas bonne, je me ſoumets, ſans en appeller, au double de la pénitence que vous m'impoſez. Je ne t'écoute point, répliqua le grand-maître avec vivacité, & je veux que mes ordres ſoient exécutés. Seigneur, reprit le chevalier, il ne ſe paſſera pas vingt-quatre heures que vous ne vous repentiez de ne m'avoir pas écouté; vous voudriez alors m'avoir donné la meilleure commanderie de la religion. Sachez qu'il n'y va pas moins que du ſalut de tout notre ordre. Si je vous en impoſe, je conſens à être précipité dans la mer.

La fermeté du chevalier étonna le grand-maître; & comme il l'aſſura qu'il ne pouvoit lui parler qu'en particulier, il fit retirer tout le monde. Alors Simon ſe voyant tête à tête avec lui : ſeigneur, lui dit-il, notre religion reçoit en ce moment une

grande marque de la bonté divine. Encore une nuit, & nous étions perdus. Je vous prie, mon fils, de vous expliquer, dit alors le grand-maître d'un ton fort radouci ; & loin de vous punir, je vous promets, foi de religieux, de vous faire un des premiers de l'ordre. Le chevalier se mit à genoux, en lui baisant la main, & lui fit le détail de tout ce qu'il avoit appris. Il lui dit, que deux chevaliers Génois les avoient trahis, & avoient engagé la flotte de leur nation à venir attaquer l'isle; que leurs vaisseaux étoient dans le port chargés de beaucoup de troupes; que ces traîtres avoient ôté toutes les balles des arbalêtes, & en avoient substitué de savon ou de fromage; qu'ils avoient choisi les plus braves de leurs soldats pour entrer dans le château, sans autres armes qu'une épée & des arbalêtes démontées, qui se rajustoient en un instant ; qu'ils devoient s'y rendre le lendemain matin deux à deux, sous prétexte de venir adorer la croix & entendre l'office. Lorsqu'ils seront en assez grand nombre, continua-t-il, ils doivent sortir de l'église, & par le secours des deux traîtres, qui cependant se seront rendus maîtres de la tour, qu'on a laissée à la garde du châtelain, ils donneront aisément entrée à toutes leurs troupes. Alors s'étendant de proche en proche dans les autres tours, ils auront pris la moitié du château avant que vous en ayez eu le

moindre ſoupçon. Ainſi vous voyez, ſeigneur, que nous ne pouvons éviter la mort.

A cette nouvelle le grand-maître voulut s'éclaircir de la vérité; & prenant le chevalier par la main: allons, lui dit-il, à la chambre des armes. Ils s'y rendirent, & trouvèrent en effet ce que Simon avoit dit. Alors le grand-maître convaincu de la trahiſon, fit aſſembler promptement le conſeil. On arrêta les deux frères Génois, qui convinrent que le grand-maître & tout l'ordre devoient périr le lendemain. Sur le champ ils furent précipités dans le fond d'une tour remplie de ſerpens, d'aſpics, & d'autres animaux venimeux. Tous les chevaliers paſsèrent la nuit ſous les armes. Ils redoublèrent la garde, & choiſirent cinquante d'entre eux les plus jeunes & les plus alertes, pour recevoir ceux des ennemis qui ſe préſenteroient pour entrer au château, tandis que les autres s'armeroient pour les ſoutenir.

Le matin, dès que les portes furent ouvertes, les Génois vinrent deux à deux ſous prétexte de vouloir entendre l'office. Ils avoient trois portes à paſſer avant que d'entrer dans le château. Ils trouvèrent la première ouverte, & gardée ſeulement par deux portiers; mais on ne paſſoit les deux autres que par le guichet. A meſure que les ſoldats Génois arrivoient dans la grande cour, les cinquante che-

valiers nommés pour les recevoir, les désarmoient; après quoi ils les jettoient dans une grande fosse destinée à conserver le bled, & de laquelle on ne pouvoit entendre leurs cris. On fit périr ainsi mille trente Génois. Il n'en vint pas un plus grand nombre au château, parce que leur commandant, qui ne voyoit paroître aucun de ceux qu'il avoit envoyés, songea à rembarquer promptement le reste de ses troupes. Alors le grand-maître commanda une sortie, composée de presque tous les chevaliers, avec ordre de faire main basse sur les ennemis, dont un grand nombre resta sur la place.

Les Génois se voyant découverts, mirent à la voile, & firent route à Baruth, où le sultan devoit se rendre. Là, le commandant Génois lui fit le récit de tout ce qui s'étoit passé à Rhodes; & à sa prière le sultan résolut d'armer & de passer lui-même dans l'isle avec le plus de force qu'il lui seroit possible. Il fit partir d'abord vingt-cinq mille mammelucs, & au second voyage il se rendit lui-même devant la place, suivi de vingt-cinq mille maures. A présent, continuèrent les chevaliers, il est à la tête de cent cinquante mille hommes. Après avoir désolé la campagne, il a mis le siège devant la ville, que les vaisseaux Génois tiennent bloquée de toutes parts, pour empêcher les secours. On donne régulièrement trois assauts par jour. Les chevaliers se défendent en braves gens; mais ils manquent de

vivres, & après avoir été contraints de manger leurs chevaux, ils ſe nourriſſent à préſent de rats & de ſouris. Le grand-maître a fait paſſer un brigantin à travers la flotte ennemie, pour informer le pape, l'empereur & tous les rois chrétiens, du triſte état où il eſt réduit, & leur demander du ſecours. Tous en ont promis, mais il eſt très-lent à partir. Le roi de France a donné de belles paroles, mais il n'a rien effectué.

Les chevaliers ajoutèrent qu'ils avoient quitté la cour de France pour venir implorer la protection du duc de Bretagne. Ce prince leur témoigna combien il étoit ſenſible à la cruelle ſituation du grand-maître & de tout l'ordre, & les aſſura qu'il alloit envoyer des ambaſſadeurs au roi de France, pour lui offrir de commander en perſonne le ſecours qu'il voudroit envoyer à Rhodes, & de contribuer juſqu'à dix mille écus pour les frais de l'expédition. En effet il tint le lendemain un grand conſeil, & l'on nomma quatre ambaſſadeurs, qui furent un archevêque, un évêque, un vicomte & Tiran le Blanc, parce qu'il étoit chevalier de la Jarretière. A leur arrivée en France ils eurent audience du roi, qui remit à leur faire réponſe dans quatre jours; mais il ſe paſſa plus d'un mois avant qu'ils puſſent ſavoir quelles étoient ſes intentions. Enfin ce prince leur déclara que dans les circonſtances où il ſe trouvoit, il ne pouvoit rien faire pour la religion,

& qu'il avoit des affaires plus importantes. Après cette réponſe, les ambaſſadeurs reprirent le chemin de Bretagne.

Lorſque Tiran vit que perſonne ne ſe diſpoſoit à ſecourir la ville de Rhodes, il demanda à ceux que l'on avoit envoyés dans le brigantin, s'il étoit impoſſible d'y faire entrer du ſecours par mer. Ils lui répondirent, qu'en prenant beaucoup de précautions on pouvoit entrer dans le château de Rhodes par une autre porte que celle de la marine. Sur cette aſſurance, Tiran, avec la permiſſion du duc, de ſon père & de ſa mère, acheta un gros vaiſſeau, qu'il fit équiper en guerre, & qu'il chargea de toutes ſortes de vivres & de munitions.

Le roi de France qui régnoit alors avoit cinq fils. Le plus jeune, qui ſe nommoit Philippe, étoit fort lourd & très-ignorant. Le roi en faiſoit ſi peu de cas, que perſonne ne parloit de lui. Un gentilhomme qui le ſervoit ayant appris que Tiran armoit un gros vaiſſeau pour aller à Rhodes, & ſouhaitant de paſſer lui-même dans ce pays, réſolu de ſe rendre enſuite hermite à Jéruſalem, parla un jour à Philippe de cet armement, & le trouvant diſpoſé à l'écouter : ſeigneur, continua-t-il, les chevaliers qui veulent acquérir de l'honneur ne doivent pas s'enſevelir dans la maiſon paternelle lorſqu'ils ſont jeunes, & capables de porter les

armes, ſur-tout lorſque leurs pères ne paroiſſent avoir pour eux aucune eſtime. Pour moi, ſi j'étois à votre place, il n'y a rien au monde que je ne préféraſſe à cette cour. Ne ſavez-vous pas ce que dit le proverbe, que qui change de lieu, change de fortune? Jettez les yeux ſur ce fameux Tiran le Blanc. Voyez quel honneur il s'eſt acquis en Angleterre. Il arme à préſent un gros vaiſſeau pour aller au ſecours de Rhodes, de la religion & de la ſainte maiſon de Jéruſalem. Quelle gloire ne vous attireriez-vous pas ſi nous partions pour l'accompagner dans cette expédition ! Tiran eſt un chevalier rempli d'honneur, qui ſe fera une gloire de vous ſervir & de rendre tout ce qui eſt dû à votre naiſſance & à votre rang. Ce conſeil eſt bon, lui dit le prince ; mais quelles meſures faut-il prendre pour l'exécuter? Seigneur, répondit le gentilhomme, j'irai trouver Tiran comme de moi-même, pour lui demander paſſage ſur ſon vaiſſeau, & ſuivant la diſpoſition où je le trouverai, je me déclarerai davantage. Il partit le lendemain & ſe rendit en ſix jours au port. Tiran qui connoiſſoit ſa valeur & qui aimoit ſon caractère, le vit avec joie, & s'engagea à tout entreprendre pour ſervir le prince de France. Ils convinrent de faire préparer une chambre ſur le vaiſſeau, où il pourroit ſe tenir caché juſques à ce que l'on fût en mer.

mer. Après quoi Ténébreux retourna à la cour (1).

Philippe l'attendoit avec impatience. Le gentilhomme lui rendit compte de sa négociation. Le prince lui répondit, que rien ne le retenoit. En effet, dès le lendemain matin il alla trouver le roi son père, & en présence de la reine, il lui demanda la permission d'aller à Paris voir la foire qui devoit s'ouvrir dans deux jours. L'un & l'autre y consentirent, Philippe leur baisa les mains en prenant congé d'eux ; & après avoir fait provision d'argent & de pierreries, il partit suivi de Ténébreux, & prit le chemin de la Bretagne.

Ils arrivèrent au bout de six jours au port de mer, où ils s'embarquèrent sans que le prince eût été reconnu. Peu de temps après on mit à la voile, & Philippe se fit connoître à Tiran, qui fut très-

(1) Ce Philippe de France est un personnage de la façon de l'auteur, & qu'il est inutile de chercher dans l'histoire. On verra dans la suite qu'il le fait devenir roi de Sicile par son mariage avec la fille unique du roi de ce pays. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, le premier roi de Sicile de la maison de France, le devint par le droit des armes, & par l'investiture du pape, qui ôta cette couronne à Mainfroy par des motifs de politique. D'ailleurs Charles d'Anjou étoit marié en France, & avoit épousé une fille du comte de Provence. Il est vrai qu'il étoit le septième fils de Louis VIII, mais il étoit un enfant à la mort de son père. Ainsi cet épisode & le caractère que l'auteur Espagnol donne à Philippe de France, sont des choses totalement imaginaires.

charmé de le voir, & qui le reçut avec les honneurs dus à ſa naiſſance. Le vent les obligea de relâcher à Lisbonne ; & le roi de Portugal informé que le fils du roi de France étoit ſur le vaiſſeau, envoya un gèntilhomme le prier de deſcendre à terre. Philippe & Tiran s'habillèrent magnifiquement, & ſuivis d'un grand nombre de gentilshommes parés de chaînes d'or, ils prirent le chemin du palais. Le roi de Portugal embraſſa le prince, & le retint deux jours à ſa cour. Cependant il envoya ſur le vaiſſeau des proviſions en abondance. Ce fut de là que Tiran dépêcha un gentilhomme au roi de France, pour lui donner des nouvelles de ſon fils. Le roi & la reine qui ignoroient ce qu'il étoit devenu, & qui appréhendoient qu'il ne fût mort, ou qu'il ne lui eût pris fantaiſie d'entrer dans quelque monaſtère, furent charmés de le ſavoir en auſſi bonne compagnie.

Philippe prit congé du roi de Portugal, & le vaiſſeau remit à la voile. Il avoit doublé le cap de Saint-Vincent, & ſe préparoit à paſſer le détroit, lorſqu'il fut attaqué par quinze vaiſſeaux Maures. Le combat fut vif & dura plus de quatre heures, pendant leſquelles il y eut de part & d'autre beaucoup de tués & de bleſſés.

Tiran avoit embarqué un matelot d'une adreſſe & d'une valeur infinie. Il ſe nommoit Catoquifaras. Celui-ci voyant que le combat ne tournoit pas à leur

avantage, fit avec de la corde un filet ſemblable à ceux dans leſquels on porte la paille. Il le tendit enſuite depuis le château de poupe juſqu'à la proue, & l'élevant fort haut ſur le grand mât, il ne cauſoit aucun embarras aux chrétiens qui combattoient, & leur étoit d'un grand ſecours. Car les Maures jettoient ſur le pont une quantité prodigieuſe de poutres, de pierres & de pieux, mais le filet renvoyoit tout à la mer. Non content de cette manœuvre, le matelot fit bouillir de l'huile & de la poix, avec leſquelles il obligea les ennemis d'abandonner l'abordage & de ſe décrocher.

Les chrétiens paſsèrent ainſi le détroit en ſe battant jour & nuit. Leur vaiſſeau reçut tant de coup de traits, que ſes voiles en reſtèrent clouées contre les mâts, & il lui étoit difficile de manœuvrer. Ils gagnèrent enfin le mouillage d'une iſle déſerte & voiſine de la terre des Maures, & après avoir réparé, autant qu'il leur fut poſſible, leur vaiſſeau, ils cotoyèrent la Barbarie & abordèrent à Tunis. Ils ne firent pas un long ſéjour dans ce port. Comme ils vouloient embarquer des bleds, ils prirent la route de Sicile, & arrivèrent heureuſement à Palerme.

Dès que le vaiſſeau fut entré dans le port, Philippe & Tiran envoyèrent à terre l'écrivain & cinq ou ſix perſonnes de l'équipage, pour faire les proviſions néceſſaires, avec l'ordre de ne point les dé-

couvrir, & de dire seulement, que ce vaisseau étoit parti du Ponent, faisant route à Alexandrie, & ayant à bord quelques pélerins qui alloient au saint Sépulchre. Mais le roi informé qu'il étoit arrivé des étrangers, avoit voulu les voir; en lui faisant le récit de leur navigation, ils oublièrent l'ordre qu'ils avoient reçu, & lui apprirent, sans le vouloir, que Philippe, fils du roi de France, étoit sur le vaisseau avec Tiran le Blanc.

A cette nouvelle, ce prince fit dresser un grand pont de bois, qui depuis la terre alloit jusqu'au vaisseau. On le couvrit de tapisseries, qui pendoient jusqu'à la mer; & le roi s'étant rendu lui-même à bord, accompagné de ses deux fils, il pria Philippe & Tiran de se débarquer & de venir se reposer à terre des fatigues de la mer, & des combats qu'ils avoient essuyés contre les Maures. Ils acceptèrent ses offres, & le suivirent, après l'avoir remercié mille fois de toutes ses honnêtetés. Le roi les conduisit à la ville, où l'on leur avoit préparé, par son ordre, un magnifique logement. Ce prince voulut les y conduire lui-même; mais Philippe, instruit par Tiran, protesta qu'il n'y mettroit point le pied, qu'il n'eût rendu ses devoirs à la reine. Le roi y consentit; & lorsqu'ils arrivèrent au palais, ils trouvèrent cette princesse accompagnée de l'infante Ricomana sa fille, & en furent reçus avec une extrême politesse. Après cette visite ils se ren-

dirent à leur logement, qu'ils trouvèrent ſuperbement orné, & où ils furent ſervis avec beaucoup de magnificence.

Pendant le ſéjour que Philippe & Tiran firent à Palerme, ils étoient preſque toujours avec le roi, mais plus ſouvent encore avec l'infante, princeſſe accomplie, renommée pour ſon ſavoir & ſa vertu, & qui recevoit ſi poliment les étrangers, que dans tout le monde on ne parloit que de ſon mérite. Philippe ne put la voir ainſi tous les jours ſans en devenir amoureux. L'infante, de ſon côté, ne fut pas inſenſible au mérite du prince de France. Mais lorſqu'il étoit avec elle, il ſe trouvoit ſi embarraſſé, qu'il ne pouvoit parler, ni répondre aux queſtions qu'elle lui faiſoit. Tiran, témoin de ſon embarras, & qui avoit réſolu de ſervir ſa paſſion, prenoit alors promptement la parole.

Un jour qu'il étoit ſeul avec l'infante, le chevalier croyant cette occaſion favorable pour parler en faveur du prince: voyez, madame, quel eſt le pouvoir de l'amour, lui dit-il; dès que Philippe eſt de retour chez lui, il chante ſans ceſſe vos louanges, & l'excès de ſa paſſion le rend muet en votre préſence. Pour moi, continua-t-il, ſi j'étois fille, & que je trouvaſſe un homme d'un ſemblable caractère, bien fait, & d'auſſi bonne maiſon, je le préférerois à tout autre. Ce que vous dites eſt fort bon, répondit la princeſſe. Mais en convenant de

toutes ces qualités que vous donnez au prince, ſi la nature l'a formé lourd & épais; quel plaiſir peut goûter une femme raiſonnable, lorſque tout le monde ſe rit de celui qu'elle aime, & qu'elle eſt obligée de le tenir, pour ainſi dire, enfermée dans une boîte? A vous parler naturellement, j'aimerois mieux que le prince eût un peu plus d'eſprit, & moins de nobleſſe. Je voudrois encore qu'il ne fût point avare, & que ſon ignorance ne fût point extrême. Avec votre permiſſion, madame, répliqua Tiran, vous ne rendez pas juſtice à Philippe. Il eſt jeune, mais il a la raiſon d'un vieillard. Croyez-moi, aimez qui vous aime. Ce prince eſt fils de roi comme vous; il vous adore, & s'il ne parle pas autant que beaucoup d'autres, vous devez l'en eſtimer davantage. Défiez-vous, ajouta-t-il, de ces hommes qui témoignent leur paſſion avec hauteur & fierté. Cet amour n'a ſouvent ni vérité ni franchiſe; il s'en retourne auſſi promptement qu'il eſt venu. Soyez perſuadée au contraire, que l'embarras que vous inſpirez eſt une preuve avantageuſe des ſentimens qu'on a pour votre perſonne. L'amitié que vous portez à Philippe, répartit l'infante, vous engage à parler de la ſorte; mais ne penſez pas que je ſois capable de croire légèrement. Je conviens que ſa figure me plaît, mais mon cœur combat encore. Je crains, je vous l'avoue, de trouver en lui de l'ignorance & de l'a-

varice. Madame, reprit Tiran, en pareille matière il n'eſt pas toujours bon de pouſſer trop loin l'examen. Souvent après avoir bien choiſi, on prend le pire.

La reine qui parut alors, interrompit leur converſation ; & s'adreſſant à Tiran : nous venons de nous entretenir le roi & moi de vos exploits, lui dit-elle. Il vous parlera d'une affaire qui nous touche infiniment l'un & l'autre ; mais je vous déclare que j'y apporterai tous les obſtacles imaginables, parce que quelque bon chevalier que vous ſoyez, je ne penſe pas que vous en puiſſiez jamais ſortir à votre honneur. Madame, répondit Tiran, je ne comprens rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire ; mais je puis vous aſſurer qu'il n'y a rien que je ne faſſe, & à quoi je ne m'expoſe, pour contenter votre excellence, avec le bon plaiſir du roi. La reine le remercia de ſa bonne volonté, & prenant congé d'elle & de l'infante, le chevalier ſe rendit à ſon vaiſſeau pour le mettre en état de partir.

Pendant qu'il étoit à bord, il eut avis qu'un vaiſſeau paroiſſoit en haute mer ; & ſur le champ il détacha un brigantin armé pour aller le reconnoître. Le brigantin fit le trajet avec une extrême diligence ; & à ſon retour il apprit à Tiran que ce vaiſſeau venoit d'Alexandrie & de Baruth ; qu'il avoit touché à l'iſle de Chypre ; mais qu'il n'avoit

pu entrer dans le port de Rhodes, à cauſe du grand nombre de Maures qui l'aſſiégeoient par terre & par mer; que les vaiſſeaux Génois fermoient le port; qu'en un mot cette ville étoit aux abois, & que le ſultan avoit refuſé de la recevoir à compoſition. Ces nouvelles engagèrent Tiran à preſſer ſon départ, & par conſéquent l'embarquement du bled & des vivres dont il vouloit faire proviſion, pour ſecourir la religion de Rhodes. Il paya ſi libéralement le marchand, qu'en peu de jours ſon vaiſſeau ſe trouva chargé de bled, de vin, & de toutes les viandes ſalées qui lui étoient néceſſaires.

Cependant le roi de Sicile inſtruit de ces préparatifs, fit ſavoir à Tiran qu'il ſouhaitoit de lui parler; & le prenant en particulier : les grandes actions que vous avez faites, valeureux Tiran, lui dit-il, vous élèvent au-deſſus de tous les princes de la chrétienté. Le ſecours que vous portez ſi généreuſement au grand-maître de Rhodes, que tout le monde a abandonné, vous fait un honneur infini; & votre mérite perſonnel, joint à tant de gloire, m'engage à vous aſſurer qu'il n'eſt rien que je ne faſſe pour vous prouver combien je vous ſuis acquis. C'eſt ce qui m'oblige à vous découvrir aujourd'hui le deſſein que j'ai formé de vous accompagner ſans être connu, & d'aller gagner avec vous les indulgences à Jéruſalem. Tiran, après avoir loué le deſſein du prince, l'aſſura que ſon vaiſſeau,

& tout ce qui lui appartenoit, étoit à ſon ſervice, & qu'il étoit le maître d'en diſpoſer. Le roi le remercia de ſes offres, & voulut ſur le champ aller avec Tiran viſiter le vaiſſeau, où il choiſit ſon logement auprès du grand mât.

La converſation tomba aiſément entre eux ſur Philippe. Comme le chevalier l'aimoit beaucoup, & qu'il ne penſoit qu'à lui faire épouſer l'infante, il prit cette occaſion pour en faire la propoſition au roi. Ce prince ſentit d'abord tout l'avantage d'une alliance avec la maiſon de France; mais il répondit alors à Tiran, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de rien décider ſur cette affaire ſans le conſentement de la reine, & ſur-tout ſans celui de l'infante. Il les manda donc toutes deux à ſon retour; & après leur avoir déclaré le deſſein où il étoit de partir avec Tiran. Mais, continua-t-il, en s'adreſſant à la princeſſe, dans l'incertitude de ce qui peut arriver, je voudrois bien, ma fille, vous voir contente avant mon départ. Je m'eſtimerois heureux de m'allier avec le roi de France, le plus grand prince de la chrétienté; ce qui arriveroit certainement, ſi par haſard Philippe vous convenoit.

L'infante répondit, que de quinze jours au moins le vaiſſeau ne ſeroit en état de partir, & que cependant il pourroit conſulter ſur cette affaire le duc de Meſſine ſon oncle, qui devoit arriver ce même

jour. Mais, ajouta-t-elle, puiſque vous avez réſolu de faire ce ſaint voyage, je conſeille à votre majeſté de donner une grande fête avant ſon départ en l'honneur de Tiran, & des autres chevaliers de ſa ſuite, & afin que le roi de France, ſi par haſard il en eſt inſtruit, ſache le cas que vous faites de ſon fils. Ordonnez donc que dimanche prochain on célèbre la fête, & qu'il y ait cour plénière pendant trois jours; que les tables ſoient dreſſées jour & nuit, & qu'à toute heure, ceux qui ſe préſenteront, ſoient abondamment ſervis. Le roi approuva la propoſition de la princeſſe; & parce qu'il avoit beaucoup d'ordres à donner pour le gouvernement de ſon royaume pendant ſon abſence, il la pria d'ordonner elle-même de la fête, & chargea tous ſes officiers de lui obéir.

Comme l'infante n'avoit principalement imaginé le projet de cette fête, que pour mieux examiner Philippe, elle voulut que le jour qu'elle devoit ſe célébrer, le roi, la reine, le prince de France, & elle, mangeaſſent à une table plus élevée; & que le duc de Meſſine, Tiran, & les autres comtes & barons, fuſſent ſervis à une autre plus baſſe. L'heure du feſtin arrivée, chacun prit place. Le roi s'aſſit au milieu de la table qui lui étoit deſtinée, ayant la reine à ſa gauche; à l'égard de Philippe, il le fit placer par honneur à ſa droite, au bout de la table, & l'infante vis-à-vis de lui.

Tiran n'abandonnoit point le prince, dans la crainte qu'il ne lui échappât quelque action qui pût déplaire à la princeſſe. Le roi qui s'en apperçut, lui dit que ſon frère le duc de Meſſine l'attendoit pour dîner. Le chevalier le ſupplia de lui permettre de ſervir le fils de ſon roi dans une fête auſſi brillante; mais l'infante prenant la parole avec une impatience mêlée de dépit: il n'eſt pas néceſſaire, Tiran, lui dit-elle, que vous ſoyez toujours aux côtés de Philippe, il y a dans la cour du roi mon père aſſez de chevaliers pour le ſervir. Tiran voyant que la princeſſe lui parloit ſi vivement, s'approcha de Philippe, & lui dit à voix baſſe: lorſque le roi ſe lavera les mains, & que vous verrez l'infante ſe lever, & ſe mettre à genoux, ne manquez pas de prendre le baſſin, & faites tout ce que vous lui verrez faire. Sur-tout prenez bien garde de ne commettre aucune impoliteſſe. Le prince l'aſſura, qu'il pouvoit être tranquille; & Tiran fut ſe mettre à table.

Auſſi-tôt que tout le monde fut placé, on préſenta à laver au roi. L'infante ne manqua pas alors de ſe mettre à genoux, en prenant le baſſin. Philippe voulut en faire de même; mais jamais le roi n'y conſentit. On fit la même cérémonie à la reine. Enfin, on porta le baſſin à l'infante, qui prit la main de Philippe, pour le faire laver avec elle. Il s'en excuſa d'abord, & ſe mit à ſes genoux, pour

lui tenir le baſſin ; mais la princeſſe le releva, & voulut abſolument qu'ils lavaſſent enſemble.

On apporta le pain enſuite ; mais au lieu de n'y point toucher, & d'attendre que l'on eût couvert, Philippe prit un couteau, & coupant avec empreſſement le pain qu'on lui avoit ſervi, il en fit douze grandes tranches, qu'il mit à côté de lui. L'infante ne put s'empêcher de rire, en voyant cette cérémonie. Le roi n'y tint pas, non plus que tous ceux qui étoient préſens ; & les jeunes chevaliers, qui ſervoient à table, éclatèrent. La choſe fut ſi forte, que le bruit en parvint juſqu'à Tiran, tout éloigné qu'il étoit. Il ſe leva donc, ne doutant point que le prince n'eût donné quelque ſcène ; & s'étant approché de lui, il apperçut les douze tranches de pain qu'il avoit faites, pendant que le roi, ni perſonne, n'avoient encore touché à celui qu'on leur avoit préſenté. Auſſi-tôt, ſans ſe déconcerter, il prit les douze tranches de pain, & tirant de ſa bourſe un pareil nombre de ducats d'or, qu'il mit dans chaque morceau, il ordonna qu'on les diſtribuât à douze pauvres. Alors on ceſſa de rire ; & le roi & la reine ayant demandé à Tiran la raiſon de cette libéralité : vos excellences ont été ſurpriſes, leur dit-il, ainſi que toute la compagnie, du procédé de Philippe. On a fait plus, on s'en eſt moqué. Mais il faut ſavoir que les très-chrétiens rois de France, en reconnoiſ-

ſance de toutes les graces qu'ils ont reçues de Dieu, ont ordonné que tous leurs enfans coupent le pain qu'on leur ſert en douze tranches, dans leſquelles ils mettent une monnoie d'argent, lorſqu'ils n'ont point encore eu l'ordre de chevalerie, & qu'ils donnent enſuite aux pauvres en l'honneur des douze apôtres. Lorſqu'ils ſont chevaliers, c'eſt de l'or qu'il y mettent. Juſqu'à préſent tous les princes du ſang de France ont ſuivi cet uſage. Cette aumône, dit le roi, me paroît la plus belle qu'on ait jamais faite. Pour moi, qui ſuis roi couronné, je n'en fais pas en un mois une auſſi conſidérable. Tiran ſe retira. Enſuite Philippe s'appercevant de la faute qu'il avoit faite, & de la façon ſage dont ſon ami avoit ſu la réparer, fut ſobre pendant le reſte du repas, & eut une grande attention à ne pas plus manger que la princeſſe.

Après le dîner, le roi accompagné du duc de Meſſine paſſa dans l'appartement de l'infante, où la reine les ſuivit. Là, il leur dit à l'une & à l'autre, qu'étant réſolu de faire le ſaint voyage qu'il entreprenoit, il étoit conſolé de laiſſer ſes états entre les mains du duc ſon frère, qu'il faiſoit vice-roi, & lieutenant-général du royaume. Il leur parla enſuite du mariage de Philippe & de la princeſſe, & les aſſura, que puiſqu'ils ſe convenoient, il ne ſouhaitoit rien davantage que de le voir accompli. Mais il ajouta qu'il vouloit que ce fût avec le

consentement du roi & de la reine de France, & qu'il falloit, pour l'obtenir, que Tiran leur écrivît, d'autant que le prince étant fort jeune, on pourroit s'imaginer que peut-être on l'auroit séduit. Et j'aimerois mieux, continua-t-il, donner ma fille à un simple chevalier, du consentement de ses parens, qu'à un roi contre la volonté de son peuple. La reine approuva cet avis; & l'infante elle-même ne fut pas fâchée de ce retardement, dans l'espérance d'en profiter, pour connoître encore mieux le caractère de Philippe. On manda Tiran, qui sur le champ écrivit en conséquence; & le roi fit avancer un brigantin, pour porter les lettres à Piombino en terre ferme.

Tout étant disposé pour le départ, le roi de Sicile feignit de s'embarquer sur le brigantin qu'il avoit fait préparer, sous prétexte de vouloir aller en Italie, pour s'aboucher avec le pape, & se rendit secrétement sur le vaisseau de Tiran. Cependant ce chevalier alla avec Philippe prendre congé de la reine & de l'infante; elles étoient dans une affliction extrême; mais Philippe entroit pour beaucoup dans la douleur de l'infante.

Tiran mit à la voile, & le temps fut si favorable, qu'en quatre jours ils arrivèrent à la vue de Rhodes. Ils mouillèrent sous le château de saint-Pierre, attendant un vent tel qu'ils souhaitoient pour exécuter leur projet. Tiran, par le conseil de

deux matelots de ſes terres, qui lui étoient fort attachés, fit remettre à la voile pendant la nuit, & ſe trouva au point du jour preſque dans le port. Les Génois ne doutèrent point d'abord que ce vaiſſeau ne fût un de ceux qu'ils avoient envoyé chercher des vivres pour le camp du ſultan ; car ils ne pouvoient imaginer qu'un ennemi eût la hardieſſe de s'engager au milieu de leur nombreuſe flotte. Ils ne reſtèrent pas long-temps dans cette erreur. Dès que Tiran ſe vit à une certaine diſtance de la place, il ordonna qu'on mît toutes les voiles. Alors, ſoit au gabari, ſoit à la manœuvre, les Génois reconnurent le vaiſſeau pour être étranger. Ils firent leur poſſible pour lui couper le chemin ; mais comme il avoit toutes les voiles dehors, leurs efforts furent inutiles.

Tiran avoit ordonné au pilote de porter de voiles dans une petite plage de ſable, défendue par la ville, & d'échouer le vaiſſeau ; ce qui fut exécuté. Les chevaliers voyant cette manœuvre, ne doutèrent point que les Génois ne l'euſſent imaginée, pour les ſurprendre d'une nouvelle façon. Ils vinrent donc courageuſement pour attaquer le vaiſſeau étranger ; mais un matelot arbora promptement un pavillon blanc, en même temps qu'un homme de l'équipage ſauta à terre, & les inſtruiſit de la vérité.

A cette nouvelle le grand-maître ſe jetta à genoux

avec tous les chevaliers, & remercia Dieu du ſecours qu'il leur envoyoit. Il deſcendit enſuite du château à la tête des frères, & de tous les habitans, & ſe rendit ſur le rivage, à deſſein de faire mettre le bled dans les magaſins; mais lorſqu'il apprit qu'il avoit cette obligation à Tiran, dont il connoiſſoit la réputation, il envoya ſur le vaiſſeau deux chevaliers des plus conſidérables, pour le prier de deſcendre à terre, & pour lui témoigner l'extrême envie qu'il avoit de le voir, & de le remercier. Tiran reçut ces députés avec beaucoup de politeſſe, & leur dit qu'il croyoit ſa préſence encore néceſſaire dans le vaiſſeau, juſqu'à ce que toutes les proviſions fuſſent débarquées. Cependant il leur fit ſervir des rafraîchiſſemens, après quoi il les pria de conduire deux chevaliers de ſa ſuite au grand-maître, pour l'avertir qu'il avoit ſur ſon bord le roi de Sicile, & Philippe, fils du roi de France.

Peu de temps après, Tiran deſcendit à terre, accompagné des deux princes. Il étoit extrêmement magnifique. Il portoit ce jour-là un habit de brocard cramoiſi brodé de perles, la jarretière à la jambe, & ſur la tête une toque d'écarlate avec une agraffe d'un grand prix. Dans cet équipage il entra dans la ville, ſuivi de pluſieurs autres chevaliers, & trouva le grand-maître qui l'attendoit dans la place. Les dames & les demoiſelles étoient

aux

aux fenêtres, & jusques sur les toits, pour voir le généreux chevalier qui les délivroit de la famine & de la captivité, & tout retentissoit de ses éloges.

En effet, ce secours décida du salut de Rhodes, & de la levée du siège. Aussi-tôt après son arrivée Tiran commença par donner un superbe repas au grand-maître, & à tous les chevaliers, qui l'acceptèrent d'autant plus volontiers, qu'à peine avoient-ils la force de parler, tant ils étoient abattus par la famine. En même-temps il fit porter au château toutes les provisions nécessaires pour la garnison; après quoi il donna ses ordres, pour qu'on distribuât au peuple de la farine, de l'huile, des légumes, enfin tout ce dont on avoit besoin. Il n'y eut personne qui ne fût très-content de sa magnificence & de sa libéralité.

On tint ensuite un conseil général sur l'état du siège, & les moyens de le faire lever. A la fin un vieux chevalier de l'ordre proposa d'envoyer au sultan un présent de vivres & de rafraîchissemens, afin qu'il ne pût douter du secours que la ville avoit reçu, & pour lui ôter l'espérance de la prendre par famine. Cette proposition fut approuvée, & sur le champ on envoya au camp des Maures quatre cents pains sortant du four, du vin, des confitures, trois couples de paons, de poules & de chapons, avec du miel & de l'huile. Le sultan fut très-affligé

de ce présent. Cependant il reçut très-bien les envoyés, & leur fit beaucoup de politesses.

Tiran s'étoit chargé de garder la ville du côté du port, avec les troupes qui l'avoient suivi; & les vaisseaux Génois, sur-tout celui du commandant, mouilloient fort près de terre. Le soir même du débarquement, un des matelots de Tiran s'étant rendu auprès de lui: seigneur, lui dit-il, que donneriez-vous à celui qui mettroit le feu à ce vaisseau, que vous voyez le plus près de nous? Si tu faisois une pareille action, répondit Tiran, tu pourrois compter sur trois mille ducats d'or de récompense. Après cette réponse, le matelot se retira, pour préparer ce qui lui étoit nécessaire; & voici ce qu'il exécuta le lendemain.

La nuit étoit fort obscure; vers minuit le matelot trouva moyen, en nageant, & en plongeant, de passer un cable dans un des anneaux de fer du gouvernail de ce vaisseau. Il attacha ensuite un des bouts de ce cable à terre, & l'autre à une grande barque remplie de bois, d'huile, & d'autres matières combustibles. Dès qu'il y eut mis le feu, cent hommes tirèrent le cable. En un moment la barque en feu s'attacha au vaisseau Génois; & les flammes se communiquèrent avec tant de furie, que rien au monde n'eût été capable d'éteindre l'embrâsement. Beaucoup de Génois périrent en cette occasion. Les uns furent brûlés; d'autres se

jettèrent à la mer, dans l'eſpérance de gagner quelques-uns de leurs bâtimens, & ſe noyèrent. Tiran donna au matelot les trois mille ducats qu'il lui avoit promis, & y joignit un bel habit de ſoie doublé de martre.

Lorſque le ſultan apprit l'accident arrivé à ce vaiſſeau, il s'écria : ce ſont des diables qui ſont arrivés. Ils paſſent au travers d'une flotte entière; ils ſecourent la ville, & le lendemain ils brûlent le vaiſſeau commandant. Si nous leur en donnons le temps, ils brûleront de même tous les autres, ſans qu'on puiſſe les en empêcher. Le cable qui avoit porté le brûlot ſur le vaiſſeau ennemi, avoit été conſumé comme le reſte; en ſorte que les Maures ne pouvoient comprendre comment la choſe étoit arrivée. Le ſultan aſſembla donc tous les capitaines de terre & de mer, & leur prouva, par le préſent qui lui avoit été envoyé, le ſecours conſidérable que les aſſiégés avoient reçu; ce qui, joint aux pluies, & à la ſaiſon avancée, lui fit conclure la levée du ſiège.

Son avis fut généralement approuvé, & on donna tous les ordres néceſſaires pour l'embarquement des troupes & pour la retraite. Mais elle ſe fit avec tant de précipitation de la part des Maures, que ce déſordre donna lieu à Tiran de la leur vendre chèrement. Il ſortit ſur eux ſuivi ſeulement d'un petit nombre de ſoldats, & ayant joint quelques

troupes, qu'on n'avoit pu encore embarquer, il les chargea avec tant de furie, qu'il en fit un carnage épouvantable. Le ſultan furieux du maſſacre de ſes gens, envoya pluſieurs barques, pour faciliter leur retraite; mais ce ſecours ne leur fut pas d'une fort grande utilité, & ils reſtèrent preſque tous ſur la place. Ce prince infidèle mit enfin à la voile, & reprit la route d'Alexandrie, où il fut reçu par ceux des ſeigneurs du pays, qui ne l'avoient point ſuivi à cette expédition. Comme ils étoient parfaitement inſtruits de tout ce qui s'étoit paſſé, le grand Alcadi portant la parole pour tous les autres: tu ſers mal notre ſaint prophète Mahomet, lui dit-il. Tu dépenſes nos tréſors mal à propos. Tu n'as point de courage, & tu déshonores la religion; ſans prendre conſeil de perſonne, tu quittes l'iſle de Rhodes, tu lèves le ſiège. Le ſecours d'un ſeul vaiſſeau te fait trembler, toi qui commandes ſur vingt-deux rois couronnés. Tu t'es abandonné aux Génois, à ces faux chrétiens, incapables d'aucun bon ſentiment, & qui ne ſont ni Maures ni chrétiens. Je te condamne donc à la mort pour tous les maux que tu nous as faits. A ces mots on le jetta dans la foſſe aux lions, où ce malheureux prince fut auſſi-tôt dévoré.

Ainſi l'iſle fut abſolument délivrée des infidèles. Dès que les habitans de Chypre apprirent la levée du ſiège, ils chargèrent à Famagouſte pluſieurs

vaiſſeaux de bled, de bœufs, de moutons, & de toutes ſortes de vivres qu'ils firent partir pour Rhodes. En peu de temps l'abondance y fut ſi grande, que les perſonnes les plus âgées ne ſe ſouvenoient pas d'en avoir jamais vu une pareille. Il arriva auſſi pluſieurs vaiſſeaux Vénitiens chargés de bled, & ſur leſquels on avoit embarqué quelques pélerins qui alloient à Jéruſalem. Tiran apprit cette nouvelle au roi & à Philippe, auxquels elle cauſa d'autant plus de joie, que leur vaiſſeau étoit hors d'état de tenir la mer. Sur le champ le roi fit part au grand-maître du deſſein où ils étoient de profiter de cette occaſion, pour ſatisfaire au ſaint vœu qu'ils avoient fait. Le grand-maître approuva leur réſolution; mais avant leur départ il tint un chapitre général de tous les chevaliers, où après avoir exagéré la grandeur du ſervice qu'ils avoient reçu de Tiran, il fut réſolu de quelle manière on le remercieroit du ſecours généreux qu'il venoit de leur donner.

Le lendemain matin le grand-maître fit fermer les portes de la ville, afin que tout le monde fût témoin de la converſation qu'il vouloit avoir avec le chevalier. En même temps il fit apporter au milieu de la place le tréſor de l'ordre, après avoir prié le roi de Sicile & le prince de France de vouloir bien être préſens à cette cérémonie. Lorſque tout le monde fut aſſemblé, le grand-maître adreſſant la parole au chevalier, parla en ces termes:

votre générosité & vos hauts faits d'armes, brave Tiran, vous rendent digne du plus grand empire. Vous avez mis en liberté la sainte maison de Jérusalem & le temple de Salomon. Vous nous avez délivrés des maux les plus affreux, & vous avez empêché la ruine de la religion. Tout le peuple de Rhodes vous doit l'honneur, les biens & la vie. Lorsque vous êtes arrivé dans cette ville, nous n'avions plus d'autre ressource que celle de mourir pour la foi de J. C. Toute la religion vous supplie donc d'accepter son trésor. Quoique ce ne soit pas une juste récompense des obligations infinies que nous vous avons, agréez-le; & que votre générosité supplée à l'impuissance où vous nous avez mis de vous remercier dignement.

Quoique Tiran n'eût point été prévenu, il ne parut point étonné de la proposition du grand-maître, & prenant la parole avec sa liberté ordinaire; vos éloges, seigneur, lui répondit-il, passent de beaucoup les services que j'ai pu vous rendre. Je suis venu, par la permission divine, dans l'unique dessein de secourir votre révérence & tout son ordre, sur une lettre de votre main que j'ai vue entre les mains du très-chrétien roi de France. Je remercie Dieu de la grace qu'il m'a faite d'arriver assez promptement pour vous tirer de la cruelle situation où vous étiez réduit, & de s'être servi de moi pour délivrer la religion. L'honneur

que j'en reçois eſt ici bas une récompenſe ſuffiſante des peines que j'ai priſes, & de ce que j'ai pu dépenſer. J'en attends une autre dans le ciel. En l'honneur du glorieux ſaint Jean-Baptiſte, le protecteur de cette ville & le patron de la religion, je vous remets donc tous mes droits, vous priant ſeulement de vouloir bien faire chanter tous les jours une meſſe de *requiem*, pour le repos de mon ame.

Le grand-maître le conjura d'accepter du moins ce qu'il avoit dépenſé, afin que ſi jamais l'ordre ſe trouvoit réduit à la même extrêmité, ceux qui auroient le deſſein de les ſecourir ne ſe cruſſent pas obligés à une pareille généroſité. Mais Tiran s'en excuſa encore : & afin que vous ſoyez content, dit-il au grand-maître, je veux que tout le monde ſache que je le ſuis auſſi. En même temps il mit les deux mains ſur le tréſor, ordonnant aux trompettes de publier qu'il étoit ſatisfait, & qu'il donnoit au peuple le bled & toutes les proviſions qu'il avoit apportées. On ne peut exprimer les éloges & les bénédictions que cette généroſité attira à ce vertueux chevalier.

Dès que la nuit fut venue, le roi, Philippe & Tiran prirent congé du grand-maître & montèrent avec toute leur ſuite ſur les vaiſſeaux Vénitiens qui arrivèrent en peu de jours au port de Jaffe, où tous les pélerins débarquèrent. De là ils ſe rendirent

par terre à Jérusalem, & employèrent quatorze jours à visiter les lieux saints. A leur retour ils prirent leur route par Alexandrie, où Tiran trouva encore une occasion d'exercer sa générosité.

Il se promenoit un jour par la ville avec le roi de Sicile, lorsqu'ils firent rencontre d'un esclave chrétien, qui pleuroit amèrement. Tiran lui demanda le sujet de sa douleur, l'assurant qu'il le soulageroit, s'il étoit possible de le faire. Qu'est-il besoin que je vous en instruise, répondit l'esclave? Ma douleur est de telle nature, qu'on ne peut me donner ni conseil ni secours. Il y a vingt-deux ans que je suis dans l'esclavage, continua-t-il, & parce que je ne veux pas changer de religion, on m'accable de coups, & l'on me fait mourir de faim. Montre-moi, je te prie, reprit Tiran, celui qui te fait tant souffrir. Vous le trouverez dans cette maison, repartit l'esclave. Tiran obtint du roi la permission d'entrer dans la maison, que ce malheureux lui montroit; & ayant fait venir le Maure qui l'habitoit, il lui proposa de lui vendre un esclave chrétien, qu'il dit être son parent. Le Maure y consentit, à condition qu'il auroit pour sa rançon cinquante-cinq ducats d'or, que Tiran lui compta sur l'heure, en le priant de lui faire connoître les Maures qui avoient des esclaves chrétiens, parce qu'il étoit résolu de les acheter.

Cette nouvelle se répandit bientôt par toute la

ville ; & dans l'eſpace de deux jours ce chevalier racheta quatre cents ſoixante & treize eſclaves, employant à cette bonne œuvre tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, juſqu'à vendre même quelques-unes de ſes pierreries. Il les fit embarquer enſuite ſur les vaiſſeaux qui ſe trouvèrent au port d'Alexandrie, & les conduiſit à Rhodes. Là il commença par les faire tous habiller de pied en cap ; & le jour du départ étant arrivé, il leur donna un grand repas. Enſuite, après les avoir régalés magnifiquement : mes amis, leur dit-il, il n'y a pas long-temps que vous étiez dans l'eſclavage, Dieu m'a fait la grace de vous en délivrer ; & vous êtes arrivés enfin en terre de promiſſion, libres d'aller par-tout où il vous plaira ; car je me départs de tous les droits que je puis avoir ſur vous. Ceux qui voudront me ſuivre ſeront les biens reçus. Ceux qui aimeront mieux demeurer ici, le peuvent de même. Enfin, s'il s'en trouve à qui aucun de ces deux partis ne convienne point, j'aurai ſoin qu'il ne leur manque rien de ce qui leur ſera néceſſaire pour ſe rendre ailleurs. A ce diſcours ils ſe jettèrent tous à ſes pieds, pénétrés de la plus vive reconnoiſſance, & les arrosèrent de leurs larmes. Chacun prit ſon parti, & Tiran fournit abondamment à tous leurs beſoins.

Le même jour le chevalier & les deux princes prirent congé du grand-maître, qui pendant leur

ſéjour à Rhodes leur fit tous les honneurs & toutes les careſſes imaginables. Ils mirent à la voile, & eurent le vent ſi favorable, qu'en peu de temps ils arrivèrent heureuſement en Sicile. On ne peut exprimer la joie des Siciliens, au retour de leur ſeigneur naturel. On porta promptement cette bonne nouvelle à la reine & à l'infante, qui ſe préparèrent auſſi-tôt à recevoir le roi. Son frère le duc de Meſſine ſortit au-devant de lui accompagné d'un nombreux cortège. Il étoit ſuivi de tous les bourgeois de Palerme, bien vêtus & marchant en bon ordre. L'archevêque & tout le clergé marchoient après eux, & précédoient l'infante Ricomana, environnée d'un grand nombre de dames & de demoiſelles ſuperbement parées. Après les premiers complimens, Philippe & Tiran firent la révérence aux princeſſes. Le prince de France prit l'infante ſous le bras & la conduiſit juſqu'au palais. Pendant pluſieurs jours ce ne fut que fêtes & que réjouiſſances dans la capitale, & même dans toute l'iſle.

Quelques jours après le roi donna audience aux ambaſſadeurs du roi de France. Ce prince ayant reçu les lettres de Tiran, au ſujet du mariage de Philippe avec l'infante Ricomana, avoit envoyé en Sicile une belle compagnie de ſoixante gentilshommes pour conclure cette alliance. Ils s'étoient rendus à Palerme peu de temps avant le retour du

roi, & avoient fait une entrée magnifique dans cette ville. A l'arrivée de ce prince, ils eurent l'honneur de lui faire la révérence, & après lui avoir remis leurs lettres de créance, ils allèrent rendre leurs devoirs à Philippe.

Dans l'audience qui leur fut accordée enſuite, il expliquèrent plus particulièrement le ſujet de leur ambaſſade. Il conſiſtoit en trois points : le premier, que le roi de France étoit charmé que ſon fils épousât l'infante de Sicile, comme le brave Tiran l'avoit arrêté : le ſecond, que ſi le roi de Sicile avoit un fils, le roi de France lui donneroit une de ſes filles en mariage, avec cent mille écus pour ſa dot. Enfin ils déclarèrent que le roi leur maître avoit demandé au pape, à l'empereur & à tous les princes chrétiens des ſecours pour la guerre, qu'il avoit réſolu d'entreprendre contre les infidèles; que tous les princes auxquels il avoit écrit, avoient promis de le ſeconder; qu'il aſſembloit une armée dont il avoit deſſein de donner le commandement à Philippe, & qu'il eſpéroit que le roi de Sicile joindroit ſes forces aux ſiennes pour l'exécution d'une entrepriſe ſi glorieuſe & ſi utile à la chrétienté. Le roi répondit aux ambaſſadeurs, qu'il acceptoit avec joie la demande que le roi de France lui faiſoit faire de l'infante pour le prince ſon fils. A l'égard des deux autres articles, il remit

à leur en dire ſon ſentiment, lorſqu'il auroit pris l'avis de ſon conſeil.

Cependant les ambaſſadeurs voyant que le mariage étoit arrêté, remirent à Philippe, ſuivant les ordres qu'ils en avoient, cinquante mille écus, tant pour ſe mettre en équipage, que pour les frais de la nôce. Le roi de France les avoit encore chargés de pluſieurs préſens pour l'infante. Ils conſiſtoient en quatre ſuperbes pièces de brocard d'or, trois mille martres zibelines, & un collier magnifiquement travaillé. Il avoit été fait à Paris, & étoit enrichi d'un grand nombre de pierreries d'un prix ineſtimable. La reine lui envoyoit auſſi pluſieurs pièces de drap de ſoie & de brocard, des meubles de ſoie, des tapiſſeries magnifiques, & pluſieurs autres raretés que les ambaſſadeurs eurent l'honneur de préſenter à la princeſſe.

Lorſqu'elle apprit que ſon mariage étoit arrêté, elle ſe confirma plus que jamais dans le deſſein de ne rien négliger pendant les quinze jours qui devoient précéder la célébration, pour pénétrer le caractère du prince qu'on lui deſtinoit. Elle appréhendoit, comme on l'a vu, de trouver en lui de la groſſièreté & de l'avarice; & dans ce cas elle étoit réſolue de ne pas pouſſer les choſes plus loin, même de ſe faire religieuſe plutôt que de l'épouſer. Elle ne pouvoit s'empêcher de vouloir mal à

Tiran, qui par ſa préſence importune, & ſes ſoins empreſſés auprès de Philippe, lui ôtoit le moyen de connoître à fond le génie de ce prince; & parce que cet obſtacle ne lui paroiſſoit pas aiſé à lever, elle réſolut de faire venir de Calabre un philoſophe d'un profond ſavoir, & d'une grande réputation, qu'elle crut en état de ſatisfaire ſa curioſité. Elle donna donc tous les ordres néceſſaires, pour qu'il ſe rendît ſecrétement à la cour. Cependant le haſard lui offrit une occaſion, qu'elle jugea favorable, pour s'éclaircir de ce qu'elle ſouhaitoit.

Le jour de la Notre-Dame d'août le roi de Sicile donna un grand repas, auquel le prince de France & les ambaſſadeurs furent invités. Ce jour-là Philippe ſe rendit au palais, vêtu d'une robe de brocard cramoiſi doublé d'hermine, & traînante juſqu'à terre. Le dîner fut des plus ſuperbes; & dès que les tables furent levées, on fit venir des joueurs d'inſtrumens, & le bal commença. On ſervit enſuite une magnifique collation, après laquelle le roi paſſa dans ſon appartement pour prendre quelque repos. Son départ n'empêcha cependant point l'infante de continuer le bal, afin de ne pas donner lieu à Philippe de ſe retirer.

Pendant le dîner il étoit ſurvenu une grande pluie, qui avoit fait beaucoup de plaiſir à la princeſſe. Le temps s'éclairçit ſur le ſoir; &

elle propoſa d'aller ſe promener dans la ville. Le prince eut beau lui repréſenter que le temps n'étoit pas fort aſſuré, & qu'elle couroit riſque de ſe mouiller, l'infante qui s'apperçut avec chagrin que Tiran avoit preſſenti ſon deſſein, & qu'il faiſoit tous ſes efforts pour engager Philippe au ſilence, demanda avec impatience qu'on lui amenât ſa haquenée. Le prince lui donna le bras, & lui ſervit d'écuyer. Mais dès qu'elle fut à cheval, elle lui tourna le dos, prêtant cependant toujours l'oreille à ce qu'il diroit. Alors s'adreſſant à Tiran: vous auriez bien fait, lui dit-il, de m'envoyer chercher un autre habit; celui-ci ſera tout gâté. Eh bien, répondit le chevalier avec impatience, s'il eſt gâté vous en aurez un autre. Au moins, reprit Philippe, voyez, je vous prie, s'il n'y auroit pas là, deux pages pour me porter la queue, & l'empêcher de traîner à terre. Comment ſe peut-il, répliqua Tiran, qu'avec autant d'avarice & de vilenie, vous ſoyez fils d'un grand roi? Marchez; l'infante vous attend. Le prince, quoique affligé, joignit l'infante fort embarraſſé de ſa queue.

Quoique cette princeſſe prêtât l'oreille à leurs diſcours, elle étoit cependant trop éloignée pour y rien comprendre. On ſe promena dans la ville pendant quelque temps. Enſuite l'infante s'appercevant que Philippe étoit fort occupé de ſa robe, réſolut de ſe divertir de ſa peine, & fit apporter

des éperviers, pour voler quelques cailles. Mais ne voyez-vous pas, madame, lui dit alors le prince, qui n'y pouvoit plus tenir, qu'il ne fait pas un temps convenable pour la chaſſe, & que nous ſommes dans la boue juſqu'au cou? L'infante trouva peu de galanterie dans un diſcours qui s'oppoſoit à une fantaiſie qu'elle témoignoit. Cependant elle ſortit de la ville, & demanda tout bas à un payſan qu'elle rencontra, s'il ne pourroit pas lui enſeigner quelque ruiſſeau, ou quelque canal. Il lui en indiqua un, dans lequel un cheval en avoit juſqu'aux ſangles. La princeſſe marcha de ce côté-là, & dès qu'elle y fut arrivée, elle entra dedans, & le traverſa. A l'égard de Philippe, lorſqu'il ſe vit ſur le bord du ruiſſeau, il ne manqua pas de s'arrêter, & de demander encore une fois à Tiran, s'il n'avoit perſonne pour lui porter la queue. Le chevalier lui fit de nouveaux reproches, & l'obligea de ſuivre l'infante; mais il feignit en même temps un grand éclat de rire, perſuadé que la princeſſe voudroit en ſavoir le motif. Elle le voulut en effet; & Tiran continuant la même feinte: je ris, madame, répondit-il, d'une queſtion que le prince m'a faite au ſortir du palais, & qu'il a continuée pendant toute la promenade. Il m'a demandé ce que c'étoit que l'amour, & quel étoit ſon principe; mais en entrant dans cette eau, il a ajouté en quel endroit il ſe plaçoit. Pour moi, quoique je ne le connoiſſe

point, je crois que les yeux ſont les interprètes du cœur. Mais ſur tout ce que je vois je me perſuade de plus en plus que l'amour véritable que le prince a pour vous, l'occupe tellement, qu'il ne lui permet pas de penſer à toute autre choſe. Cependant, la robe étoit ſi mouillée, que Philippe avoit pris ſon parti.

Au retour, l'infante dont les doutes n'étoient pas abſolument levés, répéta de nouveau à Tiran la réſolution qu'elle avoit priſe. Il lui répondit, qu'il étoit étonné qu'une princeſſe auſſi accomplie condamnât le prince ſans aucun fondement : qu'il étoit beau, bien fait & très-ſage. Et ſi votre alteſſe, continua-t-il, veut pouſſer plus loin ſa curioſité, je me charge de la ſatisfaire. Quoi qu'il en ſoit, il ne tient qu'à vous de l'avoir à vos côtés dans un lit bien parfumé ; & ſi le lendemain votre alteſſe n'en eſt pas contente, je me ſoumets à tout ce qu'elle ordonnera de moi. Cette converſation les conduiſit juſqu'au palais, où ils trouvèrent le roi qui s'entretenoit avec les ambaſſadeurs. On ſervit le ſouper, & chacun ſe retira.

Ce jour-là même le philoſophe que la princeſſe attendoit avec impatience, & qu'elle avoit envoyé chercher en Calabre, arriva à Palerme. Comme il avoit réſolu de parler le lendemain à l'infante, qui lui avoit donné rendez-vous dans une égliſe de la ville, il ſe logea à l'auberge. Il étoit occupé d'un morceau

morceau de viande qu'il avoit mis à la broche pour ſon ſouper, lorſqu'un payſan qui portoit un lapin, lui dit de ſe ranger, parce qu'il vouloit faire rôtir ſon lapin. Mon ami, répondit le philoſophe, ne ſais-tu pas que chacun eſt maître dans cette maiſon, & que celui qui arrive le premier doit être le premier ſervi? Je ne m'embarraſſe point de tout cela, reprit le payſan; ne voyez-vous pas qu'un lapin eſt plus noble qu'un morceau de mouton? par conſéquent vous devez faire honneur à ce que j'apporte. Ces paroles en amenèrent de ſi vives de part & d'autre, que le manant donna un grand ſoufflet au philoſophe. Celui-ci repartit par un coup de la broche, qu'il lui porta ſur la tête; & ce coup fut ſi malheureux, que le payſan tomba mort ſur la place. Auſſitôt le philoſophe fut arrêté & mis en priſon, où on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour.

Quelques jours après cette aventure on mit dans la même priſon un chevalier de la cour, qui avoit été arrêté pour une querelle particulière. Il vit le philoſophe; & touché de compaſſion, il lui fit part des vivres qu'on lui apportoit. Au bout de quelques jours ce ſavant homme lui dit: chevalier, je vous prie, lorſque vous ſerez à la cour, d'avoir la bonté de dire à l'infante que j'ai obéi à ſes ordres. Comment voulez-vous, répondit le chevalier, que je m'acquitte de votre commiſſion? Je demeu-

rerai peut-être ici pendant plus d'un an ; que ſai-je quand j'en ſortirai ? Avant qu'il ſe paſſe une demi-heure, répliqua le philoſophe, vous ſerez en liberté ; & ſi vous ne ſortez pas dans ce moment, vous reſterez ici toute votre vie. Le chevalier, ſurpris & inquiet tout à la fois de ce diſcours, ne ſavoit trop qu'en penſer, lorſqu'il vit entrer le geolier, qui lui annonça ſa ſortie.

Dans ce temps-là, un gentilhomme, ayant ſu que le roi faiſoit chercher par-tout des chevaux de prix pour envoyer à l'empereur de Conſtantinople, lui en préſenta un ſi beau, qu'il en fut frappé d'admiration, ſans pouvoir lui trouver d'autre défaut que celui de porter les oreilles un peu bas. Le prince avoua que, ſans cela, il vaudroit mille ducats d'or ; mais perſonne ne pouvoit découvrir qu'elle étoit la cauſe de cette imperfection. Le chevalier, nouvellement ſorti de priſon, ſe ſouvenant alors du philoſophe qu'il y avoit laiſſé : ſi votre alteſſe, dit-il au roi, faiſoit venir un ſavant que j'ai vu dans les priſons, & qui m'a prédit les choſes du monde les plus extraordinaires, je ne doute point qu'il ne ſatisfît votre curioſité. Le roi l'envoya chercher, & lui demanda pourquoi ce cheval portoit les oreilles ſi baſſes. Seigneur, lui répondit le philoſophe, la raiſon en eſt fort naturelle. C'eſt parce que ce cheval a été nourri par une âneſſe, dont il a retenu cette mauvaiſe

habitude. Sainte-Marie ! s'écria le roi, cela pourroit-il être ? On remonta à la ſource, & l'on trouva qu'en effet il n'y avoit rien de plus vrai. Le prince admira le ſavoir de cet homme, & ayant appris qu'on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour, il ordonna qu'il fût reconduit en priſon, & qu'on augmentât ſa nourriture du double.

Peu de jours après un lapidaire arriva à la cour. Il venoit de Damas & du Caire, & portoit beaucoup de pierreries, entre autres un rubis balais, plus grand & plus beau que ceux que l'on voit à ſaint Marc de Veniſe & à ſaint Thomas de Cantorberi. Il vouloit en avoir ſoixante mille ducats; & le roi lui en offrit trente mille. Le chevalier dont on a parlé, & qui s'étoit trouvé en priſon avec le philoſophe, ne put s'empêcher de témoigner au prince la ſurpriſe que lui cauſoit l'offre conſidérable qu'il faiſoit de ce rubis, parce qu'il y remarquoit trois petits trous dans le fond. Mais le roi répondit, que les lapidaires l'avoient aſſuré qu'ils diſparoîtroient dès que le rubis ſeroit monté. Quoi qu'il en ſoit, dit le chevalier, je conſeille à votre alteſſe de le faire voir au philoſophe. On l'amena devant le roi ; & lorſqu'il eut examiné les trois trous, il mit le rubis dans ſa main, l'approcha de ſon oreille, en fermant les yeux, & aſſura qu'il y avoit un corps vivant dans cette

pierre. La choſe parut ſi extraordinaire au marchand, qu'il conſentit à la perte de ſon rubis pour voir l'épreuve de cette merveille. On le caſſa, & en effet on trouva dedans un petit ver plein de vie.

Tous les ſpectateurs admirèrent la fineſſe & le profond ſavoir du philoſophe. A l'égard du prince, il ordonna ſimplement qu'il fût reconduit en priſon, qu'on lui donnât huit onces de pain par jour, outre l'ordinaire. Le philoſophe, outré de ce traitement, ne put s'empêcher de dire, en préſence de ceux qui le conduiſoient, que le roi n'étoit pas fils de ce grand & magnifique roi Robert, qui avoit ſi heureuſement gouverné la Sicile. Ses actions démontrent aiſément, ajouta-t-il, qu'il eſt fils d'un boulanger. Quand il me plaira je le prouverai, & que c'eſt à tort qu'il poſsède un royaume qui appartient de droit au duc de Meſſine.

On rendit compte au roi de ce diſcours, & il ordonna que dès que la nuit ſeroit venue, on lui amenât ſecrètement le philoſophe. Alors l'ayant pris en particulier, il lui demanda ſi tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit véritable. Le philoſophe lui ayant répondu d'un air tranquille, que c'étoit la vérité pure : mais comment ſais-tu, lui dit le prince, que je ne ſuis pas le fils du roi Robert ? Seigneur, répartit le philoſphe, il ſuffit de conſulter la nature pour s'en aſſurer. Lorſque je vous expliquai l'énigme

que votre alteſſe me propoſa au ſujet des oreilles de ce cheval dont on lui avoit fait préſent, vous ordonnâtes qu'on augmentât ma nourriture de quatre onces de pain. Quand je vous ai découvert depuis le ſecret du rubis, vous vous êtes encore contenté de me faire donner un peu plus de pain. De-là, par une connoiſſance ſimple & naturelle, j'ai conclu que vous étiez fils d'un boulanger, & & non pas d'un roi de glorieuſe mémoire, tel que le roi Robert (1). Si tu veux reſter à mon ſervice, dit alors le roi, j'oublierai le mal que je t'ai fait, & je te donnerai place dans mon conſeil; mais je veux abſolument être plus éclairci de ma naiſſance. N'en faites rien, ſeigneur, reprit le philoſophe; car enfin l'on dit en Calabre, que *trop grater cuit, & trop parler nuit.* Le prince, convaincu du profond ſavoir de cet homme, le crut, lui donna ſur le champ la liberté, & le retint à ſa cour.

Auſſi-tôt que l'infante en fut inſtruite, elle l'envoya chercher pour ſavoir ce qu'il penſoit de Philippe. Il faut auparavant que je le voie, répondit le philoſophe. Vous allez être ſatisfait, dit la princeſſe. En même temps elle fit propoſer au prince

(1) On chercheroit inutilement un roi du nom de Robert parmi les princes qui ont régné en Sicile. Robert Guiſcard mourut avant la conquête en 1085, & Robert, roi de Naples, qui mourut en 1343, ne régna point ſur la Sicile.

de venir danſer avec elle. Pendant la danſe le philoſophe l'examina ſoigneuſement, & dit enſuite à l'infante : le galant que vous m'avez fait voir eſt ignorant & avare, & vous fera beaucoup de mal. Il eſt brave & courageux, & mourra roi. Ce diſcours affligea véritablement la princeſſe, elle dit que l'on ne mouroit jamais d'autre mal que de celui qu'on appréhendoit, & qu'elle aimeroit mieux ſe faire religieuſe que d'épouſer Philippe, quand même il ſeroit roi de France.

Le roi de Sicile avoit fait faire pour les nôces de l'infante un lit ſuperbe de brocard d'or ; & afin que les meſures fuſſent plus juſtes, il en avoit fait dreſſer un autre tout blanc, qui devoit ſervir de modèle. Ces deux lits ſe trouvoient à côté l'un de l'autre dans le même appartement. La princeſſe profita de cette occaſion pour éprouver encore Philippe. Elle fit en ſorte que la danſe ne finît que fort avant dans la nuit. Le roi voyant minuit paſſé, ſe retira pour ne pas interrompre le plaiſir de ſa fille, qui, quelque temps après, lui envoya demander s'il vouloit permettre que Philippe couchât cette nuit au palais avec l'infant ſon frère, parce qu'il faiſoit alors une fort grande pluie. Le roi y conſentit ; & les danſes étant finies, l'infante dit à Philippe qu'il coucheroit cette nuit au palais, qu'elle étoit trop avancée pour qu'il pût penſer à retourner chez lui. Le prince la remercia, lui témoignant

une grande envie de ſe retirer; mais elle le prit par la robe, & lui dit : ma foi vous coucherez ici cette nuit, puiſque mon frère vous en prie. Demeurez, lui dit Tiran, puiſqu'on a tant d'envie de vous retenir, je reſterai ici pour vous ſervir. Non, Tiran; cela n'eſt pas néceſſaire, reprit la princeſſe; il y a aſſez de domeſtiques dans le palais de mon père, qui prendront volontiers cette peine. Le chevalier voyant que ſa préſence étoit importune, leur donna le bon ſoir & ſe retira.

Un moment après, deux pages, avec des flambeaux, conduiſirent Philippe dans la chambre même où l'on avoit tendu les deux lits. Il fut étonné de la magnificence de l'un, & choiſit l'autre pour ſe coucher. Mais comme, en danſant, il avoit fait un trou à un de ſes bas, & qu'il imagina que ſes gens ne viendroient pas auſſi matin qu'il avoit envie de ſe lever, il pria un des pages, que l'infante avoit bien inſtruit, d'aller lui chercher une éguille à coudre & du fil blanc. Le page s'adreſſa d'abord à l'infante, qui s'étoit placée de façon à pouvoir examiner toutes les actions du prince, mais qui n'avoit pu diſtinguer ce qu'il demandoit. Le page porta donc à Philippe ce qu'il ſouhaitoit, & le trouva qui ſe promenoit en long & en large dans la chambre. Il prit l'éguille & la piqua dans le lit qu'il avoit choiſi. Enſuite il ſe déshabilla, & s'étant fait déchauſſer, il renvoya les deux pages,

en leur disant de laisser un flambeau dans la chambre. Ils obéirent & fermèrent la porte en se retirant. Alors le prince se leva, chercha l'éguille pour coudre son bas, & renversa tout le lit sans pouvoir jamais la trouver. Il entreprit de le racommoder, mais il étoit si prodigieusement bouleversé, que ne pouvant en venir à bout, il prit le parti de coucher dans l'autre.

Ce hasard décida des résolutions de la princesse. Comme elle avoit observé tout ce qui s'étoit passé, elle dit à ses demoiselles, n'êtes-vous pas étonnées du savoir des étrangers, sur-tout de Philippe? J'ai voulu l'éprouver au sujet de ces deux lits, persuadée que s'il étoit avare il choisiroit le plus commun. Qu'a-t-il fait? Il l'a jetté par terre, & s'est couché dans le plus beau, pour montrer qu'il convient seul au fils d'un roi de la nation la plus noble & la plus ancienne. Je suis à présent persuadée de tout ce que Tiran m'a dit. Il ne m'a jamais parlé que pour mon bien & pour mon honneur; & je suis persuadée que le philosophe n'en sait pas autant qu'il le croit. Occupée de ces agréables idées, elle se mit au lit & dormit jusqu'au lendemain.

Dès le matin, Ténébreux arriva au palais suivi de quelques domestiques de Philippe, qui lui apportoient d'autres habits. La princesse de son côté ne fut pas plutôt éveillée qu'elle envoya chercher Tiran, & lui déclara qu'elle avoit enfin reconnu

tout ce que Philippe valoit, & qu'elle étoit déterminée à conclure le mariage. Puiſque vous avez commencé, c'eſt à vous de finir, continua-t-elle. Aſſurez le bonheur de deux perſonnes, qui vous en auront une éternelle obligation. Tiran lui proteſta qu'il n'avoit jamais eu d'autre deſſein. Sans perdre de temps, il paſſa chez le roi, & le pria de terminer le mariage qu'il avoit arrêté, l'aſſurant que les ambaſſadeurs de France n'attendoient que cette cérémonie pour retourner auprès de leur maître, & ajoutant que ſi ſon alteſſe le ſouhaitoit, il en parleroit à l'infante. Le roi agréa la propoſition, & pria Tiran pour cela d'agir en ſon nom & comme lui-même.

Le chevalier retourna de là chez la princeſſe, à qui il rendit compte des diſpoſitions dans leſquelles il avoit laiſſé le roi ſon père. Elle en fut charmée, & l'aſſura de nouveau qu'elle le laiſſoit le maître de tout. Alors il lui demanda la permiſſion de faire entrer Philippe, qui attendoit à la porte de ſon appartement pour la mener à la meſſe. La princeſſe la lui accorda; mais il la pria de faire retirer ſes demoiſelles, afin qu'il lui parlât un moment ſans témoins. Elle y conſentit encore; & Tiran faiſant entrer le prince : voyez, madame, lui dit-il, le prince du monde qui vous aime le plus. Il eſt à vos genoux, je vous conjure de le baiſer pour témoigner que vous acceptez la fidélité

qu'il vous jure. L'infante se fâcha, & jura très-fort qu'elle n'en feroit rien que par le commandement de son père; mais à un signal que le chevalier fit au prince, celui-ci l'embrassa, & la portant sur un petit lit de repos, la baisa cinq ou six fois. L'infante dit à Tiran qu'elle n'auroit jamais de confiance en lui; qu'elle l'avoit toujours regardé comme son frère, & qu'il venoit de la livrer entre les mains d'un homme, qu'elle ne savoit si elle devoit regarder comme ami, ou comme ennemi. Que vous êtes injuste! lui répondit le chevalier. Comment pouvez-vous regarder Philippe comme ennemi, lui qui vous aime plus que sa propre vie, & qui meurt d'envie de vous tenir dans ce lit de parade, où vous l'avez fait coucher cette nuit? Mais, madame, continua-t-il, ne pensez plus à tout ce qu'on doit à votre rang, & répondez de bonne grace aux sentimens de l'amoureux Philippe. Dieu m'en garde! reprit la princesse, je n'y consentirai jamais. Madame, lui dit le chevalier, nous ne sommes ici, Philippe & moi, que pour rendre service à votre alteſſe. Ayez seulement la bonté de prendre un peu de patience. En même temps il lui prit les mains, & le prince voulut profiter de l'occasion; mais les demoiselles accoururent aux cris de l'infante.

Cependant la paix se fit entre eux; & la princesse ayant achevé de s'habiller, Philippe & Tiran

la conduisirent à l'église, où ils furent mariés. Aussitôt après la cérémonie, les fêtes commencèrent & durèrent huit jours. Elle furent mêlées de joûtes, de tournois, de danses & de farces; & l'infante fut si bien fêtée qu'elle se trouva fort contente de Tiran, plus encore de Philippe, qui se gouverna de façon qu'elle n'en perdit jamais la mémoire. Après les solemnités de ce mariage, le roi de Sicile, qui avoit résolu de donner du secours au roi de France, fit armer deux galères & quatre gros vaisseaux, & paya les équipages pour six mois. A l'égard de Tiran, comme dans cette expédition il ne vouloit prendre l'ordre que de lui seul, il acheta une galère qu'il fit mettre en état de partir. A peine cet armement étoit achevé, qu'on eut nouvelle que le roi de France étoit à Aiguemortes avec les vaisseaux des rois de Castille, d'Arragon, de Navarre & de Portugal. Philippe fut déclaré généralissime de cette armée. L'infant de Sicile voulut l'accompagner. Ils trouvèrent à Savone les vaisseaux du pape, de l'empereur, & de tous ceux qui avoient promis du secours. Ils en partirent tous ensemble & joignirent le roi de France à l'isle de Corse, où étoit le rendez-vous général. De là ils arrivèrent un matin devant Tripoli de Syrie.

On ne peut exprimer la gloire que Tiran s'acquit devant cette place. Mais il lui arriva sur-tout une aventure qui mérite d'être rapportée. Dès que

la flotte chrétienne eut mouillé dans le port, ce chevalier avoit fait vœu entre les mains du roi, & en préſence de toute l'armée, d'être le premier qui débarqueroit, & le dernier qui rentreroit dans les vaiſſeaux. Après la retraite, où malgré les attentions & les précautions du roi, les chrétiens perdirent beaucoup de monde, Tiran reſtoit encore à terre pour accomplir ſon vœu; cependant pour lever l'échelle on attendoit auſſi un chevalier qui vouloit acquérir de l'honneur, & dont le courage étoit infini. Il ſe nommoit Richard le Téméraire. Celui-ci s'approcha de Tiran, & le prenant par la main : chevalier, lui dit-il, de tout ce qui eſt à préſent à terre, il ne reſte de vivant que vous & moi. Mais puiſque vous avez eu l'honneur d'aborder le premier cette terre de gens maudits, il eſt juſte que je vous faſſe honneur, & que vous rentriez auſſi avant moi dans la galère, afin que nous ſoyons égaux, & que nous n'ayons rien à nous reprocher. Songez qu'on perd ſouvent la gloire de ce monde, pour la deſirer en entier. Soyez raiſonnable, & faites-moi part de ce qui m'appartient légitimement. Chevalier, répondit Tiran, je ſuis sûr de ma gloire & de mon ſalut, en mourant de la main des infidèles, & lorſque j'ai fait mon vœu j'étois plus occupé des idées de la mort que de celles de la vie. Je n'eſtime rien autant que l'honneur; mais quand je ne me ſerois pas engagé

entre les mains d'un prince tel que le roi de France; il me ſuffiroit d'avoir promis, pour ne pas remettre le pied dans mon bord, tant qu'il reſteroit à terre une ſeule ame vivante. Ainſi Richard, ne perdons point le temps en diſcours inutiles; ſuivez-moi, & allons mourir en bons chevaliers. Richard y conſentit; & ils marchèrent aux infidèles; mais lorſque celui-ci vit Tiran ſur le rivage, prêt à attaquer les Maures, il le retint, & lui dit: je ne connois que toi, chevalier, qui ſois ſans peur & ſans reproche. Mets un pied ſur l'échelle en même temps que moi. Tiran en voulut bien partager l'honneur avec lui. Il mit le pied droit ſur l'échelle, Richard monta enſuite, & de cette ſorte le vœu de Tiran fut accompli.

On parla beaucoup de cette aventure dans toute l'armée; & il n'y eut perſonne qui ne convînt de l'honneur que Tiran s'y étoit acquis. Richard voyant que dans le récit que l'on faiſoit il n'étoit mention que de ce chevalier, dit en préſence du roi, que tous ceux qui raiſonnoient ainſi montroient leur ignorance, & l'oubli qu'ils faiſoient des anciennes déciſions, miſes en pratique par le fameux Artus, roi de la grande & de la petite Bretagne, qui établit cette fameuſe table ronde, où tant de braves chevaliers furent aſſis pour juger du point d'honneur. Car enfin, continua-t-il, ſi cette affaire étoit décidée par les loix de la chevalerie, à qui

en pourroit-on attribuer l'honneur qu'à moi ſeul? Je ſuis déchauſſé dans ce moment, & je jure de demeurer dans cet état juſqu'à ce que le roi & les braves chevaliers qui l'accompagnent en aient porté leur jugement. S'ils me le refuſent, je déclare ici, en préſence de toute l'armée, que je ſuis meilleur chevalier que Tiran; ce que je lui ſoutiendrai les armes à la main.

Ce diſcours ayant été rapporté à Tiran, il fit approcher ſa galère du vaiſſeau du roi, où il apprit que ce prince repoſoit. Richard qui étoit ſur ce vaiſſeau, averti de l'arrivée de ſon rival, alla au devant de lui, & lui dit: Tiran, il n'importe quelle eſt la raiſon qui me le perſuade; mais ſi vous avez le front d'avancer que vous êtes meilleur chevalier que moi, je vous offre le combat à outrance, & voilà mon gage, ajouta-t-il, en lui jettant ſon gand. Tiran qui vit que ce chevalier vouloit le combattre avec ſi peu de raiſon, lui donna un ſoufflet, & ſe retira ſur le champ dans ſa galère. Auſſi cet évènement cauſa-t-il une ſi grande rumeur ſur le vaiſſeau, que le roi ſortit de ſa chambre l'épée à la main. Et il eſt certain que s'il eût eu Tiran en ſon pouvoir, il lui eût fait un mauvais parti, après l'affront ſanglant qu'il venoit d'en recevoir.

Cependant comme l'honneur a toujours beaucoup de force ſur les cœurs nobles & généreux,

ces deux chevaliers ne furent pas long-temps ennemis. De Tripoli on fit voile à Tunis où l'armée chrétienne débarqua. Dans un des combats qui se donnèrent devant cette ville, Tiran, qui avec ses troupes attaquoit une des tours, eut le malheur de tomber dans le fossé. Richard, qui ne pensoit qu'à se venger de lui, s'apperçut de l'accident qui lui étoit arrivé. Tout armé qu'il étoit, il se précipita après lui, & l'ayant retiré de ce danger: Tiran, lui dit-il, tu dois la vie à ton ennemi; mais à Dieu ne plaise que je te laisse périr par les mains des Maures. A présent que je t'ai mis en liberté, prens garde à toi, défens ta vie, car je ne vais rien négliger pour te l'enlever. Valeureux chevalier, répondit Tiran, tu m'as donné la vie avec tant de générosité, que je me mets à tes genoux, & te prie de me pardonner. Voilà mon épée: prens de moi telle vengeance qu'il te plaira; mais je jure de ne la tirer jamais contre toi. Le chevalier touché de ce discours, lui pardonna & devint son ami, au point qu'il n'y eut depuis que la mort qui fut capable de les séparer. Après le sac de la ville de Tunis, Richard quitta les vaisseaux du roi, & s'embarqua sur la galère de Tiran. Tout le monde admira le procédé de l'un & de l'autre, & l'approuva.

Au retour de cette expédition, le roi de France qui souhaitoit voir sa bru, alla débarquer à Palerme.

Le roi de Sicile, inſtruit de ſon arrivée, lui prépara de grandes fêtes, & alla le recevoir juſques ſur ſon vaiſſeau. Après s'être témoigné la joie réciproque qu'ils avoient de ſe voir, ils deſcendirent à terre, & trouvèrent l'infante Ricomana ſur le rivage, où les careſſes recommencèrent de part & d'autre. Le roi ſon beau-père lui fit de magnifiques préſens. Tous les jours à ſon lever elle trouvoit ſur ſa toilette des pièces de brocard, des colliers d'or, des agraffes de diamans, & pluſieurs autres raretés plus belles les unes que les autres. Le roi de Sicile eut de ſon côté toutes les attentions poſſibles pour celui de France. Il lui fit préſent de cent beaux chevaux, & ordonna à ſa fille de faire embarquer ſur les vaiſſeaux toutes les proviſions dont ils auroient beſoin. Après quelques jours de repos dans cette ville, le roi de France prit congé de celui de Sicile, de la reine & de l'infante, & mit à la voile, emmenant avec lui l'infant, auquel il vouloit faire épouſer une de ſes filles. De là ſon armée aborda à Marſeille, où il débarqua, renvoyant tous les vaiſſeaux qui l'avoient ſuivi, à la réſerve de celui de Philippe, qui vouloit voir la reine ſa mère.

Tiran accompagna ſon ſouverain, & alla faire un tour en Bretagne, pour embraſſer ſon père, ſa mère & ſes parens. Cependant, auſſi-tôt après le mariage de l'infant de Sicile, le roi de France ayant

ayant appris que le second infant son cadet étoit entré dans un monastère, crut qu'il étoit à propos de renvoyer Philippe dans ce pays. Mais ce prince le pria si instamment d'obtenir de Tiran qu'il fît le voyage avec lui, qu'il ne put le refuser. Le roi écrivit en conséquence des lettres fort pressantes à Tiran, aussi bien qu'au duc de Bretagne. Le chevalier fut touché de l'empressement qu'on lui témoignoit. Il se rendit à la cour de France, où il fut bien reçu & carressé du roi & de la reine, qui le remercièrent mille fois de sa complaisance. Il partit ensuite avec le prince, & ils arrivèrent à Marseille. Ils trouvèrent dans ce port plusieurs galères très-bien armées, qui les attendoient, & qui les portèrent promptement & heureusement en Sicile, où l'on fut charmé de les recevoir.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu dans la première partie de cette hiſtoire de quelle manière le ſultan du Caire leva le ſiège de Rhodes, & comment à ſon retour dans ſes états, il fut traité par ſes ſujets. Après ſa mort on élut un autre ſultan, qui pour ſe montrer amateur du bien public, leva un plus grand nombre de troupes que n'avoit fait ſon prédéceſſeur, dans le deſſein de les employer contre les Grecs. Il s'allia, pour l'exécution de ce projet, avec le grand-Turc, qui joignit à ſon armée une nombreuſe infanterie, & beaucoup de cavalerie. Leurs troupes réunies ſe montoient à cent dix-ſept mille hommes. Chaque prince avoit ſon enſeigne particulière. L'une étoit rouge, avec un calice & une hoſtie en broderie. Ils portoient cette deviſe depuis que les Génois & les Vénitiens leur avoient donné en gage un calice & une hoſtie conſacrée. L'autre bannière étoit de gros taffetas verd, avec une inſcription en lettres d'or, qui diſoit, qu'ils étoient les vainqueurs du brave chevalier Hector le Troyen. A leur arrivée dans la Grèce ils prirent beaucoup de villes & de châteaux, & ſeize mille enfans, qu'ils envoyèrent en Turquie, & ſur les terres du ſultan, pour les

faire élever dans la secte de Mahomet. Ils se répandirent ensuite dans l'empire qu'ils ravagèrent, portant par-tout le dégat & la désolation.

Huit jours après l'arrivée de Tiran en Sicile, le roi lut & communiqua à son conseil une lettre que l'empereur de Constantinople lui avoit écrite depuis peu, pour l'informer de ses malheurs. Sur le champ il manda le chevalier, & fit faire la lecture de cette lettre en sa présence. Elle étoit conçue en ces termes.

Frédéric, par la grande bonté du Dieu éternel, empereur de Constantinople : A vous, roi de la grande & féconde isle de Sicile, salut & honneur. En considération de l'union établie entre nos ancêtres, & de celle que nous avons jurée & confirmée nous-mêmes par nos ambassadeurs, nous faisons savoir que le sultan Maure-renégat est entré dans notre empire avec le grand Turc ; qu'ils se sont emparés de la plus grande partie de nos états, & qu'ils ont fait un horrible massacre du peuple chrétien ; ce que nous n'avons pu empêcher, à cause de la vieillesse qui nous met hors d'état de porter les armes. La perte que nous avons faite de tant de villes & de châteaux, a été suivie d'une autre encore plus grande ; je veux dire de celle de notre fils aîné, le plus grand bien que nous eussions au monde, notre consolation, le bouclier & le rempart de la sainte foi catholique. Il

eſt mort avec un courage infini, en combattant contre les infidèles. Ce triſte jour nous a ravi l'honneur & la réputation de notre famille impériale. Cependant ayant ſu que vous avez à votre cour un chevalier célèbre par ſes grandes actions, nommé Tiran le Blanc, de l'ordre de la jarretière; inſtruit d'ailleurs de ſes grands faits d'armes, & du ſecours qu'il a donné au grand-maître de Rhodes, nous vous demandons, par la foi & l'amour que vous avez pour Dieu & la chevalerie, de le prier en votre nom & au nôtre, de venir à notre ſervice. Nous lui ferons telle part de nos biens qu'il ſouhaitera. Que s'il refuſe de nous ſecourir, nous ſupplions la juſtice divine de lui faire éprouver les maux que nous reſſentons. O bienheureux roi de Sicile, prenez pitié de notre malheur, afin que la divine bonté vous préſerve d'un ſemblable!

Après la lecture de cette lettre, le roi s'adreſſant au chevalier: valeureux Tiran, lui dit-il, vous devez rendre graces à Dieu des talens qu'il vous a donnés, & de la gloire que vous vous êtes acquiſe dans le monde. Je ſai que vous n'êtes point obligé de rien faire à ma prière; au contraire, c'eſt à moi à vous remercier de tout ce que je vous dois. Cependant la confiance que j'ai en la généroſité de votre cœur, me porte à oſer vous prier de la part de l'empereur de Conſtantinople & de la

mienne; & ce qui doit vous toucher encore plus, je vous demande au nom de Dieu même, & de sa bienheureuse mère, d'avoir pitié de ce malheureux empereur, qui vous prie de le secourir dans sa vieillesse, & de ne pas permettre que son empire soit la proie des infidèles.

Le roi se tut après ce discours; & Tiran prenant la parole: seigneur, lui répondit-il, on ne peut avoir un plus grand désir que j'en ai de vous servir. Les prières de votre altesse sont des ordres pour moi; & puisqu'elle le désire, j'irai secourir l'empereur de la Grèce. Mais je ne puis faire l'impossible, quelque heureuse que soit pour moi l'étoile de Mars, sous laquelle je suis né; & je vous avoue que je ne comprends pas comment dans un si grand nombre de rois, de ducs, de marquis & de comtes, qui tous sont meilleurs chevaliers que moi, ce grand empereur pense à moi préférablement à tout autre. Le roi repartit qu'il y avoit, à la vérité, beaucoup de bons chevaliers dans le monde; qu'il croyoit cependant qu'il l'emportoit sur tous; que c'étoit pour cette raison qu'il le conjuroit encore une fois d'aller au secours de cet empereur, & de délivrer par son courage & son habileté un si grand nombre de chrétiens, qui n'attendoient que la mort ou l'esclavage. Mes galères sont prêtes & bien armées, continua le roi; & je vous supplie de hâter votre départ.

Tiran se rendit aux prières du roi de Sicile ; & les ambassadeurs Grecs qui avoient apporté la lettre de l'empereur, en remercièrent ce prince dans les termes les plus forts. Depuis qu'ils étoient dans cette cour, ils avoient déjà levé quelques gens de guerre ; mais l'isle n'étoit pas état de leur fournir la quantité des troupes dont ils avoient besoin ; ils envoyèrent à Rome & à Naples, où ils trouvèrent beaucoup de gens de bonne volonté. Ils achetèrent aussi grand nombre de chevaux. Tiran n'étoit occupé que du soin de faire préparer les armes, & de remplir cinq grandes caisses de trompettes pour la cavalerie.

Tout étant disposé pour le départ, le chevalier prit congé du roi, de la reine, de l'infante & de Philippe. Il mit ensuite à la voile ; & après quelques jours d'une heureuse navigation, il arriva un matin à la vue de Constantinople. Cette nouvelle causa un plaisir extrême à l'empereur ; il disoit sans cesse, que son fils étoit ressuscité. Les galères entrèrent dans le port au son d'un si grand nombre d'instrumens, que tout le peuple de cette capitale, un moment auparavant triste & abattu, pouvoit à peine contenir sa joie. L'empereur lui-même sortit de son palais, & alla se placer sur un grand échafaud, pour voir aborder les galères. Tiran, averti qu'il étoit en cet endroit, fit porter deux grandes bannières du roi de Sicile, & une des

ſiennes, par trois chevaliers armés de blanc; & chaque fois qu'il paſſa devant l'empereur, il les fit baiſſer juſqu'à l'eau; mais pour marquer ſon reſpect; il fit entrer la ſienne dans la mer. L'empereur fut charmé de cette nouveauté, & de cette politeſſe. Enfin après pluſieurs mouvemens, les vaiſſeaux donnèrent à terre, & Tiran deſcendit revêtu d'une cotte de mailles, dont les manches étoient garnies de franges d'or. Il portoit par-deſſus une ſoubreveſte à la françoiſe, avec un ceinturon d'où pendoit ſon épée; & ſa tête étoit couverte d'une toque écarlate, ornée d'une ſuperbe agraffe de diamans & de pierreries. Diofébo, qui l'accompagnoit, étoit vêtu à-peu-près de la même façon. Richard, & tous les autres chevaliers & gentilshommes de ſa ſuite étoient auſſi fort magnifiques.

Le comte d'Afrique s'étoit rendu ſur le bord de la mer avec un nombreux cortège pour recevoir Tiran, & l'accompagna juſqu'à l'échafaud de l'empereur. Tiran ayant apperçu ce prince, fit de ſuite deux profondes révérences; & lorſqu'il fut auprès de lui, il ſe mit à genoux en devoir de lui baiſer les pieds; ce que l'empereur ne voulut pas permettre. Au contraire, il le baiſa ſur la bouche, après n'avoir pu l'empêcher de lui baiſer les mains. En même temps Tiran lui remit la lettre du roi de Sicile, dont il fit la lecture; après quoi il dit au chevalier qu'il n'oublieroit jamais l'obligation

qu'il avoit à ce prince, de l'avoir déterminé à venir le tirer de l'état malheureux auquel il étoit réduit. Et afin que personne n'ignore, continua-t-il, le cas que je fais de vous, & combien je vous aime, je vous donne le commandement général & impérial sur les gens de guerre, & sur la justice. A ces mots il lui présenta un bâton d'or, sur lequel les armes de l'empire étoient émaillées; mais Tiran s'excusa de l'accepter; & se mettant à ses genoux, il lui dit, qu'il supplioit sa majesté impériale de ne point trouver mauvais qu'il refusât un commandement qu'il n'avoit point mérité; que trois raisons entre autres l'y engageoient; la première, qu'il ignoroit les mouvemens & l'état des ennemis; la seconde, qu'il avoit avec lui trop peu de troupes; & la troisième enfin, que cette dignité convenoit beaucoup mieux au duc de Macédoine, qu'à tout autre. Mais l'empereur, sans avoir égard à ses excuses : personne ne peut commander ici, répondit-il, que ceux à qui j'en donnerai l'ordre. Je veux donc que vous commandiez toutes mes troupes; & je me démets en votre faveur de toute mon autorité, puisque j'ai perdu toute la consolation de ma vie, & que mon âge & toutes mes infirmités m'empêchent de porter les armes. Tiran contraint d'obéir à l'empereur, reçut le bâton en lui baisant la main. En même temps toutes les troupes publièrent dans la ville, au son des trom-

pettes, que Tiran le Blanc commandoit la guerre & la juſtice.

Après cette cérémonie, l'empereur quitta ſon échafaud pour retourner au palais, où Tiran l'accompagna. Lorſqu'ils y furent arrivés, le chevalier demanda permiſſion à l'empereur d'aller faire la révérence à l'impératrice, & à l'infante ſa fille. Ce prince y conſentit; & le prenant par la main, il le conduiſit dans une chambre qu'ils trouvèrent fermée & ſans lumière. En entrant, l'empereur s'écria: madame, voici votre capitaine général, qui vient vous faire la révérence. Une voix foible & preſque éteinte, répondit: qu'il ſoit le bien venu. Seigneur, dit alors Tiran à l'empereur, il faut de la foi pour croire que l'impératrice ſoit ici. Capitaine, reprit ce prince, puiſque vous commandez abſolument dans l'empire grec, vous avez le pouvoir d'ouvrir les fenêtres. Aucun deuil de mari, de père, de fils, ou de frère, ne peut vous empêcher de voir ces dames. Uſez de vos droits.

Tiran ayant donc fait apporter des lumières, n'apperçut d'abord qu'un pavillon. Il s'en approcha, l'ouvrit, & trouva deſſous une femme vêtue de gros drap, & couverte depuis la tête juſqu'aux pieds d'un grand voile noir. Lorſqu'il l'eut levé, il ſe mit à genoux & baiſa la main de l'impératrice, après avoir baiſé le bas de ſa robe. Elle tenoit un chapelet d'or émaillé, qu'elle baiſa, &

qu'elle donna enſuite à baiſer au capitaine. Un moment après il apperçut un lit, dont les rideaux étoient également noirs, & ſur lequel l'infante étoit couchée. Elle avoit une veſte de ſatin noir, & une robe de velours de la même couleur. La veuve Repoſée, qui lui avoit ſervi de nourrice, & la fille du duc de Macédoine, étoient aſſiſes ſur le pied de ſon lit. Il y avoit dans le fond de la chambre cent ſoixante & dix dames ou demoiſelles, qui n'abandonnoient jamais l'impératrice & l'infante Carméſine ſa fille. Tiran s'approcha de cette princeſſe, lui fit une profonde révérence; & après lui avoir baiſé la main, il ouvrit les fenêtres; ce qui réjouit beaucoup toutes les dames; car elles vivoient depuis long-temps dans cette obſcurité, à cauſe de la mort du prince, fils de l'empereur.

Après ces premières civilités, Tiran dit ſon avis à l'empereur & aux princeſſes ſur l'état où il les trouvoit. Il leur remontra, que par cette vie triſte & retirée qu'ils menoient, ils contribuoient, ſans le vouloir, à augmenter la conſternation où la mort du prince, & les progrès des infidèles avoient jetté leurs meilleurs ſujets. De là il conclut, qu'il jugeoit à propos que leurs majeſtés priſſent des manières plus gaies & plus ouvertes, afin de conſoler le peuple, & de lui inſpirer de la confiance & du courage.

Cet avis fut généralement applaudi, & l'empe-

reur voulant montrer qu'il l'approuvoit : le capitaine nous donne un bon conseil, dit-il ; je veux donc, & j'ordonne que dès ce moment tout le monde quitte le deuil. Tiran écoutoit le discours de l'empereur ; mais ses yeux étoient attachés sur Carmésine, que la grande chaleur avoit obligée de se délacer, en sorte qu'elle laissoit voir une gorge admirable, & d'une blancheur éblouissante, qui donna au chevalier des idées qu'il n'oublia jamais. Aussi éprouva-t-il dans ce moment ce qu'il n'avoit jamais ressenti. Cependant l'empereur prit sa fille par la main, & Tiran donna le bras à l'impératrice. On sortit de cette chambre lugubre, & on passa dans une autre magnifique, où se voyoient représentées les histoires de Elorés & de Blanche-Fleur, de Pyrame & de Thisbé, d'Enée & de Didon, de Tristan & d'Yseult, de Lancelot & de la reine Geniévre, & de plusieurs autres ; ce qui servit de prétexte à Tiran, pour dire à Richard, que jamais il n'eût cru trouver dans ce pays d'aussi belles choses. Mais Richard n'entendoit pas le véritable sens de ces paroles.

L'empereur avoit fait préparer dans la ville une belle maison, destinée à loger Tiran & toute sa suite. Dès que le chevalier s'y fut retiré, il entra seul dans sa chambre, & s'appuyant la tête sur le pied d'un lit, il resta dans cette situation, uniquement occupé de ses pensées. Un moment après

on vint lui demander s'il vouloit dîner ; mais il répondit qu'il avoit mal à la tête. Il étoit frappé de cette paſſion enchantereſſe, dont le poiſon délicat attaque en même temps l'eſprit & le cœur. Diofébo, inquiet de cette retraite imprévue, vint lui-même s'informer de l'état de ſa ſanté & lui offrit ſes ſervices. Mon couſin, lui répondit Tiran, d'un air embarraſſé, je ne puis à préſent vous expliquer ce que je ſouffre ; je me crois incommodé de l'air de la mer. O mon cher capitaine, reprit Diofébo, pourquoi chercher du myſtère avec moi, pour qui vous n'avez jamais eu aucun ſecret ? Ne m'importunez pas davantage, répliqua Tiran ; je reſſens ce que jamais je n'ai éprouvé ; & ſans oſer lever les yeux ſur lui, il ajouta : que voulez-vous ? J'aime. A ce mot il ne contraignit plus ſes ſoupirs, & donna un libre cours à ſes larmes.

Diofébo comprit d'abord que l'embarras de Tiran procédoit principalement de la façon dont il avoit toujours parlé de l'amour à ſes parens & à ſes amis ; traitant d'inſenſés ceux qui ſoumettoient leur liberté à leurs plus cruelles ennemies. Mais voyant enfin qu'il étoit tombé lui-même dans un inconvénient, auquel toutes les forces humaines ne ſont pas capables de parer, & ne doutant point que cette paſſion ne fût un effet des charmes de l'infante : rien n'eſt auſſi naturel que d'aimer, dit-il à Tiran. Ariſtote nous aſſure qu'on doit toujours

chercher ſon ſemblable. Vous êtes amoureux: & quelque dure que cette ſoumiſſion vous paroiſſe, vous ne pouvez éviter de ſuccomber. Ne vous affligez point; & puiſque nous avons placé notre cœur en ſi haut lieu, vous d'un côté & moi de l'autre, eſpérez que nous apporterons quelque remède à notre nouveau mal. Ce diſcours conſola le chevalier; il ſe leva quoiqu'avec une eſpèce de honte, & alla ſe mettre à table. Le dîner que l'empereur avoit fait ſervir étoit de la dernière magnificence; mais Tiran ne mangea pas beaucoup. On attribua ſon peu d'appétit à la fatigue de la mer. Enfin, tourmenté de ſon amour, il quitta la table, & ſe retira dans ſa chambre, où il alla cacher ſes ſoupirs.

Après le dîner tous les autres chevaliers ſortirent pour ſe promener, & donner à Tiran le temps de prendre quelque repos. Diofébo, accompagné d'un autre, prit le chemin du palais, & fut apperçu de l'empereur, qui les fit appeller. On les conduiſit dans la chambre de l'impératrice, où toutes les dames étoient aſſemblées. Là, après leur avoir appris des nouvelles de Tiran, dont il les aſſura que l'incommodité n'auroit point de ſuites; Diofébo, à la prière de l'empereur, fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé en Angleterre aux nôces du roi & de la princeſſe de France. Il raconta enſuite le mariage de l'infante de Sicile, & n'oublia pas le

ſecours que Tiran avoit donné au grand-maître de Rhodes. Toutes les dames écoutèrent avec admiration de ſi beaux actes de chevalerie; mais il n'y en eut aucune à qui ce récit fît plus de plaiſir qu'à l'infante.

L'empereur ſe rendit enſuite au conſeil, où Diofébo ſe mit en devoir de l'accompagner; mais ce prince ne voulut jamais le permettre, & lui dit, que les jeunes chevaliers ne doivent point abandonner les dames. Après quelques momens de converſation, la princeſſe demanda à l'impératrice la permiſſion de paſſer dans une autre ſalle pour ſe promener; ce qu'elle n'avoit point fait depuis long-temps, à cauſe du deuil de ſon frère. L'impératrice y conſentit; & l'infante, ſuivie de ſa compagnie, entra dans une grande ſalle dont les murs étoient revêtus de jaſpe & de porphire de différentes couleurs. Les fenêtres étoient de criſtal, & le pavé ſemé d'étoiles rendoient un éclat merveilleux. Les tableaux placés dans les compartimens repréſentoient différentes hiſtoires de Bores, de Perceval & de Galas. On y voyoit l'aventure du trône périlleux, & la quête du ſaint Graal. Le plafond étoit tout en or & azur; & les ſtatues de tous les princes chrétiens, que l'on avoit placées autour de la ſalle, étoient d'or, avec la couronne ſur la tête, & le ſceptre à la main. Le nom de chaque prince ſe voyoit écrit en lettres latines dans un écu poſé ſur

le piédeſtal, où l'on avoit auſſi gravé ſes armes.

En arrivant dans cette ſalle, l'infante s'éloigna un peu de ſes demoiſelles, pour s'entretenir en particulier avec Diofébo. Leurs diſcours roulèrent preſque tous ſur Tiran, & le chevalier s'apperçut aiſément combien cette converſation étoit agréable à la princeſſe. Auſſi, lui dit-il, qu'ils ſe trouvoient parfaitement heureux d'être dans un lieu où depuis ſi long-temps ils déſiroient d'arriver. Nous ſommes enfin parvenus, continua-t-il, à voir ce qu'il y a jamais eu de plus beau, de plus aimable, & de plus vertueux dans le monde. Tout ce que nous avons ſouffert pour nous rendre ici, & tout ce que nous ſouffrirons dans la ſuite, ne nous afflige point. Le bonheur de vous voir nous en a déjà conſolés. Il ajouta que Tiran n'étoit venu en Grèce que ſur les merveilles qu'il avoit entendu raconter de ſa beauté, que ni les prières du roi de Sicile, ni la lettre de l'empereur ſon père, ne l'avoient déterminé à ce voyage, qu'il ne l'avoit entrepris que dans l'eſpérance de la voir & de la ſervir, qu'elle feroit l'unique objet de tout ce qu'il entreprendroit dans cette guerre, & de tous les combats qu'il donneroit dans la ſuite. On croit aiſément ce que l'on ſouhaite. La princeſſe commençoit à n'être pas inſenſible au mérite de Tiran, elle ne douta point que ce diſcours ne fût véritable. Cette penſée la plongea dans une profonde rêverie, ſon cœur étoit

partagé entre la joie & le dépit ; il y avoit des momens où elle se reprochoit d'être trop sensible à ce qu'elle apprenoit ; &, malgré son silence, on lisoit dans les changemens de son visage les mouvemens de son cœur.

Elle étoit dans cet état lorsque l'empereur sortit du conseil. Il appella Diosébo, dont la conversation lui plaisoit, & s'entretint avec lui jusqu'à l'heure du souper. En partant, le chevalier s'approcha de l'infante, & lui demanda si elle n'avoit rien à lui commander. La princesse le prenant par le bras : recevez cette embrassade, lui dit-elle, & faites-en part à Tiran. Diosébo rendit compte au chevalier de tout ce qui s'étoit passé, après l'avoir embrassé d'abord de la part de la princesse. Ce qu'il lui apprit le rendit le plus content des hommes. Il reprit toute sa gaieté, soupa de bon appétit, attendant avec impatience le moment de pouvoir contempler à son aise celle qui tenoit son cœur en captivité.

La princesse de son côté n'étoit pas tranquille. Après le départ de Diosébo, elle étoit si agitée & si inquiette, qu'elle ne put demeurer à table avec l'empereur. Elle sortit, & passa dans son appartement suivie de la fille du duc de Macédoine, son amie & sa confidente. Elle se nommoit Stéphanie, & étoit de même âge que l'infante, qu'elle n'avoit point quittée depuis sa tendre enfance. La

princesse

princeſſe ſe voyant ſeule avec elle, lui conta tout ce que Diofébo lui avoit dit, & ne lui cacha point le penchant qu'elle ſe ſentoit pour Tiran. Elle rappelloit ſa bonne mine, & ſa politeſſe, ſon courage, ſes grandes actions. Elle ſe diſoit que c'étoit pour elle ſeule qu'il étoit venu au ſecours de l'empire; elle trouvoit mille raiſons d'être ſenſible à ſon amour, elle ſe promettoit que cet amour feroit le bonheur de ſa vie. Stéphanie la confirma dans cette idée. Leur converſation fut interrompue par l'arrivée des autres demoiſelles, & de la veuve Repoſée, qui, en qualité de nourrice de la princeſſe, conſervoit un grand crédit ſur ſon eſprit. On ſe retira, mais l'infante ne ferma pas l'œil de toute la nuit, & la paſſa à s'entretenir de Tiran avec Stéphanie.

Le lendemain matin Tiran ſortit de chez lui vêtu d'un ſuperbe habit brodé. Une broderie de perles deſſinoit ſur ſon manteau cette deviſe, *une en vaut mille, & mille n'en valent pas une.* Il portoit à la main le bâton d'or de commandement, que l'empereur lui avoit remis. Tous ceux qu'il avoit amenés avec lui, parens ou amis, habillés magnifiquement d'un brocard, ſoie & argent, le ſuivirent & prirent avec lui le chemin du palais. Lorſqu'ils furent arrivés à la grande porte, ils remarquèrent deux grands vaſes d'or placés en dedans & en dehors, plus hauts que le plus grand

homme, & d'un poids si considérable, que cent personnes n'auroient pu les ébranler. L'empereur avoit fait faire cette magnificence dans le temps de ses prospérités. Ils entrèrent dans le palais, & apperçurent des ours & des lions attachés avec des chaînes d'argent. De là ils se rendirent dans une grande salle revêtue d'albâtre.

Quoique l'empereur ne fût pas encore habillé, dès qu'il fut instruit de leur arrivée, il ordonna qu'on fît entrer son général. L'infante le peignoit alors, & lui donna ensuite à laver, comme elle faisoit tous les matins. Cette princesse n'étoit couverte que d'une simple robe brodée d'une herbe qu'on appelle *l'amour-vaut*, avec des lettres qui formoient cette divise, *mais non pour moi*. Lorsque l'empereur fut habillé, il demanda à Tiran ce qu'il avoit senti la veille. Mon mal ne vient que d'un changement d'air, dit le chevalier, celui de ce pays me semble un peu vif pour nous autres occidentaux. La princesse prenant la parole, & regardant Tiran avec un sourire qui lui montroit qu'il avoit été entendu, lui dit: chevalier, ce mal n'est dangereux que pour les étrangers qui ne savent pas se gouverner. En même temps l'empereur sortit de son appartement, en s'entretenant avec le général. L'infante de son côté prit Diofébo par la main, & lui dit: je n'ai pas dormi de toute la nuit; ce que vous m'apprîtes hier ne m'a pas permis de

fermer l'œil. Nous n'avons pas plus dormi de notre côté, reprit Diofébo; mais je ſuis charmé que vous ayez entendu ce qu'a dit Tiran. Comment, répondit la princeſſe, croyez-vous donc les Grecques moins intelligentes que les Françoiſes? parlez ſi obſcurément qu'il vous plaira, & comptez que nous vous entendrons parfaitement. Tant mieux, reprit le chevalier, nous aurons plus de gloire à vivre avec des perſonnes auſſi habiles. Vous l'éprouverez par la ſuite, continua l'infante, & vous verrez ſi nous ſaurons juger de vos démarches.

Dans ce moment la princeſſe appella Stéphanie & pluſieurs autres demoiſelles pour tenir compagnie à Diofébo, & rentra dans ſa chambre, où elle acheva de s'habiller: Tiran de ſon côté accompagna l'empereur à ſainte Sophie, où il le laiſſa, & revint au palais pour mener les princeſſes à la meſſe. Il trouva ſon couſin dans la grande ſalle au milieu de toutes les demoiſelles de l'infante, d'un air auſſi libre avec elles, que s'il eût paſſé toute ſa vie dans cette cour, & leur racontant les amours de Philippe avec la princeſſe de Sicile. Lorſqu'elles apperçurent Tiran, elles le firent aſſeoir, & l'environnèrent juſqu'à l'arrivée de l'impératrice. Elle parut couverte d'un habit de velours, & s'avança d'abord pour demander à Tiran des nouvelles de ſa ſanté. Un moment après, l'infante ſortit de ſon appartement vêtue d'une robe tra-

moiſie, doublée de martres zibelines, avec les manches ouvertes. Elle avoit ſur la tête une petite couronne & beaucoup de pierreries dans ſes cheveux. Dans cet état, elle étoit belle comme le plus beau jour. Tiran donna le bras à l'impératrice; car en qualité de capitaine-général, il avoit le pas ſur tous les ſeigneurs de la cour, qui préſentèrent le bras à l'infante; mais au défaut de celui de Tiran, elle n'en voulut point d'autre que celui de Diofébo. En allant à l'égliſe, ce chevalier dit à la princeſſe, qu'il étoit frappé du rapport qui ſe trouvoit entre leurs habits. En effet, Tiran étoit vêtu ce jour-là de couleur cramoiſie comme l'infante. Que je ſerois content, ajouta-t-il, ſi je plaçois ce manteau ſur votre robe. En même temps il arrêta le général, & mit en effet leurs habits l'un ſur l'autre. La princeſſe lui demanda s'il avoit perdu l'eſprit, de dire & de faire de ſemblables folies en préſence de tout le monde; mais il aſſura que perſonne ne l'avoit ni vu, ni entendu, & qu'il étoit homme à dire le *pater* à rebours ſans que l'on s'en apperçût.

De là on arriva à l'égliſe, où l'infante ne voulut pas entrer dans la tribune avec l'impératrice, ſous prétexte qu'il y faiſoit trop chaud; mais en effet, pour pouvoir regarder Tiran avec plus de facilité. Les ducs, les comtes & les marquis l'avoient placé au-deſſus d'eux tous, & fort proche de l'autel. La

princeſſe le voyant toujours à genoux (car c'étoit ainſi qu'il entendoit la meſſe) lui envoya, par une demoiſelle, un des carreaux de brocard dont elle ſe ſervoit. L'empereur lui ſut très-bon gré de cette attention. Tiran de ſon côté ſe leva pour recevoir le carreau, & fit une profonde révérence à l'infante, qui ne put jamais achever ſes heures, tant elle étoit occupée à examiner le chevalier, dont la parure à la françoiſe lui revenoit infiniment.

D'un autre côté, Tiran vivement occupé des beautés de l'infante, & ſe rappellant toutes les femmes qu'il avoit vues, convenoit que jamais il ne pouvoit s'en trouver de plus belle & de plus accomplie. Ses beaux cheveux blonds rattachés en partie ſur ſa tête, flottoient à groſſes boucles ſur un cou dont la blancheur faiſoit honte à la neige. Ses ſourcils un peu arqués, ni trop épais ni trop noirs, paroiſſoient tracés au pinceau. Ses yeux reſſembloient à deux étoiles plus brillantes qu'aucune pierre précieuſe. Leur éclat ſe trouvoit mêlé de tant de grace & de douceur, qu'il étoit impoſſible de ne pas leur rendre les armes. Son nez fin n'étoit ni trop grand, ni trop petit, dans la plus juſte proportion pour un viſage formé de lys & de roſes. Elle avoit les lèvres auſſi rouges que le plus beau corail, & les dents de la plus grande blancheur Ses mains petites & potelées, ſes doigts longs &.

menus étoient accompagnés d'ongles si fort incarnats, qu'on les eût soupçonnés d'être peints. Sa taille étoit grande & légère. En un mot, la nature l'avoit douée de toutes les perfections capables de charmer les yeux & de captiver les cœurs.

Après la messe on retourna au palais, où l'empereur donna un grand repas en l'honneur de Tiran. Tous les seigneurs qui se trouvoient alors à la cour y furent invités. Le dîner fut suivi du bal, & d'une grande collation, après laquelle l'empereur voulut monter à cheval, pour montrer la ville au capitaine. Tiran fut émerveillé des grands édifices & de la magnificence de cette capitale de l'empire. Au retour de la promenade, l'empereur retint le général à souper ; & ayant ordonné qu'on avertît l'infante de venir se mettre à table, seigneur, lui dit Tiran, il me semble que ce titre d'infante n'est pas juste, puisque la princesse votre fille est héritière présomptive de l'empire. Je sais que V. M. a une fille aînée qui a épousé le roi de Hongrie ; mais comme par son mariage elle a renoncé à tous ses droits, & qu'on ne donne le titre d'infante qu'aux filles de rois, il me paroît que celui de princesse conviendroit mieux à la belle Carmésine. L'empereur trouva l'avis fort sage, & ordonna que dorénavant on n'appelleroit plus sa fille que princesse.

On tint le lendemain un grand conseil sur les opérations de la guerre. On y examina l'état des

troupes, celui des finances & des provisions, & on prit sur chacun de ces articles les arrangemens que le général jugea nécessaires. Au sortir du conseil, il se rendit au tribunal de Zafiro, où se tenoit la justice, & y présida pendant tout le jour, écoutant les plaintes, & jugeant les contestations des particuliers; ce qui n'étoit point encore arrivé, depuis que le sultan & le grand Turc étoient entrés dans l'empire. Il fit ensuite plusieurs réglemens, tant pour ce qui regardoit la maison de l'empereur, & le service de sa personne & des princesses, que pour la sûreté de la ville. En très-peu de temps l'abondance & la tranquillité régnèrent dans Constantinople; & le peuple donna des louanges infinies à Tiran pour le bon ordre qu'il avoit établi.

Son amour augmentoit chaque jour; mais sa passion étoit si respectueuse, qu'il n'avoit pas eu la hardiesse de témoigner à la princesse ce qu'il ressentoit pour elle. Cependant son départ n'étoit différé que pour laisser aux chevaux que ses vaisseaux avoient apportés, le temps de se remettre des fatigues de la mer, & pour débarquer les grains & les autres provisions dont ils étoient chargés. La princesse l'aimoit trop elle-même, pour ne pas s'appercevoir de ce qu'il pensoit. Elle lui manda donc un jour, par un page, de se rendre chez elle très-peu accompagné, sur l'heure de midi, parce que tout le monde dormoit alors dans le

palais. A cette nouvelle Tiran ſe crut le plus heureux des hommes, & déclara à Diofébo qu'il ne vouloit être accompagné que de lui ſeul.

L'heure du rendez-vous arriva, & les deux chevaliers ayant pris le chemin du palais, ſe rendirent ſecrétement à l'appartement de la princeſſe, qui, charmée de leur exactitude, ſe leva pour les recevoir. En même temps elle prit Tiran par la main & le fit aſſeoir à ſes côtés, tandis que Diofébo donnoit un bras à Stéphanie, & l'autre à la veuve Repoſée, & les emmenoit d'un autre côté, afin qu'elles ne puſſent entendre leur converſation. Alors la princeſſe ſe trouvant tête à tête avec le chevalier : votre généroſité, lui dit-elle, avec l'air du monde le plus gracieux, m'engage à vous parler librement, ſans craindre que vous m'en ſachiez mauvais gré, parce que mes intentions ſont trop pures & trop droites pour vous offenſer. Auſſi ne me conſolerois-je jamais, ſi votre courage vous conduiſoit à des malheurs que vous ne pouvez prévoir, étant étranger dans ce pays. Vous êtes venu à la prière du roi de Sicile ; mais il n'aura pu vous dire les dangers auxquels vous allez être expoſé, parce qu'il les ignore. Pour moi je m'intéreſſe trop à ce qui vous regarde, pour ne pas vous donner des conſeils ſalutaires qui pourront ſervir à vous acquerir une gloire immortelle juſques dans votre propre pays.

Tiran interrompit la princeſſe en cet endroit, l'aſſurant qu'il étoit pénétré de reconnoiſſance pour l'intérêt qu'elle daignoit prendre à ce qui le touchoit, & qu'il s'eſtimeroit trop heureux de pouvoir obéir à ſes ordres. Il la ſupplia enſuite de lui donner ſa main à baiſer, mais elle n'y voulut jamais conſentir, en ſorte qu'il fut obligé d'appeller Stéphanie & la veuve Repoſée, qui pour faire plaiſir au général, déterminèrent la princeſſe à lui accorder cette faveur. Cependant elle ne permit point qu'il baiſât ſa main par-deſſus, ce qui marque quelque autorité; mais elle l'ouvrit, & Tiran la baiſa en dedans en ſigne d'amour.

Alors la princeſſe continuant la converſation, lui donna les conſeils qu'elle crut convenables à ſa ſituation préſente. Elle l'aſſura qu'elle s'eſtimeroit très-heureuſe de lui devoir ſes états, mais qu'elle ſeroit au déſeſpoir, s'il lui en falloit acheter la poſſeſſion au prix du ſang d'un chevalier ſi fameux par toute la terre. Elle l'avertit enſuite, lorſqu'il ſeroit arrivé à l'armée, de ſe défier du duc de Macédoine, ajoutant que c'étoit un homme cruel & jaloux, accoutumé à la trahiſon & à la perfidie, & qui même avoit la réputation d'avoir contribué à la perte du prince ſon frère, & lui conſeillant de ſe conduire avec prudence, mais de ne rien négliger pour éviter les pièges qu'il ne manqueroit pas de lui tendre. L'arrivée de l'im-

pératrice interrompit la converſation, & empêcha Tiran de répondre à la princeſſe. On ſe leva, & l'impératrice ayant propoſé de faire voir au général le tréſor de l'empereur, la princeſſe qui en avoit toutes les clefs, l'y conduiſit. Le chevalier vit avec admiration les richeſſes immenſes qui y étoient entaſſées, en argent, en or & en pierreries ; mais on peut aſſurer qu'il n'y trouva rien de ſi beau que Carméſine.

Toute la nuit ſuivante il ne fut occupé que de ce que cette princeſſe lui avoit dit ; & dès que le jour parut, il ſe leva, & commanda deux bannières, l'une étoit verte, ſemée de cadenats (1) d'or, & ces mots au-deſſous :

Ea letra qu'eſta primera
En el nombre d'eſta pintura
La llave es con que ventura
Cerreda tienne la proſtrera.

L'autre étoit à fond rouge, avec un corbeau en broderie, & cette deviſe latine :

Avis mea, ſequere me, quia de carne meâ, vel alienâ, ſatiabo te.

(1) La première lettre du mot de cadenats, eſt la même que celle qui commence le nom de la princeſſe Carméſine. Les rebus étoient jadis fort à la mode dans les joûtes & dans les tournois.

Ces paroles furent trouvées fort bonnes par l'empereur, les dames, & tous les bons chevaliers. Tiran ſe rendit enſuite au palais, réſolu de voir la princeſſe & l'impératrice. Il entra dans la ſalle pendant leur dîner, & ôta le ſervice au grand ſénéchal, ſuivant le droit de ſa charge. Enſuite adreſſant la parole à l'impératrice, il la ſupplia de décider une queſtion qui l'embarraſſoit; ſavoir lequel étoit le plus honorable à un chevalier, de bien mourir, ou de mal mourir, lorſque c'étoit une néceſſité qu'il devoit ſubir, & que de plus, il ne pouvoit parler. Quelle demande faites-vous à ma mère, reprit la princeſſe? Perſonne n'ignore qu'il vaut mieux bien mourir. A ces mots Tiran frappa de ſes mains ſur la table, & dit entre ſes dents, de façon qu'à peine il pouvoit être entendu: cela arrivera ainſi. En même temps il ſortit de la ſalle.

Tout le monde fut fort étonné du procédé de Tiran; & les princeſſes en inſtruiſirent auſſi-tôt l'empereur, qui leur dit, qu'il appréhendoit beaucoup que le chevalier n'eût quelque grande paſſion, ou qu'il ne fût fâché de ſe voir ſi éloigné de ſon pays, de ſes parens, & de ſes amis, ou bien qu'enfin il ne redoutât la puiſſance des Turcs, & les dangers auxquels il alloit être expoſé. Quoi qu'il en ſoit, continua-t-il, qu'on ne parle à perſonne de ce qui eſt arrivé; avant la nuit je ſaurai m'en éclaircir. En effet, ayant mis la tête à une fenêtre

qui regardoit ſur la grande place, & appercevant Richard, il l'appella, & le pria d'avertir le général, qu'il l'attendoit pour aller à la promenade.

A l'arrivée de ce meſſager, Tiran ne douta point que l'impératrice & ſa fille n'euſſent parlé. Il ſe rendit au palais, monté ſur une haquenée, & ſuivi d'un grand nombre de chevaliers parés magnifiquement. L'empereur monta auſſi-tôt à cheval avec un grand cortège; & l'on prit le chemin de Pera, qui n'étoit éloigné de la capitale que de trois milles. Dans cette promenade, l'empereur pria Tiran de lui confier le ſujet de ſon chagrin, l'aſſurant que ſi la choſe étoit en ſon pouvoir, il ſeroit bientôt conſolé. Mon attachement pour V. M. eſt ſi grand, lui répondit le chevalier, que je n'aurai jamais rien de caché pour elle. Je vais donc lui obéir, en découvrant à votre alteſſe une choſe qui m'afflige ſenſiblement. J'ai vu l'impératrice & la princeſſe à table; & j'ai remarqué que la première pouſſoit un grand ſoupir, que j'ai attribué au regret qu'elle a de la perte du prince. J'en ai été véritablement touché; & dès le moment j'ai fait vœu de n'avoir aucun repos, que je n'euſſe tiré vengeance de ceux qui ont méchamment répandu le ſang du glorieux prince votre fils. Le bon empereur prit cette défaite en payement. L'attachement que le chevalier lui témoignoit, lui tira des larmes, & il ne manqua pas de le remercier de ſon amitié.

Pour chaſſer les idées triſtes dont il étoit occupé, Tiran fit tomber enſuite la converſation ſur des ſujets amuſans. Ils arrivèrent enfin à Pera, qu'ils trouvèrent ornée de ſuperbes palais, & d'agréables jardins. C'étoit une ville d'un fort grand commerce. Tandis que le chevalier s'occupoit à l'examiner, l'empereur lui dit : capitaine, je veux vous apprendre combien cette ville eſt ancienne. On lit dans l'hiſtoire, qu'elle fut d'abord fondée par des peuples payens & idolâtres, qui, très-long-temps après la priſe de Troie, furent enfin convertis à la foi chrétienne, par un brave & valeureux chevalier mon ayeul, nommé Conſtantin. Le père de Conſtantin avoit été élu empereur de Rome, & poſſédoit la Grèce entière avec pluſieurs autres pays, comme l'hiſtoire le rapporte amplement. Saint Sylveſtre le guérit d'une grande maladie, & le fit chrétien; & en revanche, ce prince le fit pape, & lui donna l'empire de Rome, pour lui & pour l'égliſe. Cette converſation les mena ſi loin, qu'ils ne rentrèrent au palais qu'à la nuit. Tiran accompagna l'empereur juſqu'à la chambre de l'impératrice, & après avoir pris congé de leurs majeſtés, il ſe retira à ſon logement.

La princeſſe étoit toujours frappée de ce qu'elle lui avoit entendu dire pendant le dîner; & quoique l'empereur lui eût rendu compte de la converſation qu'il avoit eue avec lui, elle n'en étoit pas

plus tranquille. Le lendemain matin ayant apperçu Diofébo à la meſſe, elle l'appella, & le chargea de prier ſon couſin de ſe rendre chez elle après le dîner, l'aſſurant qu'elle avoit pluſieurs choſes importantes, ſur leſquelles elle ſouhaitoit de l'entretenir.

Tiran comprenant d'abord le deſſein de la princeſſe, fit acheter le plus beau miroir que l'on put trouver, & le cacha dans ſa manche. Il courut enſuite au palais avec ſon couſin, & trouva l'empereur qui s'entretenoit avec ſa fille, &, qui à l'arrivée des deux chevaliers, fit venir les inſtrumens. On danſa long-temps; enſuite l'empereur s'étant retiré, la princeſſe prit Tiran par la main, & le conduiſant dans l'embraſure d'une fenêtre: généreux chevalier, lui dit-elle, votre mal me touche; confiez-le moi, & ſoyez perſuadé que je le partagerai. Madame, lui répondit Tiran, parlons, s'il vous plaît de choſes plus amuſantes que ne le peuvent être les paſſions d'un ſimple chevalier tel que moi. Cependant, reprit la princeſſe, il n'y a rien dans le monde dont je ne vous fiſſe part, ſi vous me témoigniez la moindre curioſité. Se peut-il que vous me refuſiez, moi qui vous en prie au nom de ce que vous aimez le plus? Madame, répliqua le chevalier, vous me parlez de façon, que je ne puis me diſpenſer de vous obéir. Je ſuis cependant très-aſſuré que vous ne me faites des

queſtions que pour inſtruire l'empereur de mes ſentimens ; mais de quelque manière que la choſe tourne, je prévois que cet entretien ſera la cauſe de ma mort. Quoi ! penſez-vous, lui dit la princeſſe, que je vouluſſe, pour quoi que ce fût, révéler votre ſecret ? Vous me faites tort ; parlez hardiment. Vous m'y forcez, madame, répartit le général ; mais ſongez que vous l'ordonnez ; & puiſque vous voulez ſavoir ce que je ſens, j'aime. Puis baiſſant les yeux, il ſe tut. Apprenez-moi donc, ajouta la princeſſe, dont cette confidence acheva de piquer la curioſité, quel eſt l'objet de votre paſſion ; & croyez que je vous ſervirai en tout ce qui dépendra de moi. Alors le chevalier tira le miroir de ſa manche, & le préſenta à la princeſſe : le portrait que vous verrez, lui dit-il, peut ſeul me donner la vie ou la mort. Que votre alteſſe lui recommande de me traiter favorablement. La princeſſe prit le miroir, & paſſa dans la chambre avec empreſſement, dans la crainte & l'impatience de trouver le portrait de quelque femme dans cette boîte ; mais lorſqu'elle n'y apperçut que ſes propres traits, il ne lui fut plus permis de douter des ſentimens que Tiran avoit pour elle. Ceux qu'elle avoit conçus elle-même pour ce chevalier, ſe réveillèrent à cette vue. Elle admira la manière ingénieuſe dont il s'étoit déclaré ; & cette ſurpriſe agréable lui cauſa une émotion dont elle ne fut pas la maîtreſſe.

La veuve Repoſée & Stéphanie la ſurprirent en cet état, & la trouvant ce miroir à la main, lui demandèrent qui lui avoit fait ce beau préſent. La princeſſe leur raconta ce qui venoit de ſe paſſer, ajoutant qu'elle n'avoit jamais lu, ni entendu rien d'auſſi galant. Elle ſe récria ſur les graces des étrangers, & avoua qu'elle n'avoit jamais douté juſqu'alors, que tous les talens ne fuſſent réunis dans la Grèce ; mais qu'elle étoit enfin obligée de convenir que les autres nations l'emportoient ſur ſon pays. Comment, dit la veuve Repoſée, quel train vous allez ! Un pied n'attend pas l'autre. Vous voilà déjà toute émue ; & vos regards brillans m'annoncent qu'il ne faudroit pas vous prier long-temps. Eſt-ce ainſi qu'il vous eſt permis de regarder un homme que l'empereur votre père a reçu à ſon ſervice, preſque pour l'amour de Dieu, & pour en débarraſſer le roi de Sicile ? Voulez-vous pour un ſemblable aventurier expoſer votre gloire & votre réputation, devenir la fable de l'univers, & l'objet du mépris de tant de rois & de princes qui recherchent votre alliance ? La veuve Repoſée étoit en train de prêcher ; elle dit encore beaucoup de choſes dures pour la princeſſe, & offençantes pour Tiran. La princeſſe ne pouvant ſupporter ſes reproches, la quitta pénétrée de dépit.

Elle paſſa dans ſa garde-robe les larmes aux yeux, & fut ſuivie de Stéphanie, qui lui dit qu'elle avoit

tort

tort de s'affliger. Quoi ! lui répondit la princeſſe, n'eſt-ce donc pas aſſez que je ſois ſoumiſe à l'autorité d'un père & d'une mère ? Faut-il encore eſſuyer les duretés de ma nourrice ? Eh, que vous fera-t-elle, reprit Stéphanie ? Vous empêchera-t-elle de danſer, & vous interdira-t-elle les amuſemens des perſonnes de votre âge, de votre rang & de votre ſexe ? Allez, continua-t-elle, il n'y a point de dame qui ne faſſe vanité d'être aimée, & toutes ſuivent les loix de l'amour. Il n'y a de différence que dans la nature de cet amour. Car il y en a de trois eſpèces : l'un eſt l'amour honorable. Lorſqu'un infant, un duc, un marquis, un comte fort en faveur, ou bien un chevalier célèbre aime une fille, elle tient à honneur que tout le monde ſoit informé que c'eſt pour elle qu'il danſe, qu'il joûte, ou qu'il livre un combat ; les belles actions de ſon chevalier tournent à ſa gloire. Si un gentilhomme très-brave & de bonne maiſon, aime une demoiſelle, & ſe fait aimer d'elle à force de préſens, c'eſt l'amour profitable : mais il ne me plaît pas ; auſſi n'eſt-il pas de plus longue durée que le profit. Mais il y a une troiſième ſorte d'amour. Lorſqu'une fille, ſenſible au mérite d'un chevalier, écoute ſes diſcours paſſionnés, de quelle douceur ſon cœur n'eſt-il pas rempli ? Que s'ils peuvent aller plus avant, & qu'ils puiſſent paſſer une grande nuit d'hiver dans un bon lit bien par-

fumé, & entre deux draps bien blancs ; c'eſt-là ce que l'on peut nommer l'amour délectable, & celui que je préférerois aux deux autres. Ce diſcours fit ſourire la princeſſe, & diſſipa une partie de ſon chagrin. Mais, madame, ce n'eſt pas encore là tout, ajouta Stéphanie, il y a encore trois articles de foi, dont je vois qu'on n'a pas eu ſoin de vous inſtruire. Nous ſommes heureuſes que les hommes les ignorent auſſi, ſans cela il leur ſeroit bien plus aiſé de venir à bout de nous. Sachez, madame, que nous ſommes toutes envieuſes & avares, que nous aimons la bonne chère, & que nous avons du tempéramment. Je crois que toutes les autres ſont faites ſur cet article comme moi. Un homme doit s'attacher & connoître celle de ces inclinations, qui domine dans ſa maîtreſſe. Stéphanie étoit en beau train, & la princeſſe ne ſe laſſoit point d'écouter ; mais l'impératrice la fit appeller, ce qui rompit cette converſation.

Le lendemain, Tiran pria ſon couſin de ſe rendre chez la princeſſe, afin de ſavoir ce qu'elle penſoit du miroir. Le chevalier la trouva qui entendoit la meſſe. Lorſqu'elle fut finie, il s'approcha d'elle ; & ſur ce qu'elle lui demanda ce que faiſoit ſon couſin, il lui répondit ſimplement, qu'il étoit allé donner les audiences. Si vous ſaviez, ajouta la princeſſe, la belle plaiſanterie qu'il me fit hier, mais je compte bien la lui rendre. Ah ! madame,

lui dit Diofébo, ce n'eſt point ici un jeu ; Tiran vous adore, & ſon cœur eſt embrâſé de la flamme la plus ardente. Ce feu là, dit la princeſſe, a plus de fumée que de chaleur. Lorſque nous brûlons nous autres, c'eſt d'un feu qui a bien plus d'ardeur, quoiqu'il faſſe moins de fracas. Ils continuèrent encore quelque temps cette converſation, dans laquelle Diofébo crut voir que la princeſſe craignoit ſeulement que l'on ne s'apperçût de la paſſion de Tiran. Diofébo alla ſur le champ en rendre compte à ſon couſin, & dès qu'ils eurent dîné, ils montèrent enſemble au palais. Stéphanie les vit arriver, & courut en avertir la princeſſe, qui paſſa dans ſa chambre pour les recevoir. Tiran la ſalua en entrant, avec le plus profond reſpect. Elle le reçut avec beaucoup de froideur, & à peine répondit-elle à ſon ſalut. Le chevalier ſurpris d'un accueil ſi froid, s'approchant d'elle avec précipitation : eh ! madame, lui dit-il d'une voix baſſe & étouffée par la douleur, quelle peut-être la cauſe du chagrin que je vois ſur votre viſage ? Tiran, lui dit la princeſſe, il n'y en a point d'autre que votre conduite avec moi. Sans reſpect pour mon rang, ni pour la dignité de l'empereur mon père, ſans reconnoiſſance pour les bontés dont il vous accable, ſans égard pour ma réputation, vous oſez me parler d'amour, & me témoigner ouvertement votre folle paſſion ! ſi on vient à la ſoupçonner, que

dira-t-on de moi ; quelle idée en aura-t-on ? Il faut, pour prévenir un tel malheur, que je me hâte d'aller moi-même découvrir votre crime à l'empereur mon père ; & que je prouve par-là à tout l'empire, que ſi par mes bontés j'ai eu le malheur de vous inſpirer une audace criminelle, du moins je n'ai pas eu la foibleſſe de vous la pardonner.

A ces mots, la princeſſe ſe leva pour paſſer dans une autre chambre : Tiran la ſuivant avec précipitation, l'arrêta par ſa robe, en la ſuppliant de l'écouter. Stéphanie & Diofébo joignirent leurs prières aux ſiennes, & la forcèrent de ſe raſſeoir. Ah ! madame, dit le chevalier en ſe jettant à ſes pieds, vous ignorez quelle eſt la force de l'amour ; votre vertu ne vous a pas permis de connoître quels ſont les effets de cette paſſion qui eſt le lien de toute la nature, qui égale tout, & à qui tout obéit. Non, madame, je n'ai point oublié ce que je vous dois, mon eſprit & mon amour vont pour vous juſqu'à l'adoration. Si la violence de cet amour m'a porté à quelque action qui vous ait déplu, pardonnez-là à ce même amour. Mais je vois que vous êtes inexorable. Eh bien ! madame, il faut vous ſatisfaire ; il faut ceſſer de vous offenſer. Il faut éteindre dans mon ſang un amour qui vous irrite, & qui ne peut finir qu'avec ma vie. Ce jour ſera le dernier où je vous importunerai. Votre beauté vous fera mille adorateurs, dont le rang,

dont le pouvoir, dont les exploits surpasseront les miens; mais il n'en sera point qui vous aime, qui vous adore avec une passion aussi violente, & aussi respectueuse. Adieu, madame, songez quelquefois à un homme dont votre seule rigueur aura causé la mort. Je veux que mon tombeau en instruise l'univers. Je veux que l'on grave dessus : CI GIT TIRAN LE BLANC, QUI MOURUT PAR TROP AIMER.

En achevant ces paroles Tiran se leva avec précipitation, & se retira suivi de Diosébo. La princesse, frappée de l'état où elle l'avoit vu sortir, demeura plongée dans la douleur. Elle craignit les suites du désespoir qu'elle avoit vu dans ses yeux. Ah ! ma chère Stéphanie, s'écria-t-elle, le visage couvert de larmes, je ne le verrai plus ! il va mourir. Je connois son courage & la violence de son amour. Ne m'abandonnez pas dans cet état cruel, prévenez ce malheur. Vous seule pouvez me secourir. Allez le trouver, découvrez-lui mes sentimens, instruisez-le de ma douleur; faites cesser son désespoir; qu'il vive, ma chère Stéphanie, qu'il espère, mon sort & le sien sont entre vos mains; je m'abandonne à vous.

Stéphanie, touchée des larmes de la princesse, prit avec elle une fille, & passa chez Tiran, dont le logement étoit voisin du palais. En y arrivant, elle le vit dans un désordre qui annonçoit le plus

violent déſeſpoir. Diofébo tâchoit en vain de le modérer; elle ne douta point qu'il ne ſe préparât à mourir. Elle ſe mit donc à genoux, & lui dit: Ah! qu'allez-vous faire, Tiran? Hé quoi! voulez-vous perdre ce que vous avez acquis d'honneur & de réputation, pour quelques paroles que ma maîtreſſe vous a dites? Ignorez-vous le caractère des femmes? Croyez-vous qu'il leur ſoit permis de laiſſer paroître leurs vrais ſentimens? Faut-il vous abandonner ainſi à la fureur? Oubliez ce que la princeſſe vous a dit, elle-même vous en conjure; c'eſt par ſes ordres que je viens vous en aſſurer. Dès que le chevalier apperçut Stéphanie dans cet état, il s'alla mettre à ſes pieds. Il la reſpectoit comme demoiſelle de la princeſſe, & elle étoit digne des plus grands égards par ſon mérite & par ſa naiſſance. Elle étoit nièce de l'empereur & fille du feu duc de Macédoine, le premier de tout l'empire grec. Non, lui dit-il, ma chère Stéphanie, non, n'eſpérez pas me tromper; mes maux ſont à leur comble; mon cœur ne peut plus en ſupporter le poids; la mort n'a rien de terrible pour moi; elle va les finir. Je meurs pour la plus belle & la plus reſpectable princeſſe de l'univers. Cette mort me couvrira de gloire. Ceſſez de me flatter d'une eſpérance qui ne ſerviroit qu'à prolonger ma vie, pour la rendre plus malheureuſe.

A peine la princeſſe avoit-elle vu partir Stéphanie

que ſa douleur & ſon inquiétude redoublèrent. Bientôt elle ne fut plus maîtreſſe d'elle-même, & ſe couvrant d'un voile qui la cachoit toute entière, elle prit avec elle Plaiſir de ma vie, une de ſes filles, en qui elle pouvoit ſe fier, & deſcendant par un eſcalier dérobé au jardin du palais, elle le traverſa ſans être reconnue, en ſortit par une porte ſecrette, & ſe rendit chez Tiran. A peine l'apperçut-il, qu'il courut ſe proſterner à ſes pieds le viſage couvert de larmes, & ſans pouvoir prononcer une parole. La princeſſe ne put réſiſter à ce ſpectacle; elle tomba auſſi à terre, en lui diſant : chevalier, ſi mes diſcours vous ont bleſſé, pardonnez-les moi, je vous le demande; perdez-en le ſouvenir, que mon repentir les efface de votre mémoire.

Ces paroles pénétrèrent Tiran de la joie la plus vive, à peine put-il la ſupporter. Il proteſta à l'infante qu'elle ſeroit toujours la maîtreſſe de ſon ſort, & qu'il la regarderoit comme ſa ſouveraine. Alors Stéphanie prenant la parole, dit à la princeſſe : madame, il faut que vous accordiez un gage à ce chevalier, pour ſceller la paix que vous venez de faire; je lui ai promis que s'il obéiſſoit à vos ordres, vous lui permettriez de baiſer vos cheveux. Non-ſeulement les cheveux, reprit la princeſſe; mais les yeux & le front, s'il me promet foi de chevalier, de ne rien entreprendre ſur lui-même.

Tiran le promit ; & tout ce qu'il ſouffroit fut converti en joie & en félicité. Alors la princeſſe retourna promptement au palais ; & repaſſant par le jardin, elle rentra dans ſon appartement, ſans que perſonne eût eu aucune connoiſſance de ſa ſortie.

Tiran n'étoit cependant pas tellement occupé de ſon amour, qu'il ne pensât auſſi au ſujet pour lequel il étoit venu en Grèce, & aux moyens de délivrer l'empire du joug des infidèles. Ce jour-là même l'empereur reçut des nouvelles, qui engagèrent encore le général à preſſer ſes préparatifs. Un homme envoyé de l'armée lui avoit rapporté, que depuis peu de jours le duc de Macédoine, qui commandoit les troupes impériales, s'étoit laiſſé engager mal à-propos dans une embuſcade, qui lui avoit été dreſſée par les ennemis ; que toute l'armée avoit été défaite, & qu'on avoit perdu douze mille hommes dans ce combat ; que cependant le duc voyant la bataille perdue, avoit pris la fuite, ſuivi de tous ceux qui avoient pu l'imiter, & s'étoit jetté dans la ville de Pellidas ; que les Maures l'y avoient ſuivi, & avoient mis le ſiège devant la place ; qu'à cette nouvelle le ſultan avoit pris le titre d'empereur de Grèce, & qu'il s'étoit rendu au ſiège avec le grand Turc, & tous les rois venus à leur ſecours ; qu'au reſte il n'y avoit des vivres dans la ville que pour ſix ſemaines au plus, & que ce terme

arrivé, le duc & tous ceux qui l'avoient ſuivi ſeroient obligés de ſe rendre aux infidèles.

L'empereur communiqua ces mauvaiſes nouvelles au général, qui ſur le champ fit publier que toutes les troupes ſe tinſſent prêtes à partir dans ſix jours. Pour lui, dès que la nuit fut venue, il ſortit de la ville accompagné ſeulement de deux guides qui connoiſſoient parfaitement le pays, & arriva le lendemain à midi dans une grande plaine, que l'on appelloit LA BONNE VALLÉE. Elle étoit remplie de beſtiaux que l'on y avoit raſſemblés de toutes parts dans la crainte des ennemis. Tiran fit prendre toutes les jumens qui s'y trouvèrent, & les ayant fait attacher l'une à l'autre, il en confia la conduite à deux cents hommes, à qui il ordonna de ſuivre le chemin du camp des Maures. Pour lui il revint à Conſtantinople, où il arriva le cinquième jour de ſon départ.

Le lendemain il fit faire la revue des troupes, les proceſſions & la bénédiction des bannières; après quoi tout le monde monta à cheval, & ſe mit en marche. La bannière de l'empereur ſortit la première & fut ſuivie de celle qui portoit la deviſe de ce prince. C'étoit la tour de Babylone en broderie d'argent, d'où ſortoit une épée portée par un bras armé ſur un champ d'azur, avec ces mots écrits en lettres d'or, LA FORTUNE EST MIENNE. Toute la maiſon de l'empereur accompagnoit cette bannière. Le duc de Pera marchoit après cet eſca-

dron avec ſa troupe. Il étoit ſuivi des ducs de Babylone & de Sinopoli, des marquis de ſaint Marc, de Peſcaire & de celui de Montferrat, des comtes de Malateſta & de Vintimille, Siciliens, & de pluſieurs autres comtes, vicomtes & capitaines, qui parurent à la tête de leurs compagnies toutes bien armées. Il y eut quatre-vingt-trois mille combattans, diviſés en quarante-huit eſcadrons, qui paſsèrent en revue ce jour-là devant l'empereur & devant les dames. Tiran mettoit tout en ordre, n'ayant que les jambes & les bras d'armés, & portant une ſimple cotte de mailles, & par-deſſus un manteau impérial. Sa troupe parut la dernière avec les deux bannières, des cadenats & du corbeau.

Lorſque toutes les troupes eurent défilé, l'empereur appella le capitaine, & lui dit de ne point partir ſans lui parler. Il monta donc au palais; mais ayant trouvé ce prince occupé dans ſon cabinet avec ſon ſecrétaire, il ne jugea pas à propos de l'interrompre. La princeſſe qui l'apperçut, l'appella, & lui dit: je vois bien que votre départ eſt certain; je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me faſſe la grace de vous revoir victorieux & plus grand qu'Alexandre. Tiran ſe mit à ſes genoux, & lui baiſa la main; & la princeſſe continuant à lui parler: demandez-moi, Tiran, avant votre départ, tout ce que vous voudrez, lui dit-elle, &

comptez que vous ne ſerez point refuſé. Votre alteſſe eſt unique en tout genre comme le phénix, lui répondit le chevalier. Je ſais bien ce que je demanderois; mais vous ne voudriez pas me l'accorder. Cette choſe-là ſeule que je deſire en ce monde, & qui me raviroit au ciel, me ſera certainement refuſée, ainſi je n'en parlerai point. Capitaine, reprit la princeſſe, quoique je n'aie pas été en France, j'entends bien votre langage, mais je ne ſais ſi vous entendez le mien; je ne prétends pas aller ſi vîte; j'ai voulu vous dire ſeulement que ſi vous avez beſoin des tréſors de mon père, j'en ſuis la maîtreſſe, comme vous ſavez, & j'en puis diſpoſer ſans qu'il le ſache. Non madame, dit Tiran, c'eſt une autre faveur que je voudrois obtenir. Voyons donc ce que c'eſt, dit la princeſſe, & ſi je puis vous l'accorder, mon honneur ſauf, je ne vous refuſerai rien. Je ne vous demande rien autre choſe, répondit Tiran, que la chemiſe que vous avez actuellement, & la faveur de l'ôter moi-même de deſſus le corps divin qu'elle couvre. Sainte Marie, s'écria la princeſſe! eh que demandez-vous là? La chemiſe, les habits, les diamans & tout ce ce que je poſsède, je veux bien vous les donner; mais pour la permiſſion de l'ôter, c'eſt autre choſe, vos mains n'iront point en lieu où jamais main d'homme n'a été; en même temps elle paſſa dans ſa chambre, ôta ſa chemiſe & en

remit une autre. Enſuite elle revint dans la grande ſalle, où prenant Tiran en particulier, elle lui donna la chemiſe, qu'elle baiſa pluſieurs fois auparavant. Le chevalier la reçut avec une extrême joie, & pria les demoiſelles de la princeſſe, au cas que l'empereur le fît appeller, de dire qu'il étoit allé prendre ſes armes afin d'être plutôt en état de partir.

En effet, il acheva de s'armer tandis que ſon couſin Diofébo & Richard mettoient les ſoubreveſtes brodées qu'ils avoient fait faire. Tiran mit par-deſſus ſes armes la chemiſe qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de ſoie avec de grandes raies couleur de feu, ſur leſquelles il y avoit des ancres brodées, & ces mots, QUI EST BIEN, QU'IL S'Y TIENNE. Du reſte, elle étoit brodée par compartiment, les manches en étoient fort grandes & pendoient juſqu'à terre. Tiran releva la droite ſur ſon épaule, & la gauche juſqu'au milieu du bras, l'attachant avec une cordelière d'or : au-deſſus étoit un ſaint Chriſtophe portant l'enfant-Jeſus, d'un ouvrage très-riche.

Dans cet état les trois chevaliers allèrent prendre congé de l'empereur & des dames. Ils le trouvèrent qui attendoit ſon général à dîner. Dès qu'il l'apperçut en cet équipage : eh ! mon dieu, général, lui dit-il, quelle ſoubreveſte avez-vous là ? Si votre majeſté en ſavoit toutes les propriétés, répondit

Tiran, ſon étonnement ceſſeroit. La demoiſelle qui me l'a donnée en partant de mon pays, eſt la plus belle & la plus accomplie de l'univers; la princeſſe & les demoiſelles de la cour me le pardonneront. Il eſt vrai, dit l'empereur, que jamais chevalier n'acheveroit de grandes entrepriſes ſi l'amour ne le ſoutenoit. Je jure à votre majeſté, ajouta Tiran, qu'au premier combat nos amis & nos ennemis la remarqueront bien.

Après quelques diſcours ſemblables, l'empereur ſe mit à table, & fit placer le capitaine à ſes côtés, avec l'impératrice & la princeſſe. Les deux chevaliers qui l'accompagnoient mangèrent avec les dames & les demoiſelles. Après le dîner l'empereur paſſa dans une chambre où toute la cour le ſuivit. Là, après avoir recommandé au général ſa gloire, ſon repos, & le ſalut de l'empire, il lui remit ſes ordres pour le duc de Macédoine, le grand connétable & tous les autres grands officiers de l'armée. Tiran les reçut à genoux, & baiſa la main de l'empereur, pour prendre congé de lui. Il rendit enſuite le même devoir à l'impératrice & à la princeſſe. Il ſortit enfin ſuivi de Diofébo & de Richard, & montant à cheval, après avoir fait la révérence à l'empereur & aux dames qui s'étoient mis aux fenêtres pour les voir partir, ils prirent le chemin de l'armée accompagnés de tous les regards & des vœux qu'on faiſoit au ſeigneur

pour qu'il leur accordât la victoire. La princesse eut toujours ses beaux yeux attachés sur Tiran, jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue. Alors elle se mit à pleurer, & toutes ses demoiselles l'imitèrent.

Peu de jours après, le général arriva avec toute son armée à une lieue du camp des Maures & de la ville de Pellidas dont ils faisoient le siège. Ceux qui défendoient cette place, pressés par les efforts des infidèles, & se voyant hors d'état de leur résister, étoient alors sur le point de se rendre; mais lorsqu'ils apprirent l'arrivée du secours, ils changèrent bientôt de pensée, & ouvrirent avec joie leurs portes à leurs libérateurs. Le capitaine entra de nuit & sans bruit dans la ville, afin que les ennemis ne fussent point avertis de sa venue. Cependant elle ne put être si secrette qu'ils n'en eussent le vent. Ils furent en général qu'il étoit arrivé du secours aux assiégés, sans pouvoir deviner s'il étoit nombreux ou médiocre. Le grand Turc en donna avis au sultan, lui conseillant de prendre en cette occasion les mesures les plus convenables : mais ce prince vain, enflé de ses prospérités, & comptant déjà ses ennemis vaincus & défaits, mépriſa ces sages conseils, & ne prit aucunes précautions contre la surprise.

Tiran profita de cette sécurité des infidèles, dont il fut informé par ses espions. Après avoir donné à ses troupes un jour de repos, qu'il employa lui-

même à reconnoître le camp des Maures, il ordonna que tout le monde soupât de jour, & que les chevaux fussent scellés, & les chevaliers armés prêts à partir à l'entrée de la nuit. Lorsqu'elle fut venue, le général fit sortir de la ville toutes ses troupes qu'il rangea en bataille, laissant trois mille hommes de pied pour l'arrière-garde, avec les jumens qu'il avoit rassemblées, comme nous l'avons dit, avant son départ de Constantinople, & qu'il destinoit à l'usage qu'il en fit en cette occasion. Ensuite il marcha aux ennemis.

Lorsqu'il fut à portée de leur camp, il fit ouvrir les gendarmes par la droite & par la gauche, afin de laisser un passage libre aux jumens, qu'il avoit partagées en deux troupes, & les fit conduire en même temps par les gens de pied, l'une vers le quartier du sultan, l'autre du côté qu'occupoit le grand Turc. Dès que les chevaux du camp les sentirent, l'un se détacha, l'autre arracha son licol; tous emportèrent les piquets pour courir de ce côté-là. En un instant le désordre se mit dans toute cette grande armée. Alors Tiran jugeant qu'il étoit temps de donner, vint attaquer le camp d'un côté, tandis que le duc de Pera marchoit de l'autre. Ils invoquèrent le grand chevalier monseigneur saint George; & dans le moment les Maures furent chargés de toutes parts. On en fit un carnage épouvantable. Aux cris des mourans le grand Turc

ſortit de ſa tente, & montant ſur le plus vif de ſes chevaux, abandonna ſon camp aux chrétiens. Le ſultan en fit de même & s'enfuit ſuivi des débris de toute l'armée.

Cette bataille fut une des plus ſanglantes qui jamais ſe fût donnée en Grèce. Tiran pourſuivit les ennemis pendant trois lieues ſans faire d'abord aucun quartier, juſqu'à une rivière ſur laquelle il y avoit un pont de bois. Le ſultan le paſſa avec ſa troupe, & le fit rompre après lui, pour ôter aux chrétiens le moyen d'aller plus avant. Ainſi tout ce qui ſe trouva en deçà de la rivière, demeura à la merci du vainqueur. Pluſieurs furent tués, d'autres ſe noyèrent en voulant tenter le paſſage à la nage. Le reſte fut fait priſonnier. Quatre mille Turcs s'étoient retirés ſur une haute montagne, déterminés à ſe défendre. Tiran les y fit inveſtir par les gens de pied, & dès la nuit ſuivante ces troupes, qui ſe voyoient ſans vivres & ſans eſpérance de ſecours, ſe rendirent à diſcrétion.

Tiran de ſon côté, après avoir partagé à toute l'armée les richeſſes immenſes qui ſe trouvèrent dans le camp des Maures, partit à la tête de ſeize cents chevaux, & alla reprendre pluſieurs villes & châteaux dont les infidèles s'étoient emparés.

Le jour même qui ſuivit le combat, Tiran avoit fait partir Diofébo à la tête d'un gros détachement de cavalerie & d'infanterie pour aller conduire les priſonniers

prisonniers à Constantinople. Lorsqu'il approcha de cette ville, tout le monde en sortit & vint au-devant de lui. L'empereur lui-même se mit aux fenêtres avec toutes les dames, pour voir arriver les prisonniers. Ils étoient au nombre de huit mille trois cents, & marchoient deux à deux, traînans les bannières du sultan & des autres princes vaincus. Ils se rendirent ainsi à la grande place, où Diofébo les quitta, après avoir donné les ordres nécessaires pour qu'ils fussent mis sous bonne garde. Il monta ensuite au palais, & fit la révérence à l'empereur & aux princesses qui l'accablèrent de caresses & de complimens. L'empereur le fit désarmer en sa présence, & de peur qu'il ne s'enrhumât, lui donna une de ses propres robes brodées de perles. Ensuite il le fit asseoir, & voulut qu'il lui racontât en présence de toutes les dames, ce qui s'étoit passé depuis le jour de leur départ. Il est aisé de s'imaginer que Diofébo n'oublia rien de ce qui pouvoit faire honneur à Tiran & servir à rehausser sa gloire. La joie de l'empereur fut extrême, & si l'impératrice parut satisfaite, la princesse le fut encore plus. Diofébo fut servi ce soir-là par les demoiselles mêmes des deux princesses. Après le souper l'empereur donna la main à sa fille; l'impératrice de son côté donna le bras au chevalier, & il fut conduit de la sorte à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Alors il se mit à genoux

pour remercier leurs majestés de l'honneur qu'elles lui faisoient, & toute la cour se retira pour lui laisser prendre quelque repos. Le lendemain l'empereur compta les prisonniers, & tira de son trésor quinze ducats pour chacun, qu'il remit à Diofébo, avec ordre de les donner au général.

Lorsque la princesse s'imagina que rien ne l'arrêtoit plus à Constantinople, elle lui fit dire de venir la trouver dans sa chambre; ce qu'il souhaitoit avec passion, sur-tout de parler à Stéphanie, aux charmes de laquelle son cœur n'avoit pu résister. Dès que la princesse le vit entrer: mon frère, lui dit-elle avec vivacité, quelles nouvelles m'apportez-vous de ce bon chevalier sans peur, que j'ai plus envie de voir que toutes les choses du monde? Je suis sûre qu'il pense souvent à moi, mon amour me le persuade. Ah! madame, répondit Diofébo, si ce chevalier entendoit ces paroles, il se croiroit transporté au neuvième ciel. Qu'il se tiendroit bien payé de tout ce qu'il souffre pour vos intérêts, car vous êtes le seul objet de toutes ses actions; le jour, la nuit, au milieu des plus grands périls, dans les plus grandes fatigues, il ne pense qu'à vous, il n'invoque que vous, vous occupez sans cesse son cœur & son esprit.

La princesse écoutoit Diofébo avec un extrême plaisir, lorsque Stéphanie interrompant le cheva-

lier : vous avez assez parlé, lui dit-elle ; écoutez-moi donc à mon tour. Ensuite adressant la parole à la princesse : dites-moi, je vous prie, madame, qui mérite mieux d'être empereur que Tiran ? Quel autre est plus digne de l'honneur de vous épouser ? Vous avez votre bonheur sous la main, & vous refusez de le prendre ! Un temps viendra que vous vous en repentirez. Ce n'est ni pour vos biens, ni pour votre naissance, ni pour votre rang que Tiran vous aime, c'est votre seule personne, & ce sont vos seules perfections qui le touchent. L'empereur votre père n'a d'autre desir que de vous voir bien mariée ; où pourriez-vous trouver dans tout l'univers quelqu'un qui l'égale ? Aimable, jeune, brave entre les plus-braves, prudent, libéral, amoureux ; il possède toutes les vertus. Si Dieu m'avoit fait Carmésine, fille de l'empereur, & vous Stéphanie, je vous jure que je ne lui refuserois rien. Si vous épousez quelque étranger, il vous traitera peut-être plus en esclave qu'en épouse. Si vous prenez un mari parmi vos sujets, sur qui jetterez-vous les yeux ? Sur le duc de Macédoine mon beau-père ? Il est le premier de l'empire ; il faut que je vous parle contre lui. Vous connoissez son humeur, il aura envie de dormir lorsque vous voudrez causer, il ronflera lorsque vous voudrez rire. Prendrez-vous le duc de Pera ? Son âge s'accorde trop peu avec le vôtre. Croyez-moi, madame, il n'y a que

Tiran qui ſoit votre fait. Il ſaura gouverner, défendre & augmenter votre empire. Il ne dormira pas lui, & ſi toutes les nuits il ne vous fait chercher tous les coins de la chambre, vous vous en prendrez à moi. La princeſſe interrompit ce diſcours par un grand éclat de rire. Diofébo adreſſant la parole à Stéphanie : & vous, lui dit-il, ſi Tiran étoit aſſez heureux pour épouſer la princeſſe, de qui voudriez-vous faire le bonheur ? Moi, dit Stéphanie, en ce cas-là je prendrois le plus proche parent de Tiran. Adorable Stéphanie, s'écria Diofébo avec précipitation, c'eſt donc moi que ce bonheur regarde, & mon amour m'y donne encore plus de droit que la parenté ; mes ſentimens pour vous ne le cèdent point à ceux de Tiran pour votre divine princeſſe ; daignez m'accepter pour votre eſclave, & accordez-moi un baiſer pour arrhes de mon engagement.

Ce que vous demandez-là, répondit Stéphanie, ne ſe peut faire que par l'ordre de la princeſſe de laquelle je dépends depuis mon enfance, & ſurtout en ſa préſence. Alors Diofébo ſe mit aux genoux de la princeſſe, & la pria plus dévotement qu'il n'auroit fait à aucune ſainte du paradis : mais il avoit beau prier, Carméſine étoit inexorable : ô cœur endurci, ô cœur de rocher, s'écria Stéphanie, que rien n'a jamais pu toucher ! je te verrai quelque jour adouci, le brave Tiran m'en fera raiſon.

Mon frère Diofébo, dit alors la princeſſe, demandez-moi des choſes raiſonnables, mais n'eſpérez pas que je me prête jamais à de pareilles demandes. Ils s'entretenoient de la ſorte, lorſque l'empereur fit appeller Diofébo, & lui donna ſes derniers ordres, pour ſe rendre inceſſamment au camp.

Cependant ceux qui faiſoient la garde du côté de la mer, donnèrent avis à l'empereur qu'il paroiſſoit cinq gros vaiſſeaux du côté du levant. Sur cette nouvelle ce prince retint Diofébo; & appréhendant quelque ſurpriſe de la part de la flotte Génoiſe, il fit embarquer beaucoup de troupes ſur tous les bâtimens qui ſe trouvèrent dans le port. Mais cette précaution n'étoit pas néceſſaire; car un moment après on ſut que ces cinq vaiſſeaux étoient envoyés par le grand-maître de Rhodes. Le bon prieur de ſaint Jean débarqua en effet, ſuivi de pluſieurs chevaliers de la Croix-Blanche. Diofébo étoit ſur le bord de la mer, à la tête des troupes rangées en bataille. Ils ſe reconnurent avec plaiſir, & montèrent enſemble au palais, où l'empereur les reçut ſur ſon trône. Le prieur le ſalua, & mettant un genou en terre, lui dit: que le grand-maître ayant appris que Tiran étoit ſon général, il lui envoyoit deux mille hommes payés pour quinze mois, pour ſervir l'empereur ſous ſes ordres. L'empereur, charmé de ce ſecours, embraſſa le prieur, & donna ordre de le loger & de

le défrayer. On leur laiſſa quatre jours de repos ; après quoi ils partirent accompagnés de Diofébo, & prirent le chemin de l'armée.

Ils n'en étoient éloignés que de cinq lieues, lorſqu'ils apprirent que Tiran faiſoit le ſiège d'une place très-forte. Cette nouvelle leur fit hâter leur marche, & ils arrivèrent au moment que le général jugeant la brêche en état, fit donner l'aſſaut. Tiran courut un grand danger en cette occaſion : car s'étant approché trop près des murailles, une poutre lui tomba ſur la tête, & le renverſa. Ses gens animés par Richard, le retirèrent du foſſé avec beaucoup de peine ; mais cet accident ne l'empêcha point de retourner un moment après à l'attaque. Les Maures réduits au déſeſpoir, vendirent leur vie bien cher à pluſieurs chrétiens ; mais ils ſuccombèrent enfin. Les chevaliers de Rhodes, arrivés ſi à propos, ſe diſtinguèrent en cette rencontre. La place fut emportée d'aſſaut, & toute la garniſon paſſée au fil de l'épée.

Après cette victoire, le prieur de ſaint Jean, & tous les chevaliers de ſa ſuite vinrent faire la révérence à Tiran, qui les aſſura qu'il étoit infiniment ſenſible aux attentions du grand-maître. On laiſſa la place à la garde des habitans mêmes, que les Turcs avoient ſi fort maltraités, qu'on n'appréhendoit pas qu'ils euſſent envie de retourner ſous leur domination. On reprit enſuite le che-

min du camp, où l'on donna aux troupes quelques jours de repos. Tiran fit diſtribuer aux troupes l'argent que l'empereur lui avoit envoyé pour ſa part de la rançon des priſonniers.

Cependant quoique dans la dernière rencontre les ennemis euſſent perdu plus de cinquante mille hommes, tués ou faits priſonniers, ils réſolurent de tenter encore une fois le haſard d'une bataille. Dans ce deſſein, ils ſe rapprochèrent du pont que le ſultan avoit fait rompre lorſqu'il prit la fuite; en ſorte que les deux armées n'étoient ſéparées que par le fleuve Tranſimène. Celle des Maures étoit compoſée, non-ſeulement des troupes du ſultan & du grand Turc, mais encore de celles qu'avoient amenées à leur ſecours les rois d'Aſie, d'Afrique, de Cappadoce, d'Arménie & d'Egypte. Ce dernier étoit regardé comme un des plus braves, & des plus adroits chevaliers de ſon temps. Ils avoient auſſi à leur ſolde pluſieurs grands ſeigneurs chrétiens, tels que les ducs de Calabre & de Melfi, les comtes de Salerne & de Caſerte, & pluſieurs autres. Ces troupes réunies montoient à deux cents ſoixante mille combattans, qui vinrent camper vis-à-vis de l'armée chrétienne.

Le premier ſoin du ſultan fut enſuite de faire travailler à raccommoder le pont, dans la réſolution de paſſer la rivière, & d'aller attaquer l'armée impériale. Tiran reconnut ſon deſſein; & prenant

quatre hommes avec lui, il remonta le Tranſimène une lieue au-deſſus, juſqu'à un endroit où l'on avoit conſtruit un grand pont de pierres entre deux collines, ſur chacune deſquelles s'élevoit un petit château, dont le ſultan n'avoit jamais pu s'emparer. Celui à qui on en avoit confié la garde, quelques offres que lui euſſent fait les Turcs, avoit été fidèle à ſon Dieu, & à l'empereur ſon maître. Il s'appelloit Malvoiſin, & s'étoit réſervé la garde d'un des deux châteaux. Son fils, nommé Hyppolite, commandoit dans l'autre. Tiran fit parler à ces chevaliers, qui connoiſſant la réputation que le général s'étoit acquiſe, l'aſſurèrent de leur fidélité, & d'une prompte obéiſſance à tous ſes ordres. Sur cette aſſurance il fit couper dans les bois voiſins une grande quantité d'arbres les plus ſecs que l'on put trouver, il les fit lier enſemble avec de groſſes poutres en travers; il fit clouer des planches ſur les poutres, & le tout fut enduit de poix & de goudron. Cette machine occupoit toute la largeur de la rivière. Il la fit attacher au pont de pierres avec de groſſes chaînes de fer; & la fit couvrir de ramée, pour que l'on ne pût reconnoître ce que c'étoit.

Les Turcs, de leur côté, ayant raccommodé leur pont, commencèrent à faire filer leur infanterie avec toutes leurs machines chargées, en cas d'attaque de la part des chrétiens. Tiran, qui étoit

revenu à ſon camp, fut auſſi-tôt averti de ce mouvement; & dès qu'ils virent toute l'armée des Turcs preſque paſſée, il fit monter tout le monde à cheval, & vint camper proche le pont de pierres. Les Turcs le voyant décamper, crurent que ce mouvement venoit de la peur qu'ils lui inſpiroient. Ils achevèrent de paſſer la rivière avec plus de courage, & ſe mirent en devoir de le pourſuivre; mais à une certaine diſtance, Tiran fit paſſer le pont de pierres à ſes troupes, & les attendit à la tête. Lorſque les Maures les virent de l'autre côté de la rivière, ils coururent à leur pont pour le repaſſer, & venir l'attaquer par l'autre côté. Alors Tiran repaſſa le pont encore une fois, & rendit par-là leurs efforts inutiles.

Cette manœuvre dura trois jours de part & d'autre, juſqu'à ce qu'enfin, par l'avis du roi d'Egypte, les Turcs prirent le parti de ſéparer leur armée. Les rois demeurèrent avec une partie dans le camp qu'ils occupoient; & le ſultan repaſſa le pont avec le reſte. On convint que ceux que le ſort favoriſeroit attaqueroient les premiers, & que dès que le combat ſeroit engagé, les autres iroient à leur ſecours.

Lorſque Tiran vit que les ennemis s'étoient partagés, & qu'ils étoient ſéparés par la rivière: les voilà comme je demande, s'écria-t-il. En même temps il marcha du côté qu'occupoient les rois,

& vint poſter ſon infanterie au pied d'une montagne, qui dominoit la droite du pont. Il fit monter enſuite toute la cavalerie ſur cette montagne, à la réſerve de quatre eſcadrons. Le ſultan marcha contre eux, & les obligea de regagner la montagne. Il y eut environ ſoixante chrétiens de tués. Cette eſcarmouche dura juſqu'à la nuit, pendant laquelle les Turcs ſe tinrent toujours ſous les armes, perſuadés que le lendemain ils prendroient tous les chrétiens, ſans coup férir, & qu'ils les feroient eſclaves.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque le duc de Macédoine, jaloux de la gloire de Tiran, fit partir pour Conſtantinople un de ſes écuyers, nommé Albin, après l'avoir inſtruit de tout ce qu'il devoit dire à l'empereur. Lorſqu'il fut arrivé aux portes de cette capitale, il mit pied à terre, & entra hors d'haleine, couvert de pouſſière, & les larmes aux yeux. Le peuple qui l'apperçut en cet état, le ſuivit en foule juſqu'au palais. Lorſqu'il fut arrivé, il s'écria : où eſt le malheureux prince qui prend le titre d'empereur. Il monta enſuite dans la grande ſalle. En même temps on avertit l'empereur, qu'Albin, l'écuyer du duc de Macédoine, arrivoit, en faiſant de grandes lamentations. Sur cette nouvelle ce prince ſortit de ſon appartement, ſuivi de l'impératrice, & de la princeſſe ſa fille. Dès qu'Albin les vit paroître, il ſe laiſſa tomber par terre, s'ar-

fatha les cheveux, ſe frappa le viſage, & donna enfin toutes les marques de la plus vive douleur. L'empereur le voyant ſi déſolé : certainement, dit-il, cet écuyer m'apporte de mauvaiſes nouvelles. Je te prie, continua-t-il, de ne pas me laiſſer plus long-temps dans l'inquiétude. Alors Albin levant les mains vers le ciel : nous n'avons ſouvent, dit-il, que ce que nous nous ſommes attirés. Vous avez voulu priver votre général & votre ſujet d'un honneur qu'il méritoit, pour en revêtir des étrangers de peu de naiſſance, & qui vous étoient inconnus; ainſi donc vous en porterez la peine, & vous ſerez maudit de tous vos ſujets, pour avoir privé le brave duc de Macédoine d'un commandement, que vous avez donné à un miſérable qui eſt à préſent perdu, & qui fuit avec toute ſon armée, ſans que nous ſachions le lieu de ſa retraite. Il y a eu tant de chrétiens de tués, que je ne puis en rapporter le nombre. Les Maures ont enfermé le reſte ſur une petite montagne. Je me ſuis ſauvé dans la plus vive douleur; & je crois que vous, autrefois empereur, je vous laiſſe dans le même état. O malheureux que je ſuis ! s'écria l'empereur; ſe peut-il que la fortune me perſécute avec tant de rigueur ? En même temps il rentra dans ſa chambre & ſe jettant ſur un lit, il s'abandonna aux plaintes & aux regrets. En vain la princeſſe mit tout en œuvre pour le conſoler; il ne lui fut pas

poſſible d'en venir à bout. Cependant le bruit de cette mauvaiſe nouvelle ſe répandit par toute la ville ; & la douleur fut générale. Chacun regrettoit ſes parens ou ſes amis ; & les cris s'élevoient juſqu'au ciel, comme ſi les ennemis euſſent déjà été maîtres de la capitale.

Pendant que cela ſe paſſoit à Conſtantinople ; d'un autre côté Tiran, après avoir fortifié ſon camp ſur le haut de la montagne, ſortit par les derrières, & ſe rendit au château du ſeigneur de Malvoiſin, où il trouva ſa machine dans l'état qu'il l'avoit ordonné. On l'avoit chargée de pluſieurs grands auges de bois remplis de poix liquide, d'huile & de ſoufre préparé, & on avoit jeté par-deſſus beaucoup de bois ſec, & d'autres matières combuſtibles. Le général fit alors attacher deux chaînes à la proue de cette eſpèce de bâtiment ; & il en confia la conduite à deux hommes placés dans une barque de pêcheurs, & deſtinés à diriger la machine, ſuivant les tours & les détours de la rivière, avec ordre de n'y point mettre le feu, qu'ils ne fuſſent proche le pont de bois. Mais ſes intentions ne furent point exécutées ; en ſorte que par l'ignorance & la précipitation de ces deux hommes, le feu commença beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit ordonné. Sans ce contre-temps de toute l'armée infidèle, il ne ſe ſeroit pas ſauvé un ſeul homme.

En effet, lorſque les Turcs virent toute la rivière enflammée, ils ſe crurent perdus. Le ſultan décampa promptement; & toute ſon armée courut en déſordre, pour gagner le pont. La vîteſſe de ſon cheval l'y fit arriver un peu avant qu'il fût embrâſé, & il le paſſa; mais plus de la moitié de ſes troupes ſe noya après lui, en voulant l'imiter. Enfin le pont fut conſumé; & plus de vingt-deux mille Turcs, ſoit cavaliers ou infanterie, furent obligés de reſter en deça. De ce nombre furent le fils du duc de Calabre, les ducs d'Andria & de Melfi, les comtes de Bourgieſe & de Montorio, & pluſieurs autres généraux qui n'abandonnèrent point leur camp, les uns par la crainte du feu, les autres par l'envie de faire face du côté des chrétiens, au cas qu'ils ſe miſſent en devoir de les pourſuivre.

Tiran de ſon côté, dès qu'il apperçut que le feu cheminoit ſur la rivière, comme il le ſouhaitoit, remonta à ſon camp, qu'il trouva dans une grande joie. Preſque tout le monde étoit monté à cheval, dans le deſſein d'aller piller le camp ennemi; mais le général ne voulut jamais le permettre. A cette heure, dit-il, nous ne pouvons acquérir que de l'honneur; demain nous aurons de l'honneur & du profit. En effet, dès que le ſoleil fut levé, il fit ſonner les trompettes. Toute l'armée marcha, armes & bagages, & alla reprendre le camp qu'elle avoit

occupé d'abord. De-là les chrétiens découvrirent ceux des Maures, qui n'avoient pu paſſer la rivière. Quelques chevaliers proposèrent à Tiran de deſcendre dans la plaine, pour les attaquer; mais il leur répondit, qu'il avoit exécuté ſon projet, & qu'il ne leur reſtoit plus que de ſe conduire avec ſageſſe, parce qu'un homme leur étoit plus important, que cent ne le pouvoient être aux ennemis.

Cependant Diofébo voyant les Turcs réduits à cette extrêmité, ſongea à en inſtruire l'empereur & la princeſſe; il envoya donc à Conſtantinople le même Pyrame, qui avoit été porter la nouvelle de la première victoire, & lui donna le ſceau du général, pour lui ſervir de lettres de croyance. L'écuyer obéit, mais à ſon arrivée à la ville, il fut fort ſurpris de trouver tout le monde en pleurs. Lorſqu'il fut au palais, il vit des témoignages de douleur encore plus ſenſibles. Tous les domeſtiques & les officiers de l'empereur avoient déchiré leurs habits, & ceux auxquels il s'adreſſa, n'eurent pas la force de lui répondre; ce qui lui fit imaginer que l'empereur, l'impératrice, ou la princeſſe étoient morts. Il monta dans la ſalle, où il trouva ceux qu'il connoiſſoit le plus, non-ſeulement dans une affliction extrême; mais priant Dieu à deux genoux, en pleurant amèrement, & maudiſſant tous les Français. Il s'approcha de l'un d'eux, &

lui demanda tout bas, si l'empereur étoit mort, ou enfin qu'elle étoit la cause de la douleur dans laquelle il le voyoit plongé. Mais celui-ci redoublant ses sanglots : depuis Judas, s'écria-t-il, aucun soi-disant chevalier, n'a été aussi traître que vous l'êtes tous. Si la religion ne me retenoit, je t'étranglerois de mes propres mains. Ote-toi de devant moi, continua-t-il ; autrement, je jure par tous les saints du paradis, qu'après t'avoir jeté par les fenêtres, j'irai en bas pour te couper la tête.

De-là Pyrame passa dans un autre appartement, où appercevant un valet de chambre de l'empereur, qu'il connoissoit, il fut à lui. Mais il lui demanda comment il osoit approcher de la chambre de l'empereur. Mon ami, répondit Pyrame, je veux mourir, si je fais le sujet de la désolation générale où je vous vois ; mais je te conjure de me faire parler au sérénissime empereur ; & au cas qu'il ait quelque chagrin, je puis vous assurer que ce que je dois lui apprendre le consolera. Le valet de chambre, sans lui répondre, entra dans l'appartement où l'empereur étoit avec l'impératrice, la princesse, & toutes les demoiselles. Les fenêtres en étoient fermées ; & chacun y pleuroit amèrement. Seigneur, dit le valet de chambre, il y a à la porte un de ces traîtres, qui étoient à la suite du chevalier Tiran le Blanc. Il se nomme Pyrame,

& demande à parler à votre majesté. Dis-lui, répondit l'empereur, qu'il sorte promptement de mes états; & que si je le trouve, lui ou aucun de ceux qui ont suivi son maître, je le ferai précipiter du haut de la tour de mon palais la plus élevée.

Ces paroles pénétrèrent le cœur de la princesse, qui malgré ce dont on accusoit Tiran, ne pouvoit encore se résoudre à le haïr. Le valet de chambre rendit la réponse de l'empereur à l'écuyer, qui jura qu'il ne sortiroit point, protestant que son maître n'étoit pas capable d'une trahison, & ajoutant, que si l'empereur ne vouloit pas qu'il eût l'honneur de lui faire la révérence, il le prioit d'envoyer la princesse à la porte de la chambre, avec promesse de lui apprendre des choses dont elle auroit lieu d'être satisfaite. Le domestique fut encore obligé de rendre compte à l'empereur du discours de Pyrame, & sur ses instances réitérées, ce prince ordonna à Carmésine d'aller savoir de quoi il s'agissoit, lui défendant en même temps de faire entrer l'écuyer.

Dès que Pyrame apperçut la princesse, il se jetta à ses genoux; & lui baisant la main : je suis, dit-il, dans un étonnement extrême de l'état où je vois ici tout le monde. Personne n'a daigné satisfaire ma curiosité; mais ce qui me surprend encore davantage, est la réponse que l'empereur m'a fait faire.

faire. Daignez, madame, m'éclaircir ce myſtère ; ſi votre alteſſe ne juge plus à propos que le fameux Tiran le Blanc ſoit général de ſes armées, ni qu'il continue à s'acquérir une immortelle gloire ; un ſeul mot de ſa bouche ſuffit pour nous chaſſer de ſes états.

Lorſque la triſte princeſſe entendit le diſcours de l'écuyer, elle lui apprit les nouvelles que celui du duc de Macédoine leur avoit apportées. Au récit d'une ſi grande méchanceté, Pyrame ſe battant la tête : faites-le prendre, madame, s'écria-t-il, aſſurez-vous auſſi de ma perſonne. Je conſens qu'on me coupe en quartiers, ſi Tiran n'eſt pas vainqueur ; s'il n'a pas fait fuir le ſultan, ſi le pont des ennemis n'eſt pas brûlé, & ſi le général ne tient pas actuellement enfermé plus de vingt mille hommes, qui ne peuvent lui échapper. Et pour preuve de ce que j'avance, ajouta-t-il, voici la bague de Tiran qu'il m'a confiée. La princeſſe, charmée de ces bonnes nouvelles, courut en faire part à l'empereur. Elles lui causèrent une ſi grande ſurpriſe, qu'on fut obligé d'appeller les médecins, qui purent à peine le faire revenir. Alors Pyrame entra, & fit le récit dont il étoit chargé. Sur le champ on ſonna toutes les cloches de la ville, & la cour ſe rendit à la cathédrale, en action de graces de la grande victoire qu'on avoit remportée. Au retour l'écuyer du duc de Macédoine fut arrêté, & mis

au cachot ; & Pyrame, chargé de complimens & d'éloges pour Tiran, reprit le chemin de l'armée.

Le jour même que cet écuyer partit du camp pour Conſtantinople, les Turcs, auxquels il ne reſtoit aucun eſpoir de ſecours, ſe voyant ſans vivres & hors d'état de haſarder un combat, crurent que de deux partis ils devoient choiſir le plus doux. Ils ſe déterminèrent donc à ſe rendre priſonniers de guerre. Ils avoient parmi eux un homme fort ſavant, & d'un ſi bon conſeil, que le grand Turc le regardoit comme ſon père, & ne faiſoit rien ſans le conſulter. C'étoit le plus ſage & le plus éloquent de tous les payens. Il s'appelloit Adaglia, & avoit mérité par ſes vertus le ſurnom de Salomon. Ce fut lui qu'on chargea de ſignifier au général de l'empereur la réſolution de l'armée. Sur le ſoir il s'approcha du camp des chrétiens, & mit un mouchoir au bout d'une lance. Tiran fit auſſitôt répondre à ce ſignal ; & Adaglia ayant été conduit devant lui, après lui avoir rendu le reſpect dû à ſa dignité, il lui parla en ces termes.

Je ſuis étonné, grand capitaine, qu'étant auſſi habile dans l'art de la guerre, tu n'aie pas fait le ſultan priſonnier avec tous ceux qui l'avoient ſuivi, car juſqu'ici tu nous as prouvé que tu réuſſiſſois dans tout ce que tu voulois entreprendre. La fortune ſe joint à tes vertus, que l'on doit redouter. Tu ſais te conſerver toi & les tiens, & ta gloire

augmente chaque jour. Tu viens d'en acquérir une nouvelle contre cette malheureuſe troupe qui implore aujourd'hui ta clémence, & qui te repréſente par ma bouche le triſte état où elle eſt réduite. Je ſuis ici en ta préſence pour toucher ta pitié, & pour te demander la vie. En nous l'accordant, tu forceras tes ennemis de convenir de ton mérite, & tu profiteras de ta victoire avec la généroſité que tu ſais ſi bien pratiquer.

Après ce diſcours, le général fit conduire l'ambaſſadeur dans une tente avec tous ceux qui l'accompagnoient, & on leur ſervit un repas dont ils avoient grand beſoin. Cependant Tiran prit l'avis de tous les officiers de ſon armée; & ayant fait appeller l'ambaſſadeur: Adaglia, lui dit-il, nous ne cherchons que la gloire, & non la deſtruction de nos ennemis. Puiſque j'ai la juſtice de mon côté, j'eſpère punir moi-même avant qu'il ſoit peu le ſultan & les autres d'une façon proportionnée à ce qu'ils méritent. Cependant pour faire connoître à ceux qui ſont à ma puiſſance, que je ſais uſer généreuſement de mes avantages, je leur ordonne d'apporter eux-mêmes leurs armes dans la prairie, non pas tous enſemble, mais au nombre de cent à la fois. La cavalerie ſuivra l'infanterie dans le même ordre. A cette condition je leur donne la vie.

L'ambaſſadeur prit congé du général & fit exé-

cuter ſes ordres. Lorſque toutes les armes furent au milieu de la prairie, Tiran fit marcher du côté de ſon camp tous les priſonniers charmés de ne pas perdre la vie. On les plaça au bas de la montagne, enſuite on leur donna des vivres, & l'on poſta aux environs differens corps d'infanterie, à qui on en confia la garde. Alors Tiran deſcendit de la montagne, & ayant fait aſſembler tous les ducs, les comtes & les chevaliers de cette armée, qui étoient chrétiens, il les fit monter dans ſon camp, où il leur donna des tentes, & tout ce dont ils avoient beſoin.

Tiran ne perdoit preſque point de vue Adaglia Salomon dont la converſation ſage & ſpirituelle lui plaiſoit infiniment. Un jour, après le dîner, tous les ſeigneurs de l'armée propoſerent au général de faire venir ce grand philoſophe. Lorſqu'il fut arrivé, Tiran le pria de leur dire quelque choſe qui pût leur être utile. Adaglia fut d'abord troublé de cette propoſition, & demanda juſqu'au lendemain pour y penſer. Mais le duc de Pera l'aſſura que ce qu'il propoſoit n'étoit pas poſſible, & qu'après le dîner ils avoient beſoin de récréation. Tiran fit donc étendre un tapis ſur l'herbe. Le philoſophe de ſon côté voyant qu'il n'étoit pas poſſible de s'en défendre, monta ſur un banc, & prenant la parole : puiſque le général l'ordonne, je vais, leur dit-il, vous donner des conſeils que chacun pourra

prendre pour soi. Dieu est grand, Dieu préside à toutes choses, & il n'y a point de doute qu'on doit l'aimer & le craindre. Ne soyez point surpris, bon général & chevalier invincible, de m'entendre parler de la sorte. Je suis à demi chrétien. Mon père étoit Turc, mais ma mère étoit de votre pays, aussi ai-je toujours eu de l'amitié pour vous.

Adaglia continua sur le même ton, & parla fort au long des devoirs des princes & des généraux qui commandent de grandes armées, joignant à tout cela des éloges pour Tiran & des avis très-salutaires pour tous les autres. Après son discours, tous les seigneurs trouvèrent qu'il avoit si bien parlé, qu'ils prièrent le général d'accorder la liberté à ce sage Maure avec celle d'un de ses enfans qui partageoit son esclavage. Tiran y consentit avec plaisir, & après lui en avoir fait ses remercîmens, Adaglia prit congé de lui, & se retira au camp des Turcs.

Deux jours après le général tint un grand conseil, où il fut résolu d'embarquer tous les prisonniers dans les vaisseaux qui étoient venus apporter des vivres, & de les envoyer à l'empereur. Le grand connétable & Diofébo furent chargés de les conduire. Ils mirent à la voile, & arrivèrent en peu de temps à Constantinople. L'empereur & les dames étoient aux fenêtres pour voir entrer les vaisseaux dans le port. Le connétable fit débarquer tous les

prisonniers, & Diofébo les ayant présentés à l'empereur de la part du général : je supplie votre majesté, ajouta t-il, de me mettre en liberté, car celui qui a des prisonniers à sa garde, est prisonnier lui-même. J'espère donc que vous aurez la bonté de me donner acte, comme quoi je me suis acquitté de ma commission, & je prie votre majesté que la bienheureuse impératrice, la charmante princesse de l'empire grec, la belle Stéphanie de Macédoine, la sage veuve Reposée, & l'éloquente Plaisir de ma vie, veuillent bien le signer, ce qui fut exécuté. L'empereur reçut les prisonniers par compte, & les fit conduire dans les plus fortes tours du palais.

Diofébo se rendit ensuite chez la princesse; il la trouva avec les dames. Elle alla au-devant de lui; il se mit à genoux, & lui baisant la main: ce baiser, lui dit-il, vient de celui que vous tenez plus captif que ceux que j'amène. Il ne put en dire davantage, parce que toutes les demoiselles l'environnèrent. La princesse le prit par la main, & le faisant asseoir auprès d'elle, elle appella Stéphanie. Madame, lui dit-il, je n'ai point d'expressions pour vous dépeindre tout ce que ressent votre brave chevalier, & les maux que votre absence lui fait souffrir, ne ferez-vous rien pour les soulager? Ses exploits, ses services, son amour n'obtiendront-ils rien de votre altesse? Chevalier, ré-

pondit la princeſſe d'un air enjoué, croyez-vous que nous n'ayons pas au fond les mêmes deſirs que vous autres hommes, mais nos loix ſont différentes; la bonne intention ne ſuffit pas pour nous excuſer, c'eſt par nos actions que l'on nous juge, & le monde ne nous fait aucune grace, vous devez connoître mes ſentimens. L'empereur entra dans ce moment, & voyant le chevalier cauſer avec ſa fille. Les choſes vont à merveille, dit-il. Lorſque les dames s'entretiennent de chevalerie, les chevaliers en valent mieux. En même temps il dit à Carméſine de le ſuivre à la grande place. Elle s'y rendit avec l'impératrice, & Diofébo les accompagna. En y arrivant, ils apperçurent un échafaud très-élevé, que l'empereur avoit fait dreſſer & couvrir de tapis de ſoie, & de brocard d'or. Lorſque les dames furent placées, & que les plus conſidérables de la ville furent aſſis, on amena tous les priſonniers qu'on fit aſſeoir à terre, les Maures, comme les chrétiens. Tous obéirent, à la réſerve du duc d'Andria, qui dit qu'il étoit accoutumé d'être aſſis ſur le trône, & qu'il ne prétendoit pas être traité comme les autres eſclaves. Sur ſon refus l'empereur ordonna aux miniſtres de la juſtice de lui lier les pieds & les mains, & de l'obliger de s'aſſeoir, ce qui fut exécuté. Alors il parut douze chevaliers vêtus de longues robes de deuil avec leurs chaperons. L'empereur s'habilla de la même façon,

& l'on fit monter ſur l'échafaud ceux des priſonniers qui étoient chrétiens. Là on leur lut la ſentence, par laquelle ils étoient déclarés impies & maudits pour s'être mis à la ſolde des infidèles, & avoir porté les armes contre la chrétienté, & comme tels, condamnés à être dégradés de l'ordre de chevalerie, & de toute nobleſſe. Enſuite on procéda à l'exécution qui ſe fit avec toutes les cérémonies qui ſont en uſage dans cette rencontre. Voici ce qui ſe pratique alors.

On revêt d'abord le chevalier qui doit être dégradé de toutes ſes armes, comme s'il alloit à une bataille, ou à une fête. On le fait monter enſuite ſur une grande eſtrade, élevée de façon que tout le monde puiſſe le voir. Sur cet échafaud treize prêtres récitent ſur lui l'office des morts, & à chaque pſeaume ils ôtent au chevalier une pièce de ſon armure, en commençant par l'armet, parce qu'il garantit la partie qui a le plus péché contre l'ordre de chevalerie. On lui ôte enſuite le gantelet de la main droite, parce que c'eſt elle qui attaque; puis celui de la gauche, parce que c'eſt elle qui défend. Enfin on le déſarme indifféremment de toutes ſes autres armes, en les jettant à terre du haut de l'échafaud. Les rois d'armes, les héraults & les pourſuivans doivent nommer chaque pièce par ſon nom, en criant à haute voix: ceci eſt l'armet, ceci eſt le gantelet de ce déloyal, de

ce faux chevalier, & ainſi des autres pièces. Après qu'on lui a ôté ſon armet, on apporte de l'eau chaude dans un baſſin d'or ou d'argent, & les hérauts demandent à haute voix comment ſe nomme le chevalier. Les pourſuivans prononcent ſon nom; mais les rois d'armes s'écrient qu'il ne s'appelle pas ainſi, & que c'eſt un lâche chevalier qui a déshonoré l'ordre. Donnons-lui donc un nom, reprennent les chapelains, & le roi ou l'empereur prenant alors la parole: que ce faux chevalier, dit-il, ſoit chaſſé & banni de mes états, puiſqu'il a voulu déshonorer la chevalerie. Auſſi-tôt les rois d'armes lui jettent au viſage de l'eau chaude qu'ils tiennent dans le baſſin, en lui diſant: tu ne porteras dorénavant d'autre nom que celui de traître. Cependant le prince & douze chevaliers témoignent un grand deuil; les hérauts continuent de lui jetter de l'eau chaude ſur la tête, à chaque pièce du harnois qu'ils lui ôtent; lorſqu'ils ont fini de le déſarmer, ils le deſcendent de l'échafaud, non par l'eſcalier par où il étoit monté, lorſqu'il étoit encore chevalier; mais on l'attache ſous les bras pour le laiſſer couler juſqu'à terre. On le conduit en l'accablant d'injures, à l'égliſe de ſaint George. Là, proſterné devant l'autel, on récite ſur lui le pſeaume des malédictions; après quoi le prince & les douze chevaliers qui repréſentent J. C. & les douze apôtres, lui prononcent ou ſa ſentence de mort,

ou ſa condamnation à une priſon perpétuelle ; & récitent ſur lui à haute voix le pſeaume des malédictions.

Après qu'on eut obſervé ces mêmes cérémonies à l'égard des chevaliers chrétiens qui s'étoient mis au ſervice des Maures, tout le monde reprit le chemin du palais, & Diofébo ſe rendit à l'appartement de la princeſſe. Il chercha d'abord Stéphanie, & la ſaluant avec le plus profond reſpect : c'eſt à vous-même que je m'adreſſe, lui dit-il, pour obtenir la faveur d'être reçu à votre ſervice, & les arrhes de mon engagement que la princeſſe n'a pas voulu vous permettre de m'accorder. Maintenant qu'elle n'y eſt point, vous ne dépendez que de vous, vous êtes perſuadée de mon amour, craignez d'être condamnée comme fauſſe & déloyale envers l'amour, comme dépourvue de toute gentilleſſe, & comme digne d'être reléguée dans l'iſle cruelle des penſées, où les regrets inutiles & le vain repentir ne laiſſent aucun repos. Chevalier, lui répondit Stéphanie ſur le même ton, je crains peu vos menaces, tous les juges ſeroient pour moi ; votre diſcours eſt celui d'un homme qui ſe laſſe de ſa chaîne, & vous ne demandez le prix de votre ſervice que pour chercher enſuite un autre maître.

Diofébo ſe préparoit à répondre & à ravir le gage que Stéphanie ne lui refuſoit que malgré elle,

lorſque la princeſſe entra dans ſa chambre ſans robe, avec une ſimple jupe de damas blanc, & même un peu courte; elle avoit la tête découverte, & ſes cheveux, que rien ne retenoit, inondoient ſa gorge & ſes épaules; la chaleur étoit très-grande; & elle arrivoit du tréſor avec Plaiſir de ma vie. Lorſqu'elle apperçut Diofébo, elle voulut ſe retirer; mais le chevalier l'arrêtant: eh bien, lui dit-elle, je vous regarde comme un frère, vous êtes ſans conſéquence avec moi. Madame, dit Plaiſir de ma vie à la princeſſe, voyez un peu la rougeur de Stéphanie, elle eſt comme la roſe du mois de mai: je jurerois que Diofébo ne s'eſt pas tenu à rien faire tandis que nous étions à la tour, nous pouvions attendre Stéphanie, elle avoit ici d'autres affaires; elle a ma foi raiſon, & ſi j'avois un amant, je ſaurois employer mon temps tout auſſi bien que vous autres; mais je ſuis une pauvre délaiſſée à qui perſonne ne dit un mot. A propos, continua-t-elle, ſavez-vous, ſeigneur Diofébo, à qui j'ai donné mon amour? C'eſt à Hyppolite, au page de Tiran; mais je l'aimerois encore bien plus, s'il étoit armé chevalier. Eh bien, je vous promets, répondit Diofébo, qu'à la première bataille il le ſera.

Ils badinèrent encore quelque temps de cette ſorte. Enſuite la princeſſe changeant de diſcours, dit à Diofébo: il faut que je vous l'avoue, je me

ſens pénétrée de douleur lorſque je parcours ce palais ſans y rencontrer Tiran ; que ſa vue me donneroit de joie ! mais ce bonheur m'eſt interdit, il faut me contenter de penſer, que tandis qu'il eſt abſent il ſe couvre de gloire, & juſtifie l'amour que jai pour lui. On ne parle que de ſa magnificence, & de ſa libéralité ; mais comme j'ai penſé que ne poſſédant rien en ce pays, il pouvoit ne ſe pas trouver toujours en état de ſuivre la nobleſſe de ſes ſentimens, je veux lui tenir lieu de père, de mère, de ſœur & de fille, en même temps que de maîtreſſe & d'épouſe ; j'ai cru que c'étoit à moi d'y pourvoir. Vous lui porterez de ma part une demi-charge d'or. Nous venons, Plaiſir de ma vie & moi, de la tour, pour mettre cette ſomme dans des ſacs. Envoyez-là chercher pendant le ſouper, une de nous trois vous la remettra. Dites à Tiran qu'il ne l'épargne pas, qu'il ſonge que ma gloire eſt attachée à la ſienne. Quand cet argent ſera dépenſé, je lui en enverrai d'autre. Si je n'avois d'autre moyen pour le ſecourir lui ou les ſiens, que de travailler de mes mains, je m'y réduirois avec joie, je lui donnerois juſqu'à mon ſang.

Diofébo ſurpris & touché d'entendre parler la princeſſe avec tant d'amour, l'aſſura qu'il n'avoit point de termes aſſez forts pour exprimer la joie que ces paroles lui cauſoient. Si quelqu'un peut mériter ces ſentimens, continua-t-il, c'eſt l'amou-

reux Tiran ; mais permettez, au nom de cet amant, comme ſon parent, comme ſon ami, comme celui qui vous parle en ſon nom & au nom de tous les ſiens, permettez qu'en ſigne de dépendance je baiſe vos mains & vos pieds. Alors Stéphanie emportée par ſon amour : ah ! madame, dit-elle, en adreſſant la parole à la princeſſe, que je ſuis jalouſe de ce que vous faites pour votre chevalier, que ne m'eſt-il permis du moins de ſuivre le mien ! Si votre alteſſe l'approchoit, tout ce que l'on en pourroit dire me toucheroit peu, du moins je ferai tout ce que je puis faire pour lui. En même temps elle ſe leva & alla écrire dans l'autre chambre un billet qu'elle fourra dans ſon ſein ; après quoi elle revint trouver la princeſſe.

Pendant l'abſence de Stéphanie, Diofébo conjura Carmeſine de lui permettre de la baiſer à ſon retour ; mais la princeſſe ne voulut jamais y conſentir. Le chevalier, au déſeſpoir de ſes refus, lui dit, qu'elle ne le traitoit pas en frère, ni en homme qui lui étoit aſſez attaché pour ſacrifier mille vies au moindre de ſes déſirs ; que jamais il ne s'acquitteroit d'aucune de ſes commiſſions pour Tiran, & que dès qu'il ſeroit arrivé au camp, il prendroit congé de lui & retourneroit dans ſes terres. Dans ce moment l'empereur entra ſuivi du connétable, & prenant Diofébo par la main, il les promena pendant quelque temps dans le palais, en les priant

de partir inceſſamment, & leur donna les ordres qu'il crut convenables.

Lorſqu'ils furent ſortis de chez la princeſſe, elle reſta fort inquiette. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle, d'avoir mis Diofébo dans une furieuſe colère ! Il ne voudra jamais me rendre ſervice, & j'aurai fâché tous les François. Ma chère Stéphanie, ajouta-t-elle, il faudra l'adoucir en ma faveur. Stéphanie lui répondit qu'elle y conſentoit. Plaiſir de ma vie prenant la parole : mais auſſi, madame, vous êtes bien étrange, lui dit elle : comment ! en temps de guerre vous ne ſavez pas mieux ménager l'amitié des chevaliers ? Ils ſacrifient leurs biens & leurs vies pour le ſervice de votre alteſſe, & de l'empire, & pour un ſimple baiſer, vous faites tant de façons ? Après tout, qu'eſt-ce qu'un baiſer ? En France, c'eſt comme ſe toucher dans la main. Et quand ce ſeroit vous qu'il voudroit baiſer, quand même il voudroit aller plus loin, il faudroit bien en paſſer par-là. Madame, madame, en temps de guerre on a beſoin des chevaliers, il ne faut pas les effaroucher ; après la paix, nous ferons les difficiles. La princeſſe preſſant toujours Stéphanie d'aller trouver Diofébo qui étoit dans la chambre de l'empereur : Madame, lui dit Plaiſir de ma vie, il ſeroit plus ſûr d'y aller vous-même ſous prétexte de dire quelque choſe à l'empereur.

La princeſſe ſuivit ce conſeil, & après s'être

entretenue quelque temps avec l'empereur, elle prit Diofébo par la main, & le pria de n'être plus fâché contre elle. Le chevalier la ramenant dans sa chambre, lui répondit, qu'il avoit toujours été sensible à ce qui pouvoit l'intéresser; mais qu'enfin il falloit un baiser de Stéphanie ou son congé. Eh bien, lui dit la princesse, il faut donc vous permettre de le prendre ce baiser si desiré; si pourtant vous aviez voulu attendre le retour de celui que j'aime, il me semble que tout auroit été dans les règles. Diofébo, sans lui répondre, se jetta à ses genoux & lui baisa la main : se relevant ensuite légèrement, il s'approcha de Stéphanie, & la baisa trois fois sur la bouche en mémoire de la très-sainte trinité. Alors Stéphanie prenant la parole; puisque je suis autorisée par la permission de ma maîtresse, vous méritez quelque chose de plus qu'un simple baiser : chevalier, je vous rends maître de ma personne, mais de la ceinture en haut. Diofébo fut prompt à se servir de ses droits; après avoir baisé & touché sa gorge, il voulut porter ses mains jusqu'où il leur étoit permis d'aller, le papier qu'il y trouva & qu'il crut une lettre d'un rival, éteignit toute son ardeur; il demeura glacé en le retirant : lisez, lisez, seigneur Diofébo, dit Stéphanie, lisez & voyez le fondement de vos soupçons. La princesse prenant le billet des mains du chevalier, y lut ce qui suit.

Me trouvant absolument maîtresse de ma personne, sans être soumise à d'autres loix que celles de l'honneur, je déclare, moi Stéphanie de Macédoine, fille du grand prince Robert, duc de ce pays, que de ma pleine volonté, sans être contrainte, ni gênée par qui que ce soit, en présence de Dieu, & sur les saints évangiles; je vous promets, à vous Diosébo de Montalto, de vous prendre à seigneur & mari, vous abandonnant mon corps sans aucune réserve. En conséquence de ce mariage, je vous donne dès-à-présent le duché de Macédoine & toutes ses dépendances, avec cent mille ducats vénitiens, trois mille marcs d'argent travaillé, des meubles & des pierreries: le tout estimé par l'empereur & son conseil sacré, quatre-vingt-trois mille ducats, & moi, que j'estime encore davantage. Si jamais je revenois contre cet écrit, je veux être regardée comme fausſaire, & ne pouvoir jouir d'aucune des loix de l'empire. Je renonce à tout droit de chevalerie, & je consens que jamais chevalier ne puisse prendre les armes pour moi. Et pour plus grande sûreté, je signe de mon propre sang.

Stéphanie n'étoit point fille de ce duc de Macédoine, qui étoit alors à l'armée. Son père étoit un grand prince & très-brave chevalier, fort riche & cousin-germain de l'empereur. Il n'avoit laissé en mourant que cette fille, à laquelle il avoit ordonné par son testament, qu'on remît son duché de Macédoine

tédoine à l'âge de quatorze ans. Sa mère avoit été nommée ſa tutrice avec l'empereur ; & pour avoir des enfans, elle avoit épouſé le comte d'Albi, qui prit depuis le titre de duc de Macédoine. Stéphanie avoit alors quinze ans accomplis.

La nuit étant venue, & tout étant diſpoſé pour le départ, Diofébo, le plus content des hommes, envoya à l'heure du ſouper chercher l'argent dont la princeſſe lui avoit parlé. Cependant tandis que ceux de ſa ſuite étoient occupés à s'armer, il retourna au palais pour prendre congé de l'empereur & de toutes les dames, ſur-tout de Stéphanie, qu'il pria de ſe ſouvenir de lui pendant ſon abſence. Mon cher Diofébo, lui dit-elle, le bien de ce monde ne conſiſte que dans la foi. Ne ſavez-vous pas qu'on lit dans l'évangile : bienheureux ceux qui ne me verront pas, & qui croiront. Vous me voyez, & vous ne me croyez pas. Soyez perſuadé que je vous aime plus que tout ce qui eſt au monde. En même temps elle le baiſa pluſieurs fois en préſence de la princeſſe & de Plaiſir de ma vie. Leurs larmes ſe mêlèrent, & leurs adieux furent touchans. Lorſqu'il fut ſur l'eſcalier, Stéphanie courut après lui, & lui dit : je vous donne cette chaîne d'or que je porte au cou, pour vous faire ſouvenir de moi. Pour moi, s'il y avoit mille heures dans la journée, je penſerois continuellement à vous. A ces mots elle le baiſa encore une fois, & ils ſe ſéparèrent.

De là Diofébo ſe rendit à ſon logement, fit charger ſes bagages, & partit à deux heures de nuit, accompagné du connétable. Tiran fut charmé de le revoir. Diofébo lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & lui remit l'argent que la princeſſe lui envoyoit. Ils le pesèrent, & trouvèrent en ducats deux-cents quarante livres d'or.

Cependant depuis le départ du connétable & de Diofébo, les Turcs, fort fâchés des deux pertes qu'ils avoient faites, & qui ſe montoient à cent mille hommes, tués ou faits priſonniers, tinrent conſeil ſur les moyens de faire périr Tiran, & réſolurent que le roi d'Egypte l'attaqueroit, parce que c'étoit un très-bon chevalier, & le meilleur qu'il y eût dans l'armée des Maures. Ce prince ouvrit lui-même cet avis. Si ce général vit encore long-temps, dit-il, nous ſommes perdus ſans reſſource, & nous n'avons d'autre moyen de nous en défaire, que celui que je vous propoſe. Permettez-moi de lui offrir le combat à toute outrance. Ne doutez point qu'il ne l'accepte; car il eſt brave chevalier. Alors, au cas que j'aie l'avantage, je le tuerai; mais s'il arrivoit qu'il fût le plus fort, accablez-le de traits & faites-le périr, lui & tous ceux qui l'accompagneront. Le conſeil approuva la propoſition du roi. Il entre dans ſa tente pour méditer la lettre qu'il vouloit écrire, & la fit enſuite tenir à Tiran par un trompette. Elle étoit conçue en ces termes.

Agémanar, par la permiſſion de Dieu, roi d'Egypte, & vainqueur de trois rois en combat ſingulier; ſavoir, des rois de Sezza, de Brugia, & du furieux roi de Tremiſce. A toi, Tiran le Blanc, général des Grecs. Sache que pour la gloire & l'honneur de la chevalerie, j'ai réſolu d'éprouver lequel de nous deux aura l'avantage ſur l'autre. J'ai vu que par-deſſus tes armes tu portes un habillement de femme, & je juge ſans peine que tu es amoureux. J'ai fait, en préſence de ma dame, un vœu que je compte accomplir en ta perſonne. J'ai promis à la ſainte maiſon de la Mecque, où repoſe le corps de notre grand prophète Mahomet, de me battre à outrance contre un roi, ou fils de roi, ou le meilleur général des chrétiens, le tout pour l'honneur de ma dame. Je te propoſe donc le combat, pour accomplir mon vœu. Si tu as la hardieſſe de l'accepter, je te tuerai; après t'avoir obligé de convenir que la dame que je ſers ſurpaſſe la tienne en beauté & en mérite, ainſi qu'en naiſſance, & je lui ferai préſent de ta tête. Je ſouhaite que tu aies le courage d'accepter ce défi, & que tu eſſaies par-là de te laver du reproche honteux que l'on peut faire à ton honneur, & que tout bon chevalier doit éviter; c'eſt d'avoir attaqué deux fois notre camp par trahiſon. Je te combattrai ſoutenant notre bon droit, corps à corps, à pied & à cheval, ſelon que tu choiſiras pour ton avantage, & en préſence des juges, dont nous conviendrons. Le

lettre qu'un trompette m'a remiſe de ta part, dans laquelle tu dis avoir vu une parure de demoiſelle par-deſſus mes armes, & que pour accomplir un vœu que tu as fait, tu me propoſes le combat à toute outrance, & ſoutiens que la dame que tu ſers, eſt plus belle que la mienne. Premièrement je dirai, que ce vœu fera tort à ton honneur, & que tu aurois beaucoup mieux fait de t'engager à paſſer dix ans à la Mecque pour faire pénitence de tes péchés, qui ſont énormes devant Dieu, & devant les hommes; parce que rien n'eſt plus vrai, que la dame dont je me déclare le ſerviteur, eſt la plus belle, la plus vertueuſe, & du plus haut rang qui ſoit dans le monde. Je ſais que tu aimes la fille du grand Turc; & moi j'adore celle du grand empereur que je ſers. Elle a tous les avantages poſſibles ſur la tienne, qui ne ſeroit pas capable de la déchauſſer. Tu me reproches encore d'avoir eu deux avantages ſur vos troupes par trahiſon. A cela je réponds, que l'empereur de Rome a ordonné, que lorſqu'on étoit qualifié de traître, on devoit en donner le démenti. Je te le donne donc, d'autant mieux que tu n'as pas dit un ſeul mot de vérité, & que tout ce que j'ai fait ne peut être blâmé par les chevaliers inſtruits, & par les dames d'honneur, & que je n'ai ſuivi que ce que la chevalerie permet en de ſemblables occaſions. Si je me conduis mieux que vous, quel reproche pouvez-vous me faire? je te jure par cet écrit, & je te donne parole, moi

Tiran le Blanc, au nom de Dieu & de ſa très-ſainte mère, pour défendre la vérité, mon honneur & ma réputation, d'accepter le combat que tu me propoſes. Mais d'accord ſur ce point, comment convenir entre nous du juge que nous choiſirons? Ce ne peut être ton roi, ni mon empereur, auxquels nous avons promis fidélité. Pour remédier à cet inconvénient, voici ce que j'imagine. Tout le monde ſait que je ſuis venu attaquer votre armée, pendant que vous teniez aſſiégé le grand duc de Macédoine, & que je vous ai battus. Vous êtes venus me trouver enſuite, & j'ai acquis le même honneur. Ainſi à préſent c'eſt à vous à retourner à vous. Je promets donc à Dieu, & à la dame que je ſers, auſſi bien qu'à l'honneur de la chevalerie, que le vingt du mois j'irai vous attaquer avec le plus de troupes qu'il me ſera poſſible. Je déclare même, que ce ſera à la tête de votre camp de la plage orientale. Pour lors tu pourras te ſatisfaire, & tu ne m'accuſeras d'aucune trahiſon. J'ai remis cette lettre au trompette que tu m'as envoyé. Elle eſt écrite de ma main, & cachetée de mon cachet. Fait au camp de Traſimene le cinq août.

Tiran montra cette lettre aux généraux, qui l'approuvèrent; après quoi il la remit au trompette du roi d'Egypte, qui lui fit préſent d'une jacquette garnie de plaques d'argent, en le priant de conduire avec lui un roi d'armes, qu'il en-

voyoit au ſultan. Ils partirent, & arrivèrent au camp des Turcs, où le roi d'armes fit entendre au prince infidèle, qu'il ſouhaitoit lui parler en préſence de tous les rois, & des autres ſeigneurs de ſon armée. Ce prince les fit aſſembler ſur le champ; & le roi d'armes adreſſant la parole au ſultan : Le général de l'empire grec, qui repréſente la perſonne de l'empereur, lui dit-il, vous fait ſavoir par ma bouche, que, ſuivant la pratique des armes, vous ne devez porter aucune bannière, puiſque vous les avez perdues, ayant été vaincu deux fois, & que vous ne pouvez garder qu'un étendard. Je viens donc vous avertir des règles de la chevalerie. Si vous y manquez, notre général uſera du droit qu'elles lui donnent. Il vous fera peindre ſur un écu, avec toute la nobleſſe dont vous êtes environné, & non-ſeulement dans ſon camp, mais dans toutes les villes, il vous fera traîner à la queue d'un cheval. Avant que vous receviez un tel affront, je viens vous donner cet avis, afin qu'en ma préſence vous ôtiez toutes vos bannières. Que maudit ſoit celui qui a fait une ſemblable loi, s'écria le ſultan! Mais puiſque les loix des armes l'ordonnent ainſi, ajouta-t-il, il faut s'y ſoumettre. Alors il fit plier toutes les bannières, & ne conſerva que les étendards.

Le roi d'armes s'adreſſant enſuite au roi d'Egypte: Mon général, lui dit-il, a fait réponſe à la lettre

que vous avez écrite ; mais il vous prie de vouloir bien lui mander, quelle ſoubreveſte vous porterez le jour de la bataille, afin que dans la mêlée il puiſſe vous reconnoître. Mon ami, répondit le roi d'Egypte, tu lui diras de ma part, que j'aurois fort ſouhaité que nous nous fuſſions battus ſeul à ſeul ; mais quoiqu'il refuſe d'accepter ce que je lui ai propoſé, je veux bien répondre à ſa demande. Le jour du combat, j'aurai une jupe cramoiſie, que ma belle dame a portée ; ſur la tête une aigle d'or, & cette aigle ſera ſurmontée d'une petite banderole, ſur laquelle cette beauté ſera peinte. Si je puis le reconnoître, je lui ferai confeſſer tout ce que j'ai avancé dans ma lettre ; après quoi je le tuerai. Après cette réponſe le roi d'armes revint au camp des chrétiens ; & ayant rendu compte à Tiran de tout ce qui s'étoit paſſé de part & d'autre, on ſe prépara à la bataille.

L'empereur attendoit avec impatience des nouvelles de ſon armée, lorſqu'on découvrit en mer ſix vaiſſeaux, qui arrivoient à pleine voile vers Conſtantinople. Ce prince apprit avec plaiſir, qu'ils venoient de Sicile, & qu'ils portoient ſept mille hommes, & beaucoup de chevaux, que le nouveau roi de Sicile lui envoyoit. Voici quelle fut la raiſon de ce ſecours.

On a vu que le vieux roi de Sicile avoit un fils aîné, qui avoit épouſé une princeſſe du ſang de

France. Ce jeune prince étoit fort aimable, auſſi ſon beau-père l'aimoit infiniment, & n'avoit jamais voulu permettre qu'il s'éloignât de la cour. Il en tomba malade de chagrin, & mourut. Le roi de Sicile ſon père ſentit d'autant plus vivement cette perte, que ſon ſecond fils qui étoit entré dans un monaſtère, ne put jamais ſe réſoudre à quitter l'habit religieux, pour hériter de ſes états. Il en conçut une douleur ſi vive, qu'il ſe donna de la tête contre le bois de ſon lit, & ſe bleſſa ſi conſidérablement, qu'il en mourut, laiſſant ſon royaume à ſa fille, que Philippe avoit épouſée. Dès que ce prince ſe vit ſur le trône, il ſe ſouvint des obligations qu'il avoit à Tiran, & réſolut d'aller à ſon ſecours, avec le plus de troupes qu'il lui ſeroit poſſible. La reine ſon épouſe étoit alors enceinte, & mit inutilement tout en œuvre pour le détourner de ce deſſein. Elle obtint ſeulement, qu'il ne feroit point le voyage cette année. Il ſe contenta donc de faire partir le duc de Meſſine, à la tête de cinq mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Par amitié pour Tiran, la reine joignit encore à ces troupes deux mille hommes, dont elle donna le commandement au ſeigneur de la Pantelerie.

Le premier homme qu'ils rencontrèrent, en mettant pied à terre, fut le ſecrétaire que Tiran avoit dépêché vers l'empereur. Le duc de Meſſine le reconnut d'abord, pour l'avoir vu au ſervice du

général ; & l'ayant arrêté : chevalier, lui dit-il ; apprenez-moi, je vous conjure, des nouvelles de ce fameux Tiran le Blanc, qui posséde toutes les vertus. Quelle ville habite-t-il ? Où est ce général des Grecs ? Vous le trouverez dans son camp, répondit le secrétaire. Il n'y a que peu de jours que je l'ai laissé en présence des Turcs, sur les bords du Transimène. Comment y passe-t-on le temps, lui dit le seigneur de la Panneletie ? Y a-t-on bonne compagnie ? Sans doute, repartit le secrétaire. Tout le monde y est bien reçu & bien traité ; on y fait tout ce que l'on veut. On y joue, on y danse, on parle de guerre : les instrumens s'y font entendre ; enfin, tous les plaisirs se trouvent réunis chez notre général, qui craint Dieu plus que personne au monde, & qui ne fait craindre que lui.

A ces mots le secrétaire le quitta pour monter au palais, où il trouva l'empereur qui finissoit son dîner. Ce prince lui demanda avec empressement, si l'on ne manquoit de rien au camp. Seigneur, tout y est en abondance : il ne nous manque que de l'amour, répondit le secrétaire, sans en dire davantage. Quand l'empereur fut seul avec la princesse, il lui rendit séparément diverses lettres dont il étoit chargé. La première fut celle du roi d'Egypte ; ensuite il lui remit l'avis des généraux, au sujet des conditions du combat. Après que l'empereur l'eut lue, il se tourna du côté de sa fille : Savez-vous ce que l'on

me mande, dit-il, on veut au camp que Tiran ſoit amoureux de vous. Ce diſcours rendit la princeſſe plus vermeille qu'une roſe, & ſon trouble l'obligea de garder quelque temps le ſilence. Lorſqu'elle en fut un peu remiſe, elle lui dit : Seigneur, pourvu que vos chevaliers ſoient vainqueurs de vos ennemis, je leur pardonnerai leur amour. Quant à Tiran, vous ſavez quels ennemis lui ont fait les grands ſervices qu'il vous a rendus, & vous devez être en garde contre leur calomnie, & ne pas les en croire ſans examen ; ſur-tout dans des choſes qui intéreſſent votre honneur. Ma fille, reprit l'empereur, lis la lettre qu'ils m'écrivent, & tu verras qu'il ne s'agit pas de ce que tu penſes. La princeſſe ayant lu la lettre, la rendit à l'empereur, & s'approchant de Stéphanie : Jamais je n'ai eu tant de frayeur, lui dit-elle, tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines, j'ai cru tout découvert, & qu'on alloit me faire un crime de l'argent que j'ai envoyé à Tiran. Eh bien, madame, dit Stéphanie, eſt-ce là un ſi grand mal ; & ne pouviez-vous pas vous excuſer par votre intention ? Ne devez-vous pas aider les amis & les ſerviteurs de votre père ?

Dans ce moment les barons de Sicile entrèrent ; & firent la révérence à l'empereur, qui les reçut à merveille. Ils lui apprirent le ſujet de leur arrivée & lui remirent les anciens traités de paix qu'ils venoient renouveller. Ce prince les reçut, & confirma tout

ce qu'ils contenoient. Enſuite il ſortit, & laiſſa ces ſeigneurs avec l'impératrice & la princeſſe, après avoir commandé qu'on leur donnât de bons logemens, & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire.

Tous ces chevaliers nouveaux venus étoient dans l'admiration de la grande beauté de Carméſine. Le ſeigneur de la Pantelerie ſur-tout ne pouvant ſe laſſer de la regarder : Je reconnois, dit-il, madame, que la nature ne peut rien faire de plus beau que vous ; & je juge aiſément en vous voyant, du bonheur des ſaints dans le paradis, dont il eſt parlé dans l'écriture. C'eſt ce qui fait dire au Pſalmiſte, en s'adreſſant à J. C. : Seigneur, celui qui eſt devant vous, ne trouve pas mille ans d'une plus longue durée que le jour d'hier. Je crois donc pour moi, madame, que ſi je devois vous voir toute ma vie, j'éprouverois le même ſort. Le bruit de la beauté de votre alteſſe s'eſt répandu dans notre pays ; & vous nous animés du deſir de la guerre. Mais ce que je vois eſt encore mille fois au-deſſus du récit ; & je ne doute point que vous ne puiſſiez vous faire paſſer pour une déeſſe.

Il en étoit à cet endroit de ſa harangue, qu'il auroit ſans doute pouſſée plus loin, lorſque l'empereur rentra. Ainſi la princeſſe évita la réponſe, d'autant plus que le bon-homme ſe mit à leur parler de guerre. Quelque temps après, le duc de Meſſine ſe retira avec toute ſa ſuite au logement qu'on leur

avoit préparé, & l'empereur s'adreſſant à ceux qui étoient préſens : avez-vous jamais lu dans aucunes chroniques, leur dit-il, avez-vous jamais ouï-dire que le général d'un prince ait reçu de ſes parens, ou de ſes amis des ſecours de troupes, qui vinſſent ſervir le prince ſans ſolde ? C'eſt pourtant ce qui m'arrive aujourd'hui. Voilà plus de dix mille hommes qui me viennent ſervir à leurs propres frais, uniquement pour l'amour de mon général. Je dois lui en marquer ma reconnoiſſance, & je veux aller moi-même au camp être témoin de ſes exploits, & prévenir les complots des ennemis de ſa gloire, & ſur le champ il donna ordre de préparer tout pour le lendemain. Eh quoi, ſeigneur ! dit l'impératrice, vous irez ainſi ſans eſcorte avec votre ſeule maiſon ? Madame, répondit l'empereur, j'aurai avec moi les troupes de Sicile.

La nuit ſuivante Stéphanie alla éveiller la princeſſe, & lui dit : madame, j'ai vu Diofébo en ſonge, qui me diſoit : ô ma chère Stéphanie, que nous ſommes heureux Tiran & moi, de ce que vous êtes venues nous voir ! votre préſence nous aſſure la victoire. Cette idée m'a réveillée, & je viens vous dire, que ſi vous m'en croyez nous profiterons de cette occaſion, pour donner une preuve de notre amour à nos amans, & pour faire ceſſer l'abſence qui nous prive de leur vue ; propoſez à l'empereur de vous mener avec lui. Donne-moi

ma chemise, lui dit vivement la princesse, & laissez-moi faire. Elle fut habillée & coëffée en un instant; & passant dans la chambre de l'empereur, qui n'étoit pas encore levé : Mon père, lui dit-elle, vous savez que les filles ont toujours peur lorsqu'elles entendent parler de guerre. Cependant je vous supplie de me permettre de vous suivre; je vous demande cette grace pour deux raisons. La première, est le desir que j'ai de ne point vous abandonner, non-seulement parce que je vous aime plus que qui que ce soit au monde, mais encore à cause de votre âge. Car enfin, si par malheur vous tombiez malade, je vous garderois d'autant mieux, que je connois votre tempérament. La seconde raison est, que suivant l'ordre de la nature, quoique les choses arrivent quelquefois autrement, ceux qui naissent les premiers doivent mourir de même; en sorte que si j'accompagne votre majesté, je verrai & j'apprendrai quelque chose de la guerre, ce qui pourroit me servir à l'avenir, & m'empêcher de la redouter.

L'empereur fut d'abord surpris du discours de la princesse. Ma chère fille, lui dit-il, je suis très-convaincu de l'amitié & de l'attachement que vous avez pour moi; mais il n'est point ordinaire de voir aller les filles à la guerre. Cette démarche est toujours dangereuse, & vous êtes si jeune, que la vue des ennemis vous causeroit peut-être de fâcheuses impressions. Ne craignez rien, reprit la princesse,

la douleur de me ſéparer de vous me ſeroit beaucoup plus ſenſible, que tout ce que j'aurois à redouter en votre compagnie ; & puiſque je ne vous ai point abandonné dans vos malheurs, trouvez bon que je vous accompagne dans la proſpérité, juſqu'au dernier moment de votre vie. Eh bien, ma fille, j'y conſens, dit l'empereur, puiſque vous le ſouhaitez ſi fort. Voyez votre mère, pour ſavoir d'elle ce qu'elle aimera le mieux, ou de reſter ici, ou de me ſuivre, & tenez-vous prêtes à partir, car je compte me mettre en chemin inceſſamment. La princeſſe courut chez l'impératrice, qui lui dit que pour rien au monde elle n'iroit à l'armée ; que la ſeule vue du duc de Macédoine, & celle des lieux où ſon fils avoit été tué, la feroit mourir de douleur.

Auſſi-tôt que cette réſolution fut priſe, la princeſſe envoya chercher les plus habiles orfèvres de la ville, & ſe fit faire une cuiraſſe légère, avec les braſſards & les gantelets mi-partis d'or & d'argent. Le caſque étoit un ſimple morion d'argent pur, il étoit ſurmonté de la couronne qu'elle portoit ordinairement. Elle demanda à ſon père le commandement des troupes que la reine de Sicile envoyoit à Tiran. Le jour du départ elle ſe mit à la tête de cette troupe, couverte de ſa riche armure par-deſſus une caſaque, mi-partie de même argent & or. Elle montoit un grand cheval blanc comme la neige, & tenoit à la main un bâton de commandant.

dant. Elle étoit accompagnée de ſoixante demoiſelles les plus belles de la cour. Elle donna à Stéphanie la charge de connétable, celle de maréchal de camp à Salandro, fille du duc de Pera; Conteſina eut celle de grand prévôt; Plaiſir de ma vie portoit l'étendard, ſur lequel étoit peinte l'herbe nommée *l'amour vaut*, avec cette deviſe, *mais non pour moi.* Eliſeo portoit la grande bannière; la veuve Repoſée étoit le capitaine des portes de la chambre; elles marchèrent en bon ordre juſqu'à la vue des tentes de Tiran; mais en y arrivant, elles n'y trouvèrent que des malades, des valets & d'autres gens inutiles que le général y avoit laiſſés. Il en étoit ſorti dès le dix-neuvième du mois, au milieu de la nuit, & l'empereur n'y arriva que le lendemain matin ſur les neuf heures. Sur le champ il en fit donner avis au ſeigneur de Malvoiſin, qui ſe rendit auſſitôt au camp, l'inſtruiſit des mouvemens du général, & lui propoſa de venir au château où il ſeroit plus commodément, & plus ſûrement. L'empereur ſuivit ce conſeil, & les troupes Siciliennes ſe campèrent le long du fleuve. En même temps Malvoiſin détacha un de ſes gens pour apprendre à Tiran l'arrivée de l'empereur, de la princeſſe & des troupes de Sicile. Le général s'étoit campé à la tête du vallon nommé Eſpinoſa. Cette nouvelle le remplit de joie, mais il ne la dit qu'au ſeul Diofébo; il craignoit que s'il la répandoit dans l'armée, une partie des

officiers ne quittaſſent leurs poſtes pour aller faire leur cour. Il avoit tout diſpoſé pour marcher aux ennemis. Un peu avant le jour l'armée ſe mit en marche. Diofébo conduiſoit l'infanterie, accompagné de quatre cents lances avec les chevaux bardés. Tiran ne lui donna pour tout ordre, que celui de demeurer derrière une colline hériſſée de roches à une lieue du camp des Turcs, & de ne faire aucun mouvement, quoiqu'il pût arriver, quand même la bataille ſeroit perdue, qu'il n'en reçût l'ordre; il prit même ſon ſerment pour s'aſſurer davantage de ſon obéiſſance.

Le général continua ſa marche avec le reſte de l'armée, ſans avoir à ſa ſuite un ſeul homme d'infanterie, pas même un page; car il avoit donné l'ordre de chevalerie à Hyppolite. Enfin au point du jour il arriva à une portée du trait du camp ennemi, non du côté des retranchemens, mais par le flanc, dans une plaine abſolument raſe. Le duc de Sinopoli conduiſoit un aîle de ſon armée; le duc de Pera avoit le commandement de l'autre, & les bannières de l'empereur occupoient le centre. Les Turcs, de leur côté, qui avoient paſſé la nuit ſous les armes, parurent en bataille. Au premier rang étoient les lanciers, dont tout le front étoit couvert de pavois, & de chevaux de Friſe; derrière eux étoient les archers & les gens de trait; à quelque diſtance d'eux marchoient les chrétiens à la ſolde

du grand Turc, armés de toutes pièces, avec de grands panaches ſur leurs caſques, & leurs chevaux bardés. Les Turcs faiſoient l'arrière-garde avec plus de quatre cents machines de guerre.

Telle étoit la diſpoſition des deux armées, lorſque le roi d'Egypte manda à Tiran par un trompette, qu'il le remercioit de lui avoir tenu parole, & qu'en témoignage de ſa victoire, il feroit faire une ſtatue d'or, qu'il placeroit ſur une des principales portes de Conſtantinople. Tiran lui fit réponſe qu'il ne l'éviteroit pas, mais qu'il pourroit bien arriver qu'il eût du regret de cette bataille. Cependant il donnoit ſes ordres aux principaux chefs, & les inſtruiſoit du mouvement qu'ils devoient faire pour obliger l'armée infidelle à rompre ſes rangs, & à ſe débander. Enfin les Turcs donnèrent le ſignal, & toutes leurs troupes s'ébranlèrent.

Le général portoit ce jour-là une petite hache attachée à ſon bras avec un cordon de ſoie, & à ſa main une petite bannière, avec laquelle il donna le ſignal de ſon côté. Dans le moment le duc de Pera, qui commandoit l'aîle droite, faiſant un quart de converſion, ſe replia avec toute ſa troupe ſur le centre où étoit la bannière de l'empereur, tournant le dos aux ennemis, mais marchant ſerré au petit pas, & en bon ordre. Le duc de Sinopoli fit le même mouvement à l'aîle gauche; lorſ-

qu'ils furent tout-à-fait repliés le long du corps de bataille, alors ils se mirent au galop, mais sans perdre leurs rangs, & poussèrent vers la colline où étoit embusqué Diofébo avec toute l'infanterie. A la vue de ce dernier mouvement les Turcs s'écrièrent: les voilà qui prennent la fuite, ils sont à nous. En même temps l'infanterie abandonna ses rangs, jettant ses lances, ses piques, ses boucliers & ses arbalêtes, pour se mettre à la poursuite des chrétiens. La cavalerie de son côté se débanda après eux, & ceux qui avoient des chevaux bardés, se défaisoient de leurs bardes pour courir après ceux qu'ils regardoient déjà comme vaincus. L'empereur, qui du haut de la tour du château de Malvoisin, étoit témoin de tout ce qui se passoit, ne douta pas un moment que son armée ne fût en fuite, & la bataille perdue.

Le général se retournoit cependant de temps en temps pour examiner la contenance des infidèles. Il les vit tous épars dans la campagne, courant sans armes & uniquement occupés du desir de joindre les chrétiens. Lorsque Tiran vit que les ennemis s'étoient avancés au-delà de l'embuscade où Diofébo étoit posté, alors il leva la bannière qu'il portoit à la main, & dans le moment toute l'armée s'arrêta. Chaque escadron se sépara à la longueur d'un jet de pierre, & en un instant Tiran présenta un front large & étendu à l'ennemi. Ce mouve-

ment ſubit étonna les Turcs, qui commencèrent à s'appercevoir de leur erreur. Cependant le général ordonna au duc de Pera d'attaquer le premier; ce qu'il fit, en ſe jettant avec une extrême valeur au milieu des infidèles, ſuivi du marquis de Saint-George ſon frère. L'eſcadron du duc de Sinopoli donna enſuite. Enfin les deux armées ſe mêlèrent, & le carnage devint épouvantable.

Tiran, armé de ſa petite hache, ne donnoit aucun coup qui ne fût mortel. Il étoit par-tout, & toujours expoſé aux plus grands dangers. Le roi d'Egypte le reconnut, moins à ſes armes qu'aux grands coups qu'il portoit, & ſe retirant un moment de la bataille avec les rois de Cappadoce & d'Afrique, il les pria de ne penſer qu'à ſe défaire de Tiran. En même temps ils choiſirent chacun une forte lance; après quoi ils rentrèrent dans la mêlée, & ayant joint le général, ils coururent ſur lui tous trois enſemble. Mais les rois d'Egypte & de Cappadoce furent les ſeuls qui le touchèrent. Le choc fut ſi violent, qu'ils renverſèrent homme & cheval. A l'égard du roi d'Afrique, ſon coup porta ſur le duc de Macédoine, qui ſe trouva aux côtés du général, & le perça d'outre en outre. Tiran ſe trouvoit dans un grand péril, il avoit la cuiſſe engagée ſous ſon cheval, la foule étoit grande autour de lui, & ſes armes étoient fauſſées en pluſieurs endroits; il vint pourtant à bout de ſe

relever : mais le roi d'Egypte ayant pris une nouvelle lance, il courut ſur lui, & lui en porta un coup, qui ayant été mal adreſſé, lui emporta ſeulement une partie de ſon caſque : la foule les ſépara, & Hyppolyte voyant ſon maître dans cet état fit de ſi grands efforts pour fendre la preſſe, qu'il le joignit, & ſautant à terre : monſeigneur, lui dit-il, au nom de Dieu, montez. Mais toi, que deviendras-tu ? Pourvu que je vous ſauve, répondit Hyppolite, qu'importe que je meure ? La chûte du général, & le grand nombre des infidèles qui combattoient en cet endroit, avoient mis quelque déſordre parmi les chrétiens. Tiran jugeant que ſa préſence étoit néceſſaire, ſauta ſur le cheval d'Hyppolite, & rentrant dans la mêlée, il chercha à rejoindre le roi d'Egypte, mais ce fut inutilement. Ce prince avoit été bleſſé par les ſeigneurs d'Agramont, d'un coup de lance qui lui avoit percé la cuiſſe, & l'avoit mis hors de combat.

L'heure de vêpres approchoit, & le combat duroit encore. Diofébo juroit cependant contre Tiran de l'inaction où il le tenoit. Il veut avoir tout l'honneur pour lui, diſoit-il en lui-même, & il m'a laiſſé ici, comme ſi je n'étois bon à rien. Par dieu, j'en veux acquérir à mon tour. Allons, dit-il alors à ſes troupes, ne craignons rien, & donnons droit au milieu. En même temps il ſortit de ſon embuſcade, & vint charger en flanc les ennemis,

qui furent découragés à la vue d'un ſi grand nombre de troupes, auxquels il ne s'attendoient pas. Le ſultan étant bleſſé légèrement, s'étoit éloigné de la mêlée; & voyant le nouveau renfort qui arrivoit aux chrétiens, il dit à ſes gens que la fuite valoit mieux que la mort. Tiran s'apperçut que le ſultan & les ſiens ſe retiroient du combat avec leurs étendards déployés. Il courut de ce côté, & leur donna la chaſſe, mettant à mort tout ce qui ſe trouvoit ſur ſa route.

Cette bataille dura depuis le lever du ſoleil juſqu'à trois heures après midi; & jamais ſur cette plage orientale, il ne s'en étoit donné une auſſi ſanglante. La victoire fut complette pour les chrétiens, qui pendant trois lieues pourſuivirent les Turcs avec une extrême vivacité. Tiran pouvoit alors à juſte titre être nommé le roi des batailles, & le chevalier invincible. La fortune avoit toujours été favorable aux Turcs juſqu'à ſon arrivée, & ſa ſeule préſence l'avoit fait changer de parti. Enfin las de tuer, les vainqueurs arrivèrent fort tard devant une ville qui appartenoit au marquis de Saint-George, & qui portoit le nom de ſon marquiſat. Les infidèles s'en étoient emparés & en avoient fait préſent au roi d'Egypte, qui dans la crainte de ce qui lui arriva dans la ſuite, l'avoit abondamment pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire à ſa défenſe. Ce prince voyant la bataille

perdue, avoit pris la fuite comme les autres; mais la bleſſure lui cauſoit des douleurs ſi vives, qu'il fut obligé d'abandonner le ſultan & de s'arrêter dans cette ville; cet aſyle ne le mit pas long-temps à couvert. Tiran ayant donné ſes ordres pour prendre ſoin des bleſſés, mit d'abord le ſiège devant la place. Dès le lendemain elle ſoutint quatre aſſauts, mais les habitans ayant livré une des portes au marquis de Saint-George leur ſeigneur, la garniſon fut paſſée au fil de l'épée. Le roi d'Egypte y fut forcé lui-même &. égorgé par le marquis de Saint-George qui l'avoit fait priſonnier.

Malgré un ſuccès ſi éclatant, Tiran n'étoit cependant pas content. Il déclara hautement que ſi Diofébo eût exécuté ſes ordres, il étoit sûr de tuer le ſultan lui-même & de faire tous les ſeigneurs de ſon armée priſonniers, & de regagner tout ce que les infidèles avoient conquis ſur l'empereur.

D'un autre côté, l'empereur paſſa de la douleur où l'avoit réduit l'idée de la bataille perdue, à la joie la plus vive, lorſque le ſeigneur de Malvoiſin lui dit, qu'un homme qu'il avoit détaché pour ſavoir des nouvelles du combat, venoit de lui apprendre que Tiran étoit à la pourſuite des ennemis. A cette nouvelle ce prince ſe mit à genoux pour rendre graces à Dieu de la victoire; & montant à cheval ſuivi de la princeſſe, & des barons de Sicile, il ſe rendit au camp des Maures

qu'on trouva tendu dans le meilleur ordre & rempli de richeſſes infinies. L'empereur empêcha qu'il ne fût pillé, & en confia la garde aux ſeigneurs de la Pantelerie & de Malvoiſin, avec défenſes d'en rien détourner juſqu'au retour de ceux à qui il appartenoit légitimement par leur victoire. La princeſſe qui avoit accompagné l'empereur ayant apperçu dans une tente un petit eſclave noir qui cherchoit à s'y cacher, elle y courut, & ſautant promptement à terre, elle le prit par les cheveux, & le conduiſant à l'empereur : je pourrai auſſi me vanter à notre général, lui dit-elle, de m'être comportée en brave chevalière, & d'avoir pris un Turc juſques dans ſon camp. La grace avec laquelle la princeſſe fit cette plaiſanterie, réjouit beaucoup l'empereur.

Cependant Diofébo, inſtruit de la colère de Tiran, n'oſoit paroître en ſa préſence. L'empereur n'ayant reçu aucun meſſage de ſa part, comme dans les victoires précédentes, dit à la princeſſe qu'il craignoit fort que Diofébo n'eût été tué, puiſqu'on ne l'avoit point vu en cette occaſion. A ce diſcours Stéphanie ne put retenir ſes larmes. L'amour lui fit imaginer alors tout ce qu'il y avoit de plus funeſte, & pour ſortir de cette cruelle incertitude, elle chargea un homme de confiance d'aller ſavoir des nouvelles du chevalier, & de lui remettre une lettre de ſa part.

L'homme auquel Stéphanie avoit confié cette lettre, arriva au camp, & la remit à Diofébo, qui oublia, en la voyant, la colère où Tiran étoit contre lui, & courut la lui porter. A la faveur de ce paſſeport, il fut bien reçu. Le général fit venir le meſſager, de qui il apprit tout ce qui s'étoit paſſé dans le camp; que la princeſſe étoit armée, & qu'elle avoit fait un priſonnier, qu'elle gardoit avec ſoin, pour le lui préſenter. Tiran ordonna à Diofébo d'aller à la cour. Il obéit, & ſe rendit ſur le champ auprès de l'empereur. Le bruit de ſon arrivée ſe répandit en un inſtant dans le château. Toutes les demoiſelles ſe parèrent pour aller le recevoir. L'inquiétude de Stéphanie ſe liſoit encore ſur ſon viſage. Elles le trouvèrent dans la chambre de l'empereur, faiſant à ce prince le récit de la bataille, ſans oublier la mort des deux rois, & les bleſſures que Tiran avoit reçues. A ces mots de bleſſures la princeſſe changea de couleur, & demanda avec précipitation à Diofébo, ſi elles étoient dangereuſes. Nullement, madame, lui répondit-il, les médecins ont aſſuré qu'elles n'auroient aucune ſuite.

L'empereur demanda enſuite au chevalier quelle pouvoit être la perte de l'une & de l'autre part. Seigneur, répondit Diofébo, je ne puis dire au juſte qu'elle eſt celle des Turcs. Ce que je ſais, eſt que le grand chemin qui conduit d'ici à la ville

de Saint-George, eſt jonché de corps ; que les rois de Cappadoce & d'Egypte ont été tués ; que le ſultan, le roi d'Afrique, le fils du grand Turc lui-même ſont bleſſés dangereuſement, & qu'ils ont laiſſé plus de cent mille morts ſur le champ de bataille. Pour le nombre des nôtres, je pourrai le dire à votre alteſſe, parce que le général les a fait enlever pour leur donner la ſépulture. Nous avons trouvé parmi eux le duc de Macédoine percé d'un coup de lance, le marquis de Ferrare, le duc de Babylone, & pluſieurs autres, parmi leſquels ſe trouve le connétable, qui eſt fort regretté, parce qu'il étoit bon & brave chevalier. Enfin on compte qu'il nous manque douze cents trente-quatre hommes de notre armée. L'empereur parut touché de la mort du connétable ; mais il étoit encore plus occupé à chercher comment il pourroit témoigner ſa reconnoiſſance à Tiran. Diofébo, pour avoir un prétexte de demeurer plus long-temps à la cour, fit ſemblant d'être malade, & l'empereur le fit ſervir avec les mêmes ſoins qu'on auroit pu avoir pour la princeſſe ſa fille.

Cependant en attendant la guériſon du général, ce prince voulant profiter de la conſternation des ennemis, pria les barons de Sicile de l'accompagner à une expédition pour reprendre pluſieurs places dont les Turcs s'étoient emparés. Tiran, qui commençoit à ſe mieux porter, inſtruit du

départ de l'empereur, prit avec lui une partie de l'armée, laiſſant l'autre ſous les ordres du marquis de Saint-George, qu'il établit général pendant ſon abſence, & marcha au château de Malvoiſin, où la princeſſe & ſes demoiſelles étoient demeurées ſous la garde de Diofébo. Lorſqu'il en approcha, il détacha Hyppolite, qu'il avoit inſtruit, & l'envoya à la princeſſe, qui ordonna ſur le champ qu'on le fît entrer. Alors il ſe mit à genoux; & lui baiſant la main : madame, lui dit-il, je ſuis envoyé à votre alteſſe de la part de monſeigneur, qui demande ſi elle veut lui donner ſûreté, & s'il pourra entrer & ſortir, ſans qu'il lui ſoit fait aucune contrainte ni violence, & il en demande un gage. Nouveau chevalier, répondit la princeſſe, le général ne ſait-il pas que nous ſommes ſous ſes ordres? Nous dépendons toutes de lui; il a tout pouvoir ici, que peut-il appréhender? N'a-t-il pas renfermé la crainte dans le camp des Turcs? Elle ne doit habiter que parmi eux.

A ces mots Hyppolite ſe leva, & courut embraſſer toutes les demoiſelles, ſans oublier Plaiſir de ma vie; après quoi il alla rendre compte à Tiran de la réponſe que la princeſſe lui avoit faite. Elle ne contenta point le général. Il renvoya une ſeconde fois Hyppolyte au château, avec ordre de dire de ſa part à la princeſſe, qu'il n'entreroit point ſans un paſſeport écrit de ſa main. Je ne

comprends rien à notre capitaine, répondit la princeſſe lorſqu'on vint lui faire ce nouveau meſſage; en quoi peut-il avoir offenſé l'empereur ou moi, pour avoir beſoin d'un paſſeport? Pourquoi perdre ainſi le temps, lui dit Stéphanie? Donnez-le lui, puiſqu'il le demande. Voilà de l'encre & du papier. En même temps elle ecrivit le paſſeport & le remit à Hyppolite.

Tiran l'ayant reçu, entra dans le château, & monta dans la grande ſalle, où il trouva la princeſſe qui ſe leva pour le recevoir. Mais d'auſſi loin qu'il l'apperçut: obſervez votre paſſeport, madame, s'écria-t-il. Mais, général, répondit la princeſſe, perſonne ne vous touche. Madame, répondit Tiran, votre alteſſe m'accable des chaînes les plus peſantes. Jamais priſon n'a été plus forte ni plus cruelle. Eh, madame! dit la veuve Repoſée, la priſon dont il parle eſt toute tapiſſée d'amour; le deuil qu'il porte eſt chamarré d'eſpérance; & la chemiſe dont il eſt paré témoigne le deſir qu'il a d'être avec ſa dame.

La princeſſe comprenant alors ce que Tiran avoit voulu dire, lui répondit: général, ſi la fortune vous a rendu priſonnier, un temps viendra que vous ſerez en liberté. En même temps prenant le duc de Pera d'une main, & Tiran de l'autre, elle les fit aſſeoir à ſes côtés. Ils s'entretinrent d'abord de ceux qu'ils avoient perdus à la bataille;

& la converſation étant tombée enſuite ſur les conquêtes que faiſoit l'empereur, Tiran & le duc réſolurent de ſe rendre le lendemain devant une place que ce prince attaquoit depuis trois jours, & où il n'avoit pu ſe rendre le maître. La princeſſe proteſta, que s'ils partoient, elle les accompagneroit. Elle fit venir enſuite ſon priſonnier, & le leur preſentant : croyez-vous donc, dit-elle, que vous ſoyez les ſeuls qui ſachiez faire des captifs? Après cela ils ſe mirent à table, où la princeſſe mangea peu. La vue de Tiran lui ſuffiſoit.

Après le ſouper, le duc lia converſation avec la dame du château, & la veuve Repoſée, qui écoutoit avec un grand plaiſir le récit des exploits de Tiran ; car la bonne mine de ce chevalier l'avoit touchée. La princeſſe n'ayant que Stéphanie auprès d'elle : chevalier, dit-elle à Tiran, j'ai tout riſqué pour avoir la conſolation de vous voir ; c'eſt l'amour ſeul, non la curioſité de voir des combats qui m'a conduite ici. J'ai trompé l'empereur, peut-être ne tromperai-je pas nos jaloux ; mais je m'expoſe à tout ; je ne pouvois ſupporter plus long-temps votre abſence. Ah ! madame, dit Tiran, vos bontés ne ſervent qu'à redoubler les maux cruels que je reſſens. Je n'en puis ſupporter l'excès. La vue de vos beautés me tranſporte hors de moi-même ; elle me ravit l'uſage de ma raiſon. Non, madame, votre amour n'approche pas du mien ; il eſt tel cet

O bienheureuse chemise ! que je t'ai vûe dans un état bien différent !

Moulier Direx. Thomas Sculp.

amour, que ſi j'en avois autant pour Dieu ; ſi je le ſervois avec la même ardeur, je ſerois depuis long-temps un ſaint à miracles. Quelles marques me donnez-vous du vôtre ? Des diſcours, des paroles que la bouche prononce, & que le cœur peut démentir. Eſt-ce là ce que vous promettiez à mon départ ? Reviens vainqueur, diſiez-vous en préſence de Stéphanie, & tu obtiendras le prix de ton amour. Dieu eſt juſte, ajoutiez-vous ; il eſt préſent par-tout ; il eſt témoin de ma promeſſe, il en ſera le garant. Dans ce moment Plaiſir de ma vie s'approchant d'eux, interrompit leur entretien, & ſe mettant aux genoux de Tiran : chevalier, lui dit-elle, je ſuis la ſeule qui m'intéreſſe à vous. Comment perſonne n'a encore penſé à vous faire quitter vos armes, & ſi pourtant vous avez là une chemiſe qui mérite bien d'être changée ? O bienheureuſe chemiſe ! continua-t-elle, que je t'ai vue dans un état bien différent ! Tu étois parfumée alors, tu couvrois ce que la nature a formé de plus beau ! La princeſſe prenant la parole, dit à Tiran : chevalier, donnez-moi cette main qui a vaincu des rois. Stéphanie lui prit la main, & la poſa ſur les genoux de la princeſſe, qui ſe baiſſa, & la baiſa. Ah ! madame, dit Tiran, que ne m'eſt-il permis de me jetter à vos pieds adorables ! La princeſſe lui prenant alors les deux mains : eh bien ! répondit-elle, je leur donne tout pouvoir ſur moi.

En même temps elle ſe leva, car la nuit étoit déjà fort avancée, & elle craignoit de donner quelque ſoupçon en reſtant plus long-temps. Tiran, le duc & toute la cour, l'accompagnèrent juſques dans ſa chambre, & lui donnèrent le bon ſoir.

Le lendemain dès le grand matin, le duc & Tiran s'armèrent, & montèrent à cheval, faiſant emporter avec eux les échelles qu'ils trouvèrent dans le château. La princeſſe les accompagnoit, couverte de ſes armes. Ils arrivèrent vers le midi devant une place très-forte, que l'empereur faiſoit attaquer, & qui étoit vivement défendue par les troupes du ſultan. L'arrivée du général décida de ſon ſort. Après avoir laiſſé la princeſſe hors de la portée des machines, ſous la garde de Diofébo & de quelques troupes, il courut à l'attaque des Siciliens; & faiſant dreſſer les échelles contre le mur, il monta lui-même le premier à l'aſſaut. Il fut renverſé; mais ayant fait venir d'autres échelles, il attaqua de nouveau, & chargea ſi vigoureuſement les ennemis, qu'il emporta la place, tuant ou faiſant priſonniers tous ceux qui la défendoient.

Après cette expédition, les barons de Sicile préſentèrent à Tiran les lettres de leur roi & de leur reine. Le général les reçut avec tout le reſpect & toute la joie poſſible, témoignant cependant aux commandans de ces troupes la reconnoiſſance qu'il avoit de leurs ſervices. Enſuite ils ſortirent enſemble de

de la place & se rendirent auprès de l'empereur, qui ayant été témoin de l'accident arrivé à Tiran, & s'étant informé du nom de celui qui étoit tombé du haut de l'échelle, avoit appris avec chagrin que c'étoit son général lui-même. Aussi, lorsque Tiran lui eut fait la révérence, ce bon prince ne put s'empêcher de lui dire : ce n'est point à vous, général, de monter ainsi à un assaut ; & malgré le bon droit de la cause pour laquelle vous combattez, il ne faut point tenter la bonté divine. Où en serions-nous, s'il nous arrivoit quelque malheur ? Seigneur, lui répondit Tiran, le premier soin d'un général doit être de donner l'exemple.

L'empereur tint ensuite un grand conseil sur le parti qu'il devoit prendre ; & les avis furent fort partagés, les uns proposant une expédition, & les autres une autre. Enfin le général prenant la parole : pour moi, seigneur, je suis d'avis, dit-il, que votre majesté reprenne, avec les barons de Sicile, le chemin de Constantinople, & emmene avec elle tous les prisonniers, qui nous consument beaucoup de vivres, & nous occupent ici un grand nombre de troupes employées nécessairement à les garder. Le duc & moi, nous aurons soin de conserver les villes & les châteaux que nous avons pris, & d'étendre plus loin vos conquêtes. Nous prions seulement votre majesté de nous envoyer des vivres, pendant que la guerre durera ; car c'est uniquement

par la mer que nous pouvons tirer notre ſubſiſtance. L'empereur trouva l'avis fort bon, & Tiran ayant donné ſes ordres, pour que l'on amenât au château de Malvoiſin tous les priſonniers qui étoient dans la ville & dans le camp de Saint-George, il s'y rendit lui-même avec tous les barons de Sicile.

En arrivant, l'empereur appella le général & la princeſſe ſa fille avec les demoiſelles qui l'accompagnoient; puis adreſſant la parole à Tiran, il lui dit: nous avons perdu le brave comte de Bithinie notre grand connétable, à qui me conſeillez-vous de donner cette charge? Tiran ſe mettant à genoux: ſeigneur, répondit-il, je vous aurois beaucoup d'obligation, ſi votre majeſté avoit la bonté d'en faire préſent à Diofébo. Je ſuivrai toujours en tout vos deſirs, reprit l'empereur; & puiſque vous le ſouhaitez, je fais Diofébo grand connétable. Pour vous, général, je vous donne le comté de Saint-Ange, qui appartient à ma fille Carméſine, & dont elle voudra bien que je diſpoſe en votre faveur; il rapporte 75000 ducats: mais j'eſpère qu'avant qu'il ſoit peu, Dieu me fera la grace de pouvoir vous faire des préſens de plus grande conſéquence.

Tiran témoigna vivement ſa reconnoiſſance à l'empereur; mais il ajouta que deux raiſons l'empêchoient de profiter de ſes bontés: la première, dit-il, parce qu'il y a ſi peu de temps que je ſuis au ſervice de votre majeſté, que je n'ai pas mérité

tant de grace ; la ſeconde eſt, que ſi mon père & ma mère apprenoient que j'euſſe accepté aucun titre, ils perdroient l'eſpérance de me revoir jamais, & en mourroient peut-être de douleur. Rien ne peut empêcher, reprit l'empereur, que le comté que je vous ai offert ne ſoit à vous. Si vous ne voulez pas en prendre le titre, acceptez-en du moins le revenu & la poſſeſſion. Je ne veux point ôter à la princeſſe, répliqua Tiran, un bien qui lui appartient. Ce qui m'appartient, interrompit la princeſſe, eſt à la diſpoſition de mon père ; & au cas qu'on ait encore beſoin de mon conſentement, je confirme volontiers la donation. L'empereur fit de nouvelles inſtances, en aſſurant le général, qu'il ne regardoit point ce préſent comme une récompenſe, & que s'il perſiſtoit dans ſon refus, il perſuaderoit à tout le monde qu'il avoit deſſein de le quitter. Tiran l'aſſura qu'il n'en étoit pas capable, pendant qu'il pouvoit lui être utile, ajoutant qne puiſqu'il le vouloit abſolument, il lui rendroit ſa foi & hommage pour ce comté ; mais qu'il le donneroit, avec ſa permiſſion, à Diofébo ſon parent. Pourvu que vous l'acceptiez, répondit le prince, je ſuis content ; vous pourrez en faire enſuite ce qu'il vous plaira. Alors Tiran ſe jetta aux pieds de l'empereur, & lui baiſa la main, pour le remercier de la grace qu'il lui accordoit. En même temps on convint que la cour reſteroit encore au

château de Malvoisin tout le jour suivant, & qu'on célébreroit une grande fête, pour recevoir Diofébo comte de Saint-Ange, & grand connétable de l'empire.

Ce chevalier ignoroit ce qui se passoit. Cependant Tiran ordonna au seigneur de Malvoisin, de faire cuire beaucoup de pain pour le lendemain, & de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour la fête. Diofébo rentrant au château sur ces entrefaites, & trouvant son cousin occupé à donner beaucoup d'ordres, lui en demanda la raison, & s'il avoit eu quelques nouvelles des ennemis. Non répondit le général; mais allez remercier l'empereur du comté de Saint-Ange, qu'il vous a donné avec la charge de grand connétable.

Diofébo se rendit d'abord à la chambre de la princesse, où il ne trouva que Stéphanie avec les autres demoiselles. La princesse entra peu de temps après; & le chevalier se mettant à ses genoux, la remercia de la grace que l'empereur venoit de lui accorder. Elle le releva, & lui donna un mouchoir: j'exige votre parole, mon frère, lui dit-elle, que vous ne regarderez point ce que renferme ce mouchoir, que vous ne soyez sorti de cette chambre. Diofébo le lui promit; & après avoir remercié l'empereur, il revint auprès de Tiran. Il est bien juste, lui dit-il alors, en se mettant à ses genoux, que je vous remercie aussi, puisque vous vous êtes

privé de ce comté pour me le donner. En même temps il se mit en devoir de lui baiser la main; mais Tiran n'y voulut jamais consentir, & l'embrassa. Diofébo lui remit ensuite le mouchoir que la princesse lui avoit donné. En l'ouvrant, la première chose qu'ils trouvèrent fut un billet conçu en ces termes : *je vous prie, mon frère, grand connétable & comte de Saint-Ange, de me faire le plaisir d'accepter ce petit présent pour la fête de demain. La situation où je suis, doit vous faire excuser sa médiocrité.* Ce billet étoit accompagné d'une somme de 2000 ducats.

Le même jour la princesse ayant trouvé moyen de joindre Tiran en particulier, lui demanda pourquoi il avoit refusé le présent que son père lui avoit offert, & pourquoi elle l'en avoit prié inutilement. Mais il l'assura qu'il étoit résolu de n'accepter jamais aucun titre au-dessous de celui d'empereur. Le lendemain Diofébo fut proclamé, en cérémonie, comte de Saint-Ange, & grand connétable de l'empire grec; l'empereur le fit mettre à table avec lui, pendant que Tiran faisoit l'office de maître-d'hôtel, parce que c'étoit lui qui donnoit la fête. Après le dîner le bal commença, & fut suivi d'une magnifique collation de confitures. On s'arma ensuite, & il y eut plusieurs lances rompues en l'honneur du nouveau connétable.

Le souper qui suivit, fut parfaitement bien servi;

mais Tiran ayant paru fort triſte pendant toute cette fête, la princeſſe le fit aſſeoir à ſes côtés, & lui dit à l'oreille : vous êtes changé : ſouffrez-vous ? Parlez-moi naturellement. Je ſouffre tellement, répondit-il, d'imaginer que vous partez demain, & que je ne vous verrai plus, que j'en ſuis au déſeſpoir. Qui fait le mal, lui dit la princeſſe, doit en porter la peine. N'eſt-ce pas vous-même qui avez conſeillé à l'empereur de retourner à Conſtantinople avec les priſonniers? Quel eſt l'homme amoureux qui ait jamais donné un ſemblable conſeil ? Tout ce que je puis faire pour vous, ajouta-t-elle, eſt de feindre une incommodité. Je puis obtenir par ce moyen un délai de quinze ou vingt jours ; car l'empereur m'aime trop pour m'obliger à me mettre en chemin, tant qu'il pourra penſer que je ſuis malade. Mais que ferons-nous de ces priſonniers, dit Tiran ? Je ne vois aucun remède à la douleur que j'éprouve ; & je vous avoue que je ne ſuis occupé que de fer ou de poiſon, pour ſortir du funeſte état où je ſuis réduit. Allez trouver Stéphanie, dit la princeſſe, voyez avec elle quelles meſures on peut prendre. Sur le champ le général paſſa chez Stéphanie : & ils convinrent avec le connétable, que dès que tout le monde ſeroit retiré & les demoiſelles endormies, ils ſe rendroient l'un & l'autre à la chambre de leurs dames, & que là ils verroient ce qu'il y auroit à faire.

Le ſilence régnoit déjà dans tout le palais, lorſque la princeſſe, qui pendant la nuit ne gardoit que Stéphanie dans ſa chambre, dit à Plaiſir de ma vie qu'elle n'étoit pas encore en humeur de ſe coucher, & qu'elle pouvoit cependant ſe retirer. Elle obéit; mais ayant cru ſentir brûler des parfums en ſe retirant, elle ne douta pas que ce ne fuſſent les apprêts d'un mariage que l'on vouloit célébrer à petit bruit; & elle alla ſe mettre au lit, réſolue de s'en éclaircir. L'heure du rendez-vous arrivée, Stéphanie ſortit avec une bougie, pour s'aſſurer ſi toutes les demoiſelles qui couchoient dans l'anti-chambre de la veuve Repoſée, étoient bien endormies. Plaiſir de ma vie attentive à tout, faiſoit la dormeuſe; Stéphanie y fut trompée : elle alla ouvrir aux deux chevaliers qui l'attendoient avec plus d'impatience que les juifs n'en ont de la venue de leur Meſſie. Ils éteignirent la lumière, & ſuivirent ſans bruit Stéphanie, qui les conduiſit dans la chambre de la princeſſe. Ils la trouvèrent vêtue d'une robe brochée d'or avec une broderie de perles. Elle avoit au cou un carcan de feuilles d'or, émaillées de vert & entremêlées de diamans & de rubis. Sa tête étoit couverte d'une guirlande de pierreries, dont l'œil avoit peine à ſoutenir l'éclat. Tiran fléchiſſant le genou devant elle, lui baiſa les mains pluſieurs fois. Ils paſsèrent la nuit à ſe donner des aſſurances

de leur tendreſſe mutuelle, & lorſque le jour fut prêt à paroître, les deux chevaliers ſe retirèrent avec le même ſecret.

Lorſqu'il fut jour, tout le monde ſe leva au château, parce que l'empereur avoit donné ordre que tout fût prêt pour partir de bonne heure. Plaiſir de ma vie, que la curioſité avoit tenue éveillée, entra dans la chambre de la princeſſe, tandis que ſes compagnes dormoient encore. Elle la trouva qui s'habilloit. Stéphanie étoit habillée, & elle achevoit de ſe coëffer, mais avec un air d'abattement & de nonchalance ſi grand, qu'à peine pouvoit-elle porter ſes mains à ſa tête. Ses yeux battus & chargés, avoient perdu leur éclat ordinaire. Ses regards languiſſans ſembloient diſcerner à peine les objets.

Sainte vierge! s'écria Plaiſir de ma vie: eh, ma chère Stéphanie, comme vous voilà! vous êtes malade aſſurément, & même fort malade. Dites-moi cé que vous ſentez. Il faut appeller les médecins. Non, répondit Stéphanie, ce ne ſera rien. C'eſt une migraine violente, le ſerein qu'il fit hier en eſt cauſe. Croyez-moi, dit Plaiſir de ma vie, ne négligeons point ce mal, il peut devenir dangereux. Dites, n'avez-vous rien ſenti aux talons? Prenez-y garde; j'ai ouï-dire à d'habiles médecins, qu'à nous autres femmes, nos maladies commencent par des inquiétudes aux ongles des pieds, que de

là elles montent dans les jambes, paſſent aux genoux & gagnent bientôt les cuiſſes, d'où elles montent un peu plus haut; que c'eſt là où elles ſont les plus vives, que de là elles portent droit à la tête & cauſent des étourdiſſemens qui nous font ſouvent perdre connoiſſance & tomber à la renverſe. Ils ajoutent que ſuivant Galien, ce mal ne nous prend qu'une fois dans la vie, & quoiqu'il ſoit incurable, on n'en meurt pourtant jamais. Mais voyons un peu votre langue, j'en ſais aſſez pour vous donner conſeil.

Stéphanie embarraſſée du diſcours de Plaiſir de ma vie, & ne ſachant comment elle le devoit prendre, lui montra ſa langue. Ou tous mes principes ſont faux, lui dit alors cette fille, ou vous avez perdu du ſang cette nuit. Il eſt vrai, répondit Stéphanie, j'ai ſaigné du nez. Ou du nez, ou d'ailleurs, c'eſt ce que je ne puis diſtinguer, dit Plaiſir de ma vie; mais toujours je ſuis bien ſûre que vous avez ſaigné. Cependant ſoyez tranquille, votre mal ne ſera rien.

Comme elle s'apperçut que la princeſſe ſourioit, en l'écoutant, elle lui dit: madame, votre alteſſe me permettra-t-elle de lui rendre compte d'un rêve que j'ai fait cette nuit? Mais il faut auſſi qu'elle me promette de ne ſe point fâcher ſi elle ſe trouve mêlée dans mon rêve. Parle, lui dit la princeſſe, je t'accorde toute permiſſion, tu peux dire tout

ce que tu voudras, je t'en donne d'avance l'abſolution.

Alors Plaiſir de ma vie prenant la parole : il m'a ſemblé, madame, dit-elle à la princeſſe, que j'étois couchée dans une même chambre avec mes quatre compagnes, & que Stéphanie eſt venue avec une bougie examiner ſi nous dormions. Elle a été enſuite à la porte, & elle l'a ouverte à Tiran & au connétable. Ils étoient légèrement vêtus, leur épée ſous le bras & avec des ſouliers de feutre pour n'être point entendus. Stéphanie a ſoufflé ſa bougie, ils l'ont ſuivie, & il me ſembloit qu'elle les conduiſoit à votre chambre. Vous étiez habillée & parée avec ſoin pour les recevoir. Un moment après la porte s'eſt fermée, & j'ai cru entendre votre voix qui diſoit : laiſſe-moi, Tiran, laiſſe-moi. Je ſuis ſortie de mon lit toute en chemiſe, & j'ai couru à la porte. Alors j'ai cru voir Tiran, qui vous portant entre ſes bras par la chambre, malgré votre réſiſtance, vous accabloit de ſes baiſers. Il vous a mis enſuite ſur ce petit lit de repos. Ah ! lit, s'écria Plaiſir de ma vie, en ſe tournant du côté où il étoit ; que tu es différent de ce que tu étois alors !

Eh bien, lui dit la princeſſe, n'as-tu rien rêvé de plus ? Pardonnez-moi, madame, continua cette fille, mon rêve n'a pas fini là. Vous avez pris un livre d'heures, & le préſentant au chevalier,

votre alteſſe lui a dit : Tiran, je t'ai fait venir pour donner un peu du ſoulagement à ton amour & au mien, mais promets-moi de ne point paſſer les bornes que je t'ai preſcrites, jure-le moi ſur ce livre. Le chevalier, les yeux attachés ſur vous, paroiſſoit peu attentif à vos paroles. Vous avez ajouté : ſi tu m'aimes, contente-toi de ce que je t'ai permis, n'exige point de mon amour des choſes dont les ſuites ſeroient funeſtes à l'un & à l'autre, tu me perdrois & me perdrois pour toujours. Hélas ! avez-vous ajouté, à quoi m'expoſe ma complaiſance pour Stéphanie ! En ce moment quelques larmes ont coulé de vos yeux, elles ont touché le chevalier. Il vous a répondu : madame, vous êtes mon unique ſouveraine, c'eſt à vous de preſcrire des loix ; quelques dures qu'elles ſoient, je les reſpecterai toujours, mais ſongez que c'eſt contre vous-même & contre l'amour que vous employez le pouvoir abſolu qu'il vous a donné ſur moi.

Ne t'afflige point, Tiran, avez-vous dit alors ; je te tiendrai compte du ſacrifice que tu me fais. Je ne te refuſes qu'une ſeule choſe, je t'abandonne tout le reſte. Il vous a prêté le ſerment que vous demandiez, après quoi il m'a ſemblé que vous embraſſant & vous accablant de ſes baiſers, il vous renverſoit ſur ce lit & détachoit les agraffes de votre robe, alors votre gorge s'étant découverte à ſes yeux, il s'eſt précipité deſſus. Mais bientôt

n'étant plus maître de lui-même, il a voulu porter ailleurs une main hardie. Vous vous y êtes oppoſée, & vous avez eu ma foi raiſon ; ſi vous l'euſſiez ſouffert, le ſerment étoit en grand danger. Après une petite querelle, il m'a ſemblé que vous étiez réconciliés. Vos viſages étoient collés l'un contre l'autre ; vos bras étoient entrelacés. La vigne eſt moins unie à l'ormeau que vous ne l'étiez l'un à l'autre. Vous vous parliez, mais je ne pouvois entendre vos diſcours, vos baiſers mutuels les interrompoient à tout moment.

Cependant mon ſonge continuant toujours, je crus appercevoir quelque choſe ſur cet autre lit. Il me ſembla que j'y voyois Stéphanie avec le connétable ; elle ſe débattoit ; ſes jambes étant dans un mouvement très-vif, elle paroiſſoit ſe vouloir dérober d'entre ſes bras : un moment après, je crus l'entendre qui diſoit d'une voix tremblante & interrompue : ah ! ſeigneur, que vous me faites de mal ! voulez-vous me tuer ? Arrêtez un peu ; au nom de Dieu, épargnez-moi.

Il me ſembla enſuite que Tiran lui diſoit : ma chère ſœur, retenez vos cris. A quoi penſez-vous ? voulez-vous vous perdre ? On peut vous entendre. Je la vis qui prenoit la manche de ſa chemiſe, & qui la mettoit dans ſa bouche, la ſerroit avec ſes dents ; mais un moment après, elle ne put ſe

retenir, elle pouſſa un cri & tomba pâmée, en diſant; ah cruel! vous me tuez, je me meurs.

Je ne puis vous exprimer, madame, ce que cet endroit de mon ſonge me fit reſſentir. Je deſirois en ce moment de me trouver avec mon Hyppolite, dans le même état où je vous voyois l'une & l'autre. Je ne connois point encore quelles ſont les douceurs de l'amour, mais il me ſembloit que cet état étoit le dernier terme de la félicité. L'agitation que j'éprouvois étoit extrême, un feu dévorant ſe répandoit par-tout mon corps. Je me levai, du moins il me le ſembla dans mon ſonge, j'allai chercher de l'eau, & je m'en ſervis pour diminuer l'ardeur du feu que je reſſentois.

A mon retour, je crus voir Stéphanie, qui revenue de ſon évanouiſſement, repouſſoit languiſſamment le connétable, & lui diſoit d'une voix foible: laiſſe-moi cruel, laiſſe-moi. N'eſt-tu pas content? que veux-tu de plus? n'auras-tu point de pitié d'une fille qui s'eſt confiée à toi? Sont-ce là les ſermens que tu me fis hier ſur tous les ſaints du paradis, de ne me point faire de mal? Veux-tu les violer encore? Voyez, a-t-elle ajouté, en vous appellant, voyez comme ce barbare m'a traitée. Mais hélas! malheureuſe, a-t-elle continué, en verſant quelques larmes! de qui dois-je me plaindre que de moi ſeule? N'étoit-ce pas à moi à me garder?

Un moment après, il m'a paru que ſe conſolant un peu, & embraſſant le connétable, elle lui diſoit : va, je te pardonne tout ce que tu m'as fait ſouffrir. N'eſt-tu pas mon époux ? Ne t'ai-je pas donné ma foi ? N'es-tu pas devenu mon maître & mon ſeigneur ? Ai-je quelque choſe qui ne ſoit pas à toi ? Que te pouvois-je re fuſer ? L'amour ne t'a-t-il pas tout donné ? C'eſt cet amour qui nous a liés l'un à l'autre. Que manque-t-il à notre engagement ? Un écrit, une cérémonie, des joûtes, des danſes, des concerts ? L'amour ſuppléera à tout. Ma mère ni mes parentes ne ſont point venues me donner la chemiſe de nôces. Elles n'ont point eu beſoin de me porter à force ſur le lit nuptial. Je m'y ſuis miſe de moi-même. Mon époux en ſera plus sûr de ma tendreſſe.

Pendant que Stéphanie parloit, il me ſembloit, madame, que Tiran vous exhortoit & vous ſupplioit de lui rendre ſon ſerment. Le connétable, que votre voiſinage ennuyoit, vous en preſſoit auſſi, mais les coqs chantèrent pour la ſeconde fois, le jour étoit prêt de poindre. Vous les preſsâtes de ſe retirer, de crainte d'être découverts. Ils ne purent vous refuſer, & ils ſortirent l'un & l'autre.

Je me réveillai là-deſſus fort étonnée de me trouver dans mon lit ; j'étois encore toute remplie

de mon rêve, j'aurois voulu qu'il eût duré éternellement; je penſois à mon cher Hyppolite, je ſouhaitois d'être expoſée aux mêmes peines que Stéphanie, mon inquiétude & mon agitation furent extrêmes le reſte de la nuit, je ne pus fermer l'œil.

Plaiſir de ma vie finiſſoit ainſi le récit de ſon rêve, lorſque les autres demoiſelles de la princeſſe arrivèrent pour lui aider à s'habiller. L'empereur partit le matin même avec tous lès barons de Sicile, le duc de Pera & les priſonniers. Tiran & le connétable l'accompagnèrent pendant une lieue. Alors ce prince les pria de ne pas aller plus loin. Ils obéirent; mais cette ſéparation fut infiniment ſenſible au général. Après avoir pris congé de l'empereur, & avoir dit adieu aux barons de Sicile, il s'approcha de la princeſſe, & lui demanda ſi elle n'avoit aucun ordre à lui donner. Elle leva le voile dont elle étoit couverte, & ſes beaux yeux ne purent le regarder ſans ſe remplir de larmes. Ce fut ainſi qu'elle lui fit ſes adieux. Sa douleur ne lui avoit point laiſſé l'uſage de la parole, elle ne put que ſoupirer. Tiran de ſon côté, après avoir pris congé d'elle, fut ſi troublé, qu'il ſe laiſſa tomber de cheval. Il ſe releva promptement. L'empereur & pluſieurs ſeigneurs vinrent à lui, mais ils le trouvèrent faiſant ſemblant de regarder le

pied de ſon cheval, après quoi il ſe remit en ſelle, & chacun continua ſon chemin. La princeſſe qui étoit alors toute en larmes, apprit de Stéphanie ce qui étoit arrivé à Tiran, & n'attribua cet accident qu'à la douleur qu'il reſſentoit de ſon départ.

Tiran de retour au château de Malvoiſin, ordonna au connétable de reſter à la garde du camp avec la moitié de la cavalerie & de l'infanterie. Pour moi, dit-il, j'irai au port faire débarquer les vivres qui nous ſont venus. En y arrivant, il apprit qu'il étoit entré ſept navires Génois dans le port de Beaumont. Cette ville n'étoit éloignée de Saint-George que de quatre lieues, & le ſultan s'y étoit retiré avec les débris de ſon armée, croyant y être en ſûreté. Le général eut avis en même temps, que le grand kan de Caramanie arrivoit par mer au ſecours des Turcs avec le roi de l'Inde ſupérieure, & qu'ils étoient ſuivis d'une armée de plus de cinquante mille hommes. A cette nouvelle Tiran fit partir un brigantin, avec ordre d'aller reconnoître le nombre des vaiſſeaux arrivés à Beaumont, celui des troupes qui étoient deſſus, & de s'informer du temps auquel ils comptoient débarquer leurs vivres. Le brigantin revint le lendemain, & lui apprit qu'il y avoit ſept gros navires dans le port, que les chevaux étoient déjà débarqués,

&

& qu'on commençoit à mettre les vivres à terre. Oh, par dieu, dit le général à ſes troupes, je vous ferai manger de leur bled.

En effet, il fit préparer ſur le champ cinq vaiſſeaux, ſur leſquels il embarqua beaucoup de troupes, ſur-tout des arbalêtriers, & mettant à la voile le ſoir même, il ſe trouva au point du jour devant le port de Beaumont. Ceux qui étoient à terre découvrant les cinq vaiſſeaux de Tiran, & s'imaginant qu'ils étoient du nombre de ceux que le roi de Caramanie conduiſoit, n'en prirent aucun ombrage. Ainſi les vaiſſeaux grecs entrèrent dans le port ſans aucun obſtacle, & chacun s'attachant à un des ennemis, ils s'en emparèrent ſans peine; après quoi ils inveſtirent les deux autres qui firent auſſi peu de réſiſtance. Cette action ne coûta pas un ſeul homme à Tiran. Ils ſortirent enſuite du port avec leurs priſes. Les vivres dont elles étoient chargées furent d'un grand ſecours pour le camp des chrétiens, qui ne tiroient leur ſubſiſtance que par la mer.

Au retour de cette expédition le général interrogea les priſonniers qu'il avoit faits ſur les vaiſſeaux, & tous lui confirmèrent l'arrivée des rois de l'Inde & de Caramanie avec une puiſſante armée. Ils ajoutèrent que ce dernier conduiſoit avec lui la princeſſe ſa fille qui étoit d'une extrême beauté, & qu'il deſtinoit, diſoit-on, au fils du

grand Turc ; qu'elle étoit accompagnée de vingt-cinq autres femmes, qui venoient épouſer les plus grands ſeigneurs de l'armée, & que leurs vaiſſeaux étoient chargés de richeſſes immenſes. Lorſque nous ſommes arrivés à Beaumont, continua un matelot Génois, on nous apprit que l'empereur Grec a fait général de ſes troupes, un diable de François qui gagne toutes les batailles. Ils le nomment Tiran. Il peut avoir du courage, comme on le dit; mais ma foi il porte là un vilain nom ; car Tiran ſignifie uſurpateur, ou pour parler plus juſte, voleur, & je crois pour moi, que ſes actions répondront toujours à ſon nom. Auſſi, dit-on, que dans une lettre qu'il écrivoit au roi d'Egypte, contre lequel il n'a jamais oſé ſe battre ſeul à ſeul, il ſe diſoit amoureux de la fille de l'empereur ; vous verrez qu'il la ſéduira, il en fera autant de l'impératrice, & puis il fera mourir l'empereur pour prendre ſa place ; car c'eſt ainſi qu'en uſent ces maudits François; vous le verrez un jour empereur, ſi les Turcs & les chrétiens le laiſſent vivre. Ma foi, répondit Tiran, tu as raiſon, tous les François ne valent rien, & celui-là fera encore pis que tu ne dis. Puiſque vous le connoiſſez ſi bien, & que vous lui reſſemblez ſi peu, reprit le marinier, je prie Dieu qu'il vous faſſe obtenir tout ce que vous deſirez des demoiſelles. Mais enfin, vous connoiſſez un grand traître. Je jure par le baptême que j'ai

reçu, que si je pouvois le prendre, comme souvent j'en ai pris plusieurs autres, je le pendrois moi-même au grand mât du vaisseau. Dès qu'on fut à terre, Tiran lui donna un habit de soie, avec trente ducats & la liberté. On peut juger de l'état où il se trouva lorsqu'il fut que c'étoit à Tiran lui-même qu'il avoit parlé ainsi; il alla se jetter à ses pieds, mais Tiran lui pardonna & le renvoya, en disant qu'il falloit donner aux méchans, afin qu'ils disent du bien de nous; & aux bons, pour qu'ils n'en disent point de mal.

La présence de Tiran étoit nécessaire au camp; ses ordres n'avoient pas été suivis, & les Turcs avoient remporté un léger avantage par la faute du marquis de Saint-George. Tiran remédia à tout & donna de nouvelles instructions. Il tint ensuite un grand conseil, dans lequel il proposa d'attaquer la flotte du Caramam. Elle étoit composée de vingt-trois gros vaisseaux, les meilleurs qu'eussent les Génois, & de quelques bâtimens légers. La flotte des Grecs n'étoit que de douze vaisseaux de guerre, & de quatre galères. L'entreprise paroissoit téméraire; Tiran s'y détermina cependant, malgré la répugnance des autres chefs. Ce pilote Génois auquel il avoit donné la liberté, & qui touché de reconnoissance, s'étoit donné à lui, l'avoit instruit du moyen qu'il devoit suivre pour dissiper cette flotte.

A la sortie du conseil, Tiran donna ordre à Diofébo de lui choisir les deux mille plus braves gendarmes de l'armée, & deux mille arbalêtriers des plus hardis. Des plus braves, seigneur, répondit Diofébo, & comment les distinguer ? Ne le sont-ils pas tous également avant le combat ? Vous n'en savez guères, dit Tiran, faites sonner le bouteselle, comme si les ennemis s'approchoient, & lorsque vos troupes auront pris les armes, examinez les éperons des gendarmes, & regardez comme des lâches tous ceux dont les éperons seront mal attachés; comptez que tous ceux-là ne se sont armés qu'en tremblant. Le prieur de saint-Jean, avec ses chevaliers, vint dans ce moment joindre Tiran, & lui demanda d'être de la partie. Ils se rendirent au port de Transimène, avec les troupes destinées à l'expédition. De là il envoya deux galères au large, avec ordre, l'une de s'attacher au vaisseau du roi de Caramanie sans jamais l'abandonner; l'autre de lui donner des nouvelles de la flotte infidelle.

Il étoit environ l'heure de vêpres, lorsqu'une des galères revint à rames & à voiles pour l'avertir de l'arrivée des ennemis, & un moment après leur flotte parut à la vue du port. Elle étoit d'une grande magnificence, sur-tout le vaisseau du roi de Caramanie; ses voiles étoient couleur de feu avec ses armes en broderie. Les cordages étoient de soie,

& sa poupe étoit toute couverte de brocard d'or. Le vaisseau du général sortit du port le premier. Les Turcs le virent paroître avec beaucoup de joie, en criant que celui-là étoit déjà à eux. Le roi de Caramanie fit monter sa fille & les autres dames sur le pont, pour leur montrer le vaisseau qu'ils alloient prendre. Peu de temps après celui du seigneur de la Pantelerie parut, suivi d'un autre que commandoit le duc de Messine. La joie des Turcs & des Génois redoubla à cet aspect. Le roi de Caramanie dit à sa fille : choisis de ces vaisseaux celui que tu aimeras le mieux, je te le donne. Elle demanda celui qu'elle avoit vu paroître le premier, & il le lui promit. Le navire du seigneur d'Agramont précéda celui d'Hyppolite. Enfin le bon prieur de saint-Jean qui faisoit l'arrière-garde, sortit presque à la nuit fermée.

Les Génois furent fort étonnés de voir douze gros vaisseaux. Cependant on fit sortir du port toutes les pinasses, les chaloupes des vaisseaux & les barques des pêcheurs, auxquelles on avoit attaché une rame, qui portoit un fanal qu'elles allumèrent dès que celui du général parut. Tous ces feux réunis représentoient une armée de soixante & quatorze navires. Les ennemis s'imaginant que la flotte des Grecs étoit en effet aussi nombreuse qu'elle leur paroissoit, ne doutèrent point que l'armée de Rhodes & celle de Sicile ne fussent venues au secours de

l'empereur. Ils résolurent donc de prendre le parti de la fuite, & de retourner en Turquie, plutôt que de risquer un combat si inégal. Un des vaisseaux Génois leva trois fois un fanal. A ce signal toute la flotte des infidèles vira de bord, faisant force de voiles, elle se dispersa : mais jamais la galère de Tiran ne perdit de vue le vaisseau du roi de Caramanie, qui fit route du côté de Chypre, pour tâcher de gagner de là Alexandrie. La galère avoit un fanal à sa poupe, & Tiran suivit cette galère avec son vaisseau.

Le lendemain au point du jour le général n'aperçut en mer aucun de ses vaisseaux ; mais il se trouva en vue de celui que montoit le roi de Caramanie. Il le joignit sur le midi : & les deux navires s'accrochèrent de façon, que quand même ils l'auroient voulu, il ne leur eut pas été possible de se séparer. Alors le combat devint si terrible, qu'à peine pouvoit-on manœuvrer de part & d'autre. Il dura à plusieurs reprises pendant le reste du jour, toute la nuit suivante, & le lendemain, jusqu'au soleil couchant. Dans cet intervalle il se donna vingt-sept combats entre ces deux vaisseaux. Enfin le roi de Caramanie voyant les chrétiens déjà sur son bord, & le nombre de ses gens infiniment diminué, fit apporter sur le pont le coffre, où l'argent & les pierreries étoient renfermées. En même temps il fit habiller sa fille de brocard d'or ;

& l'attachant par le cou avec une corde d'or à ce même coffre, il la précipita dans la mer, avec toutes les autres dames qui l'avoient suivie. Après cette funeste exécution il abandonna le combat, & se retira avec le roi de l'Inde supérieure, dans la chambre que sa fille avoit occupée. Là ils se jettèrent sur un lit, & se couvrirent la tête, pour attendre la mort. Tiran, maître du vaisseau, leur envoya un gentilhomme, pour les prier de monter sur le pont. Ils obéirent à regret, sur-tout le roi de Caramanie, & parurent devant le général, qui leur rendit les respects dus à leur rang, & se leva pour les recevoir, quoiqu'il fût fort incommodé d'une blessure qu'il avoit reçue à la cuisse. Il les obligea ensuite à passer sur son vaisseau; ce qu'ils firent avec un extrême chagrin.

Dès que Tiran eut rassemblé le peu de gens qui restoient, il mit à la voile. De mémoire d'homme il ne s'étoit jamais donné un aussi terrible combat sur mer. A l'exception des deux rois, tout avoit péri du côté des Turcs. A l'égard des chrétiens, de cinq cents hommes qu'ils étoient sur le vaisseau, il n'en resta que cinquante-quatre, dont seize étoient blessés. Enfin Tiran se signala également sur mer, comme il avoit fait sur terre. A la nouvelle de cet accident, la douleur du sultan & la consternation des Turcs furent extrêmes. Mais leur admiration ne fut pas moindre, en pensant

qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion, il ſe mit à genoux de bonne grace, & baiſa la main & les pieds de l'empereur. Auſſi ne lui fit-on aucune peine.

L'empereur deſcendit enſuite de l'échafaud, ſuivi de tous ceux dont il étoit accompagné, pour aller à ſainte Sophie rendre graces à Dieu de la victoire qu'il avoit remportée. Le général donnoit le bras à l'impératrice, qui charmée de tout ce qui lui arrivoit d'heureux, lui dit : vous êtes l'homme du monde qui jouiſſez de la plus grande réputation ; car indépendamment de ce que vous avez fait auparavant, vous venez de vaincre deux grands rois, & vous avez donné de nouvelles preuves de votre valeur & de votre eſprit. Quels éloges ne méritent point de ſi belles actions ! Je voudrois qu'un chevalier tel que vous fût venu dans l'empire d'Allemagne, lorſque mon père étoit empereur de Rome. J'étois alors demandée par mille amans ; & ſi je vous avois vu, je vous aurois préféré à tous les mille. Mais à préſent je ſuis vieille, & je n'ai plus d'eſpérance à former. Cette converſation les conduiſit juſqu'au palais, où la princeſſe, qui n'en avoit pas perdu une ſeule parole, rit de bon cœur avec Tiran des douceurs que la bonne femme lui avoit dites.

Au retour l'empereur demanda au général comment il ſe trouvoit de ſes bleſſures. Tiran lui ré-

pondit qu'il avoit un peu de fièvre. En même temps il se retira à l'appartement qui lui avoit été préparé, où les médecins de l'empereur le visitèrent. Ils lui défendirent de sortir du lit, s'il ne vouloit demeurer estropié d'un bras. Le général suivit leur conseil. Tous les jours il étoit visité soir & matin de l'empereur, de l'impératrice & de la princesse. La veuve Repossée ne l'abandonna pas non-plus d'un instant pendant toute sa maladie, plus par amour que par aucun autre motif. Cette passion eut de grandes suites, & fut la source de beaucoup de traverses, que Tiran & la princesse Carmésine essuyèrent dans leurs amours; comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Fin de la seconde partie.

TROISIÈME PARTIE.

PENDANT que Tiran se rétablissoit de ses blessures, l'empereur reçut une lettre conçue en ces termes, & que l'armée des chrétiens écrivoit à Tiran.

« O la meilleure épée qui soit au monde, ton » courage est connu de Dieu & de toute la terre. » Nous craignons qu'il ne nous arrive quelque dé- » sastre dans notre camp, nous te conjurons de » venir promptement à notre secours. Après Dieu » c'est toi que nous invoquons ; notre salut dé- » pend de ton retour. Notre attachement pour ta » personne est extrême ; si tu te laisses fléchir à » nos prières, puisse ce que tu aimes avoir pitié de » toi, & ne te rien refuser de tout ce que tu lui » demanderas ».

Il en falloit moins à l'empereur pour lui faire comprendre l'affreux état où son armée étoit réduite. Cependant il demeura trois jours sans remettre la lettre à Tiran, ne sachant s'il ne feroit pas mieux d'attendre qu'il fût rétabli. Il la remit à la princesse Carmésine, afin qu'elle l'engageât à hâter son départ.

La princesse s'étant rendue chez Tiran, lui dit en l'abordant : fleur qui brillez parmi les plus

belles, voyez combien tous nos ſoldats vous deſirent, & comment ils s'écrient, où eſt ce brave chevalier ? où eſt le vainqueur des batailles ? nous n'avons d'eſpérance que dans ſon retour. Voici la lettre qu'ils vous écrivent ; elle eſt adreſſée au meilleur de tous les chevaliers, ce ne peut être qu'à vous. Tiran prit la lettre, la lut, & la montra à l'impératrice, & à tous ceux qui la ſuivoient. Si vous vouliez, brave chevalier, lui dit alors la princeſſe, ſi vous vouliez vous rendre au camp, votre aſpect ſeul feroit trembler nos ennemis, & leur défaite ſeroit aſſurée. Si vous refuſez de partir pour l'amour de nous, faites-le du moins pour la ſatisfaction de votre courage. Tiran lui répondit : madame, les prières de votre alteſſe & celles de l'empereur ſont des ordres précis. Commandez ſeulement, & je ſuis prêt, s'il le faut, à donner ma vie. Ayez donc la bonté de dire à l'empereur, que pour ſon ſervice & pour le vôtre, je ferai tout ce qui dépendra de moi tant que je reſpirerai. Il prit alors une des mains de la princeſſe, & lui fit une eſpèce de violence pour la baiſer.

L'impératrice, après cette converſation, ſe leva, ayant ſon pſautier à la main, & fut dans un coin de la chambre dire ſon office avec une demoiſelle, qui lui répondoit. La princeſſe demeura avec Tiran, Stéphanie, la veuve Repoſée, & Plaiſir de ma vie. Tiran lui prenoit à tout moment la main & la

baiſoit. La princeſſe ne put s'empêcher de lui dire : je vois que plus je mets d'obſtacles à vos deſirs, plus ils augmentent. Je ne vous accorderai point ce que vous voulez. L'on mépriſe aiſément ce que l'on obtient ſans peine. Je vois, par la façon dont vous me prenez les mains, que vous me déſobéiriez volontiers ; avez-vous oublié que l'impératrice eſt ici, & qu'elle nous peut voir ? Voulez-vous qu'elle vous ordonne de laiſſer ſa fille en repos, & qu'elle nous ôte pour toujours la liberté de nous parler ? Je vois que la prière que je vous fais de la part de mon père déplaît à votre amour, mais ſongez que cet amour même demande que vous ſacrifiez votre contentement à votre gloire & au ſalut de l'empereur. Faut-il que je me jette à vos pieds pour vous conjurer d'accorder à l'empereur ce qu'il vous demande ? Ah ! madame, répondit Tiran, croiroit-on que ce ſoit le moyen de hâter ma guériſon, que de me priver de votre vue ? C'eſt-elle ſeule qui peut me faire vivre. Votre abſence eſt pour moi le plus cruel de tous les maux. Je ne connois de gloire & de devoirs que ceux de mon amour. Je ne prétends pas que vous renonciez à cet amour, répondit la princeſſe ; mais il faut qu'il ſe ſoumette aux loix de l'honneur. Croyez-vous que votre abſence ne me ſoit pas ſenſible, & que la ſeule idée des périls où la guerre va vous expoſer ne me faſſe pas frémir ? Hélas !

que deviendrois-je ſi je vous perdois ? Vous ſeul faites mon bonheur ; vous êtes ſans ceſſe préſent à mon eſprit ; mes ſonges mêmes vous offrent ſans ceſſe à mon ſouvenir. Je trouve tout en vous. Vous poſſédez ſeul tout ce qui peut me plaire, & il me ſemble que quand Dieu vous fit, j'étois-là, & je lui diſois : ſeigneur, faites-le moi ainſi ; car c'eſt ainſi que je le veux.

Dans ce moment les médecins entrèrent, l'impératrice qui venoit de finir ſon office s'approchant de Tiran, leur demanda quand il pourroit venir au palais. Ils lui répondirent que ce ſeroit dans trois ou quatre jours. Alors l'impératrice & les dames étant ſorties pour le laiſſer en liberté, quelle fut ſon affliction ! Pour la princeſſe, lorſqu'elle fut arrivée dans ſa chambre, la converſation qu'elle venoit d'avoir lui cauſa un ſerrement de cœur ſi violent, qu'elle tomba évanouie. Toutes les dames jettèrent de grands cris. L'empereur accourut promptement ; il fut extrêmement affligé de voir ſa fille dans un état ſi triſte ; il ſe jetta ſur un lit, pendant que l'impératrice tenoit la tête de ſa fille dans ſon giron, & pouſſoit des cris qui furent entendus dans tout le palais ; ſon viſage & ſes habits étoient mouillés de ſes larmes. Un chevalier courut promptement à la maiſon de Tiran pour avertir les médecins ; il leur dit tout bas de ſe hâter, qu'à peine ils retrouveroient la princeſſe en vie. Les méde-

cins coururent au secours de la belle Carmésine. L'amour avoit d'abord fait imaginer à Tiran que les grands cris qu'il entendoit venoient de quelque accident arrivé à la princesse. A l'instant il se lève & se transporte chez elle, il la trouva dans son lit & revenue de son évanouissement. L'empereur étoit déjà sorti avec l'impératrice, & les médecins qui craignoient les suites de l'inquiétude qu'il avoit eue, l'avoient suivi.

Tiran, semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, s'approcha de la princesse, & lui dit : J'ai cru vous avoir perdue, ma princesse, vous, le seul bien qui puisse me flatter, je n'ai jamais éprouvé une telle douleur : dites-moi, je vous supplie, quel mal a souffert votre alteſſe ; si je pouvois le combattre, j'en jure par le baptême que j'ai reçu, il n'oseroit jamais vous attaquer. La bonté divine a pris pitié de moi, tout pécheur que je suis, elle a exaucé mes prières, elle vous réserve pour être ma récompense. Aux cris que j'ai entendus, j'ai d'abord pensé à votre alteſſe ; mais je me flattois que vous auriez soin de me faire avertir. Vous ne l'avez pas daigné. Qu'est devenue cette bonté que vous me témoigniez ? Vous suis-je devenu odieux ? Ah ! si un pareil malheur me doit arriver, je prie Dieu & sa très-sainte mère de m'ôter la vie avant que j'en puisse être le témoin, pour me délivrer du péril de perdre l'ame avec le corps

corps. Au nom de Dieu, inſtruiſez-moi de mon ſort. Mon cher Tiran, lui répondit la princeſſe, c'eſt toi ſeul, c'eſt la penſée de ton amour qui a cauſé tout mon mal. Cet amour agit ſur moi plus que je ne le voudrois, pourquoi faut-il que nous ne le puiſſions tenir ſecret juſques à des temps plus heureux? Mais hélas! puis-je t'impoſer des loix que je ne puis obſerver moi-même? Eh quel eſt celui qui peut renfermer du feu dans ſon ſein? Tout ce que je te dis, mon ame & mon cœur le penſent. Va donc, je te prie, trouver l'empereur, afin qu'il ne ſache point que tu m'as vue avant lui. Enſuite elle mit ſa tête ſous la couverture de ſon lit, & ordonnant à Tiran d'y mettre la ſienne, elle lui dit: baiſe ma gorge pour ma conſolation & pour ton repos; ce qu'il fit de grand cœur. Après qu'il lui eut encore baiſé les yeux & le viſage; l'on aime mieux, lui dit-elle, donner ces choſes-là que de les poſſéder.

Tiran ſe retira pénétré de ſes faveurs. Lorſqu'il parut dans la chambre de l'empereur, les médecins le blâmèrent de s'être levé ſans leur permiſſion. Il répondit, qu'ayant appris avec quelle précipitation & quelle inquiétude l'empereur étoit ſorti, il ſe ſeroit levé quand il auroit dû lui en coûter la vie. J'étois inquiet de ma fille Carméſine, dit l'empereur; mais heureuſement elle eſt rétablie. Jugez quel a dû être mon état, n'ayant plus d'autre

fille qu'elle ; car la reine de Hongrie eſt comme perdue pour moi. Le ciel m'a conſervé la vie en ſauvant ma chère fille du trépas. Allez la voir, vous ne ſauriez douter du plaiſir que vous lui ferez. L'entretien roula enſuite ſur différentes choſes, & les médecins ordonnant à Tiran de s'en retourner, il répondit qu'il ne pouvoit avoir de plus grand plaiſir que d'être auprès de l'empereur, quand il ſe flattoit de lui être utile. L'empereur le remercia de la bonne volonté qu'il lui témoignoit, & en le congédiant, il lui dit encore de paſſer chez Carméſine.

Tiran fut charmé des conſeils de l'empereur, il ſouhaitoit bien plus d'être où on l'envoyoit qu'au lieu où il étoit. Par malheur il trouva chez la princeſſe l'impératrice, qui le vit arriver avec grand plaiſir, & lui parla beaucoup de ſes bleſſures. Tiran voyant bien qu'il ne pourroit parler en liberté à la princeſſe, ſortit, dans la crainte que les médecins ne diſſent à l'empereur qu'il y avoit demeuré trop long-temps. L'aimable Stéphanie le conduiſit juſques ſur l'eſcalier, & lui dit en le quittant : ſeigneur, ſecourez-moi, ou donnez-moi la mort; rien n'approche des maux que je ſouffre ; mais rien ne me tourmente comme la crainte de me voir couverte de honte par les ſuites d'une action qui n'a rien de criminel. Je ne me repens pas de ce que j'ai fait, mais je n'ai plus d'autre bien que mon

amour & le bonheur dont les ſonges où mon imagination me font jouir ; dites-moi, je vous prie, général, ſi je ſerai conſolée de la douleur que j'éprouve. Le chevalier lui répondit : la bravoure & l'habileté du connétable rendent à préſent ſa préſence abſolument néceſſaire au camp ; mais puiſque la princeſſe m'ordonne de joindre l'armée, comme vous l'avez entendu, je vous promets que dès que j'y ſerai arrivé, je ferai tout ce qui ſera poſſible pour vous le renvoyer. Stéphanie fut très-contente de cette réponſe. Tiran s'en alla chez lui, où il trouva les médecins qui l'attendoient. Ils viſitèrent ſes bleſſures, qu'ils trouvèrent en fort mauvais état, car l'amour qu'il reſſentoit l'avoit prodigieuſement échauffé.

Tandis que les chrétiens étoient au déſeſpoir des bleſſures de Tiran, & qu'ils ne comptoient ſur aucun avantage pendant ſon abſence, le ſoudan envoya des ambaſſadeurs au camp pour traiter avec Tiran de la paix ou de la guerre. On donna avis à l'empereur de leur arrivée, il leur manda de venir auprès de lui, en leur promettant toute la ſûreté due à leur caractère.

Tiran commençoit à ſe mieux porter, tous les jours il alloit au palais, & l'on ne parloit que de ſon départ, lorſque les ambaſſadeurs arrivèrent à Conſtantinople. Cette nouvelle le ſuſpendit. L'empereur envoya les principaux de la ville & de ſa

cour une lieue au-devant d'eux pour les recevoir. Le général alla juſqu'à la porte de la ville. Quand Abdalla Salomon l'apperçut, quoiqu'il fût ambaſſadeur du ſoudan, il mit pied à terre, & ſe mettant à genoux devant lui, il lui donna les plus grandes marques de reſpect, le remerciant de la liberté qu'il lui avoit rendue. Le général le pria de remonter à cheval; ils furent enſemble trouver l'empereur, qui les reçut avec d'autant plus de cérémonie, que le roi d'Arménie, frère de celui de Caramanie, étoit du nombre des ambaſſadeurs. Abdalla Salomon, comme le plus ſavant d'entre eux, fut chargé de porter la parole, ce qu'il fit en ces termes:

« Seigneur, nous ſommes envoyés à votre ma-
» jeſté de la part du terrible maître du monde,
» le ſeigneur des ſeigneurs qui profeſſent la loi de
» Mahomet, le grand ſoudan de Babylone, &
» de la part du grand Turc, des ſouverains de
» l'Inde, & des autres rois qui ſe trouvent dans
» leur camp, pour vous propoſer trois choſes. Mais
» auparavant ils m'ont chargé de ſavoir de vos
» nouvelles, & de vous préſenter leurs ſaluts. Le
» premier ſujet de notre ambaſſade, c'eſt que l'on
» faſſe une trève de trois mois par mer & par
» terre. La ſeconde, c'eſt que le brave général à
» qui vous avez confié vos troupes, ayant par la
» force de ſon bras vaincu le roi de Caramanie,

» & celui de l'Inde; nous venons ſavoir ſi vous
» voulez, pour la rançon du premier, que l'on
» vous donne trois fois ſon peſant d'or, & quand
» les balances ſeront égales, nous les ferons par-
» cher à force de pierreries: pour le roi de l'Inde,
» nous offrons ſon poids du même métal & la
» moitié au-delà. Le troiſième article, c'eſt que
» ſi votre majeſté veut faire une paix ſincère, le
» ſoudan lui demande ſa fille Carméſine, à con-
» dition que les mâles qui naîtront de leur ma-
» riage ſeront élevés dans la loi de Mahomet, &
» les filles dans celle de J. C. en laiſſant à la mère
» le libre exercice de ſa religion. Par ce moyen
» nous pouvons terminer nos malheurs. Le ſoudan,
» en faveur de ce mariage, rendra toutes les villes
» & les châteaux de l'empire dont il s'eſt em-
» paré, & fera non-ſeulement la paix avec votre
» majeſté; mais encore il vous défendra contre
» tous ceux qui voudront vous attaquer ».

L'empereur, après avoir entendu les propoſi-tions, ſe leva, & paſſa dans une autre chambre avec le général & tous ceux qui compoſoient ſon conſeil. Ils convinrent unanimement qu'à cauſe des incommodités de Tiran, on acceptoit une trève de trois mois. On fit entrer les ambaſſadeurs pour leur dire qu'en conſidération du ſoudan & du grand Turc on acceptoit la trève de trois mois, & que l'on réfléchiroit ſur les autres articles.

La trève fut publiée de part & d'autre. L'empereur conférait souvent avec ses conseillers, dont le plus grand nombre étoit d'avis de faire le mariage de la princesse, pour avoir une paix durable. On juge facilement quelles devoient être les alarmes de Tiran. Un jour qu'il étoit dans la chambre de Carmésine, il ne put s'empêcher de dire devant plusieurs demoiselles : que je suis malheureux d'être venu ici ! Pourquoi ne pas mourir, puisque l'empereur & son conseil conspirent également contre une princesse si accomplie, & qu'ils veulent la livrer à un maure ennemi de Dieu & de notre sainte religion ? Le ciel l'a-t-il formée avec tant de charmes & tant de vertus, pour être la proie d'un barbare ? O cruel ambassadeur ! si j'avois prévu tous les maux que tu me causes, je ne t'aurois assurément pas donné la liberté. O cruel Abdalla ! je veux que tu saches par toi-même quels sont les maux que l'amour fait souffrir. Tu fais le malheur de la princesse & le mien. Puis s'adressant aux demoiselles : dites-moi, je vous conjure, leur dit-il, si on souffre plus dans l'absence de ce que l'on aime, qu'en sa présence. Les desirs me brûlent & m'enflamment à la vue de la princesse ; mais ce feu me conduit aux larmes ; & si je vois partir votre altesse, continua-t-il en s'adressant à elle, l'état auquel je serai réduit ne se peut concevoir. Que pourrois-je faire autre chose que de mourir ? La princesse lui ré-

pondit : Tiran, ſi tu peux diſpoſer de toi, n'ai-je pas la même autorité ſur moi-même ? Et comment peux-tu croire que je me ſoumette à un maure, ni que je le puiſſe aimer, lui qui a autant de femmes qu'il lui plaît, ſans en épouſer aucune, & que rien n'empêche de les abandonner au premier caprice ; moi qui ai refuſé tant de grands rois, qui m'ont demandée ? Si le roi & ſon conſeil prennent cette réſolution, ne crains pas de me voir balancer, je ſaurai leur réſiſter avec fermeté. Que ton amour eſt foible, s'il a une autre idée de mon courage. Comptes ſur ta Carméſine, elle ſaura ſe conſerver pour toi ; elle ſaura défendre les droits de ton amour, comme tu as défendu ſes états. Je te fais mon ſeigneur, commande, & j'exécuterai tes ordres. L'empereur vint troubler leur converſation ; ſon arrivée les embarraſſa ſi fort, qu'ils ne purent lui dire de quoi ils s'entretenoient. Tiran s'étant un peu remis, lui dit cependant qu'ils parloient des ambaſſadeurs, & de la folle hardieſſe avec laquelle ils avoient demandé la princeſſe en mariage pour un chien, fils de chien, qui reniant le véritable Dieu tous les jours, n'auroit que de mauvais procédés pour elle. Mais ſi par haſard il l'obtient, continua Tiran, & qu'il la traite mal, qui pourra la défendre ? A qui demandera-t-elle du ſecours ? Pour moi, lorſque j'y penſe je répands des larmes de ſang ; il me prend des ſueurs froides ; & je vous avoue que

j'aime mieux mourir que de voir préférer un maure à tous les chevaliers de la chrétienté.

L'impératrice approuva le discours de Tiran ; & ajouta ces mots avec vivacité : ces ambassadeurs viennent ici pour nous insulter ; laissez-les faire, laissez tenir à l'empereur tous les conseils qu'il tient, nous savons bien, ma fille & moi, le parti que nous devons prendre, & puisque vous êtes de notre sentiment, généreux chevalier, rapportez-vous-en à moi. Si l'on pousse ma patience à bout, je vous jure que ceux qui auront donné de mauvais conseils s'en repentiront d'une façon à épouvanter tous les autres. Mais si ce malheur arrivoit, il y a cent façons de mourir que je choisirois plutôt que d'en être témoin. De plus, qui m'empêcheroit d'aller avec ma fille en pays étranger, où nous pleurerions jour & nuit, puisque nous ne pourrions apporter de remèdes à nos maux ? Laissons tous ces discours, poursuivit-elle, ils m'affligent si fort, que je ne puis parler. Mais enfin, brave général, vos sentimens sont dignes de la bonne chevalerie, & j'aimerois mieux donner ma fille à un chevalier dont je connoîtrois les sentimens ; quel que pauvre qu'il fût, qu'au maître du monde qui auroit le cœur mal placé. Ne croyez donc pas que rien puisse me séparer d'elle, que je n'aie trouvé un chevalier d'une extrême valeur, occupé de son honneur & de celui des siens. La princesse lui dit : mais ma-

dame ; que ſert la hardieſſe que vous ſouhaitez à un bon chevalier, ſi elle n'eſt pas accompagnée de prudence ? Il eſt bien vrai que l'une & l'autre ſont fort eſtimées dans le monde ; mais la prudence eſt plus utile aux grands ſeigneurs que la hardieſſe.

L'empereur arriva dans cet endroit de leur converſation ; il en demanda le ſujet. Le général lui dit : ſeigneur, nous agitons une queſtion qui mérite bien d'être examinée. L'impératrice dit, que ſi elle avoit un fils, elle aimeroit mieux qu'il eût la hardieſſe en partage que toute autre qualité. La princeſſe convient que c'eſt en effet une grande vertu & fort à deſirer ; mais qu'elle eſtime plus la prudence. C'eſt à votre majeſté à décider. L'empereur leur répondit qu'il ne le pouvoit faire ſans entendre les parties, & dit à la princeſſe de commencer. Elle s'en défendit long-temps, ne voulant pas parler devant l'impératrice ſa mère ; mais enfin elle obéit. L'impératrice parla enſuite en faveur du courage, & ne manqua pas de citer l'exemple des grandes choſes dont Tiran étoit venu à bout par ſon courage. Le prince répliqua en faveur de la prudence. Le bon empereur fut charmé de l'avoir entendue raiſonner ſi bien. L'impératrice répondit encore quelque choſe à l'avantage du courage, & cita tout ce que l'on dit ſur le cœur & la façon dont il eſt placé, pour preuve de ſon autorité. Enſuite elle

pria l'empereur d'avoir la bonté de juger. Il lui répondit qu'on ne pouvoit pas mieux parler qu'elles avoient fait l'une & l'autre, ſans rien oublier de tout ce qui pouvoit être à l'avantage de leurs ſentimens; que le lendemain il leur rendroit réponſe après avoir entendu les chevaliers & les docteurs. Alors il ſortit de la chambre, & paſſant dans une autre, il aſſembla un conſeil de chevaliers & de gens de loi, qui diſputèrent long-temps entre eux ſur le courage & ſur la prudence, ſans pouvoir s'accorder. Enfin après avoir fait compter les voix, & écrire l'arrêt, l'empereur parut le lendemain dans la grande ſalle à l'heure qu'il avoit indiquée. Toutes les dames s'y trouvèrent. Il ſe plaça ſur la chaiſe impériale, l'impératrice à ſes côtés, la princeſſe devant lui, & tous les barons & les chevaliers ſe placèrent pour entendre le jugement que l'on alloit prononcer. Quand on eut fait ſilence, l'empereur ordonna à ſon chancelier de publier la déciſion. Alors le chancelier ſe leva, mit un genou en terre, & lut: au nom du Père, du fils, & du ſaint Eſprit. Nous, Henri, par la grace de Dieu, empereur de Conſtantinople. Ayant entendu les raiſons de part & d'autre, ſur la diſpute qui s'eſt élevée entre l'impératrice & la princeſſe ma fille. Ayant la grandeur de Dieu préſente à l'eſprit, dans le deſir de juger avec équité. De l'avis de la plus grande partie de notre conſeil, ſans avoir aucun

égard à l'amour que nous avons pour chacune d'elles ; mais dans la seule vue de l'équité & de rendre la justice à qui elle appartient. Sur ce considérant que la prudence est le plus grand présent que Dieu ait fait aux hommes, & qu'elle est comme le soleil, de qui tous les autres corps empruntent leur éclat ; mais que cependant il est nécessaire d'avoir du courage, sans quoi la prudence ne seroit d'aucune considération. Nous avons estimé qu'un chevalier qui joint la prudence à la valeur est accompli, & digne de la royauté. C'est pourquoi nous ordonnons à l'impératrice, qui a pris le parti du courage, de nommer la prudence auparavant quand elle en parlera, & que ce soit sans aucune aigreur, afin que la mère & la fille ne soient point désunies. Quand la sentence fut lue, les parties lui donnèrent des louanges, & presque tous ceux qui étoient présens dirent à l'empereur que d'un bon arbre il en venoit de bon fruit, & d'un bon chevalier un bon conseil. Les ambassadeurs du soudan, les rois de Caramanie & de l'Inde supérieure se trouvèrent à cette lecture. L'empereur tint un conseil avec son général & les autres chevaliers, dans lequel il fut résolu que l'on feroit une grande fête, après laquelle on donneroit réponse aux ambassadeurs. L'empereur donna le soin à Tiran d'ordonner des armes, des danses, & de tout ce qui pouvoit

être néceſſaire. Tiran fit publier la fête pour le quinzième jour ſuivant.

Mais Stéphanie voyant que tous les grands ſeigneurs étoient revenus à cauſe de la trève, & que le connétable demeuroit au camp, lui écrivit une lettre infiniment tendre, par laquelle elle le conjuroit de venir la voir au plutôt. Le connétable lui répondit ſur le champ, en lui donnant toutes les aſſurances de ſon amour & de ſa reconnoiſſance; mais que ſon devoir le retenoit au camp, qu'il ne pouvoit quitter ſans congé; & qu'auſſi-tôt après la fête que l'empereur avoit fait publier, il feroit tout ſon poſſible pour ſe rendre auprès d'elle. L'écuyer qui lui avoit porté la lettre ſe chargea de la réponſe. A ſon retour à Conſtantinople, il trouva Stéphanie qui s'entretenoit avec la princeſſe. D'abord qu'elle l'apperçut elle ſe leva & lui dit: comment ſe porte ce que j'aime? L'écuyer, ſans lui répondre, fut baiſer la main à la princeſſe; enſuite lui en fit autant, & lui donna la lettre, qu'elle leva vers le ciel, comme pour la lui offrir. Après en avoir fait la lecture, elles s'entretinrent ſur le chagrin qu'elle avoit de ce que le connétable ne ſeroit point à la fête.

La veille du jour marqué pour la célébrer, le connétable vint à une lieue de la ville, & ſe tint caché très-ſoigneuſement. Stéphanie ne vouloit pas

abſolument s'y trouver, puiſque celui qu'elle aimoit ne devoit point y être. La princeſſe la pria ſi fort de l'accompagner, en l'aſſurant que ſi elle ne venoit pas, elle n'y iroit pas non plus, qu'elle fut obligée de la ſuivre. Quand les meſſes furent dites avec beaucoup d'appareil, on fut à la place du marché, que l'on trouva couverte par le haut de draps rayés de blanc, de vert & de tanné. Les côtés étoient cachés par des étoffes d'une grande richeſſe. Il y avoit des tables dreſſées tout autour de la place. Le côté deſtiné pour l'empereur étoit beaucoup plus riche; il étoit tendu de brocard d'or. L'empereur ſe mit au milieu de la table, & fit placer les ambaſſadeurs d'un côté, & de l'autre l'impératrice & ſa fille Carméſine. Les rois de Caramanie & de l'Inde ſupérieure mangèrent à terre, parce qu'ils étoient priſonniers : toutes les demoiſelles & les dames d'honneur occupoient des tables à la droite de l'empereur. Les dames de la ville les ſervoient. Stéphanie étoit aſſiſe la première à cette table, à la gauche de l'empereur, & vis-à-vis d'elle tous les ducs & les grands ſeigneurs. On avoit dreſſé vingt-quatre buffets. Sur le premier on avoit placé toutes les reliques de la ville; ſur le ſecond, tout l'or des égliſes. Il y en avoit dix autres remplis de toutes ſortes de corbeilles & de paniers d'argent, que l'on avoit tirés du tréſor, & qui tous étoient remplis de monnoie d'or. Dans les autres il y avoit des

coupes d'or & des pierres précieuſes, des plats & des ſalières de vermeil ; car tout ce qui étoit blanc ſervoit ſur les tables. Tout l'argent monnoié étoit dans des vaſes au pied des buffets, chacun deſquels étoit gardé par trois chevaliers, auxquels Tiran en avoit confié le ſoin. Les chevaliers étoient vêtus de robes de brocard traînantes juſqu'à terre, avec une baguette d'argent à la main. En un mot, l'empereur montra ce jour-là de très-grandes richeſſes. Dans l'eſpace renfermé pour les tables, étoit une lice préparée pour les joûtes. Le général duc de Pera & le duc de Sinopoli étoient ce jour-là les tenans. On commença les joûtes pendant le repas. Le duc de Pera parut le premier avec des paremens de brocard d'or d'Alexandrie. Le duc de Sinopoli les portoit également de brocard ; mais ils étoient verds & gris ; Tiran les avoit ſimplement de velours verd ; mais couverts de ducats pendans, chaque ducat en valoit plus de trente, de façon que ſes paremens étoient d'un grand prix.

Un des jours de la fête, Tiran vint à la porte de la princeſſe, il y trouva Plaiſir de ma vie, à laquelle il demanda ce que faiſoit ſa maîtreſſe ? Elle répondit : Pourquoi voulez-vous le ſavoir ? Si vous étiez venu plutôt vous l'auriez trouvée dans ſon lit, & ſi vous l'aviez vue comme moi, vous euſſiez goûté la gloire de paradis. Si vous voulez, continua-t-elle, vous la trouverez qui vient

de prendre sa robe, & qui va se peigner; car nous autres nous nous gratons la tête quand les talons nous démangent. Mais à propos, pourquoi n'avez-vous pas mon Hyppolite avec vous? Je le vois souvent triste, & cela m'afflige..... La princesse est-elle seule, dit Tiran? N'y a-t-il ni espions ni ennemis? Puis-je entrer sans péril? demoiselle, je vous demande aide & conseil. Entrez sans rien craindre, répondit Plaisir de ma vie. Fiez-vous à moi, je courrois autant de risque que vous, s'il y avoit quelque chose à craindre, je connois les sentimens de la princesse; elle ne veut pas que votre amour demeure toujours sans récompense; & pour moi j'ai tant de pitié de ce que vous souffrez, que je serai toujours prête à vous assister. Tiran entra dans la chambre, & trouva la princesse qui ratachoit ses beaux cheveux. Elle lui dit en le voyant: qui t'a donné permission d'entrer ici sans mon consentement? Si l'empereur vient à le savoir, il ne te pardonnera pas ta témérité. Va-t-en, je t'en conjure. Tiran ne s'embarrassant pas de ces paroles, s'approcha d'elle, & la prenant dans ses bras, lui baisa mille fois les yeux, la bouche & la gorge. Les demoiselles voyant que Tiran jouoit ainsi avec la princesse, étoient attentives autour d'eux sans remuer; mais quand il vouloit se servir de ses mains, elles venoient toutes au secours de leur maîtresse; elles entendirent venir l'impératrice:

mais Tiran & la princeſſe n'étoient occupés que d'eux ſeuls dans le monde. Quand l'impératrice fut préciſément à la porte, Tiran ſe jetta par terre & les filles mirent ſur lui tous les habits qu'elles trouvèrent. La princeſſe s'aſſit ſur lui en ſe peignant, ſans faire ſemblant de rien. L'impératrice ſe mit à côté d'elle, & peu s'en fallut qu'elle ne s'aſsît ſur la tête de Tiran. Elles s'entretinrent des fêtes, & demeurèrent en cet état juſques à ce qu'une demoiſelle apporta les heures de l'impératrice, qui s'en alla les dire dans un coin de la chambre. La princeſſe ne ſe remua point, dans la crainte que ſa mère ne s'apperçût de quelque choſe; mais quand elle eut achevé de ſe peigner, elle paſſa la main ſous la robe qui le couvroit, & carreſſoit ſon cher Tiran, qui lui baiſoit la main. Enfin pour ſortir de cet embarras, toutes les demoiſelles ſe mirent devant l'impératrice, & ſans faire le moindre bruit, Tiran ſe leva & s'en alla avec le peigne de la princeſſe qu'il lui avoit pris.

Quand il fut hors de ſa chambre, il ſe crut en ſûreté; mais à l'inſtant il apperçut l'empereur qui venoit chez la princeſſe avec un ſeul valet de chambre. Il retourna pr[illegible]tement ſur ſes pas, & dit à la princeſſe: que[illegible]ez-vous de moi? Voici l'empereur qui vient. Que je ſuis malheureuſe! lui répondit-elle, nous évitons un inconvénient pour tomber dans un autre. Je vous le diſois bien que

vous

vous preniez mal votre temps. Auſſi-tôt elle fit remettre les demoiſelles devant l'impératrice, & fit paſſer Tiran derrière elles pour gagner une autre chambre. Là il ſe mit par terre, & on le couvrit de pluſieurs matelats, afin de le cacher aux yeux de l'empereur, qui ſouvent entroit dans cette pièce.

L'empereur demeura chez ſa fille juſques à ce qu'elle fût coëffée ; après quoi l'impératrice ayant fini ſon office, il ſortit avec elle, ſuivi de toutes les demoiſelles, pour aller à la meſſe. Quand elles furent toutes ſorties, la princeſſe demanda ſes gands, & dit qu'elle les avoit mis dans un endroit où nulle autre qu'elle ne les pourroit trouver. Par ce moyen elle entra dans la chambre où étoit Tiran & le dégagea. Tiran ſe leva, prit la belle Carméſine dans ſes bras, la porta par la chambre, & la baiſant mille fois, il ſe récrioit ſur les charmes de ſon corps & de ſon eſprit, & qu'il ne s'étonnoit pas que le ſultan eût tant d'envie de la poſſéder. Elle lui répondit que l'amour lui faiſoit illuſion ſur ſa beauté ; que lorſqu'on aimoit bien, on vouloit encore plus aimer ; & que l'amant généreux ſe contentoit de la vue. Mérites donc toujours de conſerver ta réputation, ajouta-t-elle ; autrement tu ſera plus cruel que Néron. Baiſe-moi, & laiſſe-moi aller trouver l'empereur qui m'attend. Tiran n'eut pas le temps de lui répondre ni de rien faire

de plus, car les demoiſelles défendoient leur maîtreſſe, dans la crainte qu'elle ne fût décoëffée ; mais voyant que la princeſſe s'éloignoit & qu'il ne la pouvoit plus toucher avec les mains, il étendit la jambe, la gliſſa ſous les jupes, & porta le pied juſques au lieu dont on lui avoit défendu l'approche ; alors la princeſſe ſortit & fut trouver l'empereur, & la veuve Repoſée fit ſortir Tiran par la porte du jardin, ſans que perſonne l'apperçût.

A peine Tiran fut arrivé dans ſa chambre, qu'il quitta le bas & le ſoulier qui avoient eu le bonheur de toucher la princeſſe, il les fit richement broder avec des perles & des rubis qui valoient plus de vingt-cinq mille ducats, & les mit le jour indiqué pour les joûtes, mais ſans aucune armure à cette jambe ; il avoit pour cimier, au-deſſus de ſon armet, quatre petites colonnes d'or qui portoient un ſaint Graal pareil à celui que conquit Galaſſe le bon chevalier ; au-deſſus étoit le peigne que la princeſſe lui avoit donné, avec ce mot écrit, que tout le monde ne pouvoit pas lire, *point de vertu qui ne ſoit en elle.*

Au milieu de la lice étoit un ſuperbe échafaud couvert de brocard ; & au milieu de cet échafaud un fauteuil plus ſuperbe encore, poſé ſur un pivot, la ſage Sybile y étoit aſſiſe magnifiquement parée, elle tournoit continuellement, de façon que tout le monde pouvoit la voir ; les déeſſes étoient aſſiſes

à ſes pieds, le viſage couvert, parce qu'au ſentiment des payens elles avoient des corps céleſtes. Autour des déeſſes on avoit placé les femmes qui avoient bien aimé, comme la reine Geniévre qui avoit aimé Lancelot; la reine Yſeult, maîtreſſe de Triſtan de Leonois, Pénélope, Hélene, Briſéis, Médée, Didon, Déjanire, Ariane, Phédre, & pluſieurs autres qui finirent par être trompées dans leurs amours; elles avoient toutes un fouet à la main. Les chevaliers qui étoient renverſés par terre du premier coup, on les conduiſoit ſur l'échafaud, & la ſage Sybile les condamnoit à la mort, en leur diſant qu'ils avoient été des amans perfides. Mais les autres déeſſes ſe mettant à ſes genoux, obtenoient que cette peine fût changée en celle du fouet. Alors on déſarmoit publiquement le chevalier, après quoi elles le frappoient de toutes leurs forces, en le faiſant deſcendre de l'échafaud.

Ceux qui devoient joûter entrèrent dans la lice avant le jour. On ne laiſſoit joûter que ceux qui avoient des paremens de ſoie ou de brocard, brodés de brillans d'or & d'argent. Le connétable, averti de la fête, avoit préparé tout ce qui lui étoit néceſſaire pour y venir ſans être connu. Au milieu du dîner de l'empereur, il entra dans la grande ſalle, vêtu de la ſorte. Ses paremens étoient de deux couleurs, une partie de brocard & le fond cramoiſi, l'autre de damas violet brodé d'épics, qui étoient

formés par de groſſes perles ; & dont les tiges étoient d'or. Son armet étoit couvert de la même étoffe. Il marchoit à la tête de trente gentilshommes qui portoient un manteau cramoiſi doublé moitié de martres zibelines, & moitié d'hermines. Les deux chevaliers qui l'accompagnoient avoient des robes de brocard. Toute la ſuite avoit le viſage couvert de chaperons que l'on porte à cheval. Il avoit avec lui ſix trompettes, & il ſuivoit une demoiſelle magnifiquement parée, qui portoit une chaîne d'argent qu'elle tenoit d'un bout, & qui de l'autre étoit attachée au cou du grand connétable. Il menoit avec lui douze mulets, dont les bats étoient cramoiſis, & les ſangles recouvertes de ſoie de la même couleur : l'un portoit ſon lit, un autre étoit chargé d'une groſſe lance couverte de brocard ; il y en avoit ſix portées avec la même cérémonie. Enfin, avec ſes mulets chargés de ſon équipage, il fit le tour de la lice. Il ſalua profondément l'empereur, auſſi bien que tous ceux devant leſquels il paſſa. L'empereur leur voyant à tous le viſage couvert, envoya demander le nom de ce chevalier fameux. On lui répondit que c'étoit un chevalier qui cherchoit les aventures, ſans vouloir dire autre choſe. Puiſqu'il ne veut pas ſe nommer, dit l'empereur à celui qu'il avoit chargé de la commiſſion, c'eſt un bon priſonnier d'amour. Va demander, continua-t-il, à la demoiſelle qui le tient enchaîné, quel eſt l'amour

qui l'a ſoumis. Si elle ne te répond rien, lis ce que le chevalier porte ſur ſon bouclier. Le valet de chambre ayant apporté pour toute réponſe, que le ſort du chevalier venoit d'une demoiſelle qui l'avoit réduit à ce point en conſentant à ſa volonté. Mais as-tu lu, lui demanda l'empereur, ce qu'il y a d'écrit ſur ſon bouclier? Seigneur, lui répondit-il, il y a en eſpagnol & en françois: maudit ſoit l'amour qui me l'a fait ſi belle, s'il ne l'a rend ſenſible à mes peines.

Le connétable étoit déjà dans la lice avec la lance ſur la cuiſſe, demandant avec qui il joûteroit? On lui répondit que ce ſeroit avec le duc de Sinopoli. Ils firent pluſieurs belles courſes; à la quatrième le connétable le rencontra ſi vigoureuſement, qu'il le fit ſauter de la ſelle par terre, d'où il fut conduit ſur l'échafaud, condamné par la Sybile, & fouetté par les dames comme trompeur en amour. Cette cérémonie étant achevée, le connétable recommença à courir contre le duc de Pera, qu'il rencontra dans la viſière à la dixième courſe, & le renverſa lui & ſon cheval. Quel chercheur d'aventures, dit Tiran! il a déjà abattu mes deux meilleurs amis. Il monta ſur le champ à cheval, prit ſon armet & vint dans la lice avec une groſſe lance. Pendant ce temps on porta le duc, qui avoit repris ſes eſprits, à l'échafaud de la ſage Sybile; il lui arriva la même choſe qu'au duc de Sinopoli.

Quand le connétable ſut que Tiran s'étoit mis ſur la lice, il dit qu'il ne vouloit plus joûter. Les juges déclarèrent qu'il devoit faire les douze carrières, comme on étoit convenu. Les dames & tous les ſpectateurs rioient de ce que le chevalier inconnu avoit renverſé les deux ducs. Attendez, leur dit l'empereur, il ſe pourroit bien faire qu'il renversât auſſi notre général. C'eſt ce qu'il ne fera pas, reprit la princeſſe, la ſainte Trinité le garantira de ce malheur, & s'il le fait tomber de cheval, il pourra bien ſe dire un chevalier de bonne aventure. Sur mon Dieu, répondit l'empereur, je n'ai point vu de mon temps abattre deux ducs en deux carrières, & ſe trouver en auſſi bonne diſpoſition que ce chevalier; car enfin aucun des miens n'en peut faire autant; il faut que ce ſoit quelque roi ou fils de roi. Je meurs d'envie de ſavoir ſon nom; car je crains qu'il ne s'en aille ſans nous le dire, pour ne pas faire de peine aux deux ducs. Il ordonna donc à deux demoiſelles des plus belles & des mieux parées, d'aller trouver le chevalier de la part de la princeſſe, & de lui demander ſon nom, qu'elle deſiroit fort ſavoir. Les deux demoiſelles furent lui faire le compliment. Vous pourrez dire, leur répondit-il, à la princeſſe, que je ſuis de l'extrêmité du couchant. Les demoiſelles rapportèrent cette réponſe.

Le connétable fut enſuite obligé de courir contre

le général Tiran ; mais après avoir mis la lance en arrêt, il la porta toujours haute. Tiran le voyant venir à lui en cet état, leva sa lance aussi pour ne le pas rencontrer, ce qui l'affligea beaucoup : il s'en expliqua même en termes piquans, que le héraut rapporta au connétable. Celui-ci le chargea de dire à Tiran qu'il n'en avoit usé de la sorte que par honnêteté ; mais qu'il prît garde à lui, qu'il alloit à présent lui faire le même parti qu'aux autres. Il demanda pour lors la plus grosse de ses lances, qu'il leva encore comme la première fois. Tiran, furieux de ne pouvoir venger ses amis, jetta de colère sa lance par terre. Ceux que l'empereur avoit envoyés saisirent promptement les rennes du cheval du connétable pour l'empêcher de s'en aller. Les juges vinrent à lui, & le conduisirent, en lui rendant toute sorte d'honneurs, à l'échafaud de la Sybile ; devant laquelle ils lui ôtèrent son armet. Les déesses le reçurent à merveille. Quand elles le reconnurent pour le grand connétable, elles le firent asseoir dans le beau fauteuil de la sage Sybile, où elles le servirent à l'envie. L'une le peigna, une autre lui essuyoit le visage. Enfin chacune d'elles étoit empressée autour de sa personne. Ces attentions devoient durer jusques à ce qu'un autre eût mieux fait que lui. L'empereur fut charmé d'apprendre que c'étoit le connétable. Le bruit qui se répandit de son nom causa une si grande joie

à Stéphanie, qu'elle s'en trouva très-mal. Auſſi Ariſtote dit que la joie qui vient d'un grand amour eſt auſſi dangereuſe aux filles que la plus grande douleur. Les médecins, qui n'étoient pas loin, la ſecoururent promptement. L'empereur lui demanda ce qui lui avoit fait mal : elle répondit que ſon habit étoit trop ſerré.

Le connétable demeura tout le jour dans le fauteuil ; car il ne ſe trouva perſonne qui pût l'en faire ſortir. Quand la nuit fut venue, on joûta aux flambeaux. Les danſes, les farces, & les intermèdes qui ſuccédèrent au ſouper, rendirent la fête ſuperbe, & la firent durer juſqu'à trois heures après minuit. L'empereur & ſa maiſon furent alors ſe coucher. Il avoit fait accommoder un bel appartement dans le marché, où il ſe retira avec toutes les dames, afin de ne point quitter un moment les fêtes. Elles durèrent pendant huit jours. Le lendemain il y eut pluſieurs chevaliers qui firent des efforts inutiles pour avoir le fauteuil du connétable. Il ſe préſenta un chevalier bien armé, parent de l'empereur, qui ſe nommoit le Grand-noble : il portoit ſur la croupe de ſon cheval une demoiſelle debout, qui avoit les bras ſur ſes épaules, & dont la tête excédoit ſon armet. Il avoit écrit ſur ſon bouclier en lettres d'or : que tous ceux qui ſont amoureux, la regardent bien, ils n'en ſauroient trouver de meilleure. Il en étoit venu un autre au-

paravant, qui portoit une demoiſelle comme ſaint Chriſtophe porte J. C. ſur l'épaule. Il avoit écrit ſur les paremens & ſur la tête de ſon cheval : je l'aime & je l'honore, rendez-lui tous honneurs; car elle eſt la meilleure de toutes. Tiran joûta avec le Grand-noble. Ils firent enſemble les plus belles courſes, & ils ſe rencontrèrent enfin d'une façon qui penſa leur coûter la vie ; car Tiran ayant touché le haut du bouclier, le coup gliſſa & frappa ſi fort dans l'armet, qu'il le renverſa par-deſſus la croupe de ſon cheval. Comme ſa taille étoit peſante, il fit une chûte ſi violente, qu'il ſe caſſa deux côtes ; pour lui, il rencontra Tiran au fort de l'écu ; & comme la lance étoit fort groſſe, elle ne put ſe rompre ; le cheval de Tiran recula trois pas, & donna des genoux en terre. Tiran ſe ſentant tomber, défit promptement ſes étriers ; mais il fut obligé de porter la main droite à terre : le cheval mourut ſur le champ. Le Grand-noble fut conduit à l'échafaud, malgré la douleur qu'il reſſentoit, & fut fouetté comme les autres, moins fort cependant, à cauſe de l'état où il étoit. Pour Tiran, parce qu'il étoit tombé avec ſon cheval, qu'il avoit perdu les étriers, & qu'il avoit mis une main à terre, les juges le condamnèrent à joûter dans la ſuite ſans paremens, ſans éperons & ſans gantelet du côté droit. Tiran voyant qu'il avoit reçu cet affront par la faute de ſon cheval, fit vœu

de ne joûter jamais que contre un roi ou contre un fils de roi. Le connétable ſortit de ſon fauteuil, & tint les joûtes à la place de ſon couſin. Les fêtes furent auſſi belles le huitième jour qu'elles l'avoient été le premier. L'on fut ſervi avec la même abondance, & tous les plaiſirs ſe répétèrent avec un égal ſuccès.

Le lendemain du jour que Tiran eut abandonné les joûtes, il parut avec un riche manteau de velours noir, brodé & couvert de brillans en forme de feuilles de ſicomore, avec la même chevelure dont on a parlé. Mais avant que de ſortir de chez lui, il envoya le plus beau & le meilleur de ſes chevaux avec les paremens & tout ce dont il s'étoit ſervi dans les joûtes, en préſent, au Grand-noble, ce qui fut eſtimé quarante mille ducats. Tiran s'entretenoit & ſe divertiſſoit continuellement avec l'impératrice & les ſeigneurs de la cour; mais il étoit encore plus ſouvent avec les dames. Il changeoit tous les jours d'habit, ſans quitter ſon bas & ſon ſoulier favori. La princeſſe lui dit le jour que les fêtes furent terminées, en allant à la ville de Péra, devant Stéphanie & la veuve Repoſée: qu'eſt-ce donc que cette mode? de quel pays vient-elle? l'apportez-vous de France? Il lui conta la vérité & le bonheur qu'avoit eu ſon pied, bonheur qu'il croyoit que ſes péchés l'empêchoient d'obtenir. La princeſſe lui répondit qu'elle s'en ſou-

venoit à merveille. Mais il viendra un temps, continua-t-elle, où les deux jambes auront le même droit. Tiran pénétré de cette promeſſe, ſauta au bas de ſon cheval, ſous prétexte que ſes gands étoient tombés & baiſa la jambe de la princeſſe à travers ſa robe.

Lorſqu'ils furent arrivés à la ville de Pera, & qu'ils prenoient leurs armes; on dit à l'empereur qu'il paroiſſoit neuf galères. Il ordonna que l'on ne commençât point le tournois, ſans ſavoir ce que c'étoit. On ne fut pas long-temps dans l'incertitude: on apprit avec beaucoup de joie que ces bâtimens étoient François, & commandés par un couſin de Tiran, à qui le roi de France, dont il avoit été page, avoit donné la vicomté de Branches. Sur le bruit des exploits de ſon couſin, il avoit deſiré de le voir & de ſervir ſous lui. Pluſieurs chevaliers & gentilshommes ayant eu le même deſſein, le roi leur avoit donné cinq mille archers, pour montrer à Tiran le cas qu'il faiſoit de ſes belles actions. Ces francs-archers avoient un écuyer & un page. Ils avoient reçu leur paie pour ſix mois. Le couſin de Tiran vint d'abord en Sicile, où le roi, qui le connoiſſoit, le reçut bien, & lui fit préſent de pluſieurs chevaux. Tiran étant informé de l'arrivée de ſon couſin, monta dans une petite barque avec le connétable, & pluſieurs autres François, pour aller au-devant d'eux. Ils s'embraſsèrent

tendrement, & furent enſemble ſaluer l'empereur. Les dames & toute la cour, & juſques aux ambaſſadeurs, qui n'étoient point encore partis, s'empreſsèrent, par rapport à Tiran, à bien recevoir ces nouveaux venus. L'empereur remit le tournois au lendemain.

Dès le matin ils s'armèrent tous, auſſi bien que Tiran; car l'empereur lui demanda cette grace, en l'aſſurant qu'il le pouvoit ſans aller contre ſon vœu, parce que ce n'étoit pas une joûte. Le vicomte de Branches parut ſuperbement armé : il demanda un cheval à ſon couſin pour le tournois, dans lequel il vouloit abſolument paroître, malgré tout ce qu'on lui put alléguer des fatigues du voyage. Tiran le voyant ainſi déterminé, lui envoya dix de ſes meilleurs chevaux. L'empereur lui en fit préſent de quinze magnifiques. L'impératrice lui en donna un pareil nombre, & la princeſſe, par ordre de ſon père, lui en envoya auſſi dix. Le connétable en joignit ſept à tous ceux-là. Enfin tant de comtes & de ducs lui en envoyèrent, qu'en un moment il s'en trouva quatre-vingt-trois des meilleurs de la ville. Il parut avec un parement que le roi de France lui avoit donné; il étoit brodé par-tout de lions qui avoient de fort groſſes chaînes au cou; ces lions étoient terraſſés par des amours qui portoient des ſonnettes d'argent, ce qui formoit aux moindres mouvemens du cheval une

espèce de carillon tout-à-fait singulier. Il entra dans le camp huit cents chevaliers à l'éperon d'or. Ils convinrent que l'on ne recevroit que ceux qui auroient reçu l'ordre de chevalerie, & qui auroient des paremens de soie, de brocard, ou de broderie d'or & d'argent; ce qui fut cause qu'un grand nombre, pour être du tournois, se firent recevoir chevaliers. Le vicomte sachant le réglement, & n'étant pas chevalier, pour ne pas contrevenir aux ordres de l'empereur, mit pied à terre, quand tous les autres furent dans le camp; & montant sur l'échafaud de l'impératrice, il la supplia de lui donner l'ordre de chevalerie. La princesse prit la parole, & lui dit, qu'il seroit plus convenable que l'empereur lui accordât cette grace. Madame, lui répondit-il, j'ai fait vœu de ne le recevoir jamais de la main d'aucun homme. J'aime une femme mariée, c'est pour elle que je suis venu ici; j'ai trouvé tant d'honneur en elle, qu'il faut absolument que ce soit une dame qui m'arme chevalier.

L'impératrice fit savoir à l'empereur cette proposition; il vint avec les ambassadeurs, & lui dit d'accorder la demande, ce qu'elle exécuta. Elle envoya chercher une épée d'or de l'empereur, qu'elle lui ceignit. L'empereur fit apporter ensuite des éperons d'or, où dans chaque pointe il y avoit un diamant, un rubis, ou un saphir; il les remit entre les mains de deux filles du duc, avec ordre de

n'en chauſſer qu'un, parce que celui qui veut être armé par les dames, étant obligé de porter moitié or & moitié argent, ne pouvoit porter qu'un éperon de ce métal. L'épée peut être d'or, & la robe brodée; mais les bas & les paremens doivent être or & argent. C'eſt l'uſage que la dame baiſe le chevalier qu'elle a reçu, auſſi l'impératrice le baiſa-t-elle. Enſuite le vicomte deſcendit de l'échafaud & entra dans le camp. Le duc de Pera commandoit la moitié de ceux qui s'y trouvoient, & Tiran étoit à la tête de l'autre moitié. Pour ſe reconnoître ils portoient ſur leurs têtes des banderoles blanches & des banderoles vertes. Tiran fit d'abord marcher deux chevaliers; le duc envoya contre eux un pareil nombre, qui commencèrent à ſe charger vigoureuſement. Ceux-là furent ſuivis de vingt, & ceux-ci de trente; de façon, que peu à peu les troupes ſe mêlèrent, & chacun combattoit de ſon mieux. Tiran regardoit combattre ſa troupe. Quand il s'apperçut qu'elle avoit du deſſous, il ſe jetta dans le fort de la mêlée, & rencontra un chevalier qu'il renverſa avec ſa lance. Alors il mit l'épée à la main, & frappant de tous côtés, tout le monde étoit dans l'admiration des grands coups qu'il portoit, & du grand courage qu'il témoignoit. L'empereur étoit charmé de voir ces beaux faits d'armes. Quand ils eurent duré l'eſpace de trois heures, l'empereur monta à cheval, & ſe mit au milieu des combat-

tans, que la colère emportoit, & dont il y avoit pluſieurs de bleſſés. Après que tous les chevaliers furent déſarmés, ils ſe raſſemblèrent pour ſe divertir, & s'entretinrent de leur combat. Tous les étrangers convinrent qu'il étoit le plus beau que l'on eût vu, ſoit par la magnificence, ſoit par la façon dont les chevaux étoient conduits. L'empereur ſe mit à table avec tous les chevaliers qui avoient été au tournoi.

Après le dîner on vint dire à l'empereur qu'il étoit arrivé dans le port un vaiſſeau tout couvert de noir. Dans le temps qu'on en parloit, quatre demoiſelles entrèrent dans la ſalle, elles parurent de la plus grande beauté, quoique dans le plus grand deuil. Leurs noms étoient admirables. La première ſe nommoit Honneur, & ſon maintien répondoit à un ſi beau nom; la ſeconde, Chaſteté; la troiſième, Eſpérance, parce qu'elle avoit été baptiſée dans le jourdain; & la quatrième ſe nommoit Beauté. Elles vinrent toutes ſaluer l'empereur; l'Eſpérance étoit à leur tête, qui lui parloit ainſi:

La grandeur & la réputation de votre majeſté, nous ont engagées à venir implorer ſes bontés. La fortune ennemie qui nous a condamnées à un éternel exil, nous a impoſé des loix cruelles & barbares, qui ne nous permettent de jouir d'aucun repos. Nous arrivons ici avec notre maîtreſſe à l'ombre de votre grandeur, dans l'eſpérance d'y trouver ce

roi fameux, qui ſe fait nommer dans le monde le grand Artus, roi de l'iſle d'Angleterre, pour demander à votre majeſté ſi elle n'a point entendu dire en quel lieu il peut être. Il y a déjà quatre ans que nous voyageons avec ſa ſœur Urgande la déconnue. Nous avons couru toute la mer noire, & vous voyez devant vous des demoiſelles de ſa cour qui le pleurent ſans ceſſe. L'empereur ne lui donna pas le temps d'en dire davantage. Dès qu'il ſut que la ſage Urgande, ſœur du roi Artus, étoit arrivée, il ſe leva de table, & prit le chemin du port avec tous les chevaliers. Ils montèrent dans le vaiſſeau, où ils trouvèrent Urgande ſur un lit noir & vêtue de velours noir, la tenture de tout le bâtiment étoit de la même couleur. Elle avoit auprès d'elle cent-trente demoiſelles toutes d'une grande beauté & qui n'avoient que ſeize ou dix-ſept ans. . . . . .

L'empereur fut reçu avec tout le reſpect qui lui étoit dû. Quand il fut aſſis, il dit: conſolez-vous, généreuſe reine, dans peu vous reverrez ce que vous cherchez avec tant d'inquiétude. Je ſuis charmé de votre arrivée, je pourrai vous rendre tous les honneurs que vous méritez. Il eſt venu chez moi quatre demoiſelles de votre part, qui m'ont demandé des nouvelles du roi des Anglois. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que j'ai en ma puiſſance un chevalier de haut état que perſonne ne connoît,

&

& dont jamais je n'ai pu ſavoir le nom. Il a une épée très-particulière, qu'il appelle Scalibor, & qui me paroît très-bonne, il eſt accompagné d'un vieux chevalier qui ſe fait appeller Foi-ſans-pitié. Quand la reine Urgande eut entendu ces paroles, elle ſe leva promptement, & ſe jettant à ſes genoux, elle le conjura de lui permettre de voir ce chevalier. L'empereur le lui promit, & l'ayant relevée, il lui donna la main pour aller au palais. Lorſqu'ils y furent arrivés, il la mena dans une chambre où il y avoit une très-belle cage d'argent.

Dans ce moment le roi Artus qui y étoit enfermé tenoit ſon épée nue ſur ſes genoux, & la tête baiſſée, il la regardoit avec une extrême attention. La reine Urgande le reconnut d'abord; mais quelque choſe qu'elle lui pût dire, il ne voulut pas lui répondre. Foi-ſans-pitié le reconnut aiſément, il courut aux bords de la cage pour lui faire la révérence, & lui baiſa la main. Le roi Artus, toujours dans la même ſituation, dit :

Le devoir des rois eſt d'inſpirer la vertu, les biens de l'autre vie ſont les ſeuls deſirables. Les ſaints docteurs & les philoſophes conviennent également que qui poſsède une vertu, les a toutes, & que c'eſt n'en poſſéder aucune, que de manquer d'une ſeule. Je vois donc ce malheureux monde tourner & aller de mal en pis. Je vois des hommes

pervers qui trompent en amour, & qui ſont dans la proſpérité ; des dames & des demoiſelles qui aimoient autrefois avec loyauté, & qui ſe rendent à l'or & à l'argent. Mais, lui dit le chevalier Foi-ſans-pitié, à l'inſtigation de la princeſſe, n'y a-t-il perſonne au monde qui aime véritablement? & puiſque votre majeſté voit tout dans ſon épée, que doit aimer une demoiſelle ? Je vais le voir, répondit le roi, puis je le dirai. Et s'étant tû quelque temps, il reprit ainſi : Amour, haine, deſir, eſpérance, déſeſpoir, crainte, honte, hardieſſe, colère, plaiſir & triſteſſe, voilà tout ce que doit penſer une noble & chaſte demoiſelle. Foi-ſans-pitié lui demanda enſuite quels étoient les défauts des hommes. Lorſqu'il eut regardé dans ſon épée, il dit : Sage ſans bonnes œuvres, vieux ſans honneur, jeune ſans obéiſſance, riche ſans miſéricorde, évêque ſans ſoin, roi ſans bonté, pauvre ſans humilité, chevalier ſans vérité, fourbe ſans remords, peuple ſans loix. L'empereur lui demanda quels étoient les biens de nature ? Le roi répondit qu'il y en avoit huit ; grande poſtérité, grandeur & beauté de corps, grande force, grande légèreté, ſanté, bonne vue, jeuneſſe & gaieté. L'empereur voulut ſavoir enſuite quels ſont les devoirs d'un ſouverain. Le roi répondit ; il doit conſerver la paix & l'union dans ſes états ; avoir toujours la juſtice pour l'objet de toutes ſes actions ; éviter

toute eſpèce de tyrannie; ne rien faire que dans la vue de Dieu; aimer ſon peuple comme ſon propre fils; avouer qu'il eſt fils de l'égliſe, la défendre de toutes ſes forces, & travailler à l'augmentation de la foi; il doit être bon, fidèle & véritable envers ſes ſujets, punir les méchans, protéger les malheureux, & tous ceux qui aiment la vertu.

Après diverſes queſtions auxquelles il répondit avec la même ſageſſe, on ouvrit les portes de la cage, où entra quiconque le voulut. On ôta au roi ſon épée, & dans le moment il ne ſe ſouvint plus de tout ce qu'il avoit dit. L'empereur la lui fit rendre pour lui demander ce que c'étoit que l'honneur, choſe que jamais ne lui avoit pu dire, ni chevalier, ni docteur. Le roi Artus regarda ſon épée, & dit : rien de plus néceſſaire dans une haute naiſſance que de connoître l'honneur. Ceux qui ont des ſentimens nobles l'aiment & le recherchent ſans ceſſe. Comment pourroient-ils l'acquérir, s'ils ne le connoiſſoient pas? L'empereur pria enſuite Foi-ſans-pitié de lui demander ce qui étoit néceſſaire à l'homme d'armes? Il doit, dit-il, pouvoir ſoutenir le harnois, ſupporter la faim, la ſoif, les veilles, les inſomnies, & toutes ſortes de maux & de fatigues; il doit expoſer continuellement ſa vie pour la juſtice & pour le bonheur des hommes; par ce moyen il ira en paradis, tout autant que s'i

étoit vierge ou qu'il eût été religieux ; qu'il voie répandre ſon ſang ſans émotion ; qu'il ſoit adroit à ſe défendre & à attaquer ; qu'il ait honte de fuir. Un autre lui demanda comment on pouvoit acquérir la ſageſſe ? Le roi répondit qu'il y avoit pluſieurs moyens, la prière, l'étude, & une continuelle attention. L'empereur voulut ſavoir après cela quels étoient les biens de la fortune. Il lui fut répondu que c'étoient les richeſſes, les honneurs, une femme belle & vertueuſe, un grand nombre d'enfans ; enfin le bonheur de plaire à tout le monde. Le même fut curieux de ſavoir les parties de la nobleſſe. L'épée inſpira au roi que le chevalier noble devoit chercher les actions illuſtres ; être vrai, courageux, reconnoiſſant envers Dieu. Il répondit à la queſtion de l'empereur qui vouloit ſavoir ce que devoit penſer un chevalier vaincu. Que Dieu donnant la victoire à qui il lui plaît, il doit s'humilier devant lui, mais ſe conſoler en penſant que les plus grands princes ont été vaincus, que ſes péchés méritoient une plus grande punition, & que la fortune l'a voulu ainſi par ſon inconſtance. L'empereur, dans la crainte de le fatiguer, fit ôter l'épée, & le roi Artus ne voyoit & ne diſcernoit aucun objet.

Mais la reine Urgande tira de ſon doigt un rubis qu'elle lui paſſa devant les yeux, il reprit incontinent l'uſage de ſes ſens, & la vint embraſſer

avec tendreſſe. Alors elle lui dit : mon frère, rendez graces à l'empereur, & témoignez-lui votre reconnoiſſance, ſaluez l'impératrice & la princeſſe ſa fille. Le roi Artus s'en acquitta avec toute la politeſſe imaginable, & tous les chevaliers vinrent lui baiſer la main.

On paſſa enſuite dans la ſalle où tout étoit préparé pour le bal. L'empereur pria beaucoup la reine Urgande de danſer, puiſqu'elle avoit retrouvé la ſeule choſe qu'elle deſiroit. Pour obéir, elle envoya chercher dans ſon vaiſſeau des habits convenables, & paſſa dans une chambre avec ſes demoiſelles, elles ſe parèrent toutes avec des habits de damas blanc doublé d'hermine, les jupes étoient de même parure : la reine ſortit la dernière, elle avoit une jupe de ſatin gris découpé & brodé de fort belles perles, ſon habit étoit de damas verd couvert de brillans d'or, & portoit pour deviſe, de ces roues que les chevaux tournent pour faire monter l'eau dans les jardins, les vaſes des roues étoient d'or & percés par deſſous, les cordes étoient auſſi d'or, mais émaillé ; on liſoit ces mots, écrits avec de groſſes perles : *c'eſt un travail perdu, parce qu'on n'en connoît pas le défaut.* En cet état, la reine vint ſaluer l'empereur, & lui dit : c'eſt un grand effort que celui d'arriver à une fontaine & de ne pas boire quand on eſt bien altéré ; ſans dire autre choſe, elle prit Tiran par la main, & ils

dansèrent enſemble pendant long-temps. Le roi Artus ſe leva & danſa avec la princeſſe.

Quand les danſes furent finies, la reine Urgande pria l'empereur de vouloir bien venir avec le roi ſon frère ſouper dans ſon vaiſſeau; elle accompagna cette prière de beaucoup d'éloges, que l'empereur la pria de ſupprimer. Il lui répondit que touché de ſes vertus & de la tendreſſe qu'elle avoit témoignée pour le roi ſon frère, en le cherchant avec tant de fatigues, il ſe feroit toujours honneur de lui obéir : ainſi l'empereur, l'impératrice & la princeſſe Carméſine ſe levèrent, toute la compagnie les ſuivit & prit le chemin du vaiſſeau. L'empereur donna le bras à la reine, le roi Artus à l'impératrice, & Foi-ſans-pitié à la princeſſe : ils entrèrent en cet ordre dans le navire qu'ils trouvèrent paré de brocard d'or & parfumé des odeurs les plus agréables. Tous les chevaliers & toutes les dames ſe mirent à table, ils furent magnifiquement ſervis. Après le ſoupé l'empereur & ſa compagnie prirent congé de la reine & du roi ſon frère, ſans pouvoir revenir de l'étonnement où le ſoupé qu'on venoit de leur donner les mettoit; car cette fête avoit tout l'air d'un enchantement. L'empereur s'aſſit ſur le bord de la mer, toute ſa cour ſe mit autour de lui pour attendre Tiran qui étoit demeuré ſur le vaiſſeau avec tous ſes parens : ils ſe mirent dans une chaloupe pour arriver à terre.

L'impératrice qui le vit venir, dit à la princeſſe & aux demoiſelles : voulez-vous que nous faſſions une plaiſanterie à Tiran ? Ordonnons à un de ces eſclaves maures qui le doivent porter à terre de le faire un peu tomber dans l'eau, & de mouiller au moins ce bas brodé qu'il porte depuis quelque temps ſans le quitter : je vous avoue que je ſuis curieuſe de ſavoir s'il le porte par amour ou par déſeſpoir, & le voyant mouillé, il lui échappera peut-être quelque choſe qui ſatisfera notre curioſité. Cette idée fut approuvée, & le maure, ſuivant l'ordre qu'il en avoit reçu, marcha dans l'eau juſqu'au près de la chaloupe, mit Tiran ſur ſon cou, & quand il fut près de la terre, il le laiſſa tomber, comme ſi le poids eût été trop fort, & quoiqu'il eût deſſein de ne lui mouiller que les jambes, il le baigna tout entier. Tiran en ſe relevant s'apperçut que l'impératrice, la princeſſe, & toutes les dames faiſoient de grands éclats de rire, il ſe douta que cette plaiſanterie étoit faite par leur ordre. Il prit le maure par les cheveux, & le pria doucement de ſe mettre par terre ; ce qu'il fit, parce qu'il ſentit qu'il l'y obligeroit aiſément. Alors Tiran lui mit ſur la tête le pied du ſoulier brodé & jura dans ces termes : je promets à Dieu & à la dame que je ſers de ne dormir dans aucun lit, & de ne point mettre de chemiſe juſqu'à ce que j'aie tué ou fait priſonnier un roi ou fils de roi. Pour

lors il lui mit ce même pied ſur la main droite & lui dit : tu m'as fait un affront, mais je ne m'en offenſe point, parce que c'eſt en préſence de l'impératrice. Le vicomte de Branches arriva dans ce moment, & mettant le pied ſur le corps du maure : ce que tu as fait, lui dit-il, ne mérite pas d'être puni, parce que tu as ſuivi les ordres qui t'ont été donnés ; mais je promets à Dieu de ne retourner jamais dans ma patrie qu'après m'être trouvé dans une bataille où il y ait plus de quarante mille maures, que je n'en ſois vainqueur, ſoit en commandant les chrétiens, ſoit en combattant ſous les bannières de Tiran. Le connétable s'approcha enſuite, & mettant le pied ſur la tête du maure, il dit ; l'attachement & l'extrême amitié que j'ai pour Tiran me donnent envie de plus en plus de ſignaler mon courage, je fais vœu à Dieu & à la belle dame dont je ſuis l'eſclave de porter ma barbe & de ne point manger de viande aſſis que je n'aie pris la bannière rouge du grand ſoudan ſur laquelle l'hoſtie & le calice ſont repréſentés. Hyppolite vint après, qui mit ſon pied ſur le cou du maure, & dit : j'ai réſiſté aux efforts des turcs pour augmenter ma réputation & pour me rendre digne d'un maître tel que Tiran & de la dame que je ſers ; je jure donc de ne manger ni pain ni ſel & de prendre tous mes repas à genoux & ſans jamais dormir dans un lit, que je n'aie, de

mes

mes propres mains & ſans le ſecours de perſonne, tué trente maures ; & prenant le maure par les cheveux, il lui ſauta ſur les épaules, & dit : j'eſpère vivre long-temps, & montrant ſon épée, elle ſatisfera bientôt mon deſir. Quand Tiran eut vu que ſes parens s'engageoient pour l'amour de lui, il ôta tous les diamans, les perles & les rubis qu'il portoit à ſon ſoulier & à ſon bas, & les donna au maure avec un riche manteau & tout ce qu'il avoit ſur lui, à la réſerve de la chemiſe, du bas & du ſoulier. Le maure ſe racheta.

Les ambaſſadeurs du ſoudan furent étonnés de la magnificence de ces fêtes ; mais quand ils entendirent les vœux que Tiran & ſes parens venoient de faire, ils ne comptèrent plus ſur la paix. En conſéquence de cette idée, Abdalla-Salomon dit à l'empereur que s'il y avoit ſûreté pour eux ſur le chemin, ils partiroient ſans attendre aucune réponſe. L'empereur, ſans lui rien dire, retourna avec les dames & les chevaliers qui l'accompagnoient à Conſtantinople. Le lendemain après la meſſe, la même compagnie ſe rendit au marché qui ſe trouva paré comme les jours précédens, & l'empereur répondit aux ambaſſadeurs du ſoudan en préſence de tout le peuple : c'eſt avec bien du regret que j'ai entendu des paroles qui ont autant offenſé Dieu que les vôtres, & pour rien au monde je ne voudrois les répéter, je me contente d'avoir

prouvé ma patience en les écoutant. Mais comme je ne veux rien faire qui puiſſe déplaire à Dieu, ni qui ſoit oppoſé à la ſainte foi catholique, je ne puis donner ma fille à un homme qui n'eſt pas de notre religion. Pour répondre à une de vos propoſitions, je vous dirai que je ne puis donner la liberté au roi de Caramanie & à celui de l'Inde ſupérieure, quelque ſomme d'argent que vous me propoſiez, à moins que par une paix ſincère ils ne me rendent tous mes états. Les ambaſſadeurs, après cette réponſe, ſe levèrent & prirent leur congé, & retournèrent vers le ſoudan.

Fin du premier volume.

TABLE

DU TOME PREMIER.

PRÉFACE de l'éditeur. page v

Avertiſſement de l'éditeur. xxj

Avertiſſement du traducteur. 25

Hiſtoire de Tiran le Blanc. Première partie. 49

Seconde partie. 194

Troiſième partie. 332